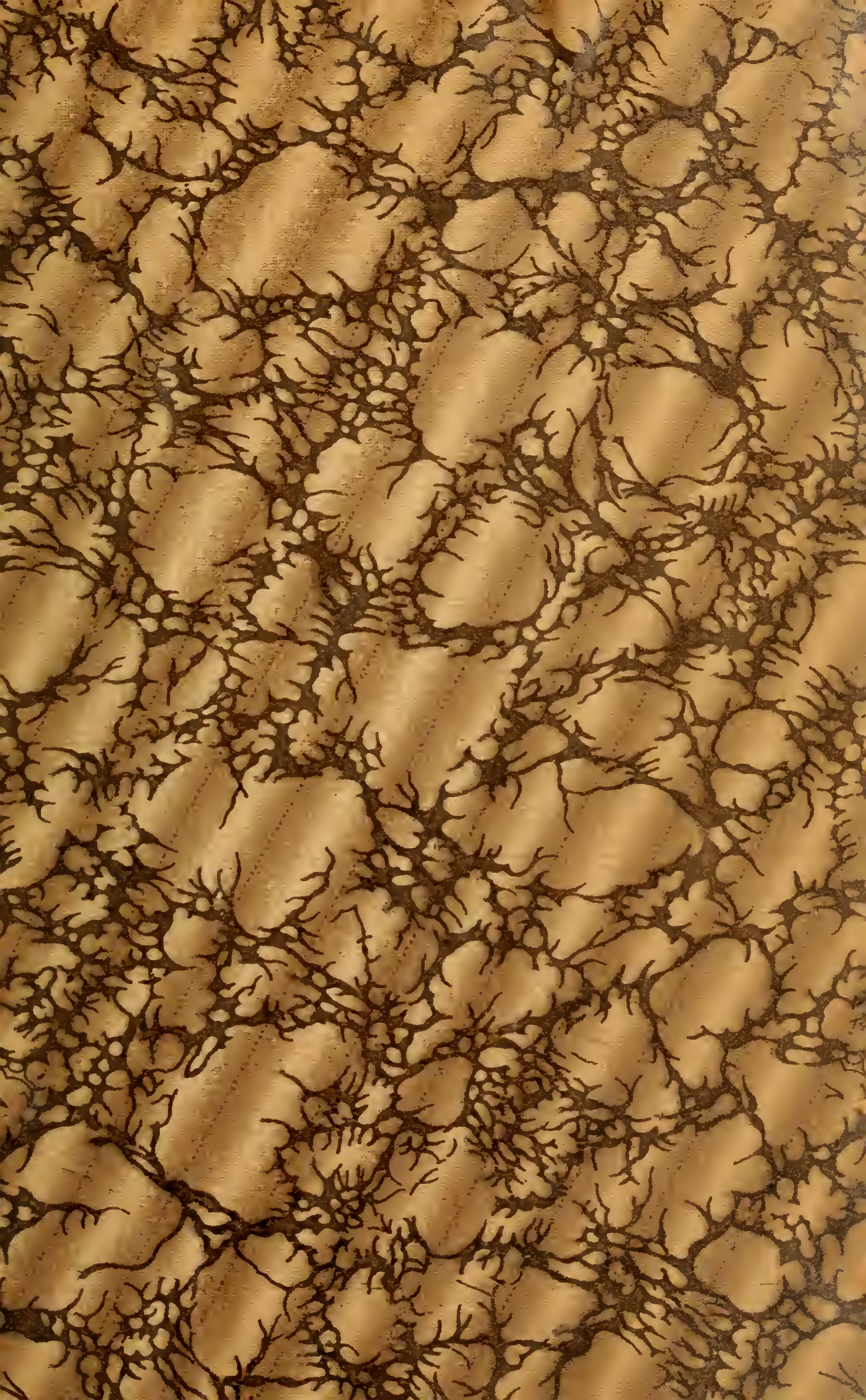




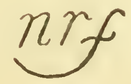


ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES PÉGUY
1873-1914

ŒUVRES DE PROSE

NOTRE JEUNESSE
VICTOR-MARIE, COMTE HUGO

INTRODUCTION
PAR
ANDRÉ SUARÈS



ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES PÉGUY
1873-1914

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES PÉGUY

ŒUVRES DE PROSE

Tome I — *INTRODUCTION PAR ALEXANDRE MILLERAND*
Lettre du Provincial. Réponse. Le Triomphe de la République. — Du second Provincial. — De la Grippe. Encore de la Grippe. Toujours de la Grippe. — Entre deux trains. — Pour ma maison (cité socialiste). Pour moi. — Compte rendu de mandat. — La Chanson du roi Dagobert. Suite de cette chanson.

Tome II — *INTRODUCTION PAR MAURICE BARRÈS*
De Jean Coste. — Les récentes œuvres de Zola. — Orléans vu de Montargis. — Zangwill. — Notre Patrie. — Courrier de Russie. — Les suppliants parallèles. — Louis de Gonzague.

Tome III — *INTRODUCTION PAR HENRI BERGSON*
De la situation faite à l'histoire et à la sociologie. — De la situation faite au parti intellectuel devant les accidents de la gloire temporelle. — A nos amis, à nos abonnés. — L'argent.

Tome IV — *INTRODUCTION PAR ANDRÉ SUARÈS*
Notre Jeunesse. — Victor Marie, comte Hugo.

ŒUVRES DE POÉSIE

Tome V — Le Mystère de la Charité et de Jeanne d'Arc. — Le Porche du Mystère de la seconde vertu.

Tome VI — Le Mystère des Saints Innocents. — La tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc. — La tapisserie de Notre-Dame.

Tome VII — Ève. — Sonnets.

ŒUVRES POSTHUMES

Tome VIII — Clio.

Tome IX — Note conjointe sur Descartes (précédée de la note sur M. Bergson).

Tome X — Autres ouvrages et fragments inédits.

POLÉMIQUE ET DOSSIERS

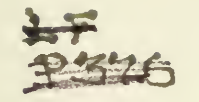
Tome XI — Texte et commentaires se rapportant à la gérance et au rôle littéraire des Cahiers (préfaces).

Tome XII — Texte et commentaires se rapportant au rôle politique joué par les Cahiers (compte rendu de Congrès — Affaire Dreyfus, etc.).

Tome XIII — Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet. — Langlois tel qu'on le parle. — L'argent (suite).

Tome XIV — Marcel. La première Jeanne d'Arc.

Tome XV — Correspondance. Biographie et Histoire des Cahiers de la Quinzaine, par *ÉMILE BOIVIN* et *MARCEL PÉGUY*.



ŒUVRES COMPLÈTES
DE

CHARLES PÉGUY

1873-1914

ŒUVRES DE PROSE

NOTRE JEUNESSE

VICTOR-MARIE, COMTE HUGO

INTRODUCTION
PAR
ANDRÉ SUARÈS

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME
MCMXVI

CETTE ÉDITION DÉFINITIVE DES ŒUVRES COMPLÈTES
DE CHARLES PÉGUY
EST TIRÉE A DOUZE CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
PAR L'IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES
SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES
LAFUMA DE VOIRON
AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

EXEMPLAIRE N° 751

INTRODUCTION

PAR

ANDRÉ SUARÈS

INTRODUCTION

A quoi servent les préfaces ? Que veulent-elles dire que le livre ne dise, pour le moins, aussi bien ? Je n'en fis jamais, et n'y suis point habile. Je ne sais pas conter : peindre est seulement mon fait. Que Péguy n'a-t-il pu mettre une préface à mes œuvres, et non pas moi aux siennes ? Il y était bien propre : la plupart de ses livres sont des préfaces admirables à ce qu'il dit à peine ou ne dit point.

Cependant, j'écris celle-ci pour demeurer avec Péguy un peu de temps encore. J'en veux faire un entretien. Puis, il aimait la liturgie : la préface est aussi une prière, et elle précède le canon. A cette idée, je le vois largement sourire, avec malice, dans sa barbe de philosophe antique et de capucin en mission.

I

Péguy allait avoir quarante ans, quand il donna coup sur coup NOTRE JEUNESSE et VICTOR-MARIE, COMTE HUGO. A deux ou trois ans près, ceux de cette génération, nous avons tous l'âge de la République. On dirait de nous que l'Empire Second n'a

pas eu la moindre part à ce que nous sommes : comme si, forcé de se faire justice, il se fût anéanti lui-même à Sedan. Là, finit un monde. Nous sommes nés avec l'autre. Nous en avons été les mouvements sacrés dans le sein de la mère ; l'effort prodigieux à la vie, méconnu et contrarié ; la volonté nouvelle, l'illusion passionnée ; et la passion plus forte encore, quand l'illusion tombe, de fonder un ordre, de n'en rien proscrire et d'y faire tout entrer.

Les uns, plus près des faubourgs, ont semblé renouer naturellement en eux le fil des trois Républiques. Pour les autres, encore plus à même la terre, la République les a remis dans le plein sens de la nation, et jusqu'au moyen âge, à travers la Révolution et les fastes militaires de la France. Nous avons grandi avec la République ; nous avons conquis notre liberté avec elle, nos grades, nos combats et nos ennuis.

Faisant retour sur lui-même et sur sa vie, Péguy pense naturellement à la jeunesse de la République : c'est la sienne. Les moins politiques d'entre nous ont pris de la République le goût et l'habitude d'être libres. La République fait des maîtres, quand le peuple est noble. De la sorte, les vrais aristocrates se trouvent dans les Républiques, plutôt que dans les cours.

Jamais époque ne fut plus libre. L'extrême licence de l'esprit et l'audace des mœurs ont donné un caractère unique aux vingt dernières années du siècle et aux premières de celui-ci : la fin de la monarchie avait seule connu une égale douceur de vivre. Toute tolérance a paru nécessaire dans les mœurs et toute violence légitime dans les opinions. L'injure en tous sens a fait l'économie de trois guerres civiles. Ce

temps a été plein d'esprit et de talent, sinon de génie. Avant la tempête, il fut le calme de la mer et la saison des céréales mûres. Ainsi la bonace a précédé la Grande Guerre, comme elle avait fait la Révolution. La République alors a eu son affaire du Collier, ses troubles de finances et ses orageux parlements. La liberté sans limites tournait à une sorte d'anarchie, bien nécessaire pour tempérer la tyrannie de la science et d'une logique médicale, appliquée à toutes les valeurs de la pensée et de la morale, sans choix, sans goût et sans raison supérieure.

Dès lors, les esprits libres ont été aux prises avec trois clergés et trois églises, qui vont assez souvent deux par deux : la Sorbonne des savants à balances, l'Église de Rome et l'Église de Marx, qui est celle des socialistes. Pour moi, je ne fus ni de deux ni de trois ; et je reste sans doute seul à n'être d'aucune.

Péguy, amoureux ennemi de la Sorbonne, avait été trop socialiste, pour n'être pas d'Église. Mais il était de sentiment si libre qu'il eût toujours été suspect d'hérésie, en quelque église que ce fût : et même, à la longue, dans la sienne. Il ne faut pas conter que Péguy fut solitaire : il vivait volontiers dans l'assemblée : il a eu un très grand nombre d'amis et de disciples, qui lui sont restés fidèles.

Je marque donc la passion d'être libre comme le premier trait de notre jeunesse. A ce temps, rien n'a manqué que l'appétit de la grandeur. Mais il brûlait insatiable en quelques-uns, avec l'idée la plus haute de la puissance. Cela suffit. L'appétit de la grandeur en quelques-uns témoigne pour l'instinct de la gran-

deur dans tout le peuple, qu'il s'agisse de l'art, de l'action ou de la morale. Et on a bien vu depuis, si ce peuple avait abdiqué la volonté d'être grand, et s'il était capable, entre la Marne et l'Yser, entre l'Aisne et Verdun, de s'élever sur les cimes.

*
* *

Il ne sera pas que la Guerre porte atteinte à la liberté de nos vingt ans. La liberté n'a ébranlé la victoire qu'aux yeux des sots. Elle a fait vaincre ce peuple, au contraire, en lui donnant de lui-même une conscience plus belle, plus forte et plus générale, telle enfin que jamais nation ne l'eût de soi. Le peuple de la Marne est un seul héros, et il a la conscience du héros. Il la doit à la Liberté. Car la conscience est de l'homme libre, et qui veut être libre. Ceux de Verdun n'auraient point tant de beauté, s'ils n'avaient celle-là.

Après la guerre, comme au plein de la bataille, le point est de maintenir une nation puissante avec des citoyens libres. Notre tournant fut celui de la République, et sa propre nécessité : avoir de justes maîtres, ceux que l'on se donne parce qu'on leur sait le droit de l'être; et ils l'ont, d'abord, pour l'ôter à ceux qui ne l'ont pas. Le pouvoir sans l'autorité est le vice commun à tous les régimes, et l'éternel scandale. Œuvre de l'esprit ou poème de l'action, rien ne se fait que par de bons maîtres. Et plus les hommes veulent être libres, mieux il leur faut choisir les maîtres qu'ils ont. A la vérité, on ne le dit point : mais quand on pense de la sorte, on est le vrai maître et on veut l'être, parce qu'on le trouve en soi. Nous avons eu un rare appétit de domination, et pas la moindre bas-

sesse : la bassesse est le premier outil de l'habileté. Pour des hommes qui veulent dominer, il faut convenir qu'une telle candeur n'est pas ordinaire. Nos aînés ont bien ri, et leurs fils qui sont nos cadets, en doivent rire plus encore.

*
* *

En 1910, Péguy fondait « le parti des hommes de quarante ans », pour montrer qu'il n'était plus d'aucun, tout en restant du sien. Plaisante idée, qui ne donne pas le change sur une réalité fort triste : le parti de Péguy est le parti idéaliste. Il va de soi que la République a cessé d'en être, avec tous nos aînés et presque tous ceux de notre âge. D'où il suit que les bons idéalistes sont toujours seuls de leur parti. En gros, cette génération est sans doute la plus sacrifiée qu'on ait vue depuis un siècle.

Qu'elle ait choisi elle-même le parti du sacrifice, je n'en crois rien; mais parfois elle en a été digne. Comme toutes les autres, elle comptait un nombre infini de profitants, et quelques beaux confesseurs de la foi, héros ou martyrs : ceux-ci, pourtant, d'une qualité rare, artistes autant qu'on le puisse être; et même les plus habiles ou les moins ingénus ont fait le calcul de l'art avant celui de la fortune. En eux, cette génération fut donc la plus dédaigneuse, la moins mercenaire et, dans quelques occasions, la plus héroïque.

Elle s'est trouvée prise entre ce qui a été et ne peut plus être, qui tient toujours tout, et ce qui sera demain, qui veut tout tenir, et ne règne pas encore. Hommes de quarante à cinquante ans, aujourd'hui, presque tous ils ont façonné les jeunes gens à l'action, sans y entrer

eux-mêmes : peut-être avaient-ils mieux à faire : agir n'est qu'une nécessité : ils l'ont révélée. Plus intelligents qu'on ne le fut depuis, ils ont pris plaisir à toute sorte de contradictions : à présent qu'ils vieillissent, ils s'en repentent.

Pour la plupart, comme il arrive toujours, ils n'étaient pas capables d'invention : le génie et les chefs-d'œuvre ne courent pas les rues ; mais ils le sont de goûter les façons les plus neuves de penser et de sentir, en art et en morale. Ils en ont été curieux jusqu'à l'avidité. La jeunesse de l'esprit est à tel prix, j'imagine. Plus d'un restera jeune, de la sorte, à soixante ans, parmi des hommes qui cesseront de l'être à trente. Ils ont mis décidément au rang des dieux les rares génies, qui furent nos précurseurs et qui s'étaient ajournés eux-mêmes à un demi siècle d'être compris : Stendhal et Flaubert, Baudelaire et Verlaine, Rimbaud et Cézanne, le vieux Beethoven et Wagner, avec les grands étrangers de l'Orient et du Nord, les Persans et la Chine, l'éloignement dans l'espace égalant le recul dans le temps.

*
* *

Enfin, la musique est entrée pour une part décisive dans notre pensée et dans notre être : elle est le témoin de la vie sensible et du monde intérieur que la passion suscite désormais à l'intelligence, et dont elle lui impose la véracité secrète et la présence. A cet égard, Péguy était fort du passé et de l'école : la musique ne comptait pas pour lui, plus que pour la Sorbonne. Non seulement il ne la savait pas : il ne l'entendait même point. Il était tout humanités et lettres classiques,

beaucoup plus à la manière du grand siècle, qu'à la coutume du moyen âge.

Ces hommes de quarante ans ont été aussi timides à conclure contre leurs habitudes d'esprit, que rebelles à la contrainte. La plupart n'a pas osé estimer ce qu'ils valent les poètes et les artistes qu'ils goûtaient pourtant le plus. Un trait leur est commun : ils sont révolutionnaires et conservateurs tout ensemble; ils tiennent d'un double lien à l'anarchie et à la tradition.

Quant au petit nombre, qui seul a charge de créer des sentiments et des œuvres en art et en morale; en eux l'audace et la finesse ont été égales : on ne les a peut-être jamais dépassées. On n'a jamais vécu pour l'art avec plus d'abandon, plus de foi, ni plus de sincérité. Et certes, si tout se renouvelle en France, d'ici à trente ans, et de là en Europe, c'est en nous qu'il faudra chercher l'origine de toute rénovation, et les premiers modèles de chaque nouveauté. Le poème en prose, le vers libre, la poésie toujours prise de plus près à la source musicale; le roman tournant aux mémoires ou au rêve de la conscience; la musique infiniment étendue dans le plan de l'harmonie; la peinture et la statuaire qui tendent à un poème logique de la couleur et des volumes : en tout, nous avons trouvé la sensation et le fragment, ou le document sec et l'importune rhétorique; en tout, nous avons voulu garder plus amoureusement le trésor de la nature, et la régler par le style. Un ou deux même se sont élevés jusqu'à la rêver ainsi : rêver la nature et lui donner le style, l'art n'a rien de plus grand.

Les derniers venus, cependant, sous prétexte de

style, veulent tout appauvrir et tout dépouiller, en conformité avec leur propre dénûment ; ils prétendent tout réduire au canon des formes vieillies et des âges passés. Nous voulons, au contraire, étendre toutes les conquêtes de la sensibilité, et, pour en faire entendre les accords nouveaux, n'en pas perdre un seul harmonique. Nous ne renierons pas nos richesses, sous une raison spécieuse de discipline. Quant à la règle, que chacun s'en donne une, la seule vraie, qui soit la sienne ; et tout sera bien réglé. En vers et en prose, Péguy avait découvert celle qui lui convenait : et qu'aurait-il fait d'une autre ?

*
* *

Après tout, c'est elle, cette génération, qui a changé l'esprit public en France [1] *: non point par les discours et les théories, mais par l'exemple : car l'exemple seul a de la force. D'ailleurs nul exemple sans un homme.*

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir.

Sans être des athlètes, ni des maîtres à la boxe, nous avons été des hommes. Tous ceux qui en valent la peine, parmi nous, ont été avec force et vérité ce qu'ils sont et veulent être : vrais artistes ou vrais soldats, vrais philosophes et vrais fidèles, vrais héros de morale et vrais damnés, vrais fanatiques ou vrais hommes libres.

Nous avons vécu solitaires, pauvres, impatients de

1. Je parle de ce qu'on appelle l'élite et de ceux qui aspirent à y être comptés. Pour le peuple, il n'est pas nécessaire qu'on le change : c'est assez qu'on ne le gâte pas. Son âme mérite seulement qu'on l'assure en elle-même, et elle ne demande qu'à être respectée.

l'opinion et du joug ; les uns, en luttant davantage pour la gloire ; les autres, dans un mépris absolu du succès : tous avec foi, j'entends pour une cause belle qu'on préfère infiniment à soi.

II

Les œuvres de Péguy sont un entretien perpétuel de Péguy avec lui même et avec ses disciples.

J'imagine un Épictète ou un Zénon chrétien, surveillant l'État et moralisant sur la République. On attend son jugement tous les matins ; et ceux qui le lisent ou l'écoutent sont ses ouailles, avec qui il rompt le pain.

Péguy est, d'abord, politique et moraliste. La vraie politique, pour lui, est la morale de la nation. Or, ce frère prêcheur, ce petit capucin qui se raconte immodérément, a la puissance oratoire d'un Bossuet. Il n'a pas besoin d'une chaire dans une cathédrale ; il ne lui faut qu'un livre ; et il enseigne tout son peuple : l'entretenant de soi, il l'entretient de lui : tel est le secret de son influence.

*
* *

Il est homme de conscience, avant tout.

Il veut savoir au juste ce qu'il pense.

Parce qu'il pense bien, il veut qu'on pense comme lui. Il est plein de jugements. Ne fût il pas homme à les exécuter, il abonde en arrêts et en sentences.

Il satisfait ainsi son besoin d'action et sa méditation, son orgueil et sa justice. Il a beaucoup de Proudhon,

tout en étant poète. Il est fortement orgueilleux, mais il l'est surtout d'être juste. Il a l'orgueil de croire que la justice a besoin de lui. En quoi, il ne se trompe point. Quelle louange !

*
* *

Jeune homme, il part pour être tribun. Et, l'expérience de la vie aidant, il tourne peu à peu au directeur de conscience. Mais les individus le retiennent à contre cœur. Il ne confesse volontiers que l'État et les partis.

Il a de fortes haines, qui naissent de forts principes. On n'a jamais été si peu douteur, même en doutant de soi. Il est maître d'école, plus que philosophe.

*
* *

Il était né pour être la conscience de la République. Si Péguy eût été le chapelain laïc de Jaurès, on eût épargné, peut être, dix ans de troubles et de malaise. Péguy s'est montré directeur admirable pour tout un parti, dans la grande affaire qui mit à l'épreuve les principes et les hommes de la République. Car le malheureux capitaine n'est rien, n'étant que l'occasion, le choc du caillou qui précipite l'énorme avalanche. Mais l'Affaire est le drame civil de toute une époque, comme la guerre d'Europe en est la tragédie universelle. Et un monde nouveau doit sortir de ces deux catastrophes.

*
* *

Il se plaît aux formules : elles le contentaient. Elles

lui assuraient un repos et un arrêt, au milieu de son flot interminable. Il en a trouvé de très bonnes et très belles. Il en a beaucoup admiré, en celui ci ou celui là, qui sont d'éclatantes devises sur de la fausse monnoie. Ainsi dans la querelle du classique et du romantique, renouvelée des Grecs et du jeu de l'oie. Elle est toute politique et ne mène à rien. Moréas a besoin de mourir, pour s'en douter, et il exhale le dernier souffle avec cette vérité première : c'est un bruit bien coûteux pour un peu de fumée.

*
* *

Génie moral et politique, Péguy ne se trompe presque jamais sur le vrai fond des problèmes. Il va le chercher dans l'âme du peuple. Il se place aussitôt à mille lieues de la canaille, qui est l'élite des auteurs et des journaux. Ceux là vivent dans le mensonge, par nature et par métier. L'honnêteté, dans les uns, c'est qu'ils n'en ont pas conscience, et s'y plaisent ; la perfidie, dans les autres, c'est qu'ils le savent et s'y plaisent aussi.

Péguy, toujours vrai, se donne parfois les apparences de n'être pas tout à fait sincère : il a la manie du distinguo. Toutes ces disquisitions sont les idoles des critiques et des professeurs : Péguy ne laisse pas d'y tomber ; mais en dehors du fossé d'encre, il est retenu par le sentiment populaire ; il ergote beaucoup, et conclut droitement.

*
* *

Son opposition de la mystique et de la politique est

une formule ; mais elle est féconde : elle peut rendre la vie aux âmes sèches et aux cœurs arides.

Il s'agit de savoir si l'on vit en esprit, si l'on veut, si l'on sait en esprit, ou si l'on met l'esprit même dans la prison de l'intérêt direct, du nombre et de la matière. Péguy a horreur d'une vie non spirituelle. Une cause idéale vaut seule la peine d'être servie. La politique doit être idéale, comme la morale, comme toute action de l'esprit. Moins l'idéal, une République n'est plus rien du tout. Et la France, tout de même. L'affreuse guerre qu'elle subit, en attendant qu'elle la mène, est une guerre pour l'idéal. Nous ne mourons pas, disent les Français, pour trois lés de terre, fût ce de la terre la plus aimée du monde ; mais pour tout ce qu'ils signifient : ils sont la robe à la chair, et la chair est robe au cœur d'une mère. La force n'est pas la justice ; le pouvoir n'est pas l'autorité ; la terre seule n'est pas la patrie : toute valeur humaine est en esprit ; toute vraie puissance a un fondement mystique : elle touche et persuade, plutôt qu'elle ne contraint et détruit.

Ce qui passe la raison, dans la connaissance et l'action même, oblige la conduite et meut la raison. Pour avoir tout empire, il faut que la raison elle-même se fasse mystique, et déesse, qu'on la mette sur des autels. L'idéal, qui n'a de réalité que dans l'esprit, et n'a donc de perfection qu'en esprit, anime pourtant toute réalité. Péguy voulait que l'homme eût une foi, une vérité, une morale, une mystique enfin. Il exigeait que la foi de l'homme fût la vertu du citoyen ; que la politique eût une morale, et que la République fût le gouvernement du peuple pour une cause idéale. Les Machiavels à un sou se moquent de cette ingé-

nuité : elle est le génie de la France ; et la Guerre d'Europe qui est la guerre de France contre les Barbares, ne jette la moitié d'un monde contre l'autre, que pour forcer chaque État à être honnête homme. Dans la France, Péguy voit toujours le soldat de la cause idéale, qui est la justice, miles Christi. Elle ne lui serait pas si chère, toute paysanne, toute terre, toute solide qu'elle est, si elle n'était pas encore plus une patrie quasi mystique : il finit par la confondre dans un miracle de femme, Jeanne d'Arc. Ainsi, les mystères de Péguy sont la conversation intérieure de la patrie avec elle-même ; et c'est la plus durable beauté que je leur trouve.

III

Péguy est grand républicain, et républicain au fond de l'âme. Il l'eût toujours été, même avec un roi juste et sévère. Mais s'il eût vécu, s'il avait pu voir les armées de la République passer sous l'Arc de Triomphe, s'il avait pu lui même mener sa troupe au pas sous la voûte la plus pleine de ciel humain et de gloire virile, qui ait jamais lancé son cri de peuple dans toute l'étendue de ce monde, il eût retrouvé la joie sans pareille des vainqueurs de la Révolution, d'Iéna et d'Austerlitz. Il en est.

Voilà ce que Stendhal sentait si fortement. Péguy eût dit, comme lui, de Napoléon que sa grandeur aurait été non pareille, s'il n'avait pas eu la faiblesse de brumaire, et de préférer la singerie de la royauté à la simple majesté de conduire héroïquement la Répu-

blique. Car il est vrai que la République idéale est régie par des héros ou par des aristocrates. Tout l'art est d'élever les hommes libres à se laisser conduire par des aristocrates et des héros.

Il était trop du peuple et trop de l'antiquité latine, pour n'être pas républicain, ce Péguy.

Nous tous, qui avons sucé la mamelle de la gloire dans les classiques, dans le latin de Tite Live et de Cicéron, dans le grec de Périclès selon Thucydide et de Démosthène et d'Eschyle, nous en gardons, non pas les dents agacées, mais la bouche éternellement chaude et la gorge altérée. Le propos de la gloire et celui de la liberté se tiennent, comme les Dioscures au combat se prêtent la main.

Passion de la gloire dans le cœur d'un enfant ingénu, et dans l'âme d'un adolescent qui vole vers son rêve ! c'est un feu pour toute la vie. On a beau l'étouffer : il est toujours là qui veille. On l'épure. On mue la chaleur en lumière. On s'élève même à la sainteté. Mais en ceux qui ont bu de ce sang héroïque à guise de lait, ce premier amour est le foyer qui ne s'éteint qu'avec l'existence ; et dans leur mort même, je gage, si l'on savait chercher, qu'il y a ce tison de soleil, au fond du cœur : la gloire.

La gloire est l'auréole des saints : ils sont païens par elle. La gloire est notre gage d'immortalité ; et l'amour de la gloire est ce qui nous persuade encore d'être immortels.

Nul en son temps, plus que Péguy n'aima la gloire. Ce petit homme gris portait une ambition immortelle. Elle est, sans doute, la suprême duperie. Mais quoi ? ce n'est pas être dupe de chercher une raison de croire

à la vie. On veut toujours se survivre, en chair, en nom ou en esprit.

La gloire ne se sépare pas de la République, non plus que de la monarchie les honneurs et les titres. Il n'y a de vraie gloire que pour les âmes républicaines et pour les princes. Racine a été menacé du bâton, après Phèdre *; on ne connaît pas la gloire dans un État où un coquin, parce qu'il est issu du ventre d'une favorite ou sorti des reins d'un ministre, a licence de montrer le bâton à un prince des esprits.*

D'ailleurs, le peuple est naturellement républicain, dès qu'il prend conscience de lui. Le peuple ne sert les puissances absolues qu'en son âge enfantin, quand il se laisse faire, qu'il ne pense pas et ne veut point. Fût elle, à l'usage, le pire des gouvernements, la République est la cité idéale des hommes libres [1].

Il ne faut que rendre les hommes raisonnables et libres, pour sanctifier la République. Quelle que soit l'ironie d'un tel dessein, on gouverne mieux les hommes en leur proposant la grandeur et la beauté d'être libres, qu'en les consolant d'être esclaves, sous couleur qu'ils le sont volontairement, et pour le plus grand bien de l'ordre et de l'économie.

1. « J'avoue que *respublica* est un mot d'une grandeur extraordinaire. »

« Cette graphie des *Respubliquains* que l'on nous répète à satiété. Cela me paraît un peu du même ordre que les sots de l'autre côté qui écrivent toujours *le roy.* »

« La République a pour elle toute la grandeur de la tradition républicaine. » Et toute la fin de NOTRE JEUNESSE.

IV

Dans VICTOR-MARIE, COMTE HUGO, Péguy fait la classe ; mais comme si le bon saint Pierre, maître d'école, enseignait un peuple de soldats ; et, ma foi, quand le Père éternel prendrait place, un moment, sur les bancs, Péguy, pour ému qu'il puisse être, n'en perd pas le fil et ne s'interrompt pas.

Il parle aux grognards. Il ne tarit pas : « Nous prendrons donc nos notes, et pêle mêle nous les alignerons ici. » Pêle mêle ? Tant pis. Il y met beaucoup de gentillesses qui sentent le magister. Il pleut des vérités premières : il rit un peu, pour empêcher d'en rire ; mais il se sait gré de l'averse, voire du déluge, et surtout d'en tenir la clé.

La leçon sur les rimes de Victor Hugo le conduit à une leçon sur les rimes de Corneille et de Racine. Puis, de la rime il passe aux œuvres, au style et aux idées. Enfin, la leçon sur le métier de poésie tourne à la leçon sur le classique et le romantique. La préface de l'ouvrage et la conclusion sont d'un mérite infiniment supérieur à l'ouvrage même. Il s'y raconte, paysan parmi les paysans, fils de vignerons, maître d'école. Il s'adresse à un ami, avec qui, sans doute, il va rompre : plein d'une humble superbe, il lui accorde tous les avantages dont il fait fi, et se réserve toutes les prééminences réelles qui font la suprématie de l'homme, en fonction des siècles, de la terre et de la vie : voilà un rare modèle de l'impartialité, telle qu'elle règne communément entre les amis. Là encore, il oppose ce qu'on peut appeler la mystique de l'amitié à sa politique.

D'ailleurs, il trouve dans le génie même de Victor Hugo un nouvel et mémorable exemple de la mystique dessaisie par la politique, en ce monde gâté. Et sans l'oser déclarer, il abaisse Racine dessaisi devant Corneille mystique, exalté dans Polyeucte, *au dessus de tous les poètes et de toutes les œuvres. « La France est cornélienne. » — « Corneille n'opère jamais que dans le royaume du salut, Racine n'opère jamais que dans le royaume de la perdition. » Selon lui, Racine tout cruauté est tout désordre. Il découvre ce que j'ai tant marqué moi même, à savoir que l'ordonnance n'est pas l'ordre : c'est même le contraire. L'ordre véritable est intérieur. Il a sur Racine des idées très fortes, peut être fausses, car son jugement est toujours moral et jamais d'un artiste. Au fond, avec ce qu'il dit de Racine, on ferait un classique de Victor Hugo, et de Racine un romantique.*

*
* *

Quand il poursuit la politique de sa colère et de ses reproches, Péguy s'indigne contre la vie, et ne le sait pas. L'indignation ne résout rien ; et la solution de Péguy est un peu bien simple.

Le conflit de la mystique et de la politique paraît fatal encore plus qu'éternel : on ne peut concilier le royaume de Dieu et les règnes de la terre, sans faire tort de tout aux uns et à l'autre. Ici, pour accorder, il faut détruire. La terre veut durer, et les hommes aussi : c'est pourquoi le royaume de Dieu est au ciel.

Ce problème est celui de toutes les religions. Le passage de la religion pure à l'Église figure la chute

même de la mystique à la politique. Or, il se trouve que sans l'Église, la religion ne dure pas : elle meurt avec le dieu qui la fonde et ses premiers fidèles, qui ne peuvent pas vivre sans lui. C'est par l'Église que la religion dure. Ainsi l'Église est la politique de la religion.

Tous les grands ordres se fondent par la mystique et durent par la politique. Faut il durer? c'est la question.

S'il n'y avait que des saints, la politique serait inutile. Mais il y aurait alors autant d'ordres que de saints. Les fidèles sont loin de la sainteté : toutefois, ils font l'Église.

Quand un saint n'obéit pas, il est plus près de l'hérésie qu'un autre homme. Péguy ne pouvait pas être un saint : il était trop dans le siècle ; il tenait trop aux Cahiers *; il était trop père de famille. Il approchait surtout la sainteté par l'hérésie.*

Enfin, Péguy ne semble pas comprendre que la politique est la fatalité même de la vie sociale. Les hommes en société sont forcés d'être politiques, plus ou moins. La mystique est le propre de la cellule et des saints.

Au fond, les saints aspirent à la fin du monde. La gloire de la cité les touche peu : ils ne sont pas citoyens. Ils ne croient pas à la justice des hommes. La passion du ciel et le rêve du paradis trompent sur l'idée que les saints se font de la terre : ils ont la joie, mais elle n'est pas ici. Un saint et son frère rient ensemble : mais tandis que son frère rit avec le saint, le saint ne rit pas avec lui. Les sages les plus sombres ne sont pas plus dépris : toutefois, ils n'ont pas de joie et ne se promettent rien.

Mettre fin à la vie est le vœu secret de toute volonté parfaite. A la fin, l'œuvre est accomplie. La mort et le chef d'œuvre sont un égal accomplissement. Les hommes ne se soucient pas de s'accomplir, mais de vivre : c'est à quoi répond la politique.

V

Celui qui est désigné doit marcher. Celui qui est appelé doit répondre. C'est la loi, c'est la règle, c'est le niveau des vies héroïques, c'est le niveau des vies de sainteté.

Nous avons été des héros, *dit-il encore.* Que si nous avons été, une fois de plus, une armée de lions conduite par des ânes, c'est alors que nous sommes demeurés, très exactement, dans la plus pure tradition française. Nous avons été grands. Nous avons été très grands.

On le croira, lui, puisqu'il en est mort. On ne les en croira pas, eux, puisqu'ils en vivent. Et si leurs fils meurent aujourd'hui, ils s'en font gloire, ils en ont le front. C'est d'ailleurs tout ce qu'ils ont du front.

J'oserai plus : ils auraient su mourir comme les autres, s'ils en avaient eu l'âge. La France est telle, que libre, elle est toujours grande ; et grande, elle est naturellement héroïque dans la guerre et belle dans la paix : pour parler avec Péguy, elle vit toujours, plus ou moins, pour la mystique. Même Voltaire : à quatre vingts ans, il a ses fureurs et ses combats pour la mystique de la raison, qui est souvent la justice.

Mais tout n'est pas de mourir. Ce que vaut l'homme à l'ordinaire des jours passe infiniment ce qu'il peut valoir une fois, une seule fois, dans la fièvre de la guerre, et ce qu'il y peut faire : quand il faut bien qu'il le fasse, après tout.

Il n'est pas vrai que toutes les morts soient héroïques. Il y a plus de demi héros que de vrais héros. La plupart meurent sans l'avoir voulu. L'admirable, c'est qu'ils s'y résignent; et que les autres, les condamnés du jour qui va suivre, s'y résignent aussi. L'occasion fait souvent le héros, même au fort de la bataille, ou surtout. La mort peut mentir. Une maladie qui nous prive du sens et nous écœure, peut tuer le héros en nous. Mais le choix et la volonté de toute une vie ne mentent pas. La vertu héroïque de tous les jours, l'habitude des hauts lieux et d'être soi sans bassesse, la beauté qu'on fait sourdre de son sang, qu'on paie de sa douleur et de ses larmes, voilà qui a du prix au delà même de la mort. Voilà ce qui fait grands les hommes. Et nos aînés ne sont certes pas à notre taille : parce qu'ils ont tout pris et presque tout gardé. Et parce qu'ils tiennent tout sans mériter la possession, ils sont petits : car on les mesure à ce qu'ils prétendent posséder. Possession vaut titre. Qu'ils s'en félicitent, s'ils veulent; et qu'ils se reconnaissent dans leurs fils avec complaisance : en effet, déjà leurs fils leur succèdent. Voilà des familles où l'on ne perd pas le temps.

Que le peuple est noble, qu'il est pur, si on le regarde, après avoir quitté ces gens là. Il chante dans le volcan : il n'y fait pas ses comptes, et ne calcule pas ce qu'il gagne. Il meurt pour son clos, pour le lit

de sa femme et de sa mère ; il meurt pour le champ de son père et la maison de ses petits. Il ne se vante de rien. Il donne sa vie et il aimerait mieux vivre. Il ne prête pas sa peine à intérêt, ni sa sueur à usure. Il ne se promet pas qu'on lui mette, demain, comme une proie ou comme une récompense, la France entre les mains.

Il veut seulement garder sa terre et son libre horizon, sa blonde avec son rire et son ménage, son verger et ses pommiers. Il veut que les mains de ses enfants ne soient pas forcées de lâcher, dans l'agonie de la bataille, la maison et le champ qu'il a mis à l'abri derrière sa poitrine. Il tombe pour faire rempart de son corps à ces biens, et les leur léguer sans souillure. L'ennemi est celui qui souille. Toute violence subie est une flétrissure :

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

* * *

Vers quarante ans, on commence de faire ses comptes : si l'on n'y songe pas, les autres vous y forcent. Il est dur de garder sa jeunesse au delà de l'âge permis : jeune toujours, on n'a plus rien de commun avec des amis qui cessent de l'être ; et on n'est pourtant pas jeune avec ceux qui le sont. La plupart des hommes, si on leur montrait alors ce qu'ils furent à vingt cinq ans et qu'ils étaient encore à trente, ils ne se reconnaîtraient pas. Ils rougiraient d'avoir été généreux, d'avoir été libres, en un mot d'avoir été les chevaliers d'un rêve : ce rêve n'est rien de moins que la vie : les demi morts le nomment mystique, pour empêcher de voir qu'ils ne vivent plus ; et les beaux

noms de sagesse, règle, ordre et discipline leur servent à décorer les sépulcres de plâtre où ils pourrissent. A l'ordinaire, les hommes meurent vers trente cinq ans ; quant aux femmes, elles cessent communément de vivre quinze ou vingt mois après le jour de leurs noces.

Péguy restait bien vivant. Il avait passé une jeunesse claire et rude à former son talent et à fortifier son esprit. Il avait beaucoup espéré et beaucoup combattu. Il avait payé de soi ; il avait souffert. Il avait été vaincu, qui est la grande souffrance. Il avait vécu : il pouvait écrire.

Il était mûr pour les œuvres qui naissent de l'homme. Pour que les œuvres puissent être, il faut que l'homme soit : opinion qui ne semblera naïve qu'à ceux qui ne sont pas.

A l'âge où meurt la foule des pauvres gens, Péguy commença de naître dans l'ordre supérieur de l'esprit. Il sembla pressé de ne pas perdre le temps.

De là, qu'il se vieillissait à plaisir. Il aimait prendre l'air du vieil homme : « Quand je serai un vieux », disait-il volontiers, et il courbait ses épaules maigres ; il serrait sa cape contre lui, comme s'il avait eu froid. Il ébouriffait sa barbe d'une main si avisée, qu'on croyait la voir blanchir. Et quand il faisait la petite voix, qu'il chuintait au défaut de langue, je souriais, pensant que le vieux Péguy, à la retraite, ne voulait plus parler que d'une bouche sans dents. Ses jugements n'en étaient pas édentés, toutefois.

Il donna donc, sans arrêt, ses confessions, ses vers et ses mystères. Il s'est hâté de produire, en quarante mois, toutes les œuvres que quarante ans de vie avaient poussées en lui. Il y aurait ajouté, sans doute, mais

pas un seul trait imprévu ou nouveau. Sa figure était faite pour toujours, dans le bois encore plus que dans la pierre.

Cependant, il manque à la guerre comme Jaurès lui même : elle les eût réconciliés. Ils se seraient retrouvés, tous les deux, sur le plan de la Révolution et de la patrie en danger, qui est la terre de France levée dans son sang. Ils auraient pu agir et parler pour elle, être le bras de la nation et la voix de l'armée, dans ses souffrances inouïes et sa pourpre éternelle.

***

Sans être fort connaisseur ni peintre d'hommes, il l'était des idées générales, des peuples et des foules. Il excellait à surprendre dans un individu le caractère d'une tribu ou d'une classe. Pour un artiste c'est se tromper du tout au tout ; mais le moraliste n'y regarde pas de si près. Ainsi Marc Aurèle se trompe sur sa femme, mais non sur la vertu ; et les juges, qui font erreur sur les criminels, n'en font point sur le crime et le code.

Son portrait de Bernard Lazare est d'un grand sens. Il touche en lui à la question juive, cette vexata quaestio *des siècles. Il y entre avec une bonne volonté qui lui donne de curieuses lumières. Les antisémites ne peuvent pas juger des Juifs, Péguy le sait. Mais les Juifs ne le peuvent pas davantage ; et il l'ignore. Ni les Juifs, ni les antisémites ne sont innocents : pour connaître et juger les Juifs, il faut se rendre libre de la race. Il faut avoir le cœur chrétien et la tête*

antique. Les antisémites sont dans la race jusqu'au cou : elle les étrangle et ils crachent. Et les Juifs y croupissent ou y étouffent, forcés d'y être, les uns par violence, les autres par vocation.

Il n'est pas facile d'être Juif, dit Péguy. Sa grande vertu le porte à parler des Juifs avec une vérité non atteinte jusqu'à lui. Son âme altérée de justice ne renie pas la lignée des prophètes. Comme elle est très raide, très claire, sans complaisance, il ne flatte pas plus qu'il ne dénigre. Il pèse. Il fait le compte, et dans les balances de la pure morale, qui sont celles de l'homme commun : car l'homme n'est rien, d'abord, sinon l'animal capable de moralité.

Je n'irai pas plus avant dans le problème. Ce n'est pas le lieu. Péguy est sur la voie. Il ne fait pas de ces concessions à la Renan qui retirent presque tout ce qu'elles accordent. Il est sans mépris, ni dérision. Cependant, il n'a pas tout vu, et il manque le point, au centre.

C'est un malheur d'être Juif, si on l'est. Et un malheur sans mesure, si on ne l'est pas en effet, de passer pour l'être. Voilà tout.

Toute figure à part, je pense là dessus avec Pascal. Le Juif, ou présumé tel, doit payer pour toute une race ; et par une contrainte inouïe, on prétend qu'il en est, parce qu'on veut qu'il en soit. La malédiction du sang est à jamais sur lui. S'il est vraiment de la race, il expie pour tous les péchés d'Israël, quoi qu'il fasse : il y ajoute, s'il en prend son parti. Il les envenime, s'il s'en flatte. Et bien pis, il paie encore pour la race, s'il n'en est pas. On lui consent tout, hormis l'honneur, qui est la seule égalité entre les hommes, et

tout ce que le cœur noble exige. Il n'est de parité qu'entre des pairs qui s'honorent également.

Par une hypocrisie dont rien n'approche, on a fait du nom de juif la plus cruelle injure ; et on prétend donner ce nom justement à tout Juif, quel qu'il soit, et sans lui faire injure.

*
* *

Il a eu le génie de l'entretien et le génie polémique. On ne le verra jamais mieux que dans NOTRE JEUNESSE *et* VICTOR-MARIE, COMTE HUGO. *Il prouve sa vérité en se racontant lui-même. Jamais homme ne fut plus mêlé à ses écrits. C'est un directeur de conscience qui ne s'offre pas en exemple, mais qui gagne les fidèles, en leur exposant sa vie intérieure. Comme un livre secret, qu'un bon moine vous lirait feuille à feuille, déchiffrant le grimoire, dans une petite chambre, — et toute la lumière du jour tombe d'un soupirail sur le livre et le lecteur seulement, — il vous explique tous les progrès de sa pensée, tous ses détours en lui, tous ses retours, tous ses arrêts. Ouailles et disciples, il les fait passer par les propres états de sa conscience ; il les y appelle insensiblement ; et il les conquiert peu à peu, comme lui même s'est conquis.*

Sa critique est un combat pour une vérité qu'il croit tenir et pour une morale. Étant homme de foi, il tourne volontiers au théologien. C'est la foi et la force du sentiment qui animent toutes ses œuvres. On sent l'homme, on le voit dans tout ce qu'il dit. On lui pardonne ses manies, ses redites, ses excès, ses erreurs même : tout en lui parle pour lui.

Son ardeur à convaincre est encore moins forte que

son zèle à se chercher lui même, à être vrai, à se tenir enfin solidement dans sa vérité du fond. Et d'ailleurs, il n'est jamais solitaire. Peu d'hommes ont eu l'âme plus religieuse ou plus sociale, si la société est en effet une religion. Là aussi, il est d'Église : l'assemblée est son lieu, visible ou non. Sa méditation même est de concert avec des amis et des témoins : il compte toujours que sa prière ait des fruits.

Ses vertus font le poids de son style. Loin plongé dans la terre, il est une vérité qui germe, qui veut croître et s'épanouir en arbre, pour faire abri aux hommes et les nourrir. Il lance toutes sortes de racines sans choix, sans ordre, sans répit, les unes fortes et belles, les autres plus frêles ou plus pauvres, d'autres encore inutiles. Mais toutes ont le même élan : elles enveloppent la pensée ; elles l'enlacent ; elles la plient à cette vérité si tenace et si sincère. On se prête volontiers à ce siège lent, à ces assauts patients, à cette obstination. On se laisse entourer : on cède un peu de soi, même si l'on résiste. Et dût on reprendre bientôt son adhésion aux idées, on donne tout consentement à cette force d'âme et à cette bonté d'homme.

Il répète à satiété : Nous avons été grands, nous voulons avoir été très grands. *Il s'est accompli, sur le plan mystique où il s'était placé. Sa fin le dépouille de toute médiocrité : il est nu, devant l'ennemi, vêtu d'honneur et de vérité seulement, de triomphe et de sacrifice.*

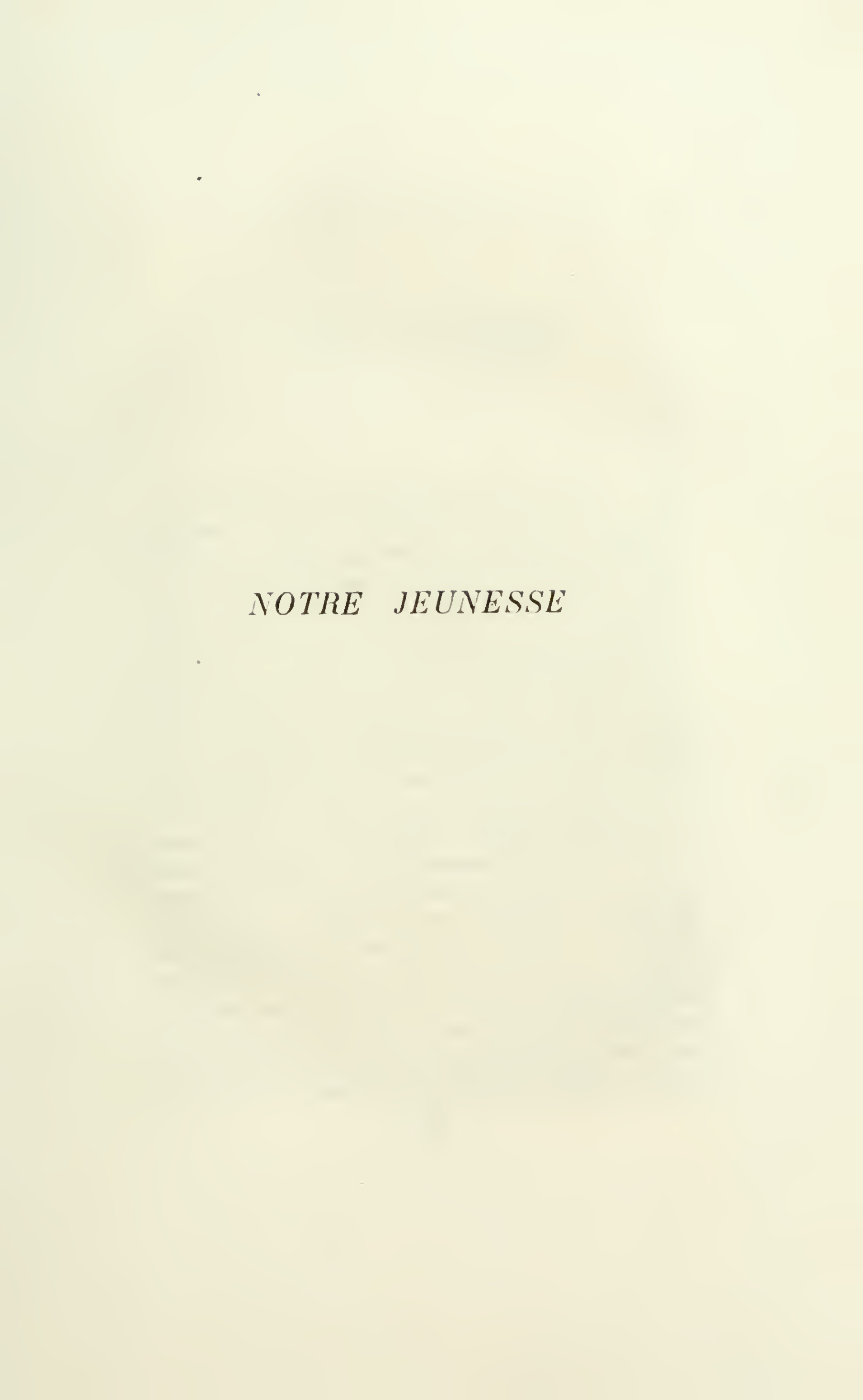
Être grand : c'est le vœu de toute sa vie. Les saints et les héros ne vivent que pour la gloire. Ils entendent mourir pour vivre à jamais. On ne cherche que la vie

éternelle. On se donne à la mort pour s'assurer l'immortalité. On ne s'immole tout à fait dans le présent, et dans sa part éphémère, qu'à ce qui dure toujours et que le temps ne peut toucher. Mors mea, mea vita.

Péguy voulait la grandeur : elle est venue vers lui, dans le feu, sur le champ de bataille le plus illustre de l'histoire. Il voulait être un héros : il le fut et il dort à Marathon. Il ne rêvait que d'être grand : il l'est.

ANDRÉ SUARÈS.

11 mai 1916.



NOTRE JEUNESSE

NOTRE JEUNESSE

Une famille de républicains fouriéristes. — **les Milliet**. — Après tant d'heureuses rencontres, après les cahiers de Vuillaume c'est une véritable bonne fortune pour nos *cahiers* que de pouvoir commencer aujourd'hui la publication de ces archives d'une famille républicaine. Quand M. Paul Milliet m'en apporta les premières propositions, avec cette inguérissable modestie des gens qui apportent vraiment quelque chose il ne manqua point de commencer par s'excuser, disant : Vous verrez. Il y a là dedans des lettres de Victor Hugo, de Béranger. (Il voulait par là s'excuser d'abord sur ce qu'il y avait, dans les papiers qu'il m'apportait, des *documents* sur les grands hommes, provenant de grands hommes, des documents *historiques*, sur les hommes *historiques*, et, naturellement, des documents inédits.) Il y a des lettres de la conquête de l'Algérie, de l'expédition du Mexique, de la guerre de Crimée. (Ou peut-être plutôt de la guerre d'Italie.) (Il voulait s'excuser par là, alléguer qu'il y avait, dans ces papiers, des documents *historiques*, sur les grands événements de l'*histoire*, provenant, venant directement des grands événements, et naturellement des documents authen-

tiques, et naturellement des documents inédits.) Je lui répondis non.

Je lui dis non vous comprenez. Ne vous excusez pas. Glorifiez-vous au contraire. Des lettres de Béranger, des lettres de Victor Hugo, il y en a plein la chambre. Nous en avons par dessus la tête. Il y en a plein les bibliothèques et c'est même de cela (et pour cela) que les bibliothèques sont faites. C'est même de cela que les bibliothécaires aussi sont faits. Et nous autres aussi les amis des bibliothécaires. Nous en avons nous en avons nous en avons. On nous en publie encore tous les jours. Et quand il n'y en aura plus on en publiera encore. Parce que, dans le besoin, nous en ferons. Que dis-je, nous en faisons, on en fait. Et la famille nous aidera à en faire. Parce que ça fera toujours des droits d'auteur à toucher.

Mais ce que nous voulons avoir, *ce que nous ne pouvons pas faire*, c'est précisément les lettres de gens qui ne sont pas Victor Hugo. Quinet, Raspail, Blanqui, — Fourier, — c'est très bien. Mais ce que nous voulons savoir, c'est exactement, c'est précisément quelles troupes avaient derrière eux, quelles admirables troupes, ces penseurs et ces chefs républicains, ces grands fondateurs de la République.

Voilà ce que nous voulons avoir, ce que nul ne peut faire, ce que nul ne peut controuver.

Sur les grands patrons, sur les chefs l'histoire nous renseignera toujours, tant bien que mal, plutôt mal que bien, c'est son métier, et à défaut de l'histoire les historiens, et à défaut des historiens les professeurs (d'histoire). Ce que nous voulons savoir et ce que nous ne pouvons pas inventer, ce que nous voulons connaître,

ce que nous voulons apprendre, ce n'est point les premiers rôles, les grands masques, le grand jeu, les grandes marques, le théâtre et la représentation ; ce que nous voulons savoir c'est ce qu'il y avait derrière, ce qu'il y avait dessous, comment était fait ce peuple de France, enfin ce que nous voulons savoir c'est quel était, en cet âge héroïque, le *tissu* même du peuple et du parti républicain. Ce que nous voulons faire, c'est bien de l'*histologie* ethnique. Ce que nous voulons savoir c'est de quel tissu était tissé, tissu ce peuple et ce parti, comment vivait une famille républicaine *ordinaire*, moyenne pour ainsi dire, obscure, prise au hasard, pour ainsi dire, prise dans le tissu ordinaire, prise et taillée à plein drap, à même le drap, ce qu'on y croyait, ce qu'on y pensait, — ce qu'on y faisait, car c'étaient des hommes d'action, — ce qu'on y écrivait ; comment on s'y mariait, comment on y vivait, de quoi, comment on y élevait les enfants ; — comment on y naissait, d'abord, car on naissait, dans ce temps-là ; — comment on y travaillait ; comment on y parlait ; comment on y écrivait ; et si l'on y faisait des vers quels vers on y faisait ; dans quelle terre enfin, dans quelle terre commune, dans quelle terre ordinaire, sur quel terreau, sur quel terrain, dans quel terroir, sous quels cieux, dans quel climat poussèrent les grands poètes et les grands écrivains. Dans quelle terre de pleine terre poussa cette grande République. Ce que nous voulons savoir, c'est ce que c'était, c'est quel était le tissu même de la bourgeoisie, de la République, du peuple quand la bourgeoisie était grande, quand le peuple était grand, quand les républicains étaient héroïques et que la République avait les mains pures.

Pour tout dire quand les républicains étaient républicains et que la république était la république. Ce que nous voulons voir et avoir ce n'est point une histoire endimanchée, c'est l'histoire de tous les jours de la semaine, c'est un peuple dans la texture, dans la tissure, dans le tissu de sa quotidienne existence, dans l'acquêt, dans le gain, dans le labeur du pain de chaque jour, *panem quotidianum*, c'est une race dans son réel, dans son épanouissement profond.

Maintenant s'il y a des lettres de Victor Hugo et des vers de Béranger, nous ne ferons pas exprès de les éliminer. D'abord Hugo et Béranger sortaient de ces gens-là. Mais avec ces familles-là il faut toujours se méfier des procès.

Comment vivaient ces hommes qui furent nos ancêtres et que nous reconnaissons pour nos maîtres. Quels ils étaient profondément, communément, dans le laborieux train de la vie ordinaire, dans le laborieux train de la pensée ordinaire, dans l'admirable train du dévouement de chaque jour. Ce que c'était que le peuple du temps qu'il y avait un peuple. Ce que c'était que la bourgeoisie du temps qu'il y avait une bourgeoisie. Ce que c'était qu'une race du temps qu'il y avait une race, du temps qu'il y avait cette race, et qu'elle poussait. Ce que c'était que la conscience et le cœur d'un peuple, d'une bourgeoisie et d'une race. Ce que c'était que la République enfin du temps qu'il y avait une République : voilà ce que nous voulons savoir ; voilà très précisément ce que M. Paul Milliet nous apporte.

Comment travaillait ce peuple, qui aimait le travail, *universus universum*, qui tout entier aimait le travail tout entier, qui était laborieux et encore plus travailleur, qui se délectait à travailler, qui travaillait tout entier

ensemble, bourgeoisie et peuple, dans la joie et dans la santé ; qui avait un véritable culte du travail ; un culte, une religion du travail bien fait. Du travail fini. Comment tout un peuple, toute une race, amis, ennemis, tous adversaires, tous profondément amis, était gonflée de sève et de santé et de joie, c'est ce que l'on trouvera dans les archives, parlons modestement dans les papiers de cette famille républicaine.

On y verra ce que c'était qu'une culture, comment c'était infiniment autre (infiniment plus précieux) qu'une science, une archéologie, un enseignement, un renseignement, une érudition et naturellement un système. On y verra ce que c'était que la culture du temps que les professeurs ne l'avaient point écrasée. On y verra ce que c'était qu'un peuple du temps que le primaire ne l'avait point oblitéré.

On y verra ce que c'était qu'une culture du temps qu'il y avait une culture ; comment c'est presque indéfinissable, tout un âge, tout un monde dont aujourd'hui nous n'avons plus l'idée.

On y verra ce que c'était que la moelle même de notre race, ce que c'était que le tissu cellulaire et médullaire. Ce qu'était une famille française. On y verra des caractères. On y verra tout ce que nous ne voyons plus, tout ce que nous ne voyons pas aujourd'hui. Comment les enfants faisaient leurs études du temps qu'il y avait des études.

Enfin tout ce que nous ne voyons plus aujourd'hui.

On y verra dans le tissu même ce que c'était qu'une cellule, une famille ; non point une de ces familles qui fondèrent des dynasties, les grandes dynasties républicaines ; mais une de ces familles qui étaient comme des

dynasties de peuple *républicaines.* Les dynasties du tissu commun de la République.

Ces familles qui justement comptent pour nous parce qu'elles sont du tissu commun.

Un certain nombre, un petit nombre peut-être de ces familles, de ces communes dynasties, s'alliant généralement entre elles, se tissant elles-mêmes entre elles comme des fils, par filiation, par alliance ont fait, ont fourni toute l'histoire non pas seulement de la République, mais du peuple de la République. Ce sont ces familles, presque toujours les mêmes familles, qui ont tissé l'histoire de ce que les historiens nommeront le mouvement républicain et que nous nommerons résolument, qu'il faut nommer la publication de la mystique républicaine. L'affaire Dreyfus aura été le dernier sursaut, le soubresaut suprême de cet héroïsme et de cette mystique, sursaut héroïque entre tous, elle aura été la dernière manifestation de cette race, le dernier effort, d'héroïsme, la dernière manifestation, la dernière publication de ces familles.

Halévy croirait aisément, et je croirais bien volontiers avec lui qu'un petit nombre de familles fidèles, ayant fondé la République, l'ont ainsi maintenue et sauvée, la maintiennent encore. La maintiennent-elles autant ? A travers tout un siècle et plus, en un certain sens, presque depuis la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Je croirais bien volontiers avec lui qu'un petit nombre de fidélités familiales, dynastiques, héréditaires ont maintenu, maintiennent la tradition, la mystique et ce que Halévy nommerait très justement la *conservation* républicaine. Mais où je ne croirais peut-être pas avec lui, c'est que je crois que nous en sommes

littéralement les derniers représentants, et à moins que nos enfants ne s'y mettent, presque les survivants, posthumes.

En tout cas les derniers *témoins.*

Je veux dire très exactement ceci : nous ne savons pas encore si nos enfants renoueront le fil de la tradition, de la conservation républicaine, si se joignant à nous par dessus la génération intermédiaire ils maintiendront, ils retrouveront le sens et l'instinct de la mystique républicaine. Ce que nous savons, ce que nous voyons, ce que nous connaissons de toute certitude, c'est que pour l'instant nous sommes l'arrière-garde.

Pourquoi le nier. Toute la génération intermédiaire a perdu le sens républicain, le goût de la République, l'instinct, plus sûr que toute connaissance, l'instinct de la mystique républicaine. Elle est devenue totalement étrangère à cette mystique. La génération intermédiaire, et ça fait vingt ans.

Vingt-cinq ans d'âge et au moins vingt ans de durée.

Nous sommes l'arrière-garde ; et non seulement une arrière-garde, mais une arrière-garde un peu isolée, quelquefois presque abandonnée. Une troupe en l'air. Nous sommes presque des *spécimens.* Nous allons être, nous-mêmes nous allons être des archives, des archives et des tables, des fossiles, des témoins, des survivants de ces âges historiques. Des tables que l'on consultera.

Nous sommes extrêmement mal situés. Dans la chronologie. Dans la succession des générations. Nous sommes une arrière-garde mal liée, non liée au gros de la troupe, aux générations antiques. Nous sommes la dernière des générations qui ont la mystique républi-

caine. Et notre affaire Dreyfus aura été la dernière des opérations de la mystique républicaine.

Nous sommes les derniers. Presque les après-derniers. Aussitôt après nous commence un autre âge, un tout autre monde, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil.

Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. Le monde de ceux qui font le malin. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous. *C'est-à-dire :* le monde de ceux qui ne croient à rien, pas même à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. *Exactement :* le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent. Qu'on ne s'y trompe pas, et que personne par conséquent ne se réjouisse, ni d'un côté ni de l'autre. Le mouvement de *dérépublicanisation* de la France est profondément le même mouvement que le mouvement de sa *déchristianisation*. C'est ensemble un même, un seul mouvement profond de *démystication*. C'est du même mouvement profond,d'un seul mouvement, que ce peuple ne croit plus à la République et qu'il ne croit plus à Dieu, qu'il ne veut plus mener la vie républicaine, et qu'il ne veut plus mener la vie chrétienne, (qu'il en a assez), on pourrait presque dire qu'il ne veut plus croire aux idoles et qu'il ne veut plus croire au vrai Dieu. *La même* incrédulité, *une seule* incrédulité atteint les idoles et Dieu, atteint ensemble les faux

dieux et le vrai Dieu, les dieux antiques, le Dieu nouveau, les dieux anciens et le Dieu des chrétiens. Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté. La cité politique et la cité chrétienne. La cité des hommes et la cité de Dieu. C'est proprement la stérilité moderne. Que nul donc ne se réjouisse, voyant le malheur qui arrive à l'ennemi, à l'adversaire, au voisin. Car *le même* malheur, *la même* stérilité lui arrive. Comme je l'ai mis tant de fois dans ces cahiers, du temps qu'on ne me lisait pas, le débat n'est pas proprement entre la République et la Monarchie, entre la République et la Royauté, surtout si on les considère comme des formes politiques, comme deux formes politiques, il n'est point seulement, il n'est point exactement entre l'ancien régime et le nouveau régime français, le monde moderne ne s'oppose pas seulement à l'ancien régime français, il s'oppose, il se contrarie à toutes les anciennes cultures ensemble, à tous les anciens régimes ensemble, à toutes les anciennes cités ensemble, à tout ce qui est culture, à tout ce qui est cité. C'est en effet la première fois dans l'histoire du monde que tout un monde vit et prospère, *paraît* prospérer *contre toute culture.*

Que l'on m'entende bien. Je ne dis pas que c'est pour toujours. Cette race en a vu bien d'autres. Mais enfin c'est pour le temps présent.

Et nous y sommes.

Nous avons même des raisons très profondes d'espérer que ce ne sera pas pour longtemps.

Nous sommes extrêmement mal situés. Nous sommes en effet historiquement situés à un point critique, à un

point de discernement, à ce point de discrimination. Nous sommes situés juste entre les générations qui ont la mystique républicaine et celles qui ne l'ont pas, entre celles qui l'ont encore et celles qui ne l'ont plus. Alors personne ne veut nous croire. Des deux côtés. *Neutri*, ni les uns ni les autres des deux. Les vieux républicains ne veulent pas croire qu'il n'y a plus des jeunes républicains. Les jeunes gens ne veulent pas croire qu'il y a eu des vieux républicains.

Nous sommes entre les deux. Nul ne veut donc nous croire. Ni les uns ni les autres. Pour tous les deux nous avons tort. Quand nous disons aux vieux républicains : Faites attention, après nous il n'y a personne, ils haussent les épaules. Ils croient qu'il y en aura toujours. Et quand nous disons aux jeunes gens : Faites attention, ne parlez point si légèrement de la République, elle n'a pas toujours été un amas de politiciens, elle a derrière elle une mystique, elle a en elle une mystique, elle a derrière elle tout un passé de gloire, tout un passé d'honneur, et ce qui est peut-être plus important encore, plus près de l'essence, tout un passé de race, d'héroïsme, peut-être de sainteté, quand nous disons cela aux jeunes gens, ils nous méprisent doucement et déjà nous traiteraient de vieilles barbes. Ils nous prendraient pour des maniaques.

Je répète que je ne dis point que c'est pour toujours. Les raisons les plus profondes, les indices les plus graves nous font croire au contraire, nous forcent à penser que la génération suivante, la génération qui vient après celle qui vient immédiatement après nous, et qui bientôt sera la génération de nos enfants, va être enfin une génération mystique. Cette race a trop de

sang dans les veines pour demeurer l'espace de plus d'une génération dans les cendres et dans les moisissures de la critique. Elle est trop vivante pour ne pas se réintégrer, au bout d'une génération, dans l'organique.

Tout fait croire que les deux mystiques vont refleurir à la fois, la républicaine et la chrétienne. Du même mouvement. D'un seul mouvement profond, comme elles disparaissaient ensemble, (momentanément), comme ensemble elles s'oblitéraient. Mais enfin ce que je dis vaut pour le temps présent, pour tout le temps présent. Et dans l'espace d'une génération il peut se produire tout de même bien des événements.

Il peut arriver des malheurs.

Telle est notre maigre situation. Nous sommes maigres. Nous sommes minces. Nous sommes une lamelle. Nous sommes comme écrasés, comme aplatis entre toutes les générations antécédentes, d'une part, et d'autre part une couche déjà épaisse des générations suivantes. Telle est la raison principale de notre maigreur, de la petitesse de notre situation. Nous avons la tâche ingrate, la maigre tâche, le petit office, le maigre devoir de faire communiquer, par nous, les uns avec les autres, d'assurer la communication entre les uns et les autres, d'avertir les uns sur les autres, de renseigner les uns sur les autres. Nous serons donc généralement conspués de part et d'autre. C'est le sort commun de quiconque essaie de dire un peu de vérité(s).

Nous sommes chargés, comme par hasard, de faire communiquer par nous entre eux des gens qui précisément ne veulent pas communiquer. Nous sommes

chargés de renseigner des gens qui précisément ne veulent pas être renseignés.

Telle est notre ingrate situation.

Nous retournant donc vers les anciens, nous ne pouvons pourtant dire et faire, nous ne pouvons que répéter à ces républicains antécédents : Prenez garde. Vous ne soupçonnez pas, vous ne pouvez pas imaginer à quel point vous n'êtes pas suivis, à quel point nous sommes les derniers, à quel point votre régime se creuse en dedans, se creuse par la base. Vous tenez la tête, naturellement, vous tenez le faîte. Mais toute année qui vient, toute année qui passe vous pousse d'un cran, fait de votre faîte une pointe plus amincie, plus tremblante, plus seulette, plus creusée en dessous. Et déjà dix, quinze, bientôt vingt annuités, annualités de jeunes gens vous manquent à la base.

Vous tenez la pointe, vous tenez le faîte, vous tenez la tête, mais ce n'est qu'une position de temps, une situation comme géographique, historique, temporelle, temporaire, chronologique, chronographique. Ce n'est qu'une situation par le fait de la situation. Ce n'est pas, ce n'est nullement une situation organique. La situation à la pointe, la situation de pointe du bourgeon qui organiquement, végétalement mène l'arbre, tire tout l'arbre à lui. Et par où il a passé tout l'arbre passera.

Je suis épouvanté quand je vois, quand je constate simplement ce que nos anciens ne veulent pas voir, ce qui est l'évidence même, ce qu'il suffit de vouloir bien regarder : combien nos jeunes gens sont devenus

étrangers à tout ce qui fut la pensée même et la mystique républicaine. Cela se voit surtout, et naturellement, comme cela se voit toujours, à ce que des pensées qui étaient pour nous des pensées sont devenues pour eux des idées, à ce que ce qui était pour nous, pour nos pères, un instinct, une race, des pensées, est devenu pour eux des *propositions*, à ce que ce qui était pour nous organique est devenu pour eux logique.

Des pensées, des instincts, des races, des habitudes qui pour nous étaient la nature même, qui allaient de soi, dont on vivait, qui étaient le type même de la vie, à qui par conséquent on ne pensait même pas, qui étaient plus que légitimes, plus qu'indiscutées : irraisonnées, sont devenues ce qu'il y a de pire au monde : des thèses, historiques, des hypothèses, je veux dire ce qu'il y a de moins solide, de plus inexistant. Des dessous de thèses. Quand un régime, d'organique est devenu logique, et de vivant historique, c'est un régime qui est par terre.

On prouve, on démontre aujourd'hui la République. Quand elle était vivante on ne la prouvait pas.

On la vivait. Quand un régime se démontre, aisément, commodément, victorieusement, c'est qu'il est creux, c'est qu'il est par terre.

Aujourd'hui la République est une thèse, acceptée, par les jeunes gens. Acceptée, refusée; indifféremment ; cela n'a pas d'importance ; prouvée, réfutée. Ce qui importe, ce qui est grave, ce qui signifie, ce n'est pas que ce soit appuyé ou soutenu, plus ou moins indifféremment, c'est que ce soit une thèse.

C'est-à-dire, précisément, *qu'il faille* l'appuyer ou la soutenir.

Quand un régime est une thèse, parmi d'autres, (parmi tant d'autres), il est par terre. Un régime qui est debout, qui tient, qui est vivant, n'est pas une thèse.

— Qu'importe, nous disent les politiciens, professionnels. Qu'est-ce que ça nous fait, répondent les politiciens, qu'est-ce que ça peut nous faire. Nous avons de très bons préfets. Alors qu'est-ce que ça peut nous faire. Ça marche très bien. Nous ne sommes plus républicains, c'est vrai, mais nous savons gouverner. Nous savons même mieux gouverner, beaucoup mieux que quand nous étions républicains, disent-ils. Ou plutôt quand nous étions républicains nous ne savions pas du tout. Et à présent, ajoutent-ils modestement, à présent nous savons un peu. Nous avons désappris la République, mais nous avons appris de gouverner. Voyez les élections. Elles sont bonnes. Elles sont toujours bonnes. Elles seront meilleures. Elles seront d'autant meilleures que c'est nous qui les faisons. Et que nous commençons à savoir les faire. La droite a perdu un million de voix. Nous lui en eussions aussi bien fait perdre cinquante millions et demi. Mais nous sommes mesurés. Le gouvernement fait les élections, les élections font le gouvernement. C'est un prêté rendu. Le gouvernement fait les électeurs. Les électeurs font le gouvernement. Le gouvernement fait les députés. Les députés font le gouvernement. On est gentil. Les populations regardent. Le pays est prié de payer. Le gouvernement fait la Chambre. La Chambre fait le gouvernement. Ce n'est point un cercle vicieux, comme vous pourriez le croire. Il n'est point du tout vicieux. C'est

un cercle, tout court, un circuit parfait, un cercle fermé. Tous les cercles sont fermés. Autrement ça ne serait pas des cercles. Ce n'est pas tout à fait ce que nos fondateurs avaient prévu. Mais nos fondateurs ne s'en tiraient pas déjà si bien. Et puis enfin on ne peut pas fonder toujours. Ça fatiguerait. La preuve que ça dure, la preuve que ça tient, c'est que ça dure déjà depuis quarante ans. Il y en a pour quarante siècles. C'est les premiers quarante ans qui sont les plus durs. C'est le premier quarante ans qui coûte. Après on est habitué. Un pays, un régime n'a pas besoin de vous, il n'a pas besoin de mystiques, de mystique, de sa mystique. Ce serait plutôt embarrassant. Pour un aussi grand voyage. Il a besoin d'une bonne politique, c'est-à-dire d'une politique bien gouvernementale.

Ils se trompent. Ces politiciens se trompent. Du haut de cette République quarante siècles (d'avenir) ne les contemplent pas. Si la République marche depuis quarante ans, c'est parce que tout marche depuis quarante ans. Si la République est solide en France, ce n'est pas parce que la République est solide en France, c'est parce que tout est solide partout. Il y a dans l'histoire moderne, et non pas dans toute histoire, il y a pour les peuples modernes de grandes vagues de crises, généralement parties de France, (1789-1815, 1830, 1848) qui font tout trembler d'un bout du monde à l'autre bout. Et il y a des paliers, plus ou moins longs, des calmes, des bonaces qui apaisent tout pour un temps plus ou moins long. Il y a les *époques* et il y a les *périodes*. Nous sommes dans une période. Si la République est

assise, ce n'est point parce qu'elle est la République, (cette République), ce n'est point par sa vertu propre, c'est parce qu'elle est, parce que nous sommes dans une période, d'assiette. La durée de la République ne prouve pas plus la durée de la République que la durée des monarchies voisines ne prouve la durée de la Monarchie. Cette durée ne signifie point qu'elles sont durables, mais qu'elles ont commencé, qu'elles sont dans une période, durable. Qu'elles se sont trouvées comme ça, dans une période, de durée. Elles sont contemporaines, elles trempent dans le même temps, dans le même bain de durée. Elles baignent dans la même période. ·Elles sont du même âge. Voilà tout ce que ça prouve.

Quand donc les républicains arguënt de ce que la République dure pour dire, pour proposer, pour faire état, pour en faire cette proposition qu'elle est durable, quand ils arguënt de ce qu'elle dure depuis quarante ans pour inférer, pour conclure, pour proposer qu'elle est durable, pour quarante ans, et plus, qu'elle était au moins durable pour quarante ans, qu'elle était valable, qu'elle avait un *bon* au moins pour quarante ans, ils ont l'air de plaider l'évidence même. Et pourtant ils font, ils commettent une pétition, de principe, un dépassement d'attribution. Car dans la République, qui dure, ce n'est point la République, qui dure. C'est la durée. Ce n'est point elle la République qui dure en elle-même, en soi-même. Ce n'est point le régime qui dure en elle. Mais en elle c'est le temps qui dure. C'est son temps, c'est son âge. En elle ce qui dure c'est tout ce qui dure. C'est la tranquillité d'une certaine période de l'humanité,

d'une certaine période de l'histoire, d'une certaine période, d'un certain palier historique.

Quand donc les républicains attribuent à la force propre du régime, à une certaine vertu de la République la durée de la République ils commettent à leur profit et au profit de la République un véritable dépassement de crédit, moral. Mais quand les réactionnaires par contre, les monarchistes nous montrent, nous font voir avec leur complaisance habituelle, égale et contraire à celle des autres, nous représentent, au titre d'un argument, la solidité, la tranquillité, la durée des monarchies voisines, (et même, en un certain sens, leur prospérité, bien qu'ici, en un certain sens, ils aient quelquefois beaucoup plus raison), ils font exactement, de leur côté, non pas même seulement un raisonnement du même ordre, mais le même raisonnement. Ils font, ils commettent la même anticipation, une anticipation contraire, la même, une anticipation, une usurpation, un détournement, un débordement, un dépassement de crédit symétrique, antithétique, homothétique : la même anticipation, la même usurpation, le même détournement, le même débordement, le même dépassement de crédit.

Quand les républicains attribuent à la République, (aux républicains), (au peuple, aux citoyens) à l'assiette, à la tranquillité, à la solidité, à la durée de la République la durée de la République ils attribuent à la République ce qui n'est pas d'elle mais du temps où elle se meut. Quand les monarchistes attribuent aux monarchies voisines, (aux monarques) (aux monarchistes, aux peuples, aux sujets), à leur assiette, à leur tranquillité, à leur solidité, à leur durée leur durée ils

attribuent à ces monarchies ce qui n'est pas d'elles mais du temps où elle se meuvent. Du même temps. Qui est le temps de tout le monde. Et cet escalier à double révolution centrale, cette symétrie, cet antithétisme homothétique des situations, cet appareillement des attributions n'a rien qui doive nous étonner. Les républicains et les monarchistes, les gouvernants républicains et les théoriciens monarchistes font le même raisonnement, commettent la même attribution, des attributions contraires, complémentaires, homothétiques, la même fausse attribution parce que tous les deux ils ont la même conception, les uns et les autres ils sont des intellectuels, tous les deux ensemble et séparément, tous les deux contrairement et ensemble ils sont des politiques, ils croient en un certain sens à la politique, ils parlent le langage politique, ils sont situés, ils se meuvent sur le plan (de la) politique. Ils parlent donc le même langage. Ensemble les uns et les autres. Ils se meuvent donc sur le même plan. Ils croient aux régimes, et qu'un régime fait ou ne fait pas la paix et la guerre, la force et la vertu, la santé et la maladie, l'assiette, la durée, la tranquillité d'un peuple. La force d'une race. C'est comme si l'on croyait que les châteaux de la Loire font ou ne font pas les tremblements de terre.

Nous croyons au contraire (au contraire des uns et des autres, au contraire de tous les deux ensemble) qu'il y a des forces et des réalités infiniment plus profondes, et que ce sont les peuples au contraire qui font la force et la faiblesse des régimes ; et beaucoup moins les régimes, des peuples.

Nous croyons que les uns et les autres ensemble ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir ces forces, ces réalités infiniment plus profondes.

Si la République et les monarchies voisines jouissent de la même tranquillité, de la même durée, c'est qu'elles trempent, qu'elles baignent dans le même bain, dans la même période, qu'elles parcourent ensemble le même long palier. C'est qu'elles mènent la même vie, au fond, la même diète. Là-dessus les républicains et les monarchistes font des raisonnements contraires, le même raisonnement contraire, ils font des raisonnements conjugués. Nous au contraire, nous autres, nous plaçant sur un tout autre terrain, descendant sur un tout autre plan, essayant d'atteindre à de tout autres profondeurs, nous pensons, nous croyons au contraire que ce sont les peuples qui font les régimes, la paix et la guerre, la force et la faiblesse, la maladie et la santé des régimes.

Les républicains et les monarchistes ensemble, premièrement font des raisonnements, deuxièmement font des raisonnements conjugués, appariés, couplés, géminés.

Nous tournant donc vers les jeunes gens, nous tournant d'autre part, nous tournant de l'autre côté nous ne pouvons que dire et faire, nous ne pouvons que leur dire : Prenez garde. Vous nous traitez de vieilles bêtes. C'est bien. Mais prenez garde. Quand vous parlez à la légère, quand vous traitez légèrement, si légèrement la République, vous ne risquez pas seulement d'être injustes, (ce qui n'est peut-être rien, au moins vous le

dites, dans votre système, mais ce qui, dans notre système, est grave, dans nos idées, considérable), vous risquez plus, dans votre système, même dans vos idées, vous risquez d'être sots. Pour entrer dans votre système, dans votre langage même. Vous oubliez, vous méconnaissez qu'il y a eu une mystique républicaine ; et de l'oublier et de la méconnaître ne fera pas qu'elle n'ait pas été. Des hommes sont morts pour la liberté comme des hommes sont morts pour la foi. Ces élections aujourd'hui vous paraissent une formalité grotesque, universellement menteuse, truquée de toutes parts. Et vous avez le droit de le dire. Mais des hommes ont vécu, des hommes sans nombre, des héros, des martyrs, et je dirai des saints, — et quand je dis *des saints* je sais peut-être ce que je dis, — des hommes ont vécu sans nombre, héroïquement, saintement, des hommes ont souffert, des hommes sont morts, tout un peuple a vécu pour que le dernier des imbéciles aujourd'hui ait le droit d'accomplir cette formalité truquée. Ce fut un terrible, un laborieux, un redoutable enfantement. Ce ne fut pas toujours du dernier grotesque. Et des peuples autour de nous, des peuples entiers, des races travaillent du même enfantement douloureux, travaillent et luttent pour obtenir cette formalité dérisoire. Ces élections sont dérisoires. Mais il y a eu un temps, mon cher Variot, un temps héroïque où les malades et les mourants se faisaient porter dans des chaises pour aller *déposer leur bulletin dans l'urne.* Déposer son bulletin dans l'urne, cette expression vous paraît aujourd'hui du dernier grotesque. Elle a été préparée par un siècle d'héroïsme. Non pas d'héroïsme à la manque, d'un héroïsme à la littéraire. Par un siècle du plus

incontestable, du plus authentique héroïsme. Et je dirai du plus français. Ces élections sont dérisoires. Mais il y a eu une élection. C'est le grand partage du monde, la grande élection du monde moderne entre l'Ancien Régime et la Révolution. Et il y a eu un sacré ballottage, Variot, Jean Variot. Il y a eu ce petit ballottage qui commença au moulin de Valmy et qui finit à peine sur les hauteurs de Hougoumont. D'ailleurs ça a fini comme toutes les affaires politiques, par une espèce de compromis, de cote mal taillée entre les deux partis qui étaient en présence.

Ces élections sont dérisoires. Mais l'héroïsme et la sainteté avec lesquels, moyennant lesquels on obtient des résultats dérisoires, *temporellement* dérisoires, c'est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré au monde. C'est tout ce qu'il y a de plus beau. Vous nous reprochez la dégradation temporelle de ces résultats, de nos résultats. Voyez vous-mêmes. Voyez vos propres résultats. Vous nous parlez toujours de la dégradation républicaine. La dégradation de la mystique en politique n'est-elle pas une loi commune.

Vous nous parlez de la dégradation républicaine, c'est-à-dire, proprement, de la dégradation de la mystique républicaine en politique républicaine. N'y a-t-il pas eu, n'y a-t-il pas d'autres dégradations. Tout commence en mystique et finit en politique. Tout commence par *la* mystique, par une mystique, par sa (propre) mystique et tout finit par *de la* politique. La question, importante, n'est pas, il est important, il est intéressant que, mais l'intérêt, la question n'est pas que telle

politique l'emporte sur telle ou telle autre et de savoir qui l'emportera de toutes les politiques. L'intérêt, la question, l'essentiel est que *dans chaque ordre*, *dans chaque système* **la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance.**

L'essentiel n'est pas, l'intérêt n'est pas, la question n'est pas que telle ou telle politique triomphe, mais que dans chaque ordre, dans chaque système chaque mystique, cette mystique ne soit point dévorée par la politique issue d'elle.

En d'autres termes il importe peut-être, il importe évidemment que les républicains l'emportent sur les royalistes ou les royalistes sur les républicains, mais cette importance est infiniment peu, cet intérêt n'est rien en comparaison de ceci : que les républicains demeurent des républicains ; que les républicains soient des républicains.

Et j'ajouterai, et ce ne sera pas seulement pour la symétrie, complémentairement j'ajoute : que les royalistes soient, demeurent des royalistes. Or c'est peut-être ce qu'ils ne font pas en ce moment-ci même, où très sincèrement ils croient le faire le plus, l'être le plus.

Vous nous parlez toujours de la dégradation républicaine. N'y a-t-il point eu, par le même mouvement, n'y a-t-il point une dégradation monarchiste, une dégradation royaliste parallèle, complémentaire, symétrique, plus qu'analogue. C'est-à-dire, proprement parlant, une dégradation de la mystique monarchiste, royaliste en une certaine politique, issue d'elle, correspondante, en

une, en la politique monarchiste, en la politique royaliste. N'avons-nous pas vu pendant des siècles, ne voyons-nous pas tous les jours les effets de cette politique. N'avons-nous pas assisté pendant des siècles à la dévoration de la mystique royaliste par la politique royaliste. Et aujourd'hui même, bien que ce parti ne soit pas au pouvoir, dans ses deux journaux principaux nous voyons, nous lisons tous les jours les effets, les misérables résultats d'une politique ; et même, je dirai plus, pour qui sait lire, un déchirement continuel, un combat presque douloureux, même à voir, même pour nous, un débat presque touchant, vraiment touchant entre une mystique et une politique, entre leur mystique et leur politique, entre la mystique royaliste et la poli-que royaliste, la mystique étant naturellement à l'*Action française*, sous des formes rationalistes qui n'ont jamais trompé qu'eux-mêmes, et la politique étant au *Gaulois*, comme d'habitude sous des formes mondaines. Que serait-ce s'ils étaient au pouvoir. (Comme nous, hélas.)

On nous parle toujours de la dégradation républicaine. Quand on voit ce que la politique cléricale a fait de la mystique chrétienne, comment s'étonner de ce que la politique radicale a fait de la mystique républicaine. Quand on voit ce que les clercs ont fait généralement des saints, comment s'étonner de ce que nos parlementaires ont fait des héros. Quand on voit ce que les réactionnaires ont fait de la sainteté, comment s'étonner de ce que les révolutionnaires ont fait de l'héroïsme.

Et alors il faut être juste, tout de même. Quand on veut comparer un ordre à un autre ordre, un système à un autre système, il faut les comparer par des plans et sur des plans du même étage. Il faut comparer les mystiques entre elles ; et les politiques entre elles. Il ne faut pas comparer une mystique à une politique ; ni une politique à une mystique. Dans toutes les écoles primaires de la République, et dans quelques-unes des secondaires, et dans beaucoup des supérieures on compare inlassablement la politique royaliste à la mystique républicaine. Dans l'*Action française* tout revient à ce qu'on compare presque inlassablement la politique républicaine à la mystique royaliste. Cela peut durer longtemps.

On ne s'entendra jamais. Mais c'est peut-être ce que demandent les partis.

C'est peut-être le jeu des partis.

Nos maîtres de l'école primaire nous avaient masqué la mystique de l'ancienne France, la mystique de l'ancien régime, ils nous avaient masqué dix siècles de l'ancienne France. Nos adversaires d'aujourd'hui nous veulent masquer cette mystique d'ancien régime, cette *mystique de l'ancienne France que fut la mystique républicaine*.

Et nommément la mystique révolutionnaire.

Car le débat n'est pas, comme on le dit, entre l'Ancien régime et la Révolution. L'Ancien Régime était un régime de l'ancienne France. La Révolution est éminemment une opération de l'ancienne France. La date discriminante n'est pas le premier janvier 1789, entre minuit et minuit une. La date discriminante est située aux environs de 1881.

Ici encore les républicains et les royalistes, les gouvernements, les gouvernants républicains et les théoriciens royalistes font le même raisonnement, un raisonnement en deux, complémentaires, deux raisonnements conjugués, complémentaires, conjugués. Couplés; géminés. Nos bons maîtres de l'école primaire nous disaient sensiblement : jusqu'au premier janvier 1789 (heure de Paris) notre pauvre France était un abîme de ténèbres et d'ignorance, de misères les plus effrayantes, des barbaries les plus grossières, (enfin ils faisaient leur leçon), et vous ne pouvez pas même vous en faire une idée ; le premier janvier 1789 on installa partout la lumière électrique. Nos bons adversaires de l'École d'en face nous disent presque : jusqu'au premier janvier 1789 brillait le soleil naturel; depuis le premier janvier 1789 nous ne sommes plus qu'au régime de la lumière électrique. Les uns et les autres exagèrent.

Le débat n'est pas entre un ancien régime, une ancienne France qui finirait en 1789 et une nouvelle France qui commencerait en 1789. Le débat est beaucoup plus profond. Il est entre toute l'ancienne France ensemble, païenne (la Renaissance, les humanités, la culture, les lettres anciennes et modernes, grecques, latines, françaises), païenne et chrétienne, traditionnelle et révolutionnaire, monarchiste, royaliste et républicaine, — et d'autre part, et en face, et au contraire une certaine domination primaire, qui s'est établie vers 1881, qui n'est pas la République, qui se dit la République, qui parasite la République, qui est le plus dangereux ennemi de la République, qui est proprement la domination du parti intellectuel.

Le débat est entre toute cette culture, toute la culture

et toute cette barbarie, qui est proprement la barbarie.

Le débat n'est pas entre les héros et les saints ; le combat est contre les intellectuels, contre ceux qui méprisent également les héros et les saints.

Le débat n'est point entre ces deux ordres de (la) grandeur. Le combat est contre ceux qui haïssent la grandeur même, qui haïssent également l'une et l'autre grandeurs, qui se sont faits les tenants officiels de la petitesse, de la bassesse, et de la vilenie.

C'est ce que l'on verra, ce qui éclate avec une évidence saisissante dans les *papiers* de cette *famille républicaine fouriériste*. Ou plutôt, car c'est un peu moins compact, un peu moins tassé, dans les *cahiers* de cette *famille de républicains fouriéristes*. Mon Dieu, s'il y a des lettres de Victor Hugo, eh bien, oui, nous les publierons. Nous ne serons pas méchants. Nous ne ferons pas exprès d'embêter cette grande mémoire. Mais ce que nous publierons surtout, ce sont les dossiers, ce sont les papiers des Milliet. On y verra comment le tissu même du parti républicain était héroïque, et ce qui est presque plus important combien il était cultivé ; combien il était classique ; en un mot, pour qui sait voir, pour qui sait lire, combien il était ancienne France, et, au fond, ancien régime.

On y verra ce que c'était que la pâte même dont le pain était fait.

Notre collaborateur M. Daniel Halévy a fort bien indiqué, dans ces cahiers mêmes, dans son dernier cahier, il a marqué seulement mais il a fort bien marqué que l'histoire de ce siècle ne va pas pour ainsi dire tout de go. Qu'elle n'est pas simple, unique, unilatérale, univoque, bloquée, blocarde, enfin elle-même qu'elle n'est pas un bloc ; qu'elle ne va point toute et toujours dans le même sens ; qu'elle n'est point d'un seul tenant. Il n'y a pas eu un ancien régime qui a duré des siècles, puis un jour une révolution qui a renversé l'ancien régime ; puis des retours offensifs de l'ancien régime ; et une lutte, un combat, un débat d'un siècle entre la révolution et l'ancien régime, entre l'ancien régime et la révolution. La réalité est beaucoup moins simple. Halévy a fort bien montré que la République avait, était une tradition, une conservation, elle aussi, (elle surtout peut-être), qu'il y avait une tradition, une conservation républicaine. La différence, la distance entre les deux hypothèses, entre les deux théories se voit surtout, surgit comme d'elle-même naturellement à certains points critiques, par exemple aux coups d'État. Dans la première théorie, dans la première hypothèse, dans l'hypothèse du bloc et de la rigidité, les deux coups d'État sont des mouvements du même ordre, du même sens, du même gabarit, de la même teneur. C'est un mouvement, le même mouvement en deux fois. Le deuxième coup d'État est le recommencement, le double, la réduplication du premier. La reprise du premier.

Décembre est comme une deuxième édition de Brumaire. Brumaire était la première édition de Décembre. C'est ce qu'enseignent par un double enseignement, conjugué, par le même enseignement, par un enseignement conjugué, géminé, d'une part les instituteurs, d'autre part les réactionnaires. Pour les instituteurs et dans l'enseignement des instituteurs (notamment de Victor Hugo) les deux coups d'État sont deux crimes, un même crime, redoublé, le même crime, en deux temps. Pour les réactionnaires et dans l'enseignement des réactionnaires les deux coups d'État sont deux opérations de police, deux heureuses opérations de police, renouvelées l'une de l'autre, recommencées l'une de l'autre, redoublées l'une de l'autre. Recommandées l'une de l'autre.

Un mouvement en deux temps. Brumaire et décembre. C'est la double idée de Hugo et des bonapartistes.

La réalité est beaucoup moins simple, beaucoup plus complexe et peut-être même beaucoup plus compliquée. La Révolution française fonda une tradition, amorcée déjà depuis un certain nombre d'années, une conservation, elle fonda un ordre nouveau. Que cet ordre nouveau ne valût pas l'ancien, c'est ce que beaucoup de bons esprits ont été amenés aujourd'hui à penser. Mais elle fonda certainement un ordre nouveau, non pas un désordre, comme les réactionnaires le disent. Cet ordre ensuite dégénéra en désordre(s), qui sous le Directoire atteignirent leur plus grande gravité. Dès lors si nous nommons, comme on le doit, *restaurations* les restaurations d'ordre, quel qu'il soit, d'un certain ordre, de l'un ou de l'autre ordre, et si nous nommons *perturbations* les introductions de désordre(s), le 18 Brumaire fut certainement une restauration (ensemble,

inséparablement républicaine et monarchiste, ce qui lui confère un intérêt tout particulier, un ton propre, un sens propre, ce qui en fait une opération réellement très singulière, comparable à nulle autre, et qu'il faudrait étudier de près, à laquelle surtout il ne faut rien comparer dans toute l'histoire du dix-neuvième siècle français, et même et autant dans toute l'histoire de France, à laquelle enfin il ne faut référer, comparer nulle autre opération française, à laquelle on ne trouverait d'analogies que dans certaines opérations peut-être d'autres pays) ; (et surtout à qui il faut bien se garder de comparer surtout le 2 Décembre) ; 1830 fut une restauration, républicaine ; ah j'oubliais, on oublie toujours Louis XVIII ; la Restauration fut une restauration, monarchiste ; 1830 fut une restauration, républicaine ; 1848 fut une restauration républicaine, et une explosion de la mystique républicaine ; les journées de juin même furent une deuxième explosion, une explosion redoublée de la mystique républicaine ; au contraire le 2 Décembre fut une perturbation, une introduction d'un désordre, la plus grande perturbation peut-être qu'il y eut dans l'histoire du dix-neuvième siècle français ; il mit au monde, il introduisit, non pas seulement à la tête, mais dans le corps même, dans la nation, dans le tissu du corps politique et social un personnel nouveau, nullement mystique, purement politique et démagogique ; il fut proprement l'introduction d'une démagogie ; le 4 septembre fut une restauration, républicaine ; le 31 octobre, le 22 janvier même fut une journée républicaine ; le 18 mars même fut une journée républicaine, une restauration républicaine en un certain sens, et non pas seulement un mouvement

de température, un coup de fièvre obsidionale, mais une deuxième révolte, une deuxième explosion de la mystique républicaine et nationaliste ensemble, républicaine et ensemble, inséparablement patriot(iqu)e ; les journées de mai furent certainement une perturbation et non pas une restauration ; la République fut une restauration jusque vers 1881 où l'intrusion de la tyrannie intellectuelle et la domination primaire commença d'en faire un gouvernement de désordre.

C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que le 2 Décembre fut *le Châtiment*, *l'Expiation* du 18 Brumaire, et que le Deuxième Empire fut *le Châtiment* du Premier. Mais loin d'être la répliqne du premier le Second Empire fut en un sens tout ce qu'il y eut de plus contraire au premier. Le Premier Empire fut un régime d'ordre, d'un certain ordre. Il fut même, sous beaucoup d'indisciplines, même militaires, comme une sorte d'apothéose de la discipline, éminemment de la discipline militaire. Il fut un régime d'un très grand ordre et d'une très grande histoire. Le Deuxième Empire fut un régime de tous les désordres. Il fut réellement l'introduction d'un désordre, d'un certain désordre, l'introduction, l'installation au pouvoir d'une certaine bande, déconsidérée, très *moderne*, très *avancée*, nullement ancienne France, nullement ancien régime. Ou encore on peut dire que le Deuxième Empire est le plus gros boulangisme que nous ayons eu, et aussi le seul qui ait réussi.

La Révolution au contraire, la grande, avait été une

instauration. Une instauration plus ou moins heureuse, mais enfin une instauration.

Une instauration, c'est-à-dire ce dont toute restauration même n'est déjà plus qu'une répétition, une image affaiblie, un essai de recommencement.

En d'autres termes encore, en un autre terme, le premier Empire ne fut point ce que nous nommons un césarisme. Le deuxième Empire fut ce que nous nommons un césarisme. Le boulangisme fut un césarisme. Il y eut beaucoup de césarisme dans l'antidreyfusisme. Il n'y en eut point dans le dreyfusisme. La domination combiste fut très réellement un césarisme, le plus dangereux de tous, parce que c'était celui qui se présentait le plus comme républicain. La domination radicale et radicale-socialiste est proprement un césarisme, nommément un multicésarisme de comités électoraux.

Il faut si peu suivre les noms, les apparences, les aspects, il faut tant se méfier des noms que de même que le Deuxième Empire, historiquement, réellement, ne *continue* pas l'Empire premier, de même la troisième République, historiquement, réellement, ne se *continue* pas elle-même. La suite, la continuation de la troisième République ne *continue* pas le commencement de la troisième République. Sans qu'il y ait eu en 1881 aucun grand événement, je veux dire aucun événement

inscriptible, à cette date la République a commencé de se discontinuer. De républicaine elle est notamment devenue césarienne.

Il ne faut pas dire seulement : Tout s'explique, je dirai : Tout s'éclaire par là. Les difficultés incroyables de l'action publique et privée s'éclairent soudainement, d'un grand jour, d'une grande lumière, quand on veut bien donner audience pour ainsi dire, quand on veut bien considérer, quand on veut bien seulement faire attention à cette distinction, à cette récrimination, je veux dire à cette discrimination remontante que nous venons de reconnaître. Tous les sophismes, tous les paralogismes de l'action, tous les *parapragmatismes*, — ou du moins tous les nobles, tous les dignes, les seuls précisément où *nous* puissions tomber, les seuls que nous puissions commettre, les seuls innocents, — si coupables pourtant, — viennent de ce que nous prolongeons indûment dans l'action politique, dans la politique, une ligne d'action dûment commencée dans la mystique. Une ligne d'action était commencée, était poussée dans la mystique, avait jailli dans la mystique, y avait trouvé, y avait pris sa source et son point d'origine. Cette action était bien lignée. Cette ligne d'action n'était pas seulement naturelle, elle n'était pas seulement légitime, elle était due. La vie suit son train. L'action suit son train. On regarde par la portière. Il y a un mécanicien qui conduit. Pourquoi s'occuper de la conduite. La vie continue. L'action continue. Le fil s'enfile. Le fil de l'action, la ligne de l'action

continue. Et continuant, les mêmes personnes, le même jeu, les mêmes institutions, le même entourage, le même appareil, les mêmes meubles, les habitudes déjà prises, on ne s'aperçoit pas que l'on passe par dessus ce point de discernement. D'autre part, par ailleurs, extérieurement l'histoire, les événements ont marché. Et l'aiguille est franchie. Par le jeu, par l'histoire des événements, par la bassesse et le péché de l'homme la mystique est devenue politique, ou plutôt l'action mystique est devenue action politique, ou plutôt la politique s'est substituée à la mystique, la politique a dévoré la mystique. Par le jeu des événements, qui ne s'occupent pas de nous, qui pensent à autre chose, par la bassesse, par le péché de l'homme, qui pense à autre chose, la matière qui était matière de mystique est devenue matière de politique. Et c'est la perpétuelle et toujours recommençante histoire. Parce que c'est la même matière, les mêmes hommes, les mêmes comités, le même jeu, le même mécanisme, déjà automatique, les mêmes entours, le même appareil, les habitudes déjà prises, nous n'y voyons rien. Nous n'y faisons pas même attention. Et pourtant la même action, qui était juste, à partir de ce point de discernement devient injuste. La même action, qui était légitime, devient illégitime. La même action, qui était due, devient indue. La même action, qui était celle-ci, à partir de ce point de discernement ne devient pas seulement autre, elle devient généralement son contraire, son propre contraire. Et c'est ainsi qu'on devient innocemment criminel.

La même action, qui était propre, devient sale, devient une autre action, sale.

C'est ainsi qu'on devient innocent criminel, peut-être les plus dangereux de tous.

Une action commencée sur la mystique continue sur la politique et nous ne sentons point que nous passons sur ce point de discernement. La politique dévore la mystique et nous ne sautons point quand nous passons sur ce point de discontinuité.

Quand par impossible un homme de cœur discerne au point de discernement, s'arrête au point d'arrêt, refuse de muer à ce point de mutation, rebrousse à ce point de rebroussement, refuse, pour demeurer fidèle à une mystique, d'entrer dans les jeux politiques, dans les abus de cette politique qui est elle-même un abus, quand un homme de cœur, pour demeurer fidèle à une mystique, refuse d'entrer dans le jeu de la politique correspondante, de la politique issue, de la parasitaire, de la dévorante politique, les politiciens ont accoutumé de le nommer d'un petit mot bien usé aujourd'hui : volontiers ils nous nommeraient traître.

D'ailleurs ils nous nommeraient traîtres sans conviction, pour mémoire, pour les électeurs. Parce qu'il faut bien mettre quelque mot dans les programmes et dans les polémiques.

Qu'on le sache bien c'est ce traître que nous avons toujours été et que nous serons toujours. C'est ce traître, notamment, éminemment, que nous avons toujours été dans l'affaire Dreyfus et dans l'affaire dreyfusisme. Le véritable traître, le traître au sens plein, au sens fort, au sens ancien de ce mot, c'est celui qui vend sa foi, qui vend son âme, qui livre son être même, qui *perd* son âme, qui trahit ses principes, son idéal, son être même, qui trahit sa mystique pour entrer dans la poli-

tique correspondante, dans la politique issue, passant complaisamment par dessus le point de discrimination.

Je ne suis pas le seul. Les abonnés de ces cahiers, même aujourd'hui, après douze ans de morts, et de renouvellements annuels, se composent aujourd'hui encore pour les deux tiers, sont encore pour les deux tiers des anciens dreyfusards, des nouveaux dreyfusards, des dreyfusards perpétuels, des dreyfusards impénitents, des dreyfusards *mystiques*, des hommes de cœur, des petites gens, généralement obscurs, généralement pauvres, quelques-uns très pauvres, pour ainsi dire misérables, qui ont sacrifié deux fois leur carrière, leur avenir, leur existence et leur pain : une première fois pour lutter contre leurs ennemis, une deuxième fois pour lutter contre leurs amis ; et combien n'est-ce pas plus difficile ; une première fois pour résister à la politique de leurs ennemis, une deuxième fois pour résister à la politique de leurs amis ; une première fois pour ne pas succomber à leurs ennemis, une deuxième fois pour ne pas succomber à leurs amis.

C'est ce traître-ci que nous entendons être.

Une première fois pour ne pas succomber à la démagogie de leurs ennemis, une deuxième fois pour ne pas succomber à la démagogie de leurs amis ; une première fois pour ne pas succomber à l'inimitié, une deuxième fois pour ne pas succomber à la plus difficile amitié.

Tous nous savons ce que ça nous a coûté. Et c'est pour cela que nous exigerons toujours de nos amis un respect que nos ennemis ne nous ont jamais refusé.

Les politiciens veulent que nous endossions leurs po-

litiques, que nous marchions dans leurs politiques, dans leurs combinaisons, que nous entrions dans leurs vues, politiques, que nous trahissions nos mystiques pour leurs politiques, pour les politiques correspondantes, pour les politiques issues. Mais nous ne sommes pas sous leurs ordres.

Alors les politiciens veulent décerner l'honneur et le droit. Mais ils n'en sont peut-être pas maîtres.

Ils veulent décerner l'obéissance et l'obédience, confirmer la firme, distribuer l'honneur, déclarer la règle. Mais ils n'en sont peut-être pas maîtres.

Ils ne sont pas nos maîtres. Tout le monde n'est pas sous leurs ordres. Ils ne sont pas même leurs propres maîtres.

Parlons plus simplement de ces grands hommes. Et moins durement. Leur politique est devenue un manège de chevaux de bois. Ils nous disent : Monsieur, vous avez changé, vous n'êtes plus à la même place. *La preuve, c'est que vous n'êtes plus en face du même chevau de bois.* — Pardon, monsieur le député, ce sont les chevaux de bois qui ont tourné.

Il faut rendre d'ailleurs cette justice à ces malheureux qu'ils sont généralement très gentils avec nous, *excepté* la plupart de *ceux qui* sortant du personnel enseignant *constituent le parti intellectuel.* Tous les autres, les députés propres, les politiciens proprement dits, les parlementaires professionnels ont bien autre chose à faire que de s'occuper de nous, et surtout que de nous ennuyer ou de nous être désagréables : les concurrents,

les compétiteurs, les électeurs, la réélection, les compétitions, les affaires, la vie. Ils aiment mieux nous laisser tranquilles. Et puis nous sommes si petits (en volume, en masse) pour eux. En masse politique et sociale. Ils ne nous aperçoivent même pas. Nous n'existons pas pour eux. Ne nous gonflons pas jusqu'à croire que nous existons pour eux, qu'ils nous voient. Ils nous méprisent trop pour nous haïr, pour nous en vouloir de nous être infidèles, je veux dire de ce qu'ils nous sont infidèles, à nous et à notre mystique, *leur* mystique, la mystique qui nous est commune, censément, réellement commune, (à nous parce que nous nous en nourrissons et qu'inséparablement nous vivons pour elle, à eux parce qu'ils en profitent et qu'ils la parasitent), pour même nous (en) tenir rigueur. Quand nous sollicitons, à notre tour de bêtes, ils mettent même souvent une sorte de dilection, secrète, un certain point d'honneur, d'un certain honneur, une coquetterie à nous rendre service. Ils ont l'air de dire : Vous voyez bien. Nous faisons ce métier-là. Nous savons très bien ce qu'il vaut. Il faut bien gagner sa vie. Il faut bien faire une carrière. Au moins rendez-nous cette justice que quand il le faut, quand on le peut, quand l'occasion s'en présente, nous sommes encore compétents, nous sommes encore capables de nous intéresser aux grands intérêts spirituels, de les défendre.

Ils ont raison. Et il faut que nous leur fassions cette justice. C'est une espèce de coquetterie qu'ils ont, fort louable, une dilection, (un remords), une sorte de garantie intérieure qu'ils prennent, un regret qui leur vient, comme une réponse qu'ils font à un avertisse-

ment secret. Ceux qui sont intraitables, ceux qui sont bien fermés, ce ne sont que les anciens intellectuels devenus députés, notamment les anciens professeurs, nommément les anciens normaliens. Ceux-là en veulent véritablement à la culture. Ils ont contre elle une sorte de haine véritablement démoniaque.

Il faut d'ailleurs bien faire attention. Quand on parle de parti intellectuel et de l'envahissement de la domination du primaire il faut prendre garde. Il ne suffit pas de dire primaire, primaire. Il faut bien voir aujourd'hui que le primaire n'est pas tout, (tout entier), dans le primaire. Il s'en faut. Il n'est point tant dans le primaire. Il s'en faut, et ce n'est même pas là qu'il est le plus. Il faut prendre garde que c'est sans aucun doute dans le supérieur aujourd'hui qu'il y a le plus de primaire, de contamination primaire, de domination primaire. Pour moi j'ai la conviction qu'il se distribue beaucoup plus de véritable culture, anjourd'hui même encore, dans la plupart des écoles primaires, dans la plupart des écoles des villages de France, entre les carrés de vignes, à l'ombre des platanes et des marronniers, qu'il ne s'en distribue entre les quatre murs de la Sorbonne. Voici quelle est à peu près aujourd'hui, dans la réalité, la hiérarchie des trois enseignements : Un très grand nombre d'instituteurs encore, même radicaux et radicaux-socialistes, même francs-maçons, même libre-penseurs professionnels, pour toutes sortes de raisons de situation et de race continuent encore d'exercer, généralement à leur insu, dans les écoles des provinces et même des villes un certain ministère de la culture. Ils sont encore, souvent malgré eux, des ministres, des maîtres de la distribution de la culture. Ils exercent

cet office. L'enseignement secondaire donne un admirable exemple, fait un admirable effort pour maintenir, pour (sauve) garder, pour défendre contre l'envahissement de la barbarie cette culture antique, cette culture classique dont il avait le dépôt, dont il garde envers et contre tout la tradition. C'est un spectacle admirable que (celui que) donnent tant de professeurs de l'enseignement secondaire, pauvres, petites gens, petits fonctionnaires, exposés à tout, sacrifiant tout, luttant contre tout, résistant à tout pour défendre leurs *classes*. Luttant contre tous les pouvoirs, les autorités temporelles, les puissances constituées. Contre les familles, ces électeurs, contre l'opinion ; contre le proviseur, qui suit les familles, qui suivent l'opinion ; contre *les parents des élèves ;* contre le proviseur, le censeur, l'inspecteur d'Académie, le recteur de l'Académie, l'inspecteur général, le directeur de l'enseignement secondaire, le ministre, les députés, toute la machine, toute la hiérarchie, contre les hommes politiques, contre leur avenir, contre leur carrière, contre leur (propre) avancement ; littéralement contre leur pain. Contre leurs chefs, contre leurs maîtres, contre l'administration, la grande Administration, contre leurs supérieurs hiérarchiques, contre leurs défenseurs naturels, contre ceux qui devraient naturellement les défendre. Et qui les abandonnent au contraire. Quand ils ne les trahissent pas. Contre tous leurs propres intérêts. Contre tout le gouvernement, notamment contre le plus redoutable de tous, contre le gouvernement de l'opinion, qui partout est toute moderne. Pourquoi. Par une indestructible probité. Par une indestructible piété. Par un invincible, un insurmontable attachement de race et de liberté à

leur métier, à leur office, à leur ministère, à leur vieille vertu, à leur fonction sociale, à un vieux civisme classique et français. Par un inébranlable attachement à la vieille culture, qui en effet était la vieille vertu, qui était tout un avec la vieille vertu, par une continuation, par une sorte d'héroïque attachement au vieux métier, au vieux pays, au vieux lycée. Pour quoi. Pour tâcher d'en sauver un peu. C'est par eux, par un certain nombre de maîtres de l'enseignement secondaire, par un assez grand nombre encore heureusement, que toute culture n'a point encore disparu de ce pays. Je connais, je pourrais citer moi tout seul, moi tout petit cent cinquante professeurs de l'enseignement secondaire qui font tout, qui risquent tout, qui bravent tout, même et surtout l'ennui, le plus grand risque, la petite fin de carrière, pour maintenir, pour sauver tout ce qui peut encore être sauvé. On trouverait difficilement cinquante maîtres de l'enseignement supérieur, et même trente, et même quinze, qui se proposent autre chose (outre la carrière, et l'avancement, et pour commencer précisément d'être de l'enseignement supérieur) qui se proposent autre chose que d'ossifier, que de momifier la réalité, les réalités qui leur sont imprudemment confiées, que d'ensevelir dans le tombeau des fiches la matière de leur enseignement.

Je citerais cent cinquante professeurs de l'enseignement secondaire qui font tout ce qu'ils peuvent, et même plus, pour essayer seulement de sauvegarder un peu, dans ce vieux pays, un peu de bon goût, un peu de tenue, un peu d'ancien goût, un peu des anciennes mœurs de l'esprit, un peu de ce vieil esprit de la liberté de l'esprit.

Les instituteurs ne font point tant partie du parti intellectuel. Ni tant qu'ils le croient. Ni tant qu'ils le voudraient bien. Ils ont tant d'autres attaches encore dans le pays réel, quoi qu'ils fassent. Ils sont beaucoup plus les agents de la culture qu'ils ne le voudraient. Les professeurs de l'enseignement secondaire n'en font pour ainsi dire aucunement partie, excepté les politiciens, les quelques-uns qui ont chauffé leur avancement, leur rapide acheminement sur Paris. Autrement, pour tout le reste, pour tous les autres, pour tout le corps, on peut dire, il faut dire que l'enseignement secondaire, tout démantelé qu'il soit, tout défait que l'on l'ait fait, est encore la citadelle, le réduit de la culture en France.

On fait quelquefois grand état, dans le supérieur, au moins dans le commencement, dois-je dire pour épater les nouveaux, les jeunes gens, de ce que les professeurs de l'enseignement secondaire font des *classes*, tandis que messieurs les maîtres et professeurs de l'enseignement supérieur *au contraire* font des *cours*. Il faut malheureusement le leur dire : Dans l'état actuel de l'enseignement c'est dans les *classes* que se distribue encore beaucoup de culture, et c'est dans les *cours* qu'il n'y en a plus.

Ceux qui sont acharnés surtout, comme parti politique, comme parti intellectuel, ceux qui sont forcenés, ce sont ces jeunes gens qui passent directement de l'ancienne et de la nouvelle École Normale au Parti Socialiste Unifié. Les dernières élections viennent de nous envoyer encore tout un paquet de ces jolis garçons. Les *enfants de chœur*, notamment celui qui est si joli et joufflu. Comme c'est son devoir d'enfant de chœur.

Notre première règle de conduite, ou, si l'on préfère, la première règle de notre conduite sera donc, étant dans l'action, de ne jamais tomber dans la politique, c'est-à-dire, très précisément, suivant une ligne de l'action, de nous défier, de nous méfier de nous-mêmes et de notre propre action, de faire une extrême attention à distinguer le point de discernement, et ce point reconnu, de rebrousser en effet à ce point de rebroussement. Au point où la politique se substitue à la mystique, dévore la mystique, trahit la mystique, celui-là seul qui laisse aller, qui abandonne, qui trahit la politique est aussi le seul qui demeure fidèle à la mystique, celui-là seul qui trahit la politique est aussi le seul qui ne trahit pas la mystique.

Au point de rebroussement il ne faut rien garder de la vieille analyse, de la vieille idée. De l'habitude. Il faut être prêt à recommencer, il faut recommencer *de plano* l'analyse.

Si notre première règle d'action, de conduite sera de ne point continuer aveuglément par dessus le point de discernement une action commencée en mystique et qui finit en politique, pareillement, parallèlement notre première règle de connaissance, de jugement, de *connaissement* sera de ne point continuer aveuglément par dessus le point de discernement un jugement, un connaissement sur une action commencée en mystique et qui finit en politique. Il faut avant tout et sur tout se défier, se méfier de soi, de son propre jugement, de

son propre connaissement. Il faut sur tout se donner garde de continuer. Continuer, persévérer, en ce sens-là, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux pour la justice, pour l'intelligence même. Prendre son billet au départ, dans un parti, dans une faction, et ne plus jamais regarder comment le train roule et surtout sur quoi le train roule, c'est, pour un homme, se placer résolument dans les meilleures conditions pour se faire criminel.

Tout le fatras des propos et des conversations, les embarras, les apparentes contradictions, les embroussaillements, les inextricables difficultés du jugement, les apparentes incompréhensions et impossibilités de comprendre et de suivre, les bonnes fois contraires et les mauvaises fois entrelacées, les bonnes et les mauvaises fois adverses, le recommencement perpétuel et fatigant de la vanité des mêmes propos, la répétition, l'exécrable répétition des mêmes incohérents et infatigables propos seraient beaucoup éclairés si l'on faisait seulement attention de quoi on parle, si, sur toute action, dans chaque action, dans chaque ordre, on parle de la mystique ou, plus généralement, de la politique. Ainsi s'explique que dans tant de polémiques, dans tant de débats les deux adversaires, les deux ennemis paraissent avoir également raison, également tort. Une des principales causes en est que l'un parle de la mystique, et l'autre répond de la politique correspondante, de la politique issue. Ou l'un parle de la politique, et l'autre répond de la mystique antérieure. Ce n'est pas seulement la justice, dans l'ordre du jugement moral, qui demande que l'on compare toujours deux actions aux mêmes étages et non point en deux

étages différents, la mystique à la mystique et la politique à la politique, et non point la mystique à la politique ni la politique à la mystique, c'est aussi la justesse, dans l'ordre du jugement mental, qui a exactement la même exigence.

Quand nos instituteurs comparent incessamment la mystique républicaine à la politique royaliste et quand tous les matins nos royalistes comparent la mystique royaliste à la politique républicaine, ils font, ils commettent le même manquement, deux manquements mutuellement complémentaires, deux manquements mutuellement contraires, mutuellement inverses, mutuellement réciproques, deux manquements contraires le même, un manquement conjugué ; ensemble ils manquent à la justice et à la justesse ensemble.

Une première conséquence de cette distinction, une première application de ce reconnaissement, de ce discernement, de cette redistribution, c'est que les mystiques sont beaucoup moins ennemies entre elles que les politiques, et qu'elles le sont tout autrement. Il ne faut donc pas faire porter aux mystiques la peine des dissensions, des guerres, des inimitiés politiques, il ne faut pas reporter sur les mystiques la malendurance des politiques. Les mystiques sont beaucoup moins ennemies entre elles que les politiques ne le sont entre elles. Parce qu'elles n'ont point comme les politiques à se partager sans cesse une matière, temporelle, un monde temporel, une puissance temporelle incessamment limitée. Des dépouilles temporelles. Des dépouilles mortelles. Et quand elles sont ennemies, elles le sont tout autrement, à une profondeur infiniment plus essentielle, avec une noblesse infiniment plus profonde.

Par exemple jamais la mystique civique, la mystique antique, la mystique de la cité et de la supplication antique ne s'est opposée, n'a pu s'opposer à la mystique du salut comme la politique païenne s'est opposée à la politique chrétienne ; aussi grossièrement, aussi bassement, aussi temporellement, aussi mortellement que les empereurs païens se sont opposés aux empereurs chrétiens, et réciproquement. Et la mystique du salut aujourd'hui ne peut pas s'opposer à la mystique de la liberté comme la politique cléricale s'oppose par exemple à la politique radicale. Il est aisé d'être ensemble bon chrétien et bon citoyen, *tant qu'on ne fait pas de la politique.*

Les politiciens, au moment qu'ils *changent* la mystique en politique, une mystique en une politique, si on ne les suit pas, alors c'est eux qui vous accusent de *changer.*

Nous en avons eu un exemple éminent dans l'affaire Dreyfus continuée en affaire dreyfusisme. On peut dire que les politiciens introduisent et dans l'action et dans la connaissance (où déjà il y en a tant, où il y en a tant de naturelles), des difficultés artificielles, des difficultés supplémentaires, des difficultés surérogatoires, des difficultés plus qu'il n'y en a. Et il y en a déjà tant. Ils veulent toujours, quelquefois par politique, mais généralement par incompréhension naturelle, par insuffisance, par incapacité d'aller profondément, que les serviteurs des mystiques deviennent les agents des politiques. Ils introduisent partout, ils découpent des déchirures temporelles gratuites, des déchirures poli-

tiques artificielles. Comme si ce n'était pas assez déjà des grands déchirements mystiques. Ils créent ainsi des enchevêtrements.

Nous en avons eu un exemple éminent dans cette immortelle affaire Dreyfus continuée en affaire Dreyfusisme. S'il y en eut une qui sauta par dessus son point de discernement, ce fut celle-là. Elle offre, avec une perfection peut-être unique, comme une réussite peut-être unique, comme un exemple unique, presque comme un modèle un raccourci unique généralement de ce que c'est que la dégradation, l'abaissement d'une action humaine, mais non pas seulement cela : particulièrement, proprement un raccourci unique, (comme) une culmination de ce que c'est que la dégradation d'une action mystique en action politique passant (aveuglément ?) par dessus son point de rupture, par dessus son point de discernement, par dessus son point de rebroussement, par dessus son point de continuité discontinue.

Faut-il noter une fois de plus qu'il y eut, qu'il y a dans cette affaire Dreyfus, qu'il y aura longtemps en elle, et peut-être éternellement, une vertu singulière. Je veux dire une force singulière. Nous le voyons bien aujourd'hui. A présent que l'affaire est finie. Ce n'était pas une illusion de notre jeunesse. Plus cette affaire est finie, plus il est évident qu'elle ne finira jamais. Plus elle est finie plus elle prouve. Et d'abord il faut noter qu'elle prouve qu'elle avait une *vertu* singulière. Dans les deux sens. Une singulière vertu de vertu tant qu'elle demeura dans la mystique. Une singulière vertu de malice aussitôt qu'elle fut entrée dans la politique. C'est un des plus grands mystères qu'il y ait dans l'histoire et dans la réalité, et naturellement aussi, naturellement

donc l'un donc de ceux sur qui l'on passe le plus aveuglément, le plus aisément, le plus inattentivement, le plus sans sauter, que cette espèce de différence absolue, (irrévocable, irréversible, comme infinie), qu'il y a dans le *prix* des événements. Que certains événements soient d'un certain prix, aient un certain prix, un prix propre; que des événements différents du même ordre ou d'ordres voisins, ayant la même matière ou des matières du même ordre et de même valeur, ayant la même forme ou des formes du même ordre et de même valeur, aient pourtant des prix, des valeurs infiniment différentes ; que chaque événement, opérant une même matière, faisant devenir une même matière, sous une même forme, dans une même forme, que tout événement ait pourtant un prix propre, mystérieux, une force propre en soi, une valeur propre, mystérieuse ; qu'il y ait des guerres et des paix qui aient une valeur propre, qu'il y ait des *affaires* qui aient une valeur propre, absolue ; qu'il y ait des héroïsmes qui aient une valeur propre ; qu'il y ait des saintetés même qui aient une valeur propre, c'est assurément un des plus grands mystères de l'événement, un des plus poignants problèmes de l'histoire; qu'il y ait non seulement des hommes (et des dieux) qui comptent plus que d'autres, infiniment plus, mais qu'il y ait des peuples, qui sont comme marqués, qu'il y ait comme une destination, comme une évaluation, comme une mesure non pas seulement des hommes et des dieux, mais des peuples mêmes ; qu'il y ait des peuples tout entiers qui aient un prix, une valeur propre, qui soient marqués pour l'histoire, pour toute l'histoire temporelle, et (par suite) peut-être sans doute pour l'autre, et que des peuples tout entiers, tant

d'autres peuples, l'immense majorité des peuples, la presque totalité soient marqués au contraire pour le silence et l'ombre, pour la nuit et le silence, pour tomber dans un silence, ne se lèvent que pour tomber, c'est un mystère que nous ne voyons pas, comme tous les plus grands mystères, précisément parce que nous y baignons, comme dans tous les plus grands mystères; enfin qu'il y ait non seulement des hommes et pour ainsi dire des dieux temporellement élus, mais des peuples entiers temporellement élus et peut-être plus, c'est certainement peut-être le plus grand mystère de l'événement, le plus poignant problème de l'histoire. Qu'il y ait même comme des événements élus. C'est le plus grand problème de la création. Nous ne manquerons point, nous n'éviterons point de le considérer, de le méditer longuement dans les études que nous avons commencées de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans la philosophie générale du monde moderne.

Il faut donc le dire, et le dire avec solennité : *l'affaire Dreyfus fut une affaire élue.* Elle fut une crise éminente dans trois histoires elles-mêmes éminentes. Elle fut une crise éminente dans l'histoire d'Israël. Elle fut une crise éminente, évidemment, dans l'histoire de France. Elle fut surtout une crise éminente, et cette dignité apparaîtra de plus en plus, elle fut surtout une crise éminente dans l'histoire de la chrétienté. Et peut-être de plusieurs autres. Ainsi par un recoupement, par une élection peut-être unique elle fut triplement critique. Elle fut triplement éminente. Elle fut proprement une affaire

culminante. Pour moi, si je puis continuer ces études que nous avons commencées de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans la philosophie générale du monde moderne, suivant cette méthode que nous gardons de ne jamais rien écrire que de ce que nous avons éprouvé nous-mêmes, nous prendrons certainement cette grande crise comme exemple, comme référence de ce que c'est qu'une crise, un événement qui a une valeur propre éminente.

Ce prix, cette valeur propre de l'affaire Dreyfus apparaît encore, apparaît constamment, quoi qu'on en ait, quoiqu'on fasse. Elle revient malgré tout, comme un revenant, comme une revenante. Ce qui double la preuve, ou plutôt ce qui fait la preuve, c'est qu'elle ne se manifeste pas seulement dans un sens, dans l'un des deux sens, mais ce qui fait la preuve (rien ne prouve autant que le mal), c'est hélas qu'elle prouve, qu'elle se manifeste également dans tous les deux sens. Elle a dans le bons sens, dans le sens mystique, une force incroyable de vertu, une vertu de vertu incroyable. Et dans le mauvais sens, dans le sens politique, elle a une force, une vertu de vice incroyable. Aujourd'hui encore, aujourd'hui comme toujours, aujourd'hui plus que jamais on ne peut pas en parler à la légère, on ne peut pas en traiter légèrement, on ne peut pas en parler d'un air détaché. On ne peut pas en parler sans se passionner, aussitôt. Aujourd'hui comme jamais tout propos qui se tient, tout article de revue ou de journal, tout livre, tout cahier qui s'écrit de l'affaire Dreyfus a en lui, porte en lui on ne sait quel virus, quel point de virus

qui nous travaille infatigable. On n'en peut point toucher un mot qui ne soit nocif et sacré. Nous n'en souffrons que trop, quelquefois, aux cahiers, le jeudi. Mais c'est la marque même et le signe de la valeur, du prix propre, le signe de l'élection.

Pour moi si ayant achevé une œuvre infiniment plus grave je viens à l'âge des *Confessions*, qui est, comme on sait, cinquante ans révolus, à neuf heures du matin, c'est ce que je me proposerai certainement d'y représenter. J'essaierai, reprenant, achevant mon ancienne *décomposition du dreyfusisme en France* de donner non pas une idée, mais j'essaierai de donner une représentation de ce que fut dans la réalité cette immortelle affaire Dreyfus. Elle fut, comme toute affaire qui se respecte, une affaire essentiellement mystique. Elle vivait de sa mystique. Elle est morte de sa politique. C'est la loi, c'est la règle. *C'est le niveau des vies*. Tout parti vit de sa mystique et meurt de sa politique. C'est ce que j'essaierai de représenter. J'avoue, je commence à croire que ce ne sera pas inutile. Je soupçonne qu'il y a sur cette affaire Dreyfus de nombreux malentendus. J'avoue que je ne me reconnais pas du tout dans le *portrait* que Halévy a tracé ici même *du dreyfusiste*. Je ne me sens nullement ce poil de chien battu. Je consens d'avoir été vainqueur, je consens (ce qui est mon jugement propre) d'avoir été vaincu (ça dépend du point de vue auquel on se place), je ne consens point d'avoir été battu. Je consens d'avoir été ruiné, (dans le temporel, et fort exposé dans l'intemporel), je consens d'avoir été trompé, je consens d'avoir été berné. Je ne

consens point d'avoir été mouillé. Je ne me sens point ce poil de chien mouillé. Je ne me reconnais point dans ce portrait. Nous étions autrement fiers, autrement droits, autrement orgueilleux, infiniment fiers, portant haut la tête, infiniment pleins, infiniment gonflés des vertus *militaires*. Nous avions, nous tenions un tout autre ton, un tout autre air, un tout autre port de tête, nous portions, à bras tendus, un tout autre propos. Je ne me sens aucunement l'humeur d'un pénitent. Je hais une pénitence qui ne serait point une pénitence chrétienne, qui serait une espèce de pénitence civique et laïque, une pénitence laïcisée, sécularisée, temporalisée, désaffectée, une imitation, une contrefaçon de *la* pénitence. Je hais une humiliation, une humilité qui ne serait point une humilité chrétienne, l'humilité chrétienne, qui serait une espèce d'humilité civile, civique, laïque, une imitation, une contrefaçon, de *l*'humilité. Dans le civil, dans le civique, dans le laïque, dans le profane je veux être bourré d'orgueil. Nous l'étions. Nous en avions le droit. Nous en avions le devoir. Non seulement nous n'avons rien à regretter. Mais nous n'avons rien, nous n'avons rien fait dont nous n'ayons à nous glorifier. Dont nous ne puissions, dont nous ne devions nous glorifier. On peut commencer demain matin la publication de mes œuvres complètes. On pourrait même y ajouter la publication de mes propos, de mes paroles complètes. Il n'y a pas, dans tous ces vieux cahiers, un mot que je changerais, excepté quatre ou cinq mots que je connais bien, sept ou huit mots de théologie qui pourraient donner matière à un malentendu, être interprétés à contre-sens, parce qu'ils sont au style indirect et que l'on ne voit pas assez dans la phrase qu'ils sont au style

indirect. Non seulement nous n'avons rien à désavouer, mais nous n'avons rien dont nous n'ayons à nous glorifier. Car dans nos plus ardentes polémiques, dans nos invectives, dans nos pamphlets nous n'avons jamais perdu le respect du respect. Du respectable respect. Nous n'avons, nous n'avons à avoir ni regret ni remords. Dans ces *confessions d'un dreyfusiste* qui feront une part importante de nos *Confessions* générales, il y aura, je l'ai promis, de nombreux cahiers qui s'intituleront *Mémoires d'un âne*, ou peut-être, plus platement, *mémoires d'un imbécile.* Il n'y en aura aucun qui s'intitulera *mémoires d'un lâche,* ou *d'un pleutre* (nous laisserons ceux-ci à faire à M. Jaurès et ils ne seront certainement pas mal faits). (Il est si bon maquignon.) Il n'y en aura aucun qui s'institulera *cahiers, mémoires d'un faible ; d'un repentant.* Il n'y en aura aucun qui s'intitulera *mémoires d'un homme politique.* Ils seront tous, dans le fond, les mémoires d'un homme mystique.

On peut publier demain matin nos œuvres complètes. Non seulement il n'y a pas une virgule que nous ayons à désavouer, mais il n'y a pas une virgule dont nous n'ayons à nous glorifier.

C'est bien l'idée de Halévy, qu'en effet je ne m'y reconnaisse pas. Plusieurs fois il nous le dit expressément. Mais je ne sais pas si son lecteur voit bien toujours que c'est son idée.

Notre collaborateur a bien marqué, dans tout son cahier, qu'en effet il ne s'agit point de nous. Ce qu'il a voulu faire, ce qu'il a si parfaitement réussi à nous donner, c'est bien plutôt l'histoire du dreyfusisme, le *portrait* du dreyfusisme que le portrait du dreyfusiste ; que l'histoire ou le portrait d'un dreyfusiste ; ou encore ce serait, je crois, dans sa pensée, le portrait, l'histoire et le portrait d'un dreyfusiste moyen ; ou plutôt c'est l'histoire et le portrait d'un parti, du parti dreyfusiste ; ou plus exactement d'un dreyfusiste qui était dans le parti dreyfusiste. Mais je crois qu'il y a un abîme entre l'histoire et le portrait d'un dreyfusiste qui était dans le parti dreyfusiste et l'histoire et le portrait d'un dreyfusiste qui n'était pas dans le parti dreyfusiste. C'est pour cela que quand je lisais en épreuves le cahier de notre collaborateur je voyais venir ce malentendu, je voyais prendre corps ce contre-sens. Je voyais poindre ce double sens et la confusion de ce double sens. C'est pour cela que j'avais une sourde révolte, sourde naturellement parce que je ne suis pas éloquent. Je ronchonnais, je marmonnais, je marmottais, tout en lisant mes épreuves, et plus je trouvais que le cahier est beau, plus je trouvais qu'il est bon, plus je me révoltais. Parce que plus je pensais qu'il serait écouté. Plus je pensais qu'il porterait. C'est pourquoi ce que je veux contester à notre collaborateur, c'est la proportion, c'est la *quotité* même, la quotité respective, dans l'ensemble du dreyfusisme et du parti dreyfusiste, de ceux que son cahier habille, et de ceux qu'il n'habille pas. De ceux à qui son cahier convient, et de ceux à qui il ne convient pas. Il a bien pensé lui-même, il a fait une réserve, il a fait une distinction utile en marquant bien qu'il fallait mettre

à part ceux des dreyfusistes qui n'étaient point entrés dans les démagogies politiques, notamment dans la démagogie combiste. Mais où je conteste à notre collaborateur, c'est quand il paraît admettre que nous ne représentons pas le dreyfusisme et que les autres le représentent, quand il nous classe et nous met à part comme une exception, comme une sorte d'exception, quand toute son attention se porte sur les autres, sur ceux que nous sommes autorisés à nommer les *politiciens*. Nous prétendons au contraire que nous les mystiques nous sommes et nous fûmes, que nous avons toujours été le cœur et le centre du dreyfusisme, et que nous seuls nous le représentons.

Halévy a quelquefois l'air de dire que les autres auraient comme suivi une courbe légitime et que nous autres nous serions des sauvages, presque comme des fantaisistes, que nous aurions fait une rupture, brusque, un saut illégitime. Ce seraient les autres qui seraient pour ainsi dire de droit et nous qui serions comme de travers. Ce seraient les autres qui seraient la règle, le commun, l'ordinaire, le naturel, et nous qui serions non pas seulement l'extraordinaire, mais l'exception, et surtout une exception artificielle. On veut toujours que ce soit la faiblesse et la dégradation qui soit la règle, l'ordinaire, le commun, qui soit comme de droit, qui aille de soi. C'est précisément ce que je conteste dans tous les ordres, au moins pour cette race française. En France le courage et la droiture vont très bien de soi.

Sans doute les *apparences* donneraient raison à Halévy, les apparents seraient pour lui. Je veux dire que si l'on (ne) considère (que) les dreyfusistes appa-

rents, les hommes en vue, journalistes, publicistes, conférenciers, Universités Populaires, parlementaires, candidats, hommes politiques, tout ce qui parle et tout ce qui cause, tout ce qui écrit et tout ce qui publie, l'immense majorité des hommes en vue, la presque totalité des *apparents* s'empressèrent d'entrer dans les démagogies dreyfusistes, je veux dire dans les démagogies politiques issues de la mystique dreyfusiste. Mais ce que je conteste précisément, ce que je nie, c'est que ceux qui sont *apparents* pour l'histoire (et que l'histoire, en retour, saisit avec tant d'empressement) aient une grande importance dans les profondeurs de la réalité. Atteignant donc à des réalités profondes, seules importantes, je prétends que *tous* les dreyfusistes mystiques sont demeurés dreyfusistes, qu'ils sont demeurés mystiques, et qu'ils sont demeurés les mains pures. Qu'importe que tous les *apparents*, tous les *phénomènes*, tous les officiels, tous les avantageux aient abandonné, aient raillé, aient renié, aient trahi cette mystique pour la politique issue, pour toutes sortes de politiques, pour toutes les démagogies politiques. Cela, mon cher Halévy, vous l'avez dit vous-même : *C'est le niveau des vies*. Qu'importe qu'ils nous raillent. Seuls nous représentons et eux ils ne représentent pas. Qu'importe qu'ils nous tournent en dérision. Eux-mêmes ils ne vivent que par nous, ils ne sont que par nous. Les vanités mêmes qu'ils sont, sans nous ils ne le seraient pas.

Et non seulement je prétends que les dreyfusistes mystiques sont demeurés dreyfusistes et qu'ils sont demeurés mystiques. Mais j'atteste en plus, en surcroît, qu'ils étaient le nombre et qu'ils sont demeurés le

nombre. Même au grossier point de vue, non plus de la qualité, de la vertu, mais de la quotité même et de la quantité, c'est eux qui comptaient, c'est eux qui comptent.

La politique se moque de la mystique, mais c'est encore la mystique qui nourrit la politique même.

Car les politiques se rattrapent, croient se rattraper en disant qu'au moins ils sont pratiques et que nous ne le sommes pas. Ici même ils se trompent. Et ils trompent. Nous ne leur accorderons pas même cela. Ce sont les mystiques qui sont même pratiques et ce sont les politiques qui ne le sont pas. C'est nous qui sommes pratiques, *qui faisons quelque chose*, et c'est eux qui ne le sont pas, *qui ne font rien*. C'est nous qui amassons et c'est eux qui pillent. C'est nous qui bâtissons, c'est nous qui fondons, et c'est eux qui démolissent. C'est nous qui nourrissons et c'est eux qui parasitent. C'est nous qui faisons les œuvres et les hommes, les peuples et les races. Et c'est eux qui ruinent.

Le peu même qu'ils sont, ils ne le sont que par nous. La misère, la vanité, le vide, l'infirmité, la frivolité, la bassesse, le néant qu'ils sont, cela même ils ne le sont que par nous.

C'est pour cela qu'il ne s'agit point qu'ils nous regardent comme des inspecteurs (comme eux-mêmes étant des inspecteurs). Il ne s'agit point qu'ils nous examinent et nous jugent, qu'ils nous passent en revue

et en inspection. Qu'ils nous demandent des comptes, eux à nous, vraiment ce serait risible. Tout le droit qu'ils ont, avec nous, c'est de se taire. Et de tâcher de se faire oublier. Espérons qu'ils en useront largement.

Ce que je prétends, c'est que tout le corps mystique du dreyfusisme est demeuré intact. Qu'importe que les politiciens aient trahi cette mystique. C'est leur office même.

Après vous me direz que ni les États-Majors ni les comités, ni les ligues n'étaient donc de cette mystique. Naturellement qu'ils n'en étaient pas. Vous n'auriez tout de même pas voulu qu'ils en fussent. Qu'importe toute la Ligue des Droits de l'Homme ensemble, et même du Citoyen, que représente-t-elle, en face d'une conscience, en face d'une mystique. Qu'importe une politique, cent politiques, au prix d'une mystique. Tout détestables qu'ils soient, ils ne sont encore que par nous, ils sont encore et toujours nos débiteurs. Toute mystique est créancière de toutes politiques.

Leur détestation même est de nous, est notre œuvre, nous parasite.

Vous ajouterez que la victime elle-même n'était donc point de sa mystique. De sa propre mystique. Cela est devenu évident. Nous fussions morts pour Dreyfus.

Dreyfus n'est point mort pour Dreyfus. Il est de bonne règle que la victime ne soit point de la mystique de sa propre affaire.

C'est le triomphe de la faiblesse humaine, le couronnement de notre vanité, la plus grande preuve; le plus grand effort, le chef-d'œuvre, la démonstration la plus haute, suprême, culminante de notre infirmité.

Il fallait que ce fût ainsi pour que le chef-d'œuvre de notre misère fût achevé, pour que toute l'amertume fût bue, pour que l'ingratitude fût vraiment couronnée.

Pour que ce fût complet. Pour que le désabusement fût achevé.

L'affaire Dreyfus, le dreyfusisme, la mystique, le mysticisme dreyfusiste fut une culmination, un recoupement en culmination de trois mysticismes au moins : juif, chrétien, français. Et comme je le montrerai ces trois mysticismes ne s'y déchiraient point, ne s'y meurtrissaient point, mais y concouraient au contraire par une rencontre, par un recoupement, en une rencontre, en un recoupement peut-être unique dans l'histoire du monde.

Je suis en mesure d'affirmer que tous les mystiques dreyfusistes sont demeurés mystiques, sont demeurés dreyfusistes, sont demeurés les mains pures. Je le sais, j'en ai la liste aux cahiers. Je veux dire que tout ce qu'il y avait de mystique, de fidèle, de croyant dans le dreyfusisme s'est réfugié, s'est recueilli aux cahiers, dès le principe et toujours, guidés par un

instinct sûr, par le plus profond des instincts, comme dans la seule maison qui eût gardé le sens et la tradition, le dépôt, sacré pour nous, et peut-être pour l'histoire, de la mystique dreyfusiste. Tel fut le premier fond, le premier corps de nos amis et de nos abonnés. Beaucoup déjà sont morts. Tous ceux qui ne sont pas morts nous sont restés invariablement fidèles. Ou plutôt ce fut ce premier fond, ce premier corps, tout ce qu'il y avait de mystique, de fidèle, de croyant dans le dreyfusisme qui fut, qui devint non point seulement nos amis et nos abonnés, mais nos cahiers mêmes, le corps et l'institution de nos cahiers. Je puis donc le dire. Les hommes qui se taisent, les seuls qui importent, les silencieux, les seuls qui comptent, les tacites, les seuls qui compteront, tous les mystiques sont restés invariables, infléchissables. Toutes les petites gens. Nous enfin. J'en ai encore eu la preuve et reçu le témoignage aux vacances de Pâques, aux dernières, et à ces vacances de la Pentecôte, où tant de nos amis et de nos abonnés des départements, notamment des professeurs, nous ont fait l'amitié de venir nous voir aux cahiers. Ils sont comme ils étaient, ce qu'ils étaient, ils sont les mêmes hommes qu'il y a dix ans. Qu'il y a douze ans. Qu'il y a quinze ans. Et moi aussi j'ose dire qu'ils m'ont trouvé le même homme qu'il y a dix ans. Douze ans. Quinze ans. Ce qui est peut-être plus difficile.

Ceux qui se taisent, les seuls dont la parole compte.

Voilà quel était le cœur et la force du dreyfusisme. Ce cœur, ce centre, cette force est demeurée intacte.

Il s'était même créé un honneur dreyfusiste, ce qui est la marque même et la consécration d'une mystique, de la création d'une mystique. Quand une mystique en vient à créer un honneur, son honneur, un honneur propre, particulier, c'est qu'elle existe bien, comme mystique. Elle a donné, elle a trouvé sa marque. Cet honneur, dreyfusiste, est demeuré intact.

Cette fidélité même que nos amis et que nos abonnés nous ont gardée depuis quinze ans à travers tant d'épreuves, à travers toutes les misères, toutes les détresses, à travers, dessous tous les malentendus politiques, toutes les hontes politiques, cette amitié impeccable, cette fidélité d'un autre âge, cette fidélité ancienne, antique, d'un autre temps, cette amitié, cette fidélité unique dans tout le monde moderne ne s'explique elle-même que comme une amitié, une fidélité de l'ordre mystique. Elle nous récompense nous-mêmes d'une fidélité toute mystique à notre mystique.

Il n'est pas mort, pour lui ; mais plusieurs sont morts pour lui. Cela fait, cela consacre, cela sanctionne une mystique.

D'autres sont morts pour lui.

Il ne s'est pas ruiné pour lui-même. Il ne se ruinera pour nul autre. Mais beaucoup se sont ruinés pour lui. Beaucoup ont sacrifié pour lui leur carrière, leur pain, leur vie même, le pain de leurs femmes et de leurs enfants. Beaucoup se sont jetés pour lui dans une

misère inexpiable. Cela fait, cela consacre, cela sanctionne une mystique.

La misère, le seul incurable des maux.

D'autres se sont ruinés, se sont temporellement perdus pour lui.

Le plus grand de tous, Bernard-Lazare, quoi qu'on en ait dit, quoi qu'on en ait, plus lâchement, laissé dire, a vécu pour lui, est mort pour lui, est mort pensant à lui.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que cette mystique, que nos amis ont ignorée, plus que méconnue, ignorée, (nos *amis*, j'entends ici ce mot au sens politique, au sens des combats politiques, nos amis politiques, nos politiciens, nos parasites), nos adversaires eux-mêmes l'ont soupçonnée. M. Barrès a fort bien noté plusieurs fois que le mouvement dreyfusiste fut un mouvement religieux. Il a même écrit, et il y a longtemps, qu'il fallait regretter que cette force religieuse fût perdue. Sur ce point au moins nous sommes en mesure de le rassurer. Cette force religieuse ne sera point perdue. Aux reconstructions qui s'imposent, aux restitutions, nous avons dit le mot aux *restaurations* qui s'annoncent nous venons la tête haute, fiers et tout pleins de notre passé, battus de tant d'épreuves, forgés par nos misères mêmes. Aux restaurations qui s'annoncent nous venons la mémoire pleine, le cœur plein, les mains pleines et pures.

Moi-même si depuis bientôt quinze ans (en comptant tout) mal doué de ressources, mal doué de forces de tout ordre, mal doué de talents, à travers des difficultés de toutes sortes, à travers des traverses sans nombre j'ai pu tenir le coup, si j'ai pu continuer cette œuvre, persévérer dans cette œuvre, dans cette opération incessante, c'est certainement que je suis attaché à ces cahiers, à cette institution, à cette œuvre d'un attachement, d'une liaison qui est de l'ordre mystique.

Je le disais précisément à Isaac pendant les vacances de Pâques. Nous déjeunions ensemble, une fois par an. Je lui disais : Vous croyez, vous dites que nous sommes purs, que nous avons les mains pures. Vous le croyez, vous le dites. Mais vous ne savez pas ce que vous dites. Vous ne pouvez pas mesurer ce que vous croyez. Il faut vivre à Paris, dans ce que l'on a fait de la République, pour savoir, pour mesurer ce que c'est que d'être pur.

J'ai la certitude en effet que nos amis de province nous font confiance. Mais ils ne peuvent pas savoir, ils ne peuvent pas soupçonner *de quoi* ils nous font confiance, quelle est la matière, le terrain de la confiance qu'ils nous font.

L'affaire Dreyfus fut un recoupement, une culmination de trois mystiques au moins. Premièrement elle fut sur le chemin de la mystique hébraïque. Pourquoi le nier. Ce serait le contraire au contraire qui serait suspect.

Il y a une politique juive. Pourquoi le nier. Ce serait le contraire au contraire qui serait suspect. Elle est sotte, comme toutes les politiques. Elle est prétentieuse, comme toutes les politiques. Elle est envahissante, comme toutes les politiques. Elle est inféconde, comme toutes les politiques. Elle fait les affaires d'Israël comme les politiciens républicains font les affaires de la République. Elle est surtout occupée, comme toutes les politiques, à étouffer, à dévorer, à supprimer sa propre mystique, la mystique dont elle est issue. Et elle ne réussit guère qu'à cela.

Loin donc qu'il faille considérer l'affaire Dreyfus comme une combinaison, politique, un agencement, comme une opération de la politique juive, il faut *au contraire* la considérer comme une opération, comme une œuvre, comme une explosion de la mystique juive. Les politiciens, les rabbins, les communautés d'Israël, pendant des siècles et des siècles de persécutions et d'épreuves, n'avaient que trop pris l'habitude, politique, le pli de sacrifier quelques-uns de leurs membres pour avoir la paix, la paix du ménage politique, la paix des rois et des grands, la paix de leurs débiteurs, la paix des populations et des princes, la paix des antisémites. Ils ne demandaient qu'à recommencer. Ils ne demandaient qu'à continuer. Ils ne demandaient qu'à sacrifier Dreyfus pour conjurer l'orage. La grande majorité des Juifs est comme la grande majorité des (autres) électeurs. Elle craint la guerre. Elle craint le trouble. Elle craint l'inquiétude. Elle craint, elle redoute plus que tout peut-être le simple dérangement. Elle aimerait mieux le silence, une tranquillité basse. Si on pouvait s'arranger moyennant un silence entendu, acheter la

paix en livrant le bouc, payer de quelque livraison, de quelque trahison, de quelque bassesse une tranquillité précaire. Livrer le sang innocent, elle sait ce que c'est. En temps de paix elle craint la guerre. Elle a peur des coups. Elle a peur des affaires. Elle est forcée à sa propre grandeur. Elle n'est conduite à ses grands destins douloureux que forcée par une poignée de factieux, une *minorité agissante*, une bande d'énergumènes et de fanatiques, une bande de forcenés, groupés autour de quelques têtes qui sont très précisément les prophètes d'Israël. Israël a fourni des prophètes innombrables, des héros, des martyrs, des guerriers sans nombre. Mais enfin, en temps ordinaire, le peuple d'Israël est comme tous les peuples, il ne demande qu'à ne pas entrer dans un temps extraordinaire. Quand il est dans une période, il est comme tous les peuples, il ne demande qu'à ne pas entrer dans une époque. Quand il est dans une période, il ne demande qu'à ne pas entrer dans une crise. Quand il est dans une bonne plaine, bien grasse, où coulent les ruisseaux de lait et de miel, il ne demande qu'à ne pas remonter sur la montagne, cette montagne fût-elle la montagne de Moïse. Israël a fourni des prophètes innombrables; plus que cela elle est elle-même prophète, elle est elle-même la race prophétique. Toute entière, en un seul corps, un seul prophète. Mais enfin elle ne demande que ceci : c'est de ne pas donner matière aux prophètes à s'exercer. Elle sait ce que ça coûte. Instinctivement, historiquement, organiquement pour ainsi dire elle sait ce que ça coûte. Sa mémoire, son instinct, son organisme même, son corps temporel, son histoire, toute sa mémoire le lui disent. Toute sa mémoire en est pleine.

Vingt, quarante, cinquante siècles d'épreuves le lui disent. Des guerres sans nombre, des meurtres, des déserts, des prises de villes, des exils, des guerres étrangères, des guerres civiles, des captivités sans nombre. Cinquante siècles de misères, quelquefois dorées. Comme les misères modernes. Cinquante siècles de détresses, quelquefois anarchistes, quelquefois masquées de joies, quelquefois masquées, maquillées de voluptés. Cinquante siècles peut-être de neurasthénie. Cinquante siècles de blessures et de cicatrices, des points toujours douloureux, les Pyramides et les Champs-Élysées, les rois d'Égypte et les rois d'Orient, le fouet des eunuques et la lance romaine, le Temple détruit et non rebâti, une inexpiable dispersion leur en ont dit le prix pour leur éternité. Ils savent ce que ça coûte, eux, que d'être la voix charnelle et le corps temporel. Ils savent ce que ça coûte que de porter Dieu et ses agents les prophètes. Ses prophètes les prophètes. Alors, obscurément, ils aimeraient mieux qu'on ne recommence pas. Ils ont peur des coups. Ils en ont tant reçu. Ils aimeraient mieux qu'on n'en parle pas. Ils ont tant de fois payé pour eux-mêmes et pour les autres. On peut bien parler d'autre chose. Ils ont tant de fois payé pour tout le monde, pour nous. Si on ne parlait de rien du tout. Si on faisait des affaires, de(s) bonnes affaires. Ne triomphons pas. Ne triomphons pas d'eux. Combien de chrétiens ont été poussés à coups de lanières dans la voie du salut. C'est partout pareil. Ils ont peur des coups. Toute l'humanité a généralement peur des coups. Au moins avant. Et après. Heureusement elle n'a quelquefois pas peur des coups pendant. Les plus merveilleux soldats peut-être

du grand Napoléon, ceux de la fin, ne provenaient-ils pas généralement de bandes de déserteurs et d'insoumis que les gendarmes impériaux avaient poussés, menottes aux mains, avaient refoulés comme un troupeau jusqu'en cette île de Walcheren. De là sortit pourtant Lutzen, Bautzen, la Bérésina, le glorieux Walcheren-Infanterie, 131me de l'arme.

Ils ont tant fui, tant et de telles fuites, qu'ils savent le prix de ne pas fuir. Campés, entrés dans les peuples modernes, ils voudraient tant s'y trouver bien. Toute la politique d'Israël est de ne pas faire de bruit, dans le monde (on en a assez fait), d'acheter la paix par un silence prudent. Sauf quelques écervelés prétentieux, que tout le monde nomme, de se faire oublier. Tant de meurtrissures lui saignent encore. Mais toute la mystique d'Israël est qu'Israël poursuive dans le monde sa retentissante et douloureuse mission. De là des déchirements incroyables, les plus douloureux antagonismes intérieurs qu'il y ait eu peut-être entre une mystique et une politique. Peuple de marchands. Le même peuple de prophètes. Les uns savent pour les autres ce que c'est que des calamités.

Les uns savent pour les autres ce que c'est que des ruines ; toujours et toujours des ruines ; un amoncellement de ruines ; habiter, passer dans un peuple de ruines, dans une ville de ruines.

Je connais bien ce peuple. Il n'a pas sur la peau un point qui ne soit pas douloureux, où il n'y ait un ancien bleu, une ancienne contusion, une douleur sourde, la mémoire d'une douleur sourde, une cicatrice, une blessure, une meurtrissure d'Orient ou d'Occident. Ils ont les leurs, et toutes celles des autres. Par exemple on a

meurtri *comme Français* tous ceux de l'Alsace et de la Lorraine annexée.

C'est bien mal connaître la politique juive, au moment même qu'on en parle, que de supposer que ce soit la politique juive et le parti juif qui aient jamais soulevé une affaire comme l'affaire Dreyfus. Au contraire. Ce ne sont jamais eux qui soulèvent les tumultes. Ils ne demandent, ils ne recherchent que le silence. Ils ne demandent qu'à se faire oublier. Sauf quelques écervelés, ils ne recherchent que l'ombre et le silence.

En fait et dans le détail même c'est ne pas connaître un mot de l'affaire Dreyfus et du dreyfusisme et notamment de la manière dont elle a commencé que de croire, que de s'imaginer qu'elle est comme une invention, une fabrication, une forgerie du parti juif, de la politique juive, que le parti juif, la politique juive ait vu de bon cœur poindre le commencement de cette affaire. C'est très exactement le contraire. Ils ne savaient pas bien, mais ils se méfiaient. Ils avaient raison de se méfier. Au point de vue des intérêts. Cette affaire, somme toute, et sous des victoires apparentes, sous des aspects de conquête(s), sous des surfaces de triomphe, leur a fait (beaucoup) plus de mal que de bien.

Au point où en est tombée aujourd'hui la courbe de l'histoire de cette affaire, nous pouvons dire en effet aujourd'hui qu'une première fois nous fûmes vainqueurs des antidreyfusistes antidreyfusistes ; qu'une deuxième fois nous fûmes vaincus par les antidreyfusistes dreyfusistes; qu'aujourd'hui enfin nous sommes en train d'être vaincus par les deux ensemble.

Ils se méfiaient. Prévoyaient-ils ce tumulte énorme, cet énorme ébranlement. On ne prévoit jamais tout. En tout cas il n'aiment pas soulever des tumultes.

Quand donc la famille de M. Dreyfus, pour obtenir une réparation individuelle, envisageait un chambardement total de la France, et d'Israël, et de toute la chrétienté, non seulement elle allait contre la politique française, mais elle n'allait pas moins contre la politique juive qu'elle n'allait évidemment contre la politique cléricale. Une mystique peut aller contre toutes les politiques *à la fois*. Ceux qui apprennent l'histoire ailleurs que dans les polémiques, ceux qui essaient de la suivre dans les réalités, dans la réalité même, savent que c'est en Israël que la famille Dreyfus, que l'affaire Dreyfus naissante, que le dreyfusisme naissant rencontra d'abord les plus vives résistances. La sagesse est aussi une vertu d'Israël. S'il y a les Prophètes il y a l'Ecclésiaste. Beaucoup disaient *à quoi bon*. Les sages voyaient surtout qu'on allait soulever un tumulte, instituer un commencement dont on ne verrait peut-être jamais la fin, dont surtout on ne voyait pas quelle serait la fin. Dans les familles, dans le secret des familles on traitait communément de folie cette tentative. Une fois de plus la folie devait l'emporter, dans cette race élue de l'inquiétude. Plus tard, bientôt tous, ou presque tous, marchèrent, parce que quand un prophète a parlé en Israël, tous le haïssent, tous l'admirent, tous le suivent. Cinquante siècles d'épée dans les reins les forcent à marcher.

Ils reconnaissent l'épreuve avec un instinct admirable, avec un instinct de cinquante siècles. Ils reconnaissent, ils saluent le coup. C'est encore un coup de Dieu. La ville encore sera prise, le Temple détruit, les femmes

emmenées. Une captivité vient, après tant de captivités. De longs convois traîneront dans le désert. Leurs cadavres jalonneront les routes d'Asie. Très bien, ils savent ce que c'est. Ils ceignent leurs reins pour ce nouveau départ. Puisqu'il faut y passer ils y passeront encore. Dieu est dur, mais il est Dieu. Il punit, et il soutient. Il mène. Eux qui ont obéi, impunément, à tant de maîtres extérieurs, temporels, ils saluent enfin le maître de la plus rigoureuse servitude, le Prophète, le maître intérieur.

Le prophète, en cette grande crise d'Israël et du monde, fut Bernard-Lazare. Saluons ici l'un des plus grands noms des temps modernes, et après Darmesteter l'un des plus grands parmi les prophètes d'Israël. Pour moi, si la vie m'en laisse l'espace, je considérerai comme une des plus grandes récompenses de ma vieillesse de pouvoir enfin fixer, restituer le portrait de cet homme extraordinaire.

J'avais commencé d'écrire un *portrait de Bernard-Lazare*. Mais pour ces hommes de cinquante siècles il faut bien peut-être un recul de cinquante ans. D'énormes quantités d'imbéciles, et en Israël et en Chrétienté, croient encore que Bernard-Lazare fut un jeune homme, un homme jeune, on ne sait pas bien, un jeune écrivain, venu à Paris comme tant d'autres, pour s'y pousser, pour y faire sa fortune, dans les lettres, comme on disait encore alors, dans le théâtre, dans les contes, dans les nouvelles, dans le livre, dans la nouvelle, dans le recueil, dans le conte, dans le fatras, dans le journal, dans la politique, dans toute la misère temporelle, venu

au quartier, comme tous les jeunes gens de ces pays-là, un jeune juif du Midi, d'Avignon et de Vaucluse, ou des Bouches du Rhône, ou plutôt du Gard et de l'Hérault. Un jeune juif de Nîmes ou de Montpellier. Je ne serais pas surpris, j'ai même la certitude que le jeune Bernard-Lazare le croyait lui-même. Le prophète d'abord ne se connaît point. On trouverait encore des gens qui feraient tout un travail sur Bernard-Lazare symboliste et jeune poète ou ami des symbolistes ou ennemi des symbolistes. On ne sait plus. Et dans l'affaire Dreyfus même je ne serais pas surpris que l'État-Major dreyfusiste, l'entourage de Dreyfus, la famille de Dreyfus et Dreyfus lui-même aient toujours considéré Bernard-Lazare comme un agent, que l'on payait, comme une sorte de conseil juridique, ou judiciaire, non pas seulement dans les matières juridiques, comme un faiseur de mémoires, salarié, comme un publiciste, comme un pamphlétaire, à gages, comme un polémiste et un polémiqueur, comme un journaliste sans journal, comme un avocat officieux, honoré, comme un officieux, comme un avocat non plaidant. Comme un faiseur, comme un établisseur de mémoires et dossiers, comme une sorte d'avocat consultant en matières juridiques et surtout en matières politiques, enfin comme un folliculaire. Comme un écrivain professionnel. Par conséquent comme un homme que l'on méprise. Comme un homme qui travaillait, qui écrivait sur un thème. Qu'on lui donnait, qu'on lui avait donné. Comme un homme qui gagnait sa vie, qui gagnait ce qu'il pouvait, qui gagnait ce qu'il gagnait. Par conséquent comme un homme que l'on méprise. Comme un homme à la suite. Peut-être comme un

agent d'exécution. Israël passe à côté du Juste, et le méprise. Israël passe à côté du Prophète, le suit et ne le voit pas.

La méconnaissance des prophètes par Israël et pourtant la conduite d'Israël par les prophètes, c'est toute l'histoire d'Israël.

La méconnaissance des saints par les pécheurs et pourtant le salut des pécheurs par les saints, c'est toute l'histoire chrétienne.

La méconnaissance des prophètes par Israël n'a d'égale, n'a de comparable, bien que fort différente, que la méconnaissance des saints par les pécheurs. On peut même dire que la méconnaissance des prophètes par Israël est une *figure* de la méconnaissance des saints par les pécheurs.

Quand le prophète passe, Israël croit que c'est un publiciste. Qui sait, peut-être un sociologue.

Si on pouvait lui faire une situation en Sorbonne. Ou plutôt à l'École (*pratique* (?) (!) des Hautes Études. Quatrième section. Ou cinquième. Ou troisième. Enfin section des sciences *religieuses*. A la Sorbonne, *au bout de la galerie des Sciences*, escalier E, au premier étage. On pourra toujours. On est si puissant dans l'État français.

L'un des documents les plus effrayants de l'ingratitude humaine, (ici ce fut particulièrement de l'ingratitude juive, mais généralement aussi ce fut l'ingratitude de tant d'autres, sinon la nôtre, une ingratitude commune), fut la situation faite à Bernard-Lazare aussitôt après le déclanchement et le triomphe apparent, le faux triomphe de l'affaire Dreyfus. La méconnaissance totale, l'ignorance même, la solitude, l'oubli, le mépris

où on le laissa tomber, où on le fit tomber, où on le fit périr. Où on le fit mourir.

— C'est de sa faute aussi s'il est mort, disent-ils dans leur incroyable, dans leur incurable bassesse, dans leur grossière promiscuité révoltante. Il ne faut jamais mourir. On a toujours tort de mourir. — Il faut donc dire, il faut donc écrire, il faut donc publier que comme il avait vécu pour eux, littéralement il est mort par eux et pour eux. Oui, oui, je sais, il est mort de ceci. Et de cela. On meurt toujours de quelque chose. Mais le mal terrible dont il est mort lui eût laissé un délai, dix, quinze, vingt ans de répit sans l'effroyable surmenage qu'il avait assumé pour sauver Dreyfus. Tension nerveuse effrayante et qui dura des années. Effroyable surmenage de corps et de tête. Surmenage de cœur, le pire de tous. Surmenage de tout.

On meurt toujours de quelque(s) atteinte(s).

Je ferai le portrait de Bernard-Lazare. Il avait, indéniablement, des parties de saint, de sainteté. Et quand je parle de saint, je ne suis pas suspect de parler par métaphore. Il avait une douceur, une bonté, une tendresse mystique, une égalité d'humeur, une expérience de l'amertume et de l'ingratitude, une digestion parfaite de l'amertume et de l'ingratitude, une sorte de bonté à qui on n'en remontrait point, une sorte de bonté parfaitement renseignée et parfaitement apprise d'une profondeur incroyable. Comme une bonté à revendre. Il vécut et mourut pour eux comme un martyr. Il fut un prophète. Il était donc juste qu'on l'ensevelît prématurément dans le silence et dans l'oubli. Dans un silence fait. Dans un oubli concerté.

Il ne faut pas lui alléguer sa mort. Car sa mort même fut pour eux. Il ne faut pas lui reprocher sa mort.

On lui en voulait surtout, les Juifs lui en voulaient surtout, le méprisaient surtout parce qu'il n'était pas riche. Je crois même qu'on disait qu'il était dépensier. Cela voulait dire qu'on n'avait plus besoin de lui, ou que l'on croyait que l'on n'avait plus besoin de lui. Peut-être en effet leur coûtait-il un peu ; leur avait-il coûté un peu plus. C'était un homme qui avait la main ouverte.

Seulement il faudrait peut-être considérer qu'il était sans prix.

Car il était mort avant d'être mort. Israël une fois de plus, Israël poursuivait ses destinées temporellement éternelles. Il est extrêmement remarquable que le seul journal où on ait jamais traité dignement notre ami, je veux dire selon sa dignité, selon sa grandeur, selon sa mesure, dans son ordre de grandeur, où on l'ait traité en ennemi sans doute, violemment, âprement, comme un ennemi, mais enfin à sa mesure, où on l'ait considéré à la mesure de sa grandeur, où on ait dit, en termes ennemis, mais enfin où on ait dit combien il aimait Israël et combien il était grand fut *la Libre Parole*, et que le seul homme qui l'ait dit fut M. Édouard Drumont. C'est une honte pour nous que le nom de Bernard-Lazare, depuis cinq ans, sept ans qu'il est mort, n'ait jamais figuré que dans un journal ennemi. Je ne parle pas des cahiers, dont il demeure l'ami intérieur, l'inspirateur secret, je dirai très volontiers, et

très exactement, le patron. En dehors de nous, je dis très limitativement, comme on dit dans le droit, en dehors de nous des cahiers, il n'y a que M. Édouard Drumont qui ait su parler de Bernard-Lazare, qui ait voulu en parler, qui lui ait fait sa mesure.

Les autres, les nôtres se taisaient dès avant sa mort, se sont tus depuis avec un soin, honteux, avec une perfection, avec une patience, avec une réussite extraordinaire.

Et il était mort avant d'être mort.

Ils avaient comme honte de lui. Mais en réalité c'étaient eux qui avaient honte d'eux devant lui.

C'étaient les politiciens, c'était la politique même qui avait honte de soi devant la mystique.

Combien de fois n'ai-je pas monté cette rue de Florence. Il y a pour tous les quartiers de Paris non seulement une personnalité constituée, mais cette personnalité a une histoire comme nous. Il n'y a pas bien longtemps et pourtant tout date. Déjà. Le propre de l'histoire, c'est ce changement même, cette *génération et corruption*, cette abolition constante, cette révolution perpétuelle. Cette mort. Il n'y a que quelques années, huit ans, dix ans, et quelle méconnaissance déjà, quelle méconnaissance immobilière. — *Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville*

Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel);

On demeurait alors dans ce haut de Paris où personne aujourd'hui ne demeure plus. On bâtit tant de maisons partout, boulevard Raspail. M. Salomon Reinach devait demeurer encore 36 ou *38* rue de Lisbonne. Ou un autre numéro. Mais enfin Bernard-Lazare y passait, y pouvait

passer comme un voisin, en passant. Le quartier Saint-Lazare. La rue de Rome et la rue de Constantinople. Tout le quartier de l'Europe. Toute l'Europe. Des résonances de noms qui secrètement flattaient leur besoin de voyager, leur aisance à voyager, leur résidence européenne. Un quartier de gare qui flattait leur besoin de chemin de fer, leur goût du chemin de fer, leur aisance en chemin de fer. Tout le monde a déménagé. Quelques-uns dans la mort. Et même beaucoup. Zola demeurait rue de Bruxelles, 81 ou 81 *bis* ou 83 rue de Bruxelles. *Première audience. — Audience du 7 février. — Vous vous appelez Émile Zola ? — Oui, monsieur. — Quelle est votre profession ? — Homme de lettres. — Quel est votre âge ? — Cinquante-huit ans. — Quel est votre domicile ? — 21* bis, *rue de Bruxelles.* M. Ludovic Halévy ne demeurait-il pas rue de Douai, qui doit être dans le même quartier, 22, rue de Douai, et encore aujourd'hui 62, rue de Rome, 155, boulevard Haussmann, c'étaient des adresses de ce temps-là. Dreyfus même était de ce quartier. Labori seul demeure encore *41* ou 45 rue Condorcet. On me dit qu'il vient seulement d'émigrer 12, rue Pigalle, Paris IXème. Toute une population, tout un peuple demeurait ainsi sur les hauteurs de Paris, dans le flanc des hauteurs de Paris, dans ce haut Paris serré, tout un peuple, amis, ennemis, qui se connaissaient, ne se connaissaient pas, mais se sentaient, se savaient voisins de campagne dans cet immense Paris.

Combien de fois n'ai-je point monté, dans les jours douloureux, jusqu'à cette rue de Florence. Jours douloureux pour lui et pour moi, ensemble, également, car

nous sentions ensemble, également, que tout était perdu, que la politique, notre politique, (je veux dire la politique des nôtres), commençait à dévorer notre mystique. Lui le sentait si je puis dire avec plus de renseignement, je le sentais avec plus d'innocence. Mais il avait encore une innocence désarmante. Et j'avais déjà beaucoup de renseignement.

Je puis dire, pour qu'il n'y ait aucun malentendu, je dois dire que pendant ces dernières années, pendant cette dernière période de sa vie je fus son seul ami. Son dernier et son seul ami. Son dernier et son seul confident. A moi seul il disait alors ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, ce qu'il savait enfin. Je le rapporterai quelque jour.

Je suis forcé d'y insister, je fus son seul ami et son seul confident. J'y insiste parce que quelques amis de contrebande qu'il avait, ou plutôt qu'il avait eus, des amis littéraires enfin, entreprenaient de se faire croire, et de faire croire au monde, qu'ils étaient restés ses amis, même après qu'ils avaient saboté, dénaturé, méconnu, inconnu, impolitiqué sa mystique.

Des amis de Quartier enfin, d'anciens amis d'étudiants, peut-être de Sorbonne. Des amis qui tutoient.

Et lui il était si bon que par cette incurable, par cette inépuisable bonté il le leur laissait croire aussi, et il le laissait croire au monde. Mais il m'en parlait tout autrement, parce que j'étais son seul confident, parce qu'il me confiait tous les secrets, tout le secret de sa pensée.

Il avait de l'amitié non pas une idée mystique seulement, mais un sentiment mystique, mais une expé-

rience d'une incroyable profondeur, une épreuve, une expérience, une connaissance mystique. Il avait cet attachement mystique à la fidélité qui est au cœur de l'amitié. Il faisait un exercice mystique de cette fidélité qui est au cœur de l'amitié. Ainsi naquit entre lui et nous cette amitié, cette fidélité éternelle, cette amitié que nulle mort ne devait rompre, cette amitié parfaitement échangée, parfaitement mutuelle, parfaitement parfaite, nourrie de la désillusion de toutes les autres, du désabusement de toutes les infidélités.

Cette amitié que nulle mort ne rompra.

Il avait au plus haut degré, au plus profond, cette morale de bande, qui est peut-être la seule morale.

Or pour sa mystique même il avait cette fidélité mystique, cette amitié mystique.

Cette amitié, cette morale de bande.

Il avait cette fidélité à soi-même qui est tout de même l'essentiel. Beaucoup peuvent vous trahir. Mais c'est beaucoup, c'est déjà beaucoup que de ne pas se trahir soi-même. Beaucoup de politiques peuvent trahir, peuvent dévorer, peuvent absorber beaucoup de mystiques. C'est beaucoup que les mystiques ne se trahissent point elles-mêmes.

Beaucoup de maréchaux ont pu trahir Napoléon. Mais

au moins Napoléon ne s'est pas trahi lui-même. Le maréchal Napoléon n'a pas trahi Napoléon empereur.

On peut dire que ses dernières joies, tant qu'il marchait, tant qu'il allait encore, furent de venir comme se réchauffer parmi nous aux jeudis des cahiers, ou, pour parler plus exactement, le jeudi aux cahiers. Il aimait beaucoup deviser avec M. Sorel. Je dois dire que leurs propos étaient généralement empreints d'un grand désabusement.

Il avait un goût secret, très marqué, très profond, et presque très violent, pour M. Sorel. Un goût commun de désabusement ; de gens à qui on n'en contait point. Quand ils riaient ensemble, quand ils éclataient, au même moment, car tous les deux avaient le rire jailli, c'était avec une profondeur d'accord, une complicité incroyable. Cet accord saisissant de l'esprit, du rire, qui n'attend pas, qui ne calcule pas, qui d'un coup atteint au plus profond, au dernier point, éclate et révèle. Qui d'un mot atteint au dernier mot. Tout ce que disait M. Sorel le frappait tellement qu'il m'en parlait encore tous les autres matins de la semaine. Ils étaient comme deux grands complices. Deux grands enfants terribles. Deux grands enfants complices qui eussent très bien connu les hommes.

L'amitié qu'il avait pour ces cahiers naissants, pour

moi, avait quelque chose de désarmant. C'était toute la sollicitude, toute la tendresse, tout le renseignement, tout l'avertissement d'un grand frère aîné qui en a beaucoup vu.

Qui a été très éprouvé par la vie. Par l'existence.

Dès lors il était suspect. Dès lors il était isolé. L'honneur d'avoir fait l'affaire Dreyfus lui collait aux épaules comme une chape inexpiable. Suspect surtout, solitaire surtout dans son propre parti. Pas un journal, pas une revue n'acceptait, ne tolérait sa signature. On eût pris peut-être à la rigueur un peu de sa copie, en la maquillant, en l'avachissant, en la sucrant. Surtout en enlevant, en effaçant cette diablesse de signature. Il revenait naturellement vers nous. Il n'y avait plus qu'aux cahiers qu'il pût parler, écrire, publier, — causer même. Quand on faisait des pourparlers pour créer un grand quotidien (dans ce temps-là on pourparlait toujours pour créer un grand nouveau quotidien) et qu'on demandait de l'argent aux Juifs (ils en donnaient alors, ils s'en laissaient arracher beaucoup trop, M. Jaurès en sait quelque chose) les capitalistes, les commanditaires juifs n'y mettaient guère qu'une condition : c'était que Bernard-Lazare n'y écrivît pas.

On s'organisait fort proprement de toutes parts pour qu'il mourût tout tranquillement de faim.

Il revenait vers nous comme par sa pente naturelle. Il était comme sacré, c'est-à-dire qu'on le comptait pour son compte, on le mesurait à sa mesure, on le prisait à sa valeur en même temps et surtout on ne voulait plus entendre parler de lui. Tout le monde le taisait.

Ceux qu'il avait sauvés le taisaient plus obstinément, plus silencieusement que tous, l'enfonçaient dans un silence plus sourd, plus obstiné. Quelques-uns, dans la criminelle pénombre de l'arrière-pensée, commençaient à laisser se penser en eux qu'il était peut-être bien heureux, qu'il mourrait peut-être juste à temps pour sa gloire. Quelques-uns le pensaient peut-être, quelques-uns le pensaient sans doute. Le fait est, il faut lui rendre cette justice qu'il mourait opportunément, commodément pour beaucoup. Presque pour tout le monde. Quelques personnes qu'il avait fait abonner aux cahiers pendant la crise de l'affaire Dreyfus attendaient impatiemment qu'il mourût pour nous envoyer leur désabonnement, se débarrasser de cet énorme tribut de vingt francs par an qu'il leur avait imposé *pendant l'affaire Dreyfus*, comme on disait déjà. Nous reçûmes le désabonnement de M. Louis Louis-Dreyfus dans la quinzaine ou dans le mois, peut-être dans la semaine qui suivit la mort de Bernard-Lazare.

Ceux qu'il avait sauvés étaient les plus pressés. Lui-même le savait très bien. On a beau savoir aussi que c'est la règle. A chaque fois c'est toujours nouveau. Et c'est toujours dur à avaler.

Lui-même il ne se faisait aucune illusion sur les hommes qu'il avait défendus. Il voyait partout les politiques, les hommes politiques arriver, dévorer tout, dévorer, déshonorer son œuvre. Je dirai tout ce qu'il m'a dit. Il atteignait, il obtenait une profondeur de sentiment(s), une profondeur de regret incroyable, il

parvenait à ces profondeurs de bonté douce incroyables qui ne peuvent être qu'à base de désabusement.

Une petite minorité, un petit groupe, une immense majorité de juifs pauvres (il y en a, beaucoup), de misérables (il y en a, beaucoup), lui demeuraient fidèles, lui étaient attachés d'un attachement, d'un amour fanatique, qu'exaspéraient de jour en jour les approches de la mort. Ceux-là l'aimaient. Nous l'aimions. Les riches ne l'aimaient déjà plus.

Je dirai donc quel fut son enterrement.

Je dirai quelle fut toute sa fin.

Je dirai combien il souffrit.

Je dirai, dans ces *confessions*, combien il se tut.

Je vois encore sur moi son regard de myope, si intelligent et ensemble si bon, d'une si invincible, si intelligente, si éclairée, si éclairante, si lumineuse douceur, d'une si inlassable, si renseignée, si éclairée, si désabusée, si incurable bonté. Parce qu'un homme porte un binocle bien planté sur un nez gras barrant, vitrant deux bons gros yeux de myope, le moderne ne sait pas reconnaître, il ne sait pas voir le regard, le feu allumé il y a cinquante siècles. Mais moi je l'ai approché. Seul j'ai vécu dans son intimité et dans sa confidence. Il fallait écouter, il fallait voir cet homme qui naturellement se croyait un moderne. Il fallait regarder ce regard, il fallait entendre cette voix. Naturellement il était très sincèrement athée. Ce n'était pas alors la métaphysique dominante seulement, c'était la métaphysique ambiante, celle que l'on respirait, une sorte de

métaphysique climatérique, atmosphérique ; qui allait de soi, comme d'être bien élevé ; et en outre il était entendu, positivement, scientifiquement, victorieusement, que ce n'était pas, qu'elle n'était pas une métaphysique ; il était positiviste, scientificiste, intellectuel, moderne, enfin tout ce qu'il faut ; surtout il ne voulait pas entendre parler de métaphysique(s). Un de ses arguments favoris, celui qu'il me servait toujours, était qu'Israël étant de tous les peuples celui qui croyait le moins en Dieu, c'était évidemment celui qu'il serait le plus facile de débarrasser des anciennes superstitions ; et ainsi ce serait celui qui montrerait la route aux autres. L'excellence des Juifs était selon lui, venait de ce qu'ils étaient comme d'avance les plus libres penseurs. Même avec un trait d'union. Et là dessous, et là dedans un cœur qui battait à tous les échos du monde, un homme qui sautait sur un journal et qui sur les quatre pages, sur les six, huit, sur les douze pages d'un seul regard comme la foudre saisissait une ligne et dans cette ligne il y avait le mot Juif, un être qui rougissait, pâlissait, un vieux journaliste, un routier du journal(isme) qui blêmissait sur un écho, qu'il trouvait dans ce journal, sur un morceau d'article, sur un filet, sur une dépêche, et dans cet écho, dans ce journal, dans ce morceau d'article, dans ce filet, dans cette dépêche il y avait le mot Juif ; un cœur qui saignait dans tous les ghettos du monde, et peut-être encore plus dans les ghettos rompus, dans les ghettos diffus, comme Paris, que dans les ghettos conclus, dans les ghettos forclus ; un cœur qui saignait en Roumanie et en Turquie, en Russie et en Algérie, en Amérique et en Hongrie, partout où le Juif est persécuté, c'est-à-dire, en un

certain sens, partout ; un cœur qui saignait en Orient et en Occident, dans l'Islam et en Chrétienté ; un cœur qui saignait en Judée même, et un homme en même temps qui plaisantait les Sionistes ; ainsi est le juif ; un tremblement de colère, et c'était pour quelque injure subie dans la vallée du Dnièpr. Aussi ce que nos Puissances ne voulaient pas voir, qu'il fût le prophète, le juif, le chef, — le dernier colporteur juif le savait, le voyait, le plus misérable juif de Roumanie. Un tremblement, une vibration perpétuelle. Tout ce qu'il faut pour mourir à quarante ans. Pas un muscle, pas un nerf qui ne fût tendu pour une mission secrète, perpétuellement vibré pour la mission. Jamais homme ne se tint à ce point chef de sa race et de son peuple, responsable pour sa race et pour son peuple. Un être perpétuellement tendu. Une arrière-tension, une sous-tension inexpiable. Pas un sentiment, pas une pensée, pas l'ombre d'une passion qui ne fût tendue, qui ne fût commandée par un commandement vieux de cinquante siècles, par le commandement tombé il y a cinquante siècles ; toute une race, tout un monde sur les épaules, une race, un monde de cinquante siècles sur les épaules voûtées ; sur les épaules rondes, sur les épaules lourdes ; un cœur dévoré de feu, du feu de sa race, consumé du feu de son peuple ; le feu au cœur, une tête ardente, *et le charbon ardent sur la lèvre prophète.*

Quand je viens en relation avec quelqu'un de nos anciens adversaires (c'est un phénomène de plus en

plus fréquent, inévitable, désirable même, car il faut bien qu'un peuple se refasse, et se refasse de toutes ses forces), je commence par lui dire : Vous ne nous connaissez pas. Vous avez le droit de ne pas nous connaître. Nos politiciens ont fait une telle *Foire sur la Place* que vous ne pouviez pas voir ce qui se passait *dans la maison*. Nos politiciens n'ont pas dévoré seulement, absorbé notre mystique. Ils la masquaient complètement, au moins au public, à ce qu'on nomme le grand public. Vous n'étiez pas abonné aux cahiers. C'est tout naturel. Vous aviez autre chose à faire. Vous ne lisiez pas les cahiers. Mais cette mystique dont nous parlons, nous ne l'inventons pas aujourd'hui pour les besoins de la cause, nous ne l'improvisons pas aujourd'hui. Elle fut pendant dix et quinze ans la mystique même de ces cahiers en toutes ces matières et nous l'avons assez souvent manifestée. La seule différence qu'il y avait, c'est que masqués par les politiciens nos cahiers ne parvenaient point alors auprès du grand public et qu'aujourd'hui, dans le désarroi des politiciens, et sans doute pour une autre cause, et au moins même pour deux, ils y parviennent.

La seule différence qu'il y a, c'est qu'on ne nous lisait point ; et que l'on commence à nous lire.

Et d'autre part il est certain que nous sommes les seuls, qu'il n'y a que nous qui depuis quinze ans ayons tenu rigoureusement, impeccablement, infailliblement cette mystique. Là était notre force. Et aujourd'hui, obscure avec nous, ignorée avec nous, conservée avec

nous, par nos soins, aujourd'hui par nos soins, avec nous cette mystique naturellement apparaît.

Elle était notre force, à nous autres faibles, à nous autres pauvres. La mystique est la force invincible des faibles.

Mais toute la différence qu'il y a, c'est qu'elle était inconnue; et qu'aujourd'hui, avec nous, en nous elle est connue.

C'est pour cela que je veux bien qu'il y ait une *apologie pour notre passé*, et que je la trouve très bien faite, pourvu qu'il soit bien entendu seulement qu'il ne s'agit pas de *notre* passé, à nous, mais du passé des autres. Mon passé n'a besoin d'aucune apologie. Autrement il y aurait, il se produirait un effet, une illusion d'optique, extrêmement injurieuse pour nous ; et injuste ; et sotte. Un certain nombre, un petit nombre de dreyfusards, le dessus, ont fait, ont subi des démagogies, toute une démagogie, toute une *politique* dreyfusiste. Un certain nombre, un très grand nombre d'autres, nous, les dessous, les profondeurs, les sots, nous avons tout fait, tout exposé pour demeurer fidèles à notre mystique, pour nous opposer à l'établissement de la domination de cette politique. C'est nous qui comptons. C'est nous qui représentons. C'est nous qui témoignons. C'est nous qui sommes la preuve. Nous voulons bien que les autres fassent des défenses et des apologies, des remords, des regrets et des soucis, qu'ils fassent des repentirs et des pénitences, laïques, qu'ils demandent et qu'ils obtiennent des absolutions, laïques, civiques, civiles et

obligatoires. Nous leur en donnerons même les formules. Mais nous demandons qu'ils ne les demandent pas et ne les obtiennent pas pour nous ; qu'ils ne les exercent pas pour nous ; et deuxièmement qu'ils ne les demandent pas et ne les obtiennent pas et ne les exercent pas pour l'affaire Dreyfus elle-même et pour le dreyfusisme. Je ne veux point d'une *apologie pour Péguy* ni *pour le passé de Péguy*, ni d'une *apologie pour les cahiers* ni *pour le passé des cahiers*. Je ne veux pas qu'on me défende. Je n'ai pas besoin d'être défendu. Je ne suis accusé de rien.

Je ne redoute rien tant que ceci : qu'on me défende.

Voilà tout le désaveu que j'ai le courage de m'infliger.

Je ne suis pas accusé. *Nous* ne sommes pas accusés. *Notre* affaire Dreyfus n'est pas accusée. Sous ce nom commun d'affaire Dreyfus, comme il arrive si souvent en histoire, sous ce nom presque générique il y a eu au moins, dans la réalité, deux affaires parfaitement distinctes, extrêmement différentes. Deux affaires ont couru, ont poussé leur carrière, ont suivi leur fortune. Ont poussé leur chemin. La nôtre n'a rien à se reprocher. Il y a eu des dreyfusistes purs et des dreyfusistes impurs. C'est le niveau de l'humanité. Il y a eu une affaire Dreyfus pure et une affaire Dreyfus impure. C'est le niveau de l'événement. Nous ne souffrirons pas que la première fasse des excuses, donne des pénitences pour la deuxième. Ou si l'on préfère, que la deuxième en fasse et en donne pour la première. Avec la première. Ensemble. Nous n'avons rien à nous faire pardonner. Nous ne souffrirons pas que ceux qui

ont à demander pardon, ou qui ont le goût de demander pardon, demandent pardon aussi ensemble pour nous.

Nous ne voulons pas du tout qu'on nous pardonne.

Nous qui avons tout sacrifié pour nous opposer notamment à la démagogie combiste, issue de notre dreyfusisme, politique issue de notre mystique, nous ne sommes point dans le dreyfusisme une quantité négligeable, qu'il faille ni que l'on puisse négliger dans les comptes, éliminer et mépriser dans et pour les opérations de l'histoire. C'est nous au contraire qui sommes le centre et le cœur du dreyfusisme, qui le sommes restés, c'est nous qui sommes l'âme. L'axe passe par nous. C'est à notre montre qu'il faudra lire l'heure.

Il y a eu, il y a un honneur dreyfusiste. Ceux qui n'ont pas été fidèles à cet honneur, ceux qui n'ont pas suivi cet honneur n'ont point à demander pardon pour ceux qui l'ont suivi, qui le suivent.

Quand de loin en loin je viens en relations avec quelqu'un de ces anciens adversaires, je lui dis : Vous ne nous connaissez pas. Vous ne nous soupçonnez peut-être pas. Vous en avez le droit. Tant des nôtres ne nous connaissent pas. Nos politiciens ont tout fait pour nous dérober à vous, pour nous masquer à vous, pour nous désavouer, pour nous renier, pour nous trahir, notre mystique et nous. Il est tout naturel que placés en face d'eux dans la bataille vous n'ayez vu que le dessus, la politique, qui se manifestait, et que vous ne nous ayez pas vu, que vous n'ayez pas vu le dessous,

les profondeurs, qui nourrissaient. Vous avez vu les manifestations et pendant que nous suivions les règles de notre honneur vous n'avez pas vu les forces. C'est la loi même du combat. Aujourd'hui vous ne pouvez pas tout lire. En arrière, en remontant. Vous ne pouvez pas tout nous connaître. On ne se rattrape pas, on ne se refait pas, on ne se remet pas de dix, douze ou quinze ans. Prenez seulement ceci. Et alors je leur donne ou je leur envoie un exemplaire du III-21, Jean Deck, *pour la Finlande*, non point seulement pour qu'ils lisent ce gros et beau travail de notre collaborateur, au moment même où la Finlande, qui avait tout de même un peu résisté à l'autocratie pure, à la bureaucratie autocratique, ne peut plus résister à l'autocratie parlementaire, ne peut plus se défendre contre la bureaucratie autocratique déguisée, masquée d'un vague appareil parlementaire, mais parce qu'à la fin de ce cahier, dans ce désastreux mois d'août de 1902, nous avions, dans le désastre et dans le désarroi de notre zèle, dans le deuil de notre désastre, groupé hâtivement à la fin de ce cahier tout ce que nous avions pu grouper hâtivement de dreyfusiste, tout ce que nous avions pu ramasser contre la politique, contre la démagogie de la *loi des congrégations*. Lisez seulement, leur dis-je, à la fin du cahier, ce *dossier* de trente ou quarante pages *pour et contre les congrégations*. Lisez même seulement, à la fin de ce dossier, cette *consultation* de Bernard-Lazare datée du 6 août 1902, intitulée *la loi et les congrégations*. Vingt-cinq pages. Les dernières vraiment qu'il ait données. Un an après il était mort ou mourait.

Il faut leur faire cette justice qu'ils sortent de cette

lecture généralement stupéfaits. Ils ne soupçonnaient point qui nous étions. Et surtout ils ne soupçonnaient point que nous l'étions dès le principe. Que nous l'avions été depuis si longtemps, depuis le principe. Ils ne soupçonnaient point cette longue, cette initiale, cette impeccable fidélité. Cette fidélité de toute une vie. Notamment, éminemment ils ne soupçonnaient point ce que c'était qu'un homme comme Bernard-Lazare.

Il faut penser que dans ce *dossier*, dans cette *consultation*, qu'il faut lire, qui n'est pas seulement un admirable monument mais un monument inoubliable, Bernard-Lazare s'opposait de tout ce qu'il avait encore de force à la dégénération, à la déviation du dreyfusisme en politique, en démagogie combiste. Que ceux qui ont succombé, qui ont cédé, si peu que ce fut, à la pire de toutes les démagogies, à la démagogie combiste, fassent des *apologies*, ou qu'on en fasse pour eux. Mais pour ceux qui ont été inébranlables, pour ceux qui n'ont pas cédé d'une ligne, de grâce, que l'on n'en fasse point. Quand on relit cet admirable mémoire de Bernard-Lazare, on est comme choqué, il vient une rougeur à cette idée seulement que l'idée viendrait qu'un tel homme fût englobé, pût être englobé inconsidérément par des tiers, par le public, par les ignorants, dans les graciés, dans les bénéficiaires d'une apologie.

Opérant travaillant la même matière, évoluant dans la même matière il y a eu au moins deux affaires Dreyfus, élaborant la matière de la même histoire. Celle de Bernard-Lazare, la nôtre, était innocente et n'a pas besoin d'être défendue. Et en un autre sens encore il y avait très notamment deux affaires Dreyfus, celle qui était sortie de Bernard-Lazare, et celle qui était

sortie du colonel Picquart. Celle qui était sortie du colonel Picquart était très bien. Celle qui était sortie de Bernard-Lazare était infinie.

Il faut penser que, notamment dans cette *consultation*, qui fut littéralement son testament mystique, il ne s'opposait pas seulement au combisme, qui fut l'abus, la démagogie du système. Il s'était opposé, non moins vigoureusement, au waldeckisme, qui en était censément l'usage et la norme. Il n'était point allé seulement à l'abus, mais il était remonté à la racine même de l'usage. Il était allé, il était remonté à la racine, jusqu'à la racine. Naturellement, d'un mouvement, d'une requête, d'une réquisition naturelle, comme tout homme de pensée profonde. Il avait discerné l'effet dans la cause, l'abus dans l'usage. Il faut penser donc qu'il s'était opposé, de toutes ses forces, de tout ce qui lui restait de forces, non point au développement seulement, et aux promesses de développement, mais à l'origine même, au principe de la *politique* dreyfusiste. Il faut relire ce dossier, cette consultation, cette adjuration éloquente à Jaurès, presque cette mise en demeure, certainement déjà cette menace.

Il faut penser que c'était un homme, j'ai dit très précisément un prophète, pour qui tout l'appareil des puissances, la raison d'État, les puissances temporelles, les puissances politiques, les autorités de tout ordre, politiques, intellectuelles, mentales même ne pesaient pas une once devant une révolte, devant un mouvement de la conscience propre. On ne peut même en avoir aucune idée. Nous autres nous ne pouvons en avoir aucune idée. Quand nous nous révoltons contre une autorité, quand nous marchons contre les autorités, au moins

nous les soulevons. Enfin nous en sentons le poids. Au moins en nous. Il faut au moins que nous les soulevions. Nous savons, nous sentons que nous marchons contre elles et que nous les soulevons. Pour lui elles n'existaient pas. Moins que je ne vous dis. Je ne sais même pas comment représenter à quel point il méprisait les autorités, temporelles, comment il méprisait les puissances, comment en donner une idée. Il ne les méprisait même pas. Il les ignorait, et même plus. Il ne les voyait pas, il ne les considérait pas. Il était myope. Elles n'existaient pas pour lui. Elles n'étaient pas de son grade, de son ordre de grandeur, de sa grandeur. Elles lui étaient totalement étrangères. Elles étaient pour lui moins que rien, égales à zéro. Elles étaient comme des dames qui n'étaient point reçues dans son salon. Il avait pour l'autorité, pour le commandement, pour le gouvernement, pour la force, temporelle, pour l'État, pour la raison d'État, pour les messieurs habillés d'autorité, vêtus de raison d'Etat une telle haine, une telle aversion, un ressentiment constant tel que cette haine les annulait, qu'ils n'entraient point, qu'ils n'avaient point l'honneur d'entrer dans son entendement. Dans cette affaire des congrégations, de cette loi des congrégations, ou plutôt de ces lois successives et de l'application de cette loi, où il était si évident que le gouvernement de la République, sous le nom de gouvernement Combes, manquait à tous les engagements que sous le nom de gouvernement Waldeck il avait pris, dans cette affaire, cette autre affaire, cette nouvelle affaire où il était si évident que le gouvernement faussait la parole d'un gouvernement et par conséquent du gouvernement, faussait enfin la parole de

l'Etat, s'il est permis de mettre ces deux mots ensemble, Bernard-Lazare avait jugé naturellement qu'il fallait acquitter la parole de la République. Il avait jugé qu'il fallait que la République tînt sa parole. Il avait jugé qu'il fallait appliquer, interpréter la loi comme le gouvernement, les deux Chambres, l'État enfin avaient promis de la faire appliquer, s'étaient engagés à l'appliquer, à l'interpréter eux-mêmes. Avaient promis qu'on l'appliquerait. Cela était pour lui l'évidence même. La Cour de Cassation, naturellement aussi, n'hésita point à se ranger à l'avis (de ces messieurs) du gouvernement. Je veux dire du deuxième gouvernement. Un ami (comme on dit) vint lui dire, triomphant : *Vous voyez, mon cher ami, la Cour de Cassation a jugé contre vous*. Les dreyfusards devenus combistes crevaient déjà d'orgueil, et de faire les malins, et de la pourriture politicienne. Il faut avoir vu alors son œil pétillant de malice, mais douce, et de renseignement. Qui n'a pas vu son œil noir n'a rien vu, son œil de myope ; et le pli de sa lèvre. Un peu grasse. — *Mon cher ami*, répondit-il doucement, *vous vous trompez. C'est moi qui ai jugé autrement que la Cour de Cassation*. L'idée qu'on pouvait un instant lui comparer, à lui Bernard-Lazare, la Cour de Cassation, toutes chambres éployées, lui paraissait bouffonne. Comme l'autre était tout de même un peu suffoqué. — *Mais, mon garçon*, lui dit-il très doucement, *la Cour de Cassation, c'est des hommes*. Il avait l'air souverain de parler très doucement, très délicatement comme à un petit imbécile d'élève. Qui n'aurait pas compris. Pensez que c'était le temps où tout dreyfusard politicien cousinait avec la Cour de Cassation, disait *la Cour de Cassation* en gon-

flant les joues, crevait d'orgueil d'avoir été historiquement, juridiquement authentiqué, justifié par la Cour de Cassation, roulait des yeux, s'assurait au fond de soi sur la Cour de Cassation que Dreyfus était bien innocent. Il était resté gamin, d'une gaminerie invincible, de cette gaminerie qui est la marque même de la grandeur, de cette gaminerie noble, de cette gaminerie aisée qui est la marque de l'aisance dans la grandeur. Et surtout de cette gaminerie homme qui est rigoureusement réservée aux cœurs purs. Non jamais je n'ai vu une aisance telle, aussi souveraine. Jamais je n'ai vu un spirituel mépriser aussi souverainement, aussi sainement, aussi aisément, aussi également une compagnie temporelle. Jamais je n'ai vu un spirituel annuler ainsi un corps temporel. On sentait très bien que pour lui la Cour de Cassation ça ne lui en imposait pas du tout, que pour lui c'étaient des vieux, des vieux bonhommes, que l'idée de les opposer à lui Bernard-Lazare comme autorité judiciaire était purement baroque, burlesque, que lui Bernard-Lazare était une tout autre autorité judiciaire, et politique, et tout. Qu'il avait un tout autre ressort, une tout autre juridiction, qu'il disait un tout autre droit. Qu'il les voyait parfaitement et constamment dévêtus de leur magistrature, dépouillés de tout leur appareil et de ces robes mêmes, qui empêchent de voir l'homme. Qu'il ne pouvait pas les voir autrement. Même en y mettant de la bonne volonté, toute sa bonne volonté. Parce qu'il était bon. Même en s'y efforçant. Qu'il ne concevait même pas qu'on pût les voir autrement. Que lui-même il ne pouvait les voir qu'en vieux singes tout nus. Nullement, comme on pourrait le croire, d'abord, comme un premier examen, superficiel,

hâtif, pourrait d'abord le laisser supposer, en vieux singes revêtus de la simarre et de l'hermine. On sentait si bien qu'il savait que lui Bernard-Lazare il avait fait marcher ces gens-là, qu'on les ferait marcher encore, et que lui Bernard-Lazare on ne le ferait jamais marcher, que ces gens-là surtout ne le feraient jamais marcher. Qu'il avait temporellement fait marcher tout le monde; et que tout le monde ne le ferait jamais spirituellement marcher. Pour lui ce n'était pas, ce ne serait jamais la plus haute autorité du royaume, la plus haute autorité judiciaire, la plus haute juridiction du royaume, le plus haut magistrat de la République. C'étaient des vieux juges. Et il savait bien ce que c'était qu'un vieux juge. On sentait si bien qu'il savait qu'il avait fait marcher ces gens-là, et qu'ils ne le feraient jamais marcher. Quand l'autre fut parti : *Vous l'avez vu*, me dit-il en riant. *Il était rigolo avec* sa *Cour de Cassation.* Notez qu'il était, et très délibérément, contre les lois Waldeck même. Contre la loi Waldeck. Mais enfin, puisqu'il y avait une loi Waldeck, il voulait, il fallait qu'on s'y tînt juridiquement. Et même loyalement. Qu'on l'appliquât, qu'on l'interprétât comme elle était. Il n'aimait pas l'État. Mais enfin puisqu'il y avait un État, et qu'on ne pouvait pas faire autrement, il voulait au moins que le même État qui fît une loi fût le même aussi qui l'appliquât. Que l'État ne se dérobât point et ne changeât point de nom et de statut entre les deux, qu'il ne fît point ceci sous un nom et qu'il ne le défît point sous un autre, sous un deuxième nom. Il voulait au moins que l'État fût, au moins quelques années, constant avec lui-même. L'autre voulait dire évidemment qu'il était d'un très grand prix, d'un prix suprême, d'un prix

de cour suprême que la Cour de Cassation eût innocenté Dreyfus. Pour lui ce n'était d'aucun prix. Il considérait cette sorte de consécration juridique comme une consécration purement judiciaire, et uniquement comme une victoire temporelle, surtout sans doute comme une victoire de lui Bernard-Lazare sur la Cour de Cassation. Il ne lui venait point à la pensée qu'une Cour de Cassation pût faire ou ne pas faire, fît ou ne fît pas l'innocence de Dreyfus. Mais il sentait, il savait parfaitement que c'était lui Bernard-Lazare qui faisait l'autorité d'une Cour de Cassation, qui faisait ou ne faisait pas une Cour de Cassation même, parce qu'il en faisait la nourriture et la matière, et qu'ainsi et en outre il en faisait la forme même. Qu'en un sens, qu'en ce sens il en faisait la magistrature. Ce n'était pas la Cour de Cassation qui lui faisait bien de l'honneur. C'était lui qui faisait bien de l'honneur à la Cour de Cassation. Jamais je n'ai vu un homme croire, savoir à ce point que les plus grandes puissances temporelles, que les plus grands corps de l'État ne tiennent, ne sont que par des puissances spirituelles intérieures. On sait assez qu'il était tout à fait opposé à faire jouer l'article 445 comme on l'a fait jouer (Clemenceau aussi y était opposé), et tous les embarras que nous avons eus du jeu de cet article, les embarras insurmontables qui se sont produits, qui sont résultés du jeu de cet article, ou plutôt de ce jeu de cet article étaient évités si on lui avait laissé le gouvernement de l'affaire. Il ne fait aucun doute qu'il considérait ce jeu comme une forfaiture, comme un abus, comme un coup de force judiciaire, comme une illégalité. En outre, avec son clair bon sens, bien français, ce juif, bien parisien, avec son clair

regard juridique il prévoyait les difficultés inextricables où elle nous jetterait, qu'elle rouvrirait éternellement l'affaire ou plutôt qu'elle empêcherait éternellement l'affaire de se clore. Il me disait : *Dreyfus passera devant cinquante conseils de guerre, s'il faut*, ou encore : *Dreyfus passera devant des conseils de guerre toute sa vie. Mais il faut qu'il soit acquitté comme tout le monde.* Le fond de sa pensée était d'ailleurs que Dreyfus était bien sot de se donner tant de mal pour faire consacrer son innocence par les autorités constituées ; que ces gens-là ne font rien à l'affaire ; que puisqu'on l'avait arraché à une persécution inique le principal était fait, tout était fait ; que les revêtements d'autorité, les consécrations judiciaires sont bien superflues, n'existent pas, venant de corps négligeables ; que c'est faire beaucoup d'honneur à ces messieurs ; qu'on est bien bon, quand on est innocent, en plus de le faire constater. Qu'on apporte ainsi, à ces autorités, une autorité dont elles ont grand besoin. Mais alors, au deuxième degré, si on y avait recours, il fallait y avoir recours droitement, il ne fallait point biaiser, il ne fallait point tricher, *surtout sans doute parce que c'était se donner les apparences, et peut-être la réalité, de s'incliner devant elles, de les redouter*. Puisqu'on y allait, puisqu'on s'en servait, il fallait s'en servir, et y aller droitement. C'était encore un moyen de leur commander. Si c'était de la politique, il fallait au moins qu'elle fût droite. Il avait un goût incroyable de la droiture, surtout dans ce qu'il n'aimait pas, dans la politique et dans le judiciaire. Il se rattrapait pour ainsi dire ainsi d'y aller malgré lui en y étant droit malgré eux. Je n'ai jamais vu quelqu'un savoir aussi bien garder ses distances, être aussi distant,

aussi doucement, aussi savamment, aussi horizontalement pour ainsi dire. Je n'ai jamais vu une puissance spirituelle, quelqu'un qui se sent, qui se sait une puissance spirituelle garder aussi intérieurement pour ainsi dire des distances horizontales aussi méprisantes envers les puissances temporelles. Et donc il avait une affection secrète, une amitié, une affinité profonde avec *les autres* puissances spirituelles, même avec les catholiques, qu'il combattait délibérément. Mais il ne voulait les combattre que par des armes spirituelles dans des batailles spirituelles. Sa profonde opposition intérieure et manifestée au waldeckisme même venait ainsi de deux origines. Premièrement, par une sorte d'équilibre, de balancement, d'équité, d'égalité, de justice, de santé politiques, de répartition équitable il ne voulait pas qu'on fît aux autres ce que les autres vous avaient fait, mais qu'on ne voulait pas qu'ils vous fissent. *Les cléricaux nous ont embêtés pendant des années*, disait-il, et plus énergiquement encore, *il ne s'agit pas à présent d'embêter les catholiques.* On n'a jamais vu un Juif aussi peu partisan, aussi peu pensant, aussi peu concevant du talion. Il ne voulait pas rendre précisément le bien pour le mal, mais très certainement le juste pour l'injuste. Il avait aussi cette idée que vraiment ça n'était pas malin, qu'il ne fallait guère se sentir fort pour avoir recours à de telles forces. Or il se sentait fort. Qu'il ne fallait guère avoir confiance en soi. Or il avait confiance en soi. Comme tous les véritables forts. Comme tous les véritables forts il n'aimait point employer des armes faciles, avoir des succès faciles, des succès diminués, dégradés, des succès qui ne fussent point du même ordre de grandeur que les combats qu'il voulait soutenir.

Deuxièmement il avait certainement une sympathie secrète, une entente intérieure avec les autres puissances spirituelles. Sa haine de l'État, du temporel se retrouvait là tout entière. *On ne peut pas poursuivre*, disait-il *par des lois, des gens qui s'assemblent pour faire leur prière. Quand même ils s'assembleraient cinq cent mille. Si on trouve qu'ils sont dangereux, qu'ils ont trop d'argent, qu'on les poursuive, qu'on les atteigne par des mesures générales, comme tout le monde*, (ce même mot, cette même expression, *comme tout le monde*, dont il se servait toujours, dont il se servait précisément pour Dreyfus), *par des lois, économiques générales, qui poursuivent, qui atteignent tous ceux qui sont aussi dangereux qu'eux, qui ont de l'argent comme eux.* Il n'aimait pas que les partis politiques, que l'État, que les Chambres, que le gouvernement lui enlevât la gloire du combat qu'il voulait soutenir, lui déshonorât d'avance son combat.

D'une manière générale il n'aimait pas, il ne pouvait pas supporter que le temporel se mêlât du spirituel. Tous ces appareils temporels, tous ces organes, tous ces appareils de levage lui paraissaient infiniment trop grossiers pour avoir le droit de mettre leur patte grossière non seulement dans les droits mais même dans les intérêts spirituels. Que des organes aussi grossiers que le gouvernement, la Chambre, l'État, le Sénat, aussi étrangers à tout ce qui est spirituel, missent les doigts de la main dans le spirituel, c'était pour lui non pas seulement une profanation grossière, mais plus encore, un exercice de mauvais goût, un abus, l'exercice, l'abus d'une singulière incompétence. Il se sentait au contraire une secrète,

une singulière complicité de compétence spirituelle au besoin avec le pape.

Jamais je n'ai vu un homme je ne dis pas croire, je dis savoir à ce point je ne dis pas seulement qu'une conscience est au-dessus de toutes les juridictions, mais qu'elle est, qu'elle exerce elle-même dans la réalité une juridiction, qu'elle est la suprême juridiction, la seule.

Si on l'avait suivi, si on avait au moins suivi son enseignement et son exemple, si on avait continué dans son sens, si on avait seulement suivi le respect que l'on devait à sa mémoire, aujourd'hui la revision même du procès Dreyfus ne serait pas en danger, *comme elle l'est*. Elle ne serait pas exposée, comme elle l'est.

Aussi nous avons vu son enterrement. Je dirai quel fut son enterrement. Qui nous étions, combien peu dans ce cortège, dans ce convoi, dans cet accompagnement fidèle gris descendant et passant dans Paris. En pleines vacances. Dans ce mois d'août ou plutôt dans ce commencement de mois de septembre. Quelques-uns, les mêmes forcenés, les mêmes fanatiques, Juifs et chrétiens, quelques Juifs riches, très rares, quelques chrétiens riches, très rares, des Juifs et des chrétiens pauvres et misérables, eux-mêmes en assez petit nombre. Une petite troupe en somme, une très petite troupe. Comme une espèce de compagnie réduite qui traversait Paris. De misérables juifs étrangers, je veux dire étrangers à la nationalité française, car il n'était pas un Juif roumain,

je veux dire un Juif de Roumanie,qui ne le sût prophète, qui ne le tînt pour un véritable prophète. Il était pour tous ces misérables, pour tous ces persécutés, un éclair encore, un rallumage du flambeau qui éternellement ne s'éteindra point. Temporellement éternellement. Et comme toutes ces marques mêmes sont de famille, comme tout ce qui est d'Israël est de race, comme ces choses-là restent dans les familles, comment ne pas se rappeler, comment ne point voir cet ancien enterrement quand on voyait si peu de monde, il y a quelques semaines encore, à l'enterrement de sa mère. Relativement peu de monde. Et pourtant ils connaissaient beaucoup de monde. Je dirai sa mort, et sa longue et sa cruelle maladie, et tout le lent et si prompt acheminement de sa mort. Cette sorte de maladie féroce. Comme acharnée. Comme fanatique. Comme elle-même forcenée. Comme lui. Comme nous. Je ne sais rien de si poignant, de si saisissant, je ne connais rien d'aussi tragique que cet homme qui se roidissant de tout ce qui lui restait de force, se mettait en travers de son parti victorieux. Qui dans un effort désespéré, où il se brisait lui-même, essayait, entreprenait de remonter cet élan, cette vague, ce terrible élan, l'insurmontable élan de la victoire et des abus, de l'abus de la victoire. Le seul élan qu'on ne remontera jamais. L'insurmontable élan de la victoire acquise. De la victoire faite. De l'entraînement de la victoire. L'insurmontable, le mécanique, l'automatique élan du jeu même de la victoire. Je le revois encore dans son lit. Cet athée, ce professionnellement athée, cet officiellement athée en qui retentissait, avec une force, avec une douceur incroyable, la parole éternelle ; avec une force éternelle ; avec une douceur éter-

nelle ; que je n'ai jamais retrouvée égale nulle part ailleurs. J'ai encore sur moi, dans mes yeux, l'éternelle bonté de ce regard infiniment doux, cette bonté non pas lancée, mais posée, renseignée. Infiniment désabusée ; infiniment renseignée ; infiniment insurmontable elle-même. Je le vois encore dans son lit, cet athée ruisselant de la parole de Dieu. Dans la mort même tout le poids de son peuple lui pesait aux épaules. Il ne fallait point lui dire qu'il n'en était point responsable. Je n'ai jamais vu un homme ainsi chargé, aussi chargé d'une charge, d'une responsabilité éternelle. Comme nous sommes, comme nous nous sentons chargés de nos enfants, de nos propres enfants dans notre propre famille, tout autant, exactement autant, exactement ainsi il se sentait chargé de son peuple. Dans les souffrances les plus atroces il n'avait qu'un souci : que *ses* Juifs de Roumanie ne fussent point omis *artificieusement*, pour faire réussir le mouvement, dans ce mouvement de réprobation que quelques publicistes européens entreprenaient alors contre les excès des persécutions orientales. Je le vois dans son lit. On montait jusqu'à cette rue de Florence ; si rive droite, pour nous, si loin du quartier. Les autobus ne marchaient pas encore. On montait par la rue de Rome, ou par la rue d'Amsterdam, cour de Rome ou cour d'Amsterdam, je ne sais plus laquelle des deux se nomme laquelle, jusqu'à ce carrefour montant que je vois encore. Cette maison riche, pour le temps, où il vivait pauvre. Il s'excusait de son loyer, disant : J'ai un bail énorme sur le dos. Je ne sais pas si je pourrai sous-louer comme je le voudrais. Quand j'ai pris cet appartement-là, je croyais que je ferais un grand journal et qu'on travaillerait ici.

J'avais des plans. Il en était loin, de faire un grand journal. Les journaux des autres se faisaient, des autres mêmes, à condition qu'il n'y fût pas. Je revois encore cette grande chambre, rue de Florence, 5, (ou 7) rue de Florence, la chambre du lit, la chambre de souffrance, la chambre de couchée, la chambre d'héroïsme, (la chambre de sainteté), la chambre mortuaire. La chambre du lit d'où il ne se releva point. L'ai-je donc tant oublié moi-même que ce 5, (ou ce 7), ne réponde plus mécaniquement à l'appel de ma mémoire, que ce 5 et ce 7 se battent comme des chiffonniers dans le magasin de ma mémoire, que chacun s'essaye et fasse valoir ses titres. Et pourtant j'y suis allé. Et nous disions familièrement entre nous : Est-ce que tu es allé rue de Florence. Dans la grande chambre rectangulaire, je vois le grand lit rectangulaire. Une, ou deux, ou trois grandes fenêtres rectangulaires donnaient de grands jours de gauche obliques rectangulaires ; tombant, descendant lentement ; lentement penchés. Le lit venait du fond, non pas du fond opposé aux fenêtres, où étaient les portes, et, je pense, les corridors, mais du fond qu'on avait devant soi quand on avait les fenêtres à gauche. De ce fond le lit venait bien au milieu, bien carrément, la tête au fond, jointe le fond, les pieds vers le milieu de la chambre. Lui-même juste au milieu de son lit, sur le dos, symétrique, comme l'axe de son lit, comme un axe d'équité. Les deux bras bien à gauche et à droite. C'étaient dans les derniers temps. La maladie approchait de sa consommation. Une profonde, une vigilante affection fraternelle, la diligence d'une affection fraternelle pensait déjà à lui faire, à lui préparer une mort qui ne fût point la consommation de

cette cruauté, qui fût plus douce, un peu adoucie, qui n'eût point toute la cruauté, toute la barbarie de cette maladie forcenée. Qui ne fût point le couronnement de cette cruauté. On lui avait conté des histoires sur sa maladie, des histoires et des histoires. Qu'en croyait-il ? Il faisait, comme tout le monde, semblant de les croire. Qu'en croyait-il, c'est le secret des morts. *Morientium ac mortuorum.* Dans cette incurable lâcheté du monde moderne, où nous osons tout dire à l'homme, excepté ce qui l'intéresse, où nous n'osons pas dire à l'homme la plus grande nouvelle, la nouvelle de la seule grande échéance nous avons menti nous-mêmes tant de fois, nous avons tant menti à tant de mourants et à tant de morts qu'il faut bien espérer que quand c'est notre tour nous ne croyons pas nous-mêmes tout à fait aux mensonges que l'on nous fait. Il faisait donc semblant d'y croire. Mais dans ses beaux yeux doux, dans ses grands et gros yeux clairs il était impossible de lire. Ils étaient trop bons. Ils étaient trop doux. Ils étaient trop beaux. *Ils étaient trop clairs.* Il était impossible de savoir si c'était par un miracle d'espérance (temporelle) (et peut-être plus) qu'il espérait encore ou si c'était par un miracle de charité, pour nous, qu'il faisait semblant d'espérer. Son œil même, son œil clair, d'une limpidité d'enfant, était comme un binocle, comme un deuxième verre, comme une deuxième vitre, comme un deuxième binocle de douceur et de bonté, de lumière, de clarté. Impénétrable. Parce qu'on y lisait comme on voulait. C'étaient les derniers temps. Peu de gens pouvaient encore le voir, des parents mêmes. Mais il m'aimait tant qu'il me maintenait sur les dernières listes. J'étais assis au long de son

lit à gauche au pied. A sa droite par conséquent. Il parlait de tout comme s'il dût vivre cent ans. Il me demanda comment je venais. Il me dit, avec beaucoup d'orgueil, enfantin, que le métro Amsterdam était ouvert. Ou quelque autre. Il se passionnait ingénument pour tout ce qui était voies et moyens de communications. Tout ce qui était allées et venues, géographiques, topographiques, télégraphiques, téléphoniques, aller et retour, circulations, déplacements, replacements, voyages, exodes et deutéronomes lui causait un amoncellement de joie enfantine inépuisable. Le métro particulièrement lui était une victoire personnelle. Tout ce qui était rapidité, accélération, fièvre de communication, déplacement, circulation rapide l'emplissait d'une joie enfantine, de la vieille joie, d'une joie de cinquante siècles. C'était son affaire, propre. *Être ailleurs*, le grand vice de cette race, la grande vertu secrète ; la grande vocation de ce peuple. Une remontée de cinquante siècles ne le mettait point en chemin de fer que ce ne fût quelque caravane de cinquante siècles. Toute traversée pour eux est la traversée du désert. Les maisons les plus confortables, les mieux assises, avec des pierres de taille grosses comme les colonnes du temple, les maisons les plus immobilières, les plus immeubles, les immeubles les plus écrasants ne sont jamais pour eux que la tente dans le désert. *Le granit remplaça la tente aux murs de toile.* Qu'importe ces pierres de taille plus grosses que les colonnes du temple. Ils sont toujours sur le dos des chameaux. Peuple singulier. Combien de fois n'y ai-je point pensé. Pour qui les plus immobilières maisons ne seront jamais que des tentes. Et nous au contraire, qui avons réelle-

ment couché sous la tente, sous des vraies tentes, combien de fois n'ai-je point pensé à vous, Lévy, qui n'avez jamais couché sous une tente, autrement que dans la Bible, au bout de quelques heures ces tentes du camp de Cercottes étaient déjà nos maisons. *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ; que vos tentes sont belles, ô Israël.* Combien de fois n'y ai-je point pensé, combien de fois n'ai-je point pensé à vous, combien de fois ces mots ne me remontaient-ils pas sourdement comme une remontée d'une gloire de cinquante siècles, comme une grande joie secrète de gloire, dont j'éclatais sourdement par un ressouvenir sacré quand nous rentrions au camp, mon cher Claude, par ces dures nuits de mai. Peuple pour qui la pierre des maisons sera toujours la toile des tentes. Et pour nous au contraire c'est la toile des tentes qui était déjà, qui sera toujours la pierre de nos maisons. Non seulement il n'avait donc pas eu pour le métropolitain cette aversion, cette distance qu'au fond nous lui gardons toujours, même quand il nous rend les plus grands services, *parce qu'il nous transporte trop vite*, et au fond qu'il nous rend trop de services, mais au contraire il avait pour lui une affection propre toute orgueilleuse, comme un orgueil d'auteur. On le perçait alors, la ligne numéro 1 seulement je crois, était en exploitation. Il avait un orgueil local, un orgueil de quartier, qu'il eût abouti, déjà, jusqu'à lui, un des premiers, qu'il eût percé jusqu'à lui, qu'il eût commencé à monter vers ces hauteurs. Il me l'avait dit, quelques mois auparavant, quand on avait essayé de l'envoyer, comme tout le monde, vers les réparations du Midi. Il était allé d'hôtel en hôtel. Il était heureux comme un enfant. Jusqu'à ce qu'il trouva une espèce de petite

maison de paysan ; qu'il me présenta dans une lettre comme le paradis réalisé. Et d'où naturellement il revint rapidement, il rentra à Paris. Il me l'avait dit alors, dans un de ces mots qui éclairent un homme, un peuple, une race. *Voyez-vous, Péguy*, me disait-il, *je ne commence à me sentir chez moi que quand j'arrive dans un hôtel.* Il le disait en riant, mais c'était vrai tout de même.

En somme, dans l'action, dans la politique, puisqu'il en faut une, puisqu'il fallait y descendre, il était partisan du droit commun. Droit commun dans l'affaire Dreyfus, droit commun dans l'affaire Congrégations. Droit commun *pour* Dreyfus, droit commun *contre* les congrégations. Cela n'a l'air de rien, cela peut mener loin. Cela le mena jusqu'à l'isolement dans la mort.

Il était essentiellement pour la justice, pour l'équité, pour l'égalité (non point naturellement au sens démocratique, mais au sens d'équilibre parfait, d'horizontalité parfaite dans la justice. Il était contre l'exception, contre la loi d'exception, contre la mesure d'exception, qu'elle fût pour ou contre, persécution ou grâce. Il était pour le *niveau* de la justice.

Je le regardais donc ce matin-là, 7, rue de Florence. Et je l'écoutais. J'étais assis au pied de son lit à gauche comme un disciple fidèle. Tant de douceur, tant de mansuétude dans une si cruelle situation me désar-

mait, me dépassait. Tant de douceur pour ainsi dire inexpiable. J'écoutais dans une piété, dans un demi-silence respectueux, affectueux, ne lui fournissant que le propos pour se soutenir. Le *Beethoven* de Romain Rolland venait de paraître. Nos abonnés se rappellent encore quelle soudaine révélation fut ce cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre, comme il se répandit soudainement, comme une vague, comme en dessous, pour ainsi dire instantanément, comment il fut soudainement, instantanément, dans une révélation, aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, non point seulement le commencement de la fortune littéraire de Romain Rolland, et de la fortune littéraire des cahiers, mais infiniment plus qu'un commencement de fortune littéraire, une révélation morale, soudaine, un pressentiment dévoilé, révélé, la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale. Mais tout ce mouvement se gonflait, n'avait pas encore eu le temps de se manifester. Le cahier, je le répète, venait tout juste de paraître. Bernard-Lazare me dit : *Ah j'ai lu votre cahier de Romain Rolland. C'est vraiment très beau. Il faut avouer que l'âme juive et l'âme hellénique ont été deux grands morceaux de l'âme universelle.* Je ne manifestai rien, parce que j'ai dit que quand on va voir un malade on est résolu à ne rien manifester. On est donc gardé par une cuirasse, invincible, par un masque impénétrable. Mais je fus saisi, je me sentis poursuivi jusque dans les vertèbres. Car j'étais venu pour voir, je m'étais attendu à voir les avancées de la mort. Et c'est déjà beaucoup. Et je voyais brusquement les avancées des au delà de la

mort. Pour mesurer la profondeur, la nouveauté d'un tel mot, *l'âme éternelle*, et même *l'âme juive*, et *l'âme hellénique*, il faut savoir à quel point, avec quel scrupule religieux ces hommes, les hommes de cette génération évitaient d'employer le moindre mot du jargon mystique. On parlait alors de *recommencer* l'affaire Dreyfus, de *reprendre* l'affaire Dreyfus. Il faut se rappeler qu'entre l'affaire Dreyfus elle-même et la deuxième affaire Dreyfus il y eut un long temps de calme plat, de silence, d'une solitude totale. On ne savait pas alors, du tout, pendant tout ce temps, si l'affaire recommencerait ; jamais. Mieux eût valu qu'elle ne recommençât point. Nous n'eussions point été acquittés par la Cour de Cassation. Mais nous demeurions ce que nous étions, nous demeurions purs devant le pays et devant l'histoire. Mais tout pantelants de cette grande Affaire, de cette première grande histoire, tout suants et tout bouillants de la bataille, tout déconcertés du repos, du calme, du plat, de la paix fourrée, du repos louche, du traité louche, de l'inaction, de la paix des dupes, tout anxieux de n'avoir point obtenu, atteint tous les résultats temporels que nous espérions, que nous attendions, que nous escomptions, de n'avoir point réalisé le royaume de la justice sur la terre et le royaume de la vérité, tout anxieux surtout de voir notre mystique nous échapper, nous ne pensions dans le secret de nos cœurs qu'à une reprise de l'affaire, à ce que nous nommions entre nous, comme des conjurés, la *reprise*. Nous ne prévoyions pas, hélas, que cette reprise n'en serait que la plus basse dégradation, un détournement total, un détournement grossier de la mystique en politique. Nous en parlions. Lui, dans son

lit, m'en parlait doucement. Je vis rapidement qu'il m'en parlait comme d'une conjuration, mais comme d'une conjuration étrangère, à laquelle il demeurait étranger. De gré, de force? Je lui dis : Mais enfin qu'est-ce qu'ils vont faire. Ils ne vous ont donc pas demandé conseil? Il me répondit doucement : *Ils ont préféré s'adresser à Jaurès.* **Ils sont si contents de faire quelque chose sans moi.**

Ils, c'était tout, c'étaient tous les autres, c'était Dreyfus, qu'il aimait comme un jeune frère.

Il ne fait aucun doute que pour nous la mystique dreyfusiste fut non pas seulement un cas particulier de la mystique chrétienne, mais qu'elle en fut un cas, éminent, une accélération, une crise, temporelle, une sorte d'exemple et de passage que je dirai nécessaire. Comment le nier, à présent que nous sommes à douze et quinze ans de notre jeunesse et qu'enfin nous voyons clair dans notre cœur. Notre dreyfusisme était une religion, je prends le mot dans son sens le plus littéralement exact, une poussée religieuse, une crise religieuse, et je conseillerais même vivement à quiconque voudrait étudier, considérer, connaître un mouvement religieux dans les temps modernes, bien caractérisé, bien délimité, bien taillé, de saisir cet exemple unique. J'ajoute que pour nous, chez nous, en nous ce mouvement religieux était d'essence chrétienne, d'origine

chrétienne, qu'il poussait de souche chrétienne, qu'il coulait de l'antique source. Nous pouvons aujourd'hui nous rendre ce témoignage. La Justice et la Vérité que nous avons tant aimées, à qui nous avons donné tout, notre jeunesse, tout, à qui nous nous sommes donnés tout entiers pendant tout le temps de notre jeunesse n'étaient point des vérités et des justices de concept, elles n'étaient point des justices et des vérités mortes, elles n'étaient point des justices et des vérités de livres et de bibliothèques, elles n'étaient point des justices et des vérités conceptuelles, intellectuelles, des justices et des vérités de parti intellectuel, mais elles étaient organiques, elles étaient chrétiennes, elles n'étaient nullement modernes, elles étaient éternelles et non point temporelles seulement, elles étaient des Justices et des Vérités, *une* Justice et *une* Vérité *vivantes*. Et de tous les sentiments qui ensemble nous poussèrent, dans un tremblement, dans cette crise unique, aujourd'hui nous pouvons avouer que de toutes les passions qui nous poussèrent dans cette ardeur et dans ce bouillonnement, dans ce gonflement et dans ce tumulte, une vertu était au cœur, et que c'était la vertu de charité. Et je ne veux pas rouvrir un ancien débat, aujourd'hui, désormais historique, mais dans nos ennemis, chez nos ennemis, chez nos adversaires d'alors, historiques comme nous, devenus historiques, je vois beaucoup d'intelligence, beaucoup de lucidité même, beaucoup d'acuité : ce qui me frappe le plus, c'est certainement un certain manque de charité. Je ne veux pas anticiper sur ce qui est le propre des *confessions*. Mais il est incontestable que dans tout notre socialisme même il y avait infiniment plus de chris-

tianisme que dans toute la Madeleine ensemble avec Saint-Pierre de Chaillot, et Saint-Philippe du Roule, et Saint-Honoré d'Eylau. Il était essentiellement une religion de la pauvreté temporelle. C'est donc, c'est assurément la religion qui sera jamais la moins célébrée dans les temps modernes. Infiniment, d'infiniment la moins chômée. Nous en avons été marqués si durement, si ineffaçablement, nous en avons reçu une empreinte, une si dure marque, si indélébile que nous en resterons marqués pour toute notre vie temporelle, et pour l'autre. Notre socialisme n'a jamais été ni un socialisme parlementaire ni un socialisme de paroisse riche. Notre christianisme ne sera jamais ni un christianisme parlementaire ni un christianisme de paroisse riche. Nous avions reçu dès lors une telle vocation de la pauvreté, de la misère même, si profonde, si intérieure, et en même temps si historique, si éventuelle, si événementaire que depuis nous n'avons jamais pu nous en tirer, que je commence à croire que nous ne pourrons nous en tirer jamais.

C'est une sorte de vocation.

Une destination.

Ce qui a pu donner le change, c'est que toutes les forces *politiques* de l'Église étaient contre le dreyfusisme. Mais les forces politiques de l'Église ont toujours été contre la mystique. Notamment contre la mystique chrétienne. C'est l'application la plus éminente qu'il y ait jamais eu de cette règle générale que nous posions plus haut.

On pourrait même dire que l'affaire Dreyfus fut un *beau cas* de religion, de mouvement religieux, de com-

mencement, d'origine de religion, un cas rare, peut-être un cas unique.

La mystique dreyfusiste enfin fut pour nous essentiellement une crise de (la) mystique française. Cette affaire fut pour nous et par nous très exactement dans la ligne française. Comme elle avait été très exactement pour nous et par nous dans la ligne chrétienne. Nous-mêmes nous y fûmes très exactement dans la ligne française comme nous y avions été très exactement dans la ligne chrétienne. Nous y fûmes de qualité française comme nous y avions été de qualité chrétienne.

Nous y déployâmes proprement les vertus, les qualités françaises, les vertus de la race : la vaillance claire, la rapidité, la bonne humeur, la constance, la fermeté, un courage opiniâtre, mais de bon ton, de belle tenue, de bonne tenue, fanatique à la fois et mesuré, forcené ensemble et pleinement sensé ; une tristesse gaie, qui est le propre du Français ; un propos délibéré ; une résolution chaude et froide ; une aisance, un renseignement constant ; une docilité et ensemble une révolte constante à l'événement ; une impossibilité organique à consentir à l'injustice, à prendre son parti de rien. Un délié, une finesse de lame. Une acuité de pointe. Il faut dire simplement que nous fûmes des héros. Et plus précisément des héros à la française. (La preuve, c'est que nous ne nous en sommes pas relevés, que nous ne nous en sommes pas retirés). (Toute notre vie peut-être nous serons des demi-soldes).

Il faut bien voir en effet comment la question se posait. La question ne se posait nullement alors, pour nous, de savoir si Dreyfus était innocent ou coupable. Mais de savoir si on aurait ou si on n'aurait pas le courage de le déclarer, de le savoir innocent.

Quand nous écrirons cette *histoire de l'affaire Dreyfus* qui sera proprement les *mémoires d'un dreyfusiste* il y aura lieu d'examiner, d'étudier de très près et nous établirons très attentivement, dans le plus grand détail, ce que je nommerai la *courbe de la croyance publique à l'innocence de Dreyfus*. Cette courbe a subi naturellement les variations les plus extraordinaires. Naturellement aussi les antidreyfusistes ont tout fait pour la faire *monter* et il faut rendre cette justice aux dreyfusistes qu'ils ont généralement tout fait pour la faire *descendre*. Partie des environs de *zéro* en 1894 (la famille et quelques très rares personnes exceptées), on peut dire qu'elle monta, qu'à travers des soubresauts de toute sorte, des fluctuations politiques et historiques comme il ne manque jamais de s'en produire pour ces sortes de courbes elle monta constamment jusqu'au jour où le bateau qui ramenait Dreyfus en France introduisit parmi nous le corps même du débat. Dès lors, malgré les apparences, malgré un palier apparent, malgré une apparence d'horizontalité, en réalité elle commença de baisser lentement, régulièrement. Malgré des fortunes diverses, malgré des apparences de fortunes en réalité elle commença de tomber. Cette descente, cette chute, cette baisse est arrêtée aujourd'hui, on peut croire qu'elle est arrêtée pour toujours, parce qu'elle ne peut guère aller plus avant, tomber plus bas, parce que beaucoup de monde aujourd'hui s'en moquent

totalement, et surtout parce que nous sommes retombés à un certain équilibre, dans un certain équilibre très tentant, très solide, très commun, le même où nous nous étions arrêtés si longtemps à la montée : la France, le monde, l'histoire coupés en deux, en deux partis bien distincts, bien coupés, bien arrêtés, croyant professionnellement, officiellement, l'un à la culpabilité et l'autre à l'innocence, faisant profession de croire l'un à la culpabilité et l'autre à l'innocence. C'est la situation, c'est la position commune, usuelle, familière, pour ainsi dire classique, c'est la situation connue, le monde coupé en deux sur une question. C'est la situation commode, car c'est la situation de guerre, la situation de haine, mutuelle. C'est la situation à laquelle tout le monde est habitué. C'est donc celle qui durera, qui déjà faillit durer pendant la montée de notre courbe, qui s'est retrouvée, qui s'est reçue, qui s'est recueillie elle-même au même niveau dans la descente, qui ne se reperdra plus, qui sera définitive. Avec les amortissements successifs naturellement par la successive arrivée des nouvelles générations ; avec les amortissements croissants et l'extinction finale, l'extinction historique. Ce qu'il y a de remarquable, c'est combien cette situation, ce palier intermédiaire est commode, du pays coupé en deux, combien nous nous y sommes arrêtés complaisamment, commodément, à la montée, comment, combien nous nous y sommes retrouvés aisément, rapidement à la descente. Commodément. Combien nous nous y mouvions aisément, naturellement à la montée, en pleine bataille, combien nous y bataillions aisément, naturellement, comme chez nous, et combien nous nous y sommes même attardés. Et combien au retour, à la descente

nous l'avons retrouvé aisément, combien rapidement nous nous y sommes retrouvés chez nous. Mais ce qui est incontestable c'est que cette courbe, dans ces soubresauts, à l'issue de cette montée atteignit plusieurs fois un *maximum* qui était même un *universum*. Je veux dire que dans ces fluctuations, dans ces agitations, dans cette crise, dans ces sautes, dans ces coups de force et dans ces coups de théâtre il y eut au moins deux ou trois fois quarante-huit heures où *tout* le pays (nos adversaires mêmes et je dis même leurs chefs) crut à l'innocence de Dreyfus. Par exemple, notamment dans ce coup de foudre, instantanément après ce coup de théâtre du colonel Henry au Mont-Valérien (mort ou simulation de mort, assassinat, meurtre, suicide ou simulation de suicide). (Enfin disparition). Comment nous sommes retombés, redescendus de ce *summum*, qui ce jour, qui dans cet éclair paraissait définitivement acquis, comment on nous en a fait redescendre, comment on a ainsi, autant réussi à faire redescendre cette courbe, c'est le secret des politiciens. C'est le secret des politiques. C'est le secret de la politique même. C'est le secret de Dreyfus même, dans la mesure, et elle est totale, où nous quittant il s'est remis tout entier aux mains des politiques. Comment on a réussi à tenir cette gageure, à nous faire tomber de ce *maximum* total, c'est la grande habileté, c'est le secret des politiciens. Comment on perd une bataille qui était gagnée, demandez-le à Jaurès. Aujourd'hui nous sommes condamnés à la contestation, perpétuelle, jusqu'à cet émoussement, cette hébétude, cette oblitération, inévitable, qui vient du temps, des générations suivantes, qu'on nomme proprement l'histoire, la posi-

tion, l'acquisition de l'histoire. Quand nos ennemis, quand nos adversaires nous reprochaient d'être le parti de l'étranger, ils avaient totalement tort, absolument tort sur nous et contre nous (sur notre mystique et contre notre mystique ; ils avaient partiellement raison sur et contre notre État-Major, qui précisément nous masquait à eux, qui faisait même tout ce qu'il pouvait pour nous masquer, devant le monde, et qui y a si parfaitement, si complètement réussi ; ils avaient partiellement raison (peut-être pour un tiers, en quotité), sur et contre nos chefs, sur et contre notre politique, sur et contre nos politiciens, l'adhésion à Hervé et à l'hervéisme, la flatterie pour Hervé et pour l'hervéisme, la lâcheté, le tremblement de Jaurès, la platitude, l'aplatissement devant Hervé et devant le hervéisme, plus que cela l'empressement, la sollicitude empressée pour Hervé et l'hervéisme l'ont bien prouvé) ; mais enfin ils avaient le droit de ne pas nous connaître, dans le fatras de la bataille ils pouvaient à la rigueur, historiquement, à la rigueur historique ils pouvaient ne pas nous connaître ; la Foire sur la Place pouvait leur masquer l'intérieur de la maison ; ils pouvaient ne voir que la parade politique ; mais enfin au pis aller, à l'extrême, à la limite, à l'extrême rigueur quand nos ennemis, quand nos adversaires nous accusaient d'être le parti de l'étranger, ils ne pouvaient jamais que nous faire un tort temporel ; un tort extrême temporel, un tort capital temporel, mais en fin un tort temporel. Ils ne pouvaient pas nous déshonorer. Ils pouvaient nous faire perdre nos biens, ils pouvaient nous faire perdre la liberté, ils pouvaient nous faire perdre la vie, ils pouvaient nous faire perdre la terre même de la patrie. Ils ne pouvaient

pas nous faire perdre l'honneur. Au contraire quand Jaurès, par une suspecte, par une lâche complaisance à tout le hervéisme, et à Hervé lui-même, à Hervé personnellement, d'une part, pour la patrie, laissait dire et laissait faire qu'il fallait renier, trahir et détruire la France ; créant ainsi cette illusion, politique, que le mouvement dreyfusiste était un mouvement antifrançais ; et quand d'autre part, pour la foi, quand mû par les plus bas intérêts électoraux, poussé par la plus lâche, par la plus basse complaisance aux démagogies, aux agitations radicales il disait, il faisait que l'affaire Dreyfus et le dreyfusisme entrassent, comme une partie intégrante, dans la démagogie, dans l'agitation radicale anticléricale, anticatholique, antichrétienne, dans la séparation des Églises et de l'État, dans la loi des Congrégations, waldeckiste, dans la singulière application, dans l'application combiste de cette loi ; créant ainsi cette illusion, politique, que le mouvement dreyfusiste était un mouvement antichrétien ; il ne nous trahissait pas seulement, il ne nous faisait pas seulement dévier, il nous déshonorait. Il ne faut jamais oublier que le combisme, le système combiste, la tyrannie combiste, d'où sont venus tous ces maux, a été une invention de Jaurès, que c'est Jaurès qui par sa détestable force politique, par sa force oratoire, par sa force parlementaire a imposé cette invention, cette tyrannie au pays, cette domination, que lui seul l'a maintenue et a pu la maintenir ; que pendant trois ans et même quatre ans il a été, sous le nom de M. Combes, le véritable maître de la République. « *Quand Jaurès*, disait déjà Bernard-Lazare dans cet admirable dossier, dans cet admirable mémoire, dans cette admirable consultation, datée de

Paris, 6 août 1902, quand on voulait que la loi Waldeck eût un effet global, et qu'elle eût un effet rétroactif, *Quand Jaurès se présente devant nous pour soutenir une œuvre qu'il approuve, à laquelle il veut collaborer, il doit, parce qu'il est Jaurès, parce qu'il a été notre compagnon dans une bataille qui n'est pas finie*, (ce qu'il y avait d'admirable en effet, même au point de vue politique, au seul point de vue politique, et Bernard-Lazare, avec sa grande lucidité *politique*, l'avait aperçu instantanément, c'était qu'on n'avait même pas attendu la fin de l'affaire Dreyfus, la conclusion pour opérer la contamination, la dégénération, le déshonneur, la déviation, la dégradation de mystique en politique, mais c'était entre les deux affaires Dreyfus même que l'on se préparait à la commettre, à l'accomplir, avant même d'avoir liquidé l'affaire, au moment même où on se préparait à la rouvrir, à la reprendre), (c'est-à-dire qu'on avait commencé d'opérer la dégénération de mystique en politique au moment même où l'on se préparait à faire appel de nouveau à toutes les forces, aux forces incalculables de la mystique.

C'est pour cela que nos politiciens, que nos politiques furent les derniers des criminels, qu'ils furent des criminels au deuxième degré. S'ils n'avaient fait que leur politique, pour ainsi dire professionnellement, s'ils n'avaient fait qu'exercer leur métier de politiciens, ils pouvaient n'être coupables qu'au premier degré, criminels qu'au premier degré. Mais ils voulaient en même temps conserver tous les avantages de la mystique. Et c'est cela très précisément qui constitue le deuxième degré. Ils voulaient bien en même temps trahir la mystique et en même temps non pas seulement s'en réclamer, non pas

seulement s'en revêtir et s'en servir et apparaître avec mais continuer à l'exciter. Ils voulaient, ils entendaient jouer le double jeu, ils voulaient jouer ensemble les deux jeux contraires, et le mystique, et le politique, qui, exclut le mystique, ils se préparaient à jouer le double jeu, ils entendaient jouer ensemble de *leur* politique et de *notre* mystique, cumuler les avantages de leur politique et de notre mystique, s'avantager ensemble de leur politique et de notre mystique, jouer toujours ensemble le temporel et l'éternel.

Jouer le temporel avec les puissants de ce monde et en même temps faire appel à la mystique et à l'argent des pauvres gens, puiser toujours dans le cœur et dans la bourse des pauvres gens.

C'est ce qui fait que la responsabilité de Jaurès dans ce crime, dans ce double crime, dans ce crime au deuxième degré est culminante. Lui entre tous, lui au chef de l'opération il était un politicien comme les autres, pire que les autres, un retors entre les retors, un fourbe entre les fourbes ; mais lui il faisait semblant de n'être pas un politicien. De là sa nocivité culminante. De là sa responsabilité culminante. Quand les nationalistes, professionnels, disaient que nous étions *le parti de l'étranger*, ils ne pouvaient que nous calomnier, ils ne pouvaient que nous faire un tort temporel, à la limite un tort temporel limite, à l'extrême un tort temporel extrême. Quand Jaurès au contraire parlait pour nous, s'avouait pour nous, quand à ce titre, à notre titre, il intercalait le dreyfusisme et l'affaire Dreyfus d'une part dans l'antipatriotisme, politique, dans l'antipatriotisme hervéiste, dans la politique antipatriotique, hervéiste, dans l'agitation, dans la déma-

gogie antipatriotique, hervéiste, quand il l'intercalait d'autre part dans cette autre démagogie politique, dans la démagogie antichrétienne, il atteignait, il touchait, il blessait au cœur le dreyfusisme même.

Ce qui fait à Jaurès dans ce double crime, dans ce crime au deuxième degré, une responsabilité culminante, c'est que lui entre tous il était un politique, un politicien comme les autres et que lui il disait qu'il était un mystique. Il me chicanerait naturellement sur ce mot, car c'est un homme de marchandage, et le plus maquignon que je connaisse. Mais il sait très bien ce que nous voulons dire.

Par son passé universitaire, intellectuel, par son commencement de carrière universitaire, intellectuelle, par ses relations, par tout son ton, par le grand nombre, par le faisceau d'amitiés *ardentes* qui montaient vers lui et qu'il encourageait, complaisamment, qu'il excitait constamment à monter vers lui, amitiés de pauvres, de petites gens, de professeurs, de nous, et qu'il récapitulait pour ainsi dire en lui, qu'il ramassait comme un foyer ramasse un faisceau de lumière et de chaleur, Jaurès faisait figure d'une sorte de professeur délégué dans la politique, mais qui n'était pas politique, d'un intellectuel, d'un philosophe (dans ce temps-là tous les agrégés de philosophie étaient philosophes, comme aujourd'hui ils sont tous sociologues). D'un homme qui travaillait, qui savait ce que c'est que de travailler. Qui avait un métier. Il faisait essentiellement figure d'un impolitique, d'un homme qui était comme chargé de nous représenter, de nous transmettre dans la politique. Au contraire c'était un politicien qui avait fait semblant d'être un professeur,

qui avait fait semblant d'être un intellectuel, qui avait fait semblant de travailler et de savoir travailler, d'avoir un métier, qui avait fait semblant d'être des nôtres, qui avait fait semblant de tout. Quand les politiciens, quand ceux qui font métier et profession de la politique font leur métier, exercent leur profession, quand ils jouent, quand ils fonctionnent professionnellement, officiellement, sous leur nom, ceux qui sont connus comme tels, il n'y a rien à dire. Mais quand ceux qui font métier et profession d'être impolitiques font, sous ce nom, de la politique, il y a le double crime de ce détournement perpétuel. Faire de la politique et la nommer politique, c'est bien. Faire de la politique et la nommer mystique, prendre de la mystique et en faire de la politique, c'est un détournement inexpiable. Voler les pauvres, c'est voler deux fois. Tromper les simples, c'est tromper deux fois. Voler ce qu'il y a de plus cher, la croyance. La confidence. La confiance. Et Dieu sait si nous étions des âmes simples, des pauvres gens, des petites gens. C'est bien ce qui les fait rire aujourd'hui. *Quels sont*, dit-il, *quels sont ces imbéciles qui croyaient ce que je disais?* Qu'il se rassure, qu'il attende. Les vies sont longues, les mouvements contraires, qu'il ne nous tombe jamais dans les mains. Il ne rirait peut-être pas toujours.

Quoi de plus poignant que ce témoignage, que cette adjuration de Bernard-Lazare condamné, de Bernard-Lazare destiné, quoi de plus redoutable que ce témoignage, redoutable par sa mesure même. *Quand Jaurès,*

écrivait Bernard-Lazare, *se présente devant nous pour soutenir une œuvre qu'il approuve, à laquelle il veut collaborer, il doit, parce qu'il est Jaurès, parce qu'il a été notre compagnon dans une bataille qui n'est pas finie, nous donner d'autres raisons que des raisons théologiques.* (Il voyait très nettement combien il y avait de théologie grossière dans Jaurès, dans toute cette *mentalité* moderne, dans ce radicalisme politique et parlementaire, dans cette pseudométaphysique, dans cette pseudophilosophie, dans cette sociologie.) *Or c'est une raison théologique que de nous dire :* « (Ici je préviens que c'est du Jaurès, cité par Bernard-Lazare) : « *Il y a des crimes politiques et sociaux qui se payent, et le grand crime collectif commis par l'Église contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et contre la République, va enfin recevoir son juste salaire. Ce n'est pas en vain qu'elle a révolté les consciences par sa complicité avec le faux, le parjure et la trahison.* » (Fin du Jaurès, de la citation de Jaurès.) Bernard-Lazare disait plus simplement : *On ne peut pas embêter des hommes parce qu'ils font leur prière.* Il les avait, celui-là, les mœurs de la liberté. Il avait la liberté dans la peau ; dans la moelle et dans le sang ; dans les vertèbres. Non point, non plus, une liberté intellectuelle et conceptuelle, une liberté livresque, une liberté toute faite, une liberté de bibliothèque. Une liberté d'enregistrement. Mais une liberté, aussi, de source, une liberté toute organique et vivante. Je n'ai jamais vu un homme croire, à ce point, avoir à ce point la certitude, avoir conscience à ce point qu'une conscience d'homme était un absolu, un invincible, un éternel, un libre, qu'elle s'opposait victorieuse, éternel-

lement triomphante, à toutes les grandeurs de la terre. *Il ne faut pas recevoir des justifications semblables*, écrivait encore Bernard-Lazare, *même et surtout quand elles sont données par Jaurès, car, au-dessous, d'autres sont prêts à les interpréter dans un sens pire, à en tirer des conséquences* **redoutables pour la liberté**. Il énumérait, sur quelques exemples éclatants, dans un style éclatant, coupant, bref, quelques-unes de ces antinomies, les capitales, quelques-uns de ces antagonismes. Il le prévoyait, Bernus, et la *résistance du peuple polonais aux exactions de la germanisation prussienne*. Dès lors il écrivait en effet, et ces paroles sont claires, elles sont capitales, elles sont actuelles comme au premier jour : *Si nous n'y prenons garde, demain on nous mettra en demeure d'applaudir le gendarme français qui prendra l'enfant par le bras pour l'obliger à entrer dans l'école laïque, tandis que nous devrons réprouver le gendarme prussien contraignant l'écolier polonais de Wreschen*. Voilà l'homme, voilà l'ami que nous avons perdu. Il écrivait encore, et ces paroles sont à considérer, elles sont à méditer aujourd'hui comme hier, aujourd'hui comme alors, elles seront à méditer toujours, car elles sont d'une hauteur de vues, d'une portée incalculable : « *Que demain on nous propose les moyens de résoudre la question de l'enseignement et nous les discuterons. Dès aujourd'hui on peut dire que le monopole universitaire n'en est pas la solution.* **Nous nous refuserons aussi bien à accepter les dogmes formulés par l'État enseignant, que les dogmes formulés par l'Église. Nous n'avons pas plus confiance en l'Université qu'en la Congrégation.** » Mais il faut que je m'arrête

de citer. Je ne peux pourtant pas citer toute cette admirable *consultation*, citer tout un cahier dans un cahier, refaire les cahiers dans les cahiers, mettre tout le III-21 dans le XI-12.

Voilà l'homme, voilà l'ami que nous avons perdu. Pour un tel homme nous ne ferons jamais une apologie, nous ne souffrirons jamais qu'on en fasse une.

Ce sont de tels hommes qui comptent, et qui comptent seuls. C'est nous qui comptons, seuls. Non seulement les autres n'ont point à parler pour nous. Mais c'est nous qui avons à parler, pour tout.

Il fut un héros et en outre il eut de grandes parties de sainteté. Et avec lui nous fûmes, obscurément, des héros.

Comment ne pas noter dans les quelques mots que nous avons cités, dans ces quelques phrases seulement que nous avons rapportées, je ne me retiens pas de noter non pas seulement ce sens de la liberté, et cette aisance dans la liberté, dans le maniement de la liberté, mais ce sens beaucoup plus curieux, beaucoup plus imprévu, apparemment plus imprévu, de la théologie, cet avertissement de la théologie. Instantanément il la voyait poindre partout où en effet elle point, elle-même ou quelque imitation, quelque contrefaçon, elle-même ou contrefaite.

Comment ne pas noter aussi son exact, son parfait, son réel internationalisme, Israël excepté, l'exactitude, l'aisance, l'allant de soi de son internationalisme, qui était beaucoup trop simple, beaucoup trop naturel, nullement appris, nullement forcé, nullement livresque, beaucoup trop aisé, beaucoup trop allant de soi pour jamais

être un antinationalisme. Quand il parlait des Polonais pour les Bretons, ce n'était point un amusement, un rapprochement piquant. Ce n'était point un jeu d'esprit et pour jouer un bon tour. C'était naturellement qu'il voyait sur le même plan les Bretons et les Polonais. Il voyait vraiment la Chrétienté comme l'Islam, ce que nul de nous, même ceux qui le voudraient le plus, ne peut obtenir. Parce qu'il était bien réellement également en dehors des deux. Vue, angle de regard que nul de nous ne peut obtenir. Au moment où on faisait, même et peut-être surtout autour de lui, tout ce que l'on pouvait humainement pour évincer ses Juifs de Roumanie, par politique pour ne pas compromettre, pour ne pas charger le mouvement arménien, et qu'il y voyait très clair, dans cet assourdissement, un vieil ami de Quartier venait de le quitter. Il me dit doucement, haussant doucement les épaules, comme il faisait, me le montrant pour ainsi dire des épaules, par dessus le haut de ses épaules : *Il veut encore me rouler avec ses Arméniens. C'est toujours la même chose. Ils en...treprennent le Grand Turc parce qu'il est Turc et ils ne veulent pas qu'on dise un mot du roi de Roumanie parce qu'il est chrétien.* C'est toujours la collusion de la chrétienté.

Comment ne pas noter enfin comme c'est bien écrit, posé, mesuré, clair, noble, *français. Il ne faut pas recevoir des justifications semblables.* Une certaine proposition, un certain propos. Une certaine délibération. Un certain ton, une certaine résonance cartésienne même.

Apologie pour Bernard-Lazare. — Nourris, abreuvés

de notre mystique, la déformant, la dégradant aussitôt, la détournant instantanément en politique nos politiciens, Jaurès en tête, Jaurès le premier, créèrent cette double illusion, politique, premièrement que le dreyfusisme était antichrétien, deuxièmement qu'il était antifrançais. Il faut s'arrêter quelques instants à la deuxième.

Notre socialisme même, notre socialisme antécédent, à peine ai-je besoin de le dire, n'était nullement antifrançais, nullement antipatriote, nullement *anti*national. Il était essentiellement et rigoureusement, exactement *inter*national. Théoriquement il n'était nullement antinationaliste. Il était exactement internationaliste. Loin d'atténuer, loin d'effacer le peuple, au contraire il l'exaltait, il l'assainissait. Loin d'affaiblir, ou d'atténuer, loin d'effacer la nation, au contraire il l'exaltait, il l'assainissait. Notre thèse était au contraire, et elle est encore, que c'est au contraire la bourgeoisie, le bourgeoisisme, le capitalisme bourgeois, le sabotage capitaliste et bourgeois qui oblitère la nation et le peuple. Il faut bien penser qu'il n'y avait rien de commun entre le socialisme d'alors, notre socialisme, et ce que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom. Ici encore la politique a fait son œuvre, et nulle part autant qu'ici la politique n'a *défait*, dénaturé la mystique. La politique, je dis la politique des politiques, professionnels, des politiciens, des politiques parlementaires. Mais plus encore, sans aucun doute, par l'invention, par l'intervention, par l'intercalation du sabotage, qui est une invention politique, au même titre que le vote, *plus*

encore que le vote, pire, je veux dire plus politique, plus profondément politique, plus encore sans aucun doute les antipolitiques professionnels, les antipoliticiens, les syndicalistes, les antipolitiques antiparlementaires. Nous pensions alors, nous pensons toujours, mais il y a quinze ans tout le monde pensait comme nous, pensait avec nous, ou affectait de penser avec nous, il n'y avait sur ce point, sur ce principe même pas l'ombre d'une hésitation, pas l'ombre d'un débat. Il est de toute évidence que ce sont les bourgeois et les capitalistes qui ont commencé. Je veux dire que les bourgeois et les capitalistes ont cessé de faire leur office, social, avant les ouvriers le leur, et longtemps avant. Il ne fait aucun doute que le sabotage d'en haut est de beaucoup antérieur au sabotage d'en bas, que le sabotage bourgeois et capitaliste est antérieur, et de beaucoup, au sabotage ouvrier ; que les bourgeois et les capitalistes ont cessé d'aimer le travail bourgeois et capitaliste longtemps avant que les ouvriers eussent cessé d'aimer le travail ouvrier. C'est exactement dans cet ordre, en commençant par les bourgeois et les capitalistes, que s'est produite cette désaffection générale du travail qui est la tare la plus profonde, la tare centrale du monde moderne. Telle étant la situation générale du monde moderne, il ne s'agissait point, comme nos politiciens syndicalistes l'ont inventé, d'inventer, d'*ajouter* un désordre ouvrier au désordre bourgeois, un sabotage ouvrier au sabotage bourgeois et capitaliste. Il s'agissait *au contraire*, notre socialisme était essentiellement et en outre officiellement une théorie, générale, une doctrine, une méthode générale, une philosophie de l'organisation et de la réorganisation du travail, de la *restauration* du travail.

Notre socialisme était essentiellement et en outre officiellement une restauration, et même une restauration générale, une restauration universelle. Nul alors ne le contestait. Mais depuis quinze ans les politiciens ont marché. Les doubles politiciens, les politiciens propres et les antipoliticiens. Les politiciens ont passé. Il s'agissait au contraire d'une restauration générale, d'une restauration totale, d'une restauration universelle *en commençant par le monde ouvrier*. Il s'agissait d'une restauration totale fondée sur une restauration préalable du monde ouvrier ; sur une restauration totale préalable du monde ouvrier. Il s'agissait très exactement, et nul alors ne le contestait, tous au contraire l'enseignaient, tous le déclaraient, il s'agissait au contraire d'effectuer un assainissement général du monde ouvrier, une réfection, un assainissement moléculaire, organique, et commençant par cet assainissement de proche en proche un assainissement de toute la cité. C'était déjà cette morale, cette méthode, générale, cette philosophie des producteurs qui devait trouver en M. Sorel, moraliste et philosophe, son expression la plus haute, son expression définitive. J'ajoute même que ce ne pouvait être que cela.

Et qu'il ne pouvait nullement, aucunement être question que ce fût rien d'autre. Disons-le ; pour le philosophe, pour tout homme philosophant notre socialisme était et n'était pas moins qu'une religion du salut temporel. Et aujourd'hui encore il n'est pas moins que cela. Nous ne cherchions pas moins que le salut temporel de l'humanité par l'assainissement du monde ouvrier, par l'assainissement du travail et du monde du travail, par la restauration du travail et de la dignité

du travail, par un assainissement, par une réfection organique, moléculaire du monde du travail, et par lui pe tout le monde économique, industriel. C'est ce que nous nommons le monde industriel, opposé au monde intellectuel et au monde politique, au monde scolaire et au monde parlementaire; c'est ce que nous nommons *l'économie;* la morale des producteurs; la morale industrielle; le monde des producteurs; le monde économique; le monde ouvrier; la structure (organique, moléculaire) économique, industrielle; c'est ce que nous nommons l'industrie, le régime industriel; c'est ce que nous nommons le régime de la production industrielle. Le monde intellectuel et le monde politique au contraire, le monde scolaire et le monde parlementaire vont ensemble. Par la restauration des mœurs industrielles, par l'assainissement de l'atelier industriel nous n'espérions pas moins, nous ne cherchions pas moins que le salut temporel de l'humanité. Ceux-là seuls s'en moqueront qui ne veulent pas voir que le christianisme même, qui est la religion du salut éternel, est embourbé dans cette boue, dans la boue des mauvaises mœurs économiques, industrielles; que lui-même il n'en sortira point, qu'il ne s'en tirera point à moins d'une révolution économique, industrielle; qu'enfin il n'y a point de lieu de perdition mieux fait, mieux aménagé, mieux outillé pour ainsi dire, qu'il n'y a point d'outil de perdition mieux adapté que l'atelier moderne.

Et que toutes les difficultés de l'Église viennent de là, toutes ses difficultés réelles, profondes, populaires : de ce que, malgré quelques prétendues œuvres ouvrières,

sous le masque de quelques prétendues œuvres ouvrières et de quelques prétendus ouvriers catholiques, de ce que l'atelier lui est fermé, et de ce qu'elle est fermée à l'atelier; de ce qu'elle est devenue dans le monde moderne, subissant, elle aussi, une modernisation, presque uniquement la religion des riches et ainsi qu'elle n'est plus socialement si je puis dire la communion des fidèles. Toute la faiblesse, et peut-être faut-il dire la faiblesse croissante de l'Église dans le monde moderne vient non pas comme on le croit de ce que la Science aurait monté contre la Religion des systèmes soi-disant invincibles, non pas de ce que la Science aurait découvert, aurait trouvé contre la Religion des arguments, des raisonnements censément victorieux, mais de ce que ce qui reste du monde chrétien socialement manque aujourd'hui profondément de charité. Ce n'est point du tout le raisonnement qui manque. C'est la charité. Tous ces raisonnements, tous ces systèmes, tous ces arguments pseudoscientifiques ne seraient rien, ne pèseraient pas lourd s'il y avait une once de charité. Tous ces airs de tête ne porteraient pas loin si la chrétienté était restée ce qu'elle était, une communion, si le christianisme était resté ce qu'il était, une religion du cœur. C'est une des raisons pour lesquelles les modernes n'entendent rien au christianisme, au vrai, au réel, à l'histoire vraie, réelle du christianisme, et à ce que c'était réellement que la chrétienté. (Et combien de chrétiens y entendent encore. Combien de chrétiens, sur ce point même, sur ce point aussi, ne sont-ils pas modernes.) Ils croient, quand ils sont sincères, il y en a, ils croient que le christianisme fut toujours moderne, c'est-à-dire, exactement, qu'il

fut toujours comme ils voient qu'il est dans le monde moderne, où il n'y a plus de chrétienté, au sens où il y en avait une. Ainsi dans le monde moderne tout est moderne, quoi qu'on en ait, et c'est sans doute le plus beau coup du modernisme et du monde moderne que d'avoir en beaucoup de sens, presque en tous les sens, rendu moderne le christianisme même, l'Église et ce qu'il y avait encore de chrétienté. C'est ainsi que quand il y a une éclipse, tout le monde est à l'ombre. Tout ce qui passe dans un âge de l'humanité, par une époque, dans une période, dans une zone, tout ce qui est dans un monde, tout ce qui a été placé dans une place, dans un temps, dans un monde, tout ce qui est situé dans une certaine situation, temporelle, dans un monde, temporel, en reçoit la teinte, en porte l'ombre. On fait beaucoup de bruit d'un certain modernisme intellectuel qui n'est pas même une hérésie, qui est une sorte de pauvreté intellectuelle moderne, un résidu, une lie, un fond de cuve, un bas de cuvée, un fond de tonneau, un appauvrissement intellectuel moderne à l'usage des modernes des anciennes grandes hérésies. Cette pauvreté n'eût exercé aucuns ravages, elle eût été purement risible si les voies ne lui avaient point été préparées, s'il n'y avait point ce grand modernisme du cœur, ce grave, cet infiniment grave modernisme de la charité. Si les voies ne lui avaient point été préparées par ce modernisme du cœur et de la charité. C'est par lui que l'Église dans le monde moderne, que dans le monde moderne la chrétienté n'est plus peuple, ce qu'elle était, qu'elle ne l'est plus aucunement ; qu'ainsi elle n'est plus socialement un peuple, un immense peuple, une race, immense ; que le christianisme n'est plus socialement la religion des pro-

fondeurs, une religion peuple, la religion de tout un peuple, temporel, éternel, une religion enracinée aux plus grandes profondeurs temporelles mêmes, la religion d'une race, de toute une race temporelle, de toute une race éternelle, mais qu'il n'est plus socialement qu'une religion de bourgeois, une religion de riches, une espèce de religion supérieure pour classes supérieures de la société, de la nation, une misérable sorte de religion distinguée pour gens censément distingués; par conséquent tout ce qu'il y a de plus superficiel, de plus officiel en un certain sens, de moins profond; de plus inexistant; tout ce qu'il y a de plus pauvrement, de plus misérablement formel; et d'autre part et surtout tout ce qu'il y a de plus contraire à son institution; à la sainteté, à la pauvreté, à la forme même la plus formelle de son institution. A la vertu, à la lettre et à l'esprit de son institution. De sa propre institution. Il suffit de se reporter au moindre texte des Évangiles.

Il suffit de se reporter à tout ce que d'un seul tenant il vaut mieux nommer l'Évangile.

C'est cette pauvreté, cette misère spirituelle et cette richesse temporelle qui a tout fait, qui a fait le mal. C'est ce modernisme du cœur, ce modernisme de la charité qui a fait la défaillance, la déchéance, dans l'Église, dans le christianisme, dans la chrétienté même qui a fait la dégradation de la mystique en politique.

On mène aujourd'hui grand bruit, je vois qu'on fait

un grand état de ce que depuis la séparation le catholicisme, le christianisme n'est plus la religion officielle, la religion d(e l)'État, de ce que, ainsi, l'Église est libre. Et on a raison en un certain sens. La position de l'Église est évidemment tout autre, tout à fait autre sous le nouveau régime. Sous toutes les duretés de la liberté, d'une certaine pauvreté, l'Église est autrement elle-même sous le nouveau régime. Jamais on n'obtiendra sous le nouveau régime des évêques aussi mauvais que les évêques concordataires. Mais il ne faut point exagérer non plus. Il ne faut pas se dissimuler que si l'Église a cessé de faire la religion officielle de l'État, elle n'a point cessé de faire la religion officielle de la bourgeoisie de l'État. Elle a perdu, elle a laissé politiquement, mais elle n'a guère perdu, elle n'a guère laissé socialement toutes les charges de servitude qui lui venaient de son officialité. C'est pour cela qu'il ne faut pas triompher. C'est pour cela que l'atelier lui est fermé, et qu'elle est fermée à l'atelier. Elle fait, elle est la religion officielle, la religion formelle du riche. Voilà ce que le peuple, obscurément ou formellement, très assurément sent très bien. Voilà ce qu'il voit. Elle n'est donc rien, voilà pourquoi elle n'est rien. Et surtout et elle n'est rien de ce qu'elle était, et elle est, devenue, tout ce qu'il y a de plus contraire à elle-même, tout ce qu'il y a de plus contraire à son institution. Et elle ne se rouvrira point l'atelier, et elle ne se rouvrira point le peuple à moins que de faire, elle aussi, elle comme tout le monde, à moins que de *faire les frais* d'une révolution économique, d'une révolution sociale, d'une révolution industrielle, pour dire le mot d'une révolution *temporelle* pour le salut *éternel*. Telle est, éternelle-

ment, temporellement, (éternellement temporellement et temporellement éternellement), le mystérieux assujettissement de l'éternel même au temporel. Telle est proprement l'inscription de l'éternel même dans le temporel. Il faut faire les frais économiques, les frais sociaux, les frais industriels, *les frais temporels*. Nul ne s'y peut soustraire, non pas même l'éternel, non pas même le spirituel, non pas même la vie intérieure. C'est pour cela que notre socialisme n'était pas si bête, et qu'il était profondément chrétien.

C'est pour cela que lorsqu'on leur met sous les yeux la vieille chrétienté, quand on les met en face de ce que c'était dans la réalité qu'une paroisse chrétienne, une paroisse française au commencement du quinzième siècle, du temps qu'il y avait des paroisses françaises, quand on leur montre, quand on leur fait voir ce que c'était dans la réalité que la chrétienté, du temps qu'il y avait une chrétienté, ce que c'était qu'une grande sainte, la plus grande peut-être de toutes, du temps qu'il y avait une sainteté, du temps qu'il y avait une *charité*, du temps qu'il y avait des saintes et des saints, tout un peuple chrétien, tout un monde chrétien, tout un peuple, tout un monde de saints et de pécheurs, aussitôt quelques-uns de nos catholiques modernes, modernes à leur insu, mais profondément modernes, jusque dans les moelles, intellectuels à leur insu et qui se vantent de ne pas l'être, intellectuels tout de même, profondément intellectuels, intellectuels jusqu'aux moelles, bourgeois et fils de bourgeois, rentiers et fils de rentiers, pensionnés du gouvernement, pensionnés de l'État, fonctionnaires, pensionnés des autres,

des autres citoyens, des autres électeurs, des autres contribuables, et qui fort ingénieusement ont préalablement fait inscrire sur le Grand Livre de la Dette Publique les assurances d'ailleurs modestes de leur pain quotidien, ainsi armés quelques-uns de ces contemporains catholiques, devant une soudaine révélation de l'antique, de la vieille, de la chrétienté ancienne se hâtent de pousser quelques cris, comme de pudeur outragée. Dans un besoin ils renieraient Joinville, comme trop grossier, comme trop peuple. *Le sire* de Joinville. Ils renieraient peut-être bien saint Louis. Comme trop roi de France.

Il faut faire les frais temporels. C'est-à-dire que nul, fût-ce l'Église, fût-ce n'importe quelle puissance spirituelle, ne s'en tirera à moins d'une révolution temporelle, d'une révolution économique, d'une révolution sociale. D'une révolution industrielle. A moins de payer cela. Pour ne pas payer, pour ne pas les faire un singulier concert s'est accordé, une singulière collusion s'est instituée, s'est jouée, se joue entre l'Église et le parti intellectuel. Ce serait même amusant, ce serait risible si ce n'était aussi profondément triste. Ce concert, cette collusion consiste à décaler, à déplacer le débat, le terrain même du débat. L'objet du débat. A dissimuler dans un coin le modernisme du cœur, le modernisme de la charité pour mettre en valeur, en fausse valeur, en lumière, en fausse lumière, pour mettre en surface, en vue, dans toute la surface le modernisme intellectuel, l'appareil du modernisme intellectuel, le solennel, le glorieux appareil. Ainsi tout le monde y gagne, car ça ne coûte plus rien, ça ne

coûte plus aucune révolution économique, industrielle, sociale, temporelle, et nos bourgeois de l'un et l'autre côté, nos capitalistes de l'un et l'autre bord, de l'une et l'autre confession, les cléricaux et les radicaux, les cléricaux radicaux et les radicaux cléricaux, les intellectuels et les clercs, les intellectuels clercs et les clercs intellectuels ne veulent rien tant, ne veulent que ceci : *ne pas payer*. Ne point faire de frais. Ne point faire les frais. Ne point lâcher les cordons de la bourse. On me pardonnera cette expression grossière. Mais il en faut une, il la faut dans cette situation grossière. Concert merveilleux, merveilleuse collusion. Tout le monde y gagne tout. Non seulement que ça ne coûte rien, mais aussi, en surplus, naturellement la gloire, qui ne vient jamais qu'à ceux qui la méritent. Tout le monde y trouve son compte, et même le nôtre. Une fois de plus deux partis contraires sont d'accord, se sont trouvés, se sont mis d'accord non pas seulement pour fausser le débat qui les divise ou paraît les diviser, mais pour fausser, pour transporter le terrain même du débat là où le débat leur sera le plus avantageux, leur coûtera le moins cher à l'un et à l'autre, poussés par la seule considération de leurs intérêts temporels. L'opération consiste à effacer, à tenir dans l'ombre cet effrayant modernisme du cœur et à mettre en première place, en seule place, le modernisme intellectuel, à tout attribuer, tout ce qui se passe, à la feinte toute-puissance, à l'effrayante, à la censément effrayante puissance du modernisme intellectuel. C'est un décalage, une substitution, un transfert, un transport, une transposition merveilleuse. Un déplacement perfectionné. Les intellectuels sont enchantés. *Voyez*, s'écrient-ils, *comme*

nous sommes puissants. Nous en avons une tête. Nous avons trouvé des arguments, des raisonnements si extraordinaires que par ces seuls raisonnements nous avons ébranlé la foi. La preuve que c'est vrai, **c'est que ce sont les curés qui le disent.** Et les curés ensemble et les bons bourgeois cléricaux, censés catholiques, prétendus chrétiens, oublieux des anathèmes sur le riche, des effrayantes réprobations sur l'argent dont l'Évangile est comme saturé, moelleusement assis dans la paix du cœur, dans la paix sociale, tous nos bons bourgeois se récrient : *Tout ça aussi*, se récrient-ils, *c'est de la faute à ces sacrés professeurs, qui ont inventé, qui ont trouvé des arguments, des raisonnements si extraordinaires. La preuve que c'est vrai,* **c'est que c'est nous, curés, qui le disent.** Alors ça va bien, et non seulement tout le monde est en République, mais tout le monde est content. Les porte-monnaies restent dans les poches, et les argents restent dans les porte-monnaies. On ne met pas la main au porte-monnaie. C'est l'essentiel. Mais je le redis en vérité, tous ces raisonnements ne pèseraient pas lourd, s'il y avait une once de charité.

Le monde clérical bourgeois affecte de croire que ce sont les raisonnements, que c'est le modernisme cérébral qui est important uniquement pour n'avoir point à dépenser une révolution industrielle, une révolution économique.

Tel étant notre socialisme, et cela ne faisait alors

aucun secret, comme cela ne faisait aucun doute, il est évident que non seulement il ne portait aucune atteinte et ne pouvait porter aucune atteinte aux droits légitimes des nations, mais qu'étant, que faisant un assainissement général, et par cela même, en dedans de cela même un assainissement du nationalisme et de la nation même, il servait, il sauvait les intérêts les plus essentiels, les droits les plus légitimes des peuples. Les droits, les intérêts les plus sacrés. Et qu'il n'y avait que lui qui le faisait. Ce n'était point violer, effacer les nations et les peuples, ce n'était point les fausser, les violenter, les oblitérer, les forcer, leur donner une entorse, mais au contraire, que de travailler à remplacer d'une substitution, d'un remplacement organique, moléculaire, un champ clos, une concurrence anarchique de peuples forcenés, frénétiques, par une forêt saine, par une forêt grandissante de peuples prospères, par tout un peuple de peuples florissants. Montants dans leur sève, dans leur essence, dans la droiture et la lignée de leur végétale race, libres de l'écrasement des servitudes économiques, libres de la corruption organique, moléculaire des mauvaises mœurs industrielles. Ce n'était point annuler les nations et les peuples. Au contraire c'était les fonder, les asseoir enfin, les faire naître, les faire et les laisser pousser. C'était les *faire*. Nous avions dès lors la certitude, que nous avons, que le monde souffre infiniment plus du sabotage bourgeois et capitaliste que du sabotage ouvrier. Non seulement c'est le sabotage bourgeois et capitaliste qui a commencé, mais il est devenu rapidement presque total. Et il est si je puis dire entré dans le monde bourgeois comme une seconde race. Il est fort loin au contraire d'avoir pénétré aussi pro-

fondément dans le monde ouvrier, à cette profondeur, aussi totalement. Et surtout il n'y est pas du tout le même. Il est fort loin d'y être entré comme une race. Contrairement à ce que l'on croit généralement, à ce que croient communément les écrivains, les publicistes, les sociologues, qui sont des intellectuels et des bourgeois, le sabotage dans le monde ouvrier ne vient pas des profondeurs du monde ouvrier; il ne vient pas du monde ouvrier lui-même. Il n'est point ouvrier. Il est, essentiellement, bourgeois. Il ne vient pas du bas, par une remontée des boues, des bas-fonds ouvriers. Il vient du haut. C'est le socialisme qui seul pouvait l'éviter, éviter cette contamination. C'est le sabotage bourgeois, le même, le seul, qui par contamination de proche en proche descend par nappes horizontales dans le monde ouvrier. Ce n'est point le monde ouvrier qui exaspère des vices propres. C'est le monde ouvrier qui s'embourgeoise graduellement. Contrairement à ce que l'on croit, le sabotage n'est point inné, né dans le monde ouvrier. Il y est appris. Il y est enseigné dogmatiquement, intellectuellement, comme une invention étrangère. C'est une invention bourgeoise, une invention politique, parlementaire, essentiellement intellectuelle, qui pénètre par contamination et enseignement, intellectuel, par en haut dans le monde ouvrier. Elle y rencontre des résistances qu'elle n'avait jamais rencontrées dans le monde bourgeois. Elle n'y a point bataille gagnée. Elle n'y a point ville prise. Elle y est, somme toute, artificielle. Elle s'y heurte à des résistances imprévues, à des résistances d'une profondeur incroyable, à cet amour séculaire du travail qui enrichissait le cœur laborieux. Le monde bourgeois et capitaliste est presque tout entier, pour

ainsi dire tout entier consacré au plaisir. On trouverait encore un très grand nombre d'ouvriers, et non pas seulement des vieux qui *aiment* le travail.

Tel étant notre socialisme, il est évident qu'il était, qu'il faisait un assainissement de la nation et du peuple, un renforcemeut encore inconnu, une prospérité, une floraison, une fructification. Bien loin d'en conjurer, d'en conspirer la perte. Nous avions déjà la certitude, que nous avons, que le peuple qui entrerait le premier dans cette voie, qui aurait cet honneur, qui aurait ce courage, et en un sens cette habileté, en recevrait une telle force, une telle prospérité organique et moléculaire, constitutionnelle, histologique, un tel renforcement, un tel accroissement, un tel assainissement de tous les ordres de sa force que non seulement il marcherait à la tête des peuples, mais qu'il n'aurait plus rien à redouter jamais, ni dans le présent ni dans l'avenir, ni de ses concurrents économiques, industriels, commerciaux, ni de ses concurrents militaires.

Ainsi l'embourgeoisement par le sabotage suit une marche exactement inverse de celle que nous voulions suivre. Et faire suivre. Nous voulions qu'un assainissement du monde ouvrier, remontant de proche en proche, assainît le monde bourgeois et ainsi toute la société, toute la cité même. Et il s'est produit au contraire, en fait il s'est produit qu'une démoralisation du

monde bourgeois, en matière économique, en matière industrielle et en toute autre matière, dans l'ordre du travail et dans tout autre ordre, descendant de proche en proche, a démoralisé le monde ouvrier, et ainsi toute la société, la cité même. Loin d'ajouter, de vouloir ajouter un désordre à un désordre, nous voulions instaurer, restaurer un ordre, un ordre nouveau, ancien; nouveau, antique; nullement moderne; un ordre laborieux, un ordre du travail, un ordre ouvrier; un ordre économique, temporel, industriel; et par la contamination pour ainsi dire remontante de cet ordre réordonner le désordre même. Par une contamination descendante c'est le désordre qui a désordonné l'ordre. Qui a désorganisé l'organisation de l'organisme. Mais nous avons le droit de dire que ce désordre, que ce mauvais exemple a été introduit dans le monde ouvrier par une sorte d'insertion intellectuelle, par une opération en un sens aussi artificielle qu'a pu l'être par exemple cette autre invention des Universités Populaires.

Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a que le bien, l'effort au bien, la morale qui soit artificielle. Le mal, surtout dans une race comme la nôtre, l'effort au mal, l'effort d'avilissement, de contamination peut aussi bien être artificiel. Appris.

Autant que personne je sais combien ces efforts d'instruction et de moralisation, ces Universités Populaires et toutes autres, et tous autres, autant que personne je sais combien ces efforts bourgeois, intellectuels, distillés d'en haut sur le monde ouvrier, étaient factices,

vides, vains ; creux ; combien ils ne rendaient pas et ne pouvaient pas rendre. Combien ils étaient artificiels, superficiels. Mais ce que je veux dire, c'est que au contraire, par contre les enseignements du sabotage étaient aussi des enseignements bourgeois et intellectuels ; qu'ils étaient aussi des enseignements, donnés, reçus ; versés, reçus; enseignés, appris. Des enseignements et des apprentissages. Ils ont plus rendu, ils ont mieux porté, ils ont plus et mieux entré, ils sont entrés beaucoup plus profond parce que le mal entre toujours plus que le bien, mais ce que je veux dire et que l'on ne dit pas, ce que je tiens à dire, ce qu'il faut dire c'est qu'ils étaient bien des enseignements du même ordre, venus, descendus du même lieu, du même monde. Aussi bourgeois, aussi intellectuels, aussi artificiels. Peut-être un peu moins superficiels, parce que le mal est toujours moins superficiel que le bien. Au fond aussi étrangers au monde ouvrier.

C'étaient des enseignements de (la) même sorte. Étant donné ce qu'était le monde ouvrier, c'était une erreur de croire que le mal y était naturel et que le bien seul, par une sorte de disgrâce, y était artificiel.

Ainsi dans ce monde moderne tout entier tendu à l'argent, tout à la tension à l'argent, cette tension à l'argent contaminant le monde chrétien même lui fait sacrifier sa foi et ses mœurs au maintien de sa paix économique et sociale.

C'est là proprement ce modernisme du cœur, ce modernisme de la charité, ce *modernisme des mœurs*.

Il y a deux sortes de riches : les riches *athées*, qui *riches* n'entendent rien à la religion. Ils se sont donc mis à l'histoire *des* religions, et ils y excellent, (et d'ailleurs il faut leur faire cette justice qu'ils ont tout fait pour n'en point faire une histoire *de la* religion). C'est eux qui ont inventé les *sciences* religieuses ;

et les riches *dévots*, qui *riches* n'entendent rien au christianisme. Alors ils le professent.

Tel est, il faut bien voir, il faut bien mesurer, tel est l'effrayant modernisme du monde moderne ; l'effrayante, la misérable efficacité. Il a entamé, réussi à entamer, il a modernisé, entamé la chrétienté. Il a rendu véreux, dans la charité, dans les mœurs il a rendu véreux le christianisme même.

Ai-je besoin de dire, pour mémoire, de noter et de faire noter combien ce socialisme même était dans la pure tradition française, combien il était dans la ligne, dans la lignée française. L'assainissement, l'éclaircissement du monde a toujours été la destination, la vocation française, l'office français même. L'assainissement de ce qui est malade, l'éclaircissement de ce qui est trouble, l'ordination de ce qui est désordre, l'organisation de ce qui est brut. Faut-il noter combien ce socialisme à base de générosité, combien cette générosité claire, combien

cette générosité pleine et pure était dans la tradition française ; plus que dans la tradition française même, plus profondément, dans le génie français. Dans la sève et dans la race même. Dans la sève et le sang de la race. Une générosité à la fois abondante et sobre, généreuse et pourtant renseignée, pleine et pure, féconde et nette, pleine et fine, abondante sans niaiserie, renseignée sans stérilité. Un héroïsme enfin plein et sobre, gai et discret, un héroïsme à la française.

Tel étant notre socialisme, un socialisme français, quel devait être notre dreyfusisme, un dreyfusisme éminemment français. La plus grande erreur sur ce point, la plus grande illusion, sur ce chef de la patrie, est venue sans aucun doute de l'affaire Hervé. De l'hervéisme, de la démagogie hervéiste. Et surtout et sans aucun doute beaucoup plus de la complaisance suspecte à la démagogie hervéiste. Je ne parlerai qu'avec un grand respect d'un homme qui vient de rentrer en prison pour la troisième ou quatrième fois, peut-être plus. Au moins il va en prison. On n'en saurait dire autant de M. Jaurès qui s'est toujours arrangé pour ne pas aller en prison. Et pourtant ce n'est point tant Hervé qui a fait le virus de l'hervéisme, de la démagogie hervéiste. C'est sans aucun doute M. Jaurès, nul autre, ce sont les louches conversations, les intrigues, les compromissions, les négociations de groupes et de congrès, de parti et

d'unification, ce sont les troubles ententes, les avances, les platitudes, les plates capitulations de Jaurès à Hervé et à tout le hervéisme. Ce qui fut dangereux dans Hervé et dans le hervéisme, mortellement dangereux, ce ne fut point tant Hervé lui-même, ce ne fut point tant le hervéisme. Ce fut Jaurès et le jauressisme, car ce fut cette incroyable capitulation perpétuelle de Jaurès devant Hervé, cet aplatissement, cette platitude infatigable. Cette capitulation en quelque sorte autorisée, officielle, revêtue d'un grand nom et du nom d'un grand parti, qui seule par conséquent pouvait lui donner quelque autorité et le lui donna, quelque vêtement, quelque consécration. Cette capitulation constante qui ne gonfla pas seulement Hervé d'orgueil, mais qui le revêtit très authentiquement d'une autorité morale, d'une autorité politique, d'une autorité sociale. Car l'homme qui l'autorisait ainsi, et de la meilleure des autorisations, en capitulant perpétuellement devant lui, et presque solennellement, en causant même avec lui, avait lui-même une haute autorité morale, celle précisément que nous lui avions conférée, il avait une grosse autorité politique, une grosse autorité sociale. Il ne faut jamais oublier que pendant toute cette période cet homme, par cette invention qu'il avait faite du combisme, et qu'il maintenait, patronnait, protégeait, représentait le gouvernement même de la République. Il y eut ainsi un des plus beaux cas qu'il y eût jamais eu de détournement d'autorité morale, politique et sociale. Et ainsi de report de la responsabilité. Sans Jaurès Hervé n'était rien. Par Jaurès, avec Jaurès il devint autorisé, il devint authentique, il devint (comme) un membre, et secrètement à beaucoup près le plus

redouté, du gouvernement de la République. Par Jaurès, par le jauressisme, par le combisme, c'était le gouvernement même pour ainsi dire qui recevait, qui endossait Hervé.

Cela étant, il faut serrer de plus près, d'un peu plus près, il faut serrer au plus près cette affaire Hervé. Il faut bien voir ce que cela veut dire, ce qu'il y avait dedans. Et la serrant il faut bien dire que ceux qui ont fait et endossé Hervé, fait et endossé le hervéisme sont ceux qui ont fait une atteinte mortelle, qui ont porté un coup incalculable, un coup mortel à la *croyance publique à l'innocence de Dreyfus*. C'est par eux, surtout par eux, par Jaurès dans la mesure où il a autorisé Hervé, par Dreyfus même dans la mesure où il a autorisé Jaurès, que nous sommes retombés sur ce palier moyen, sur ce palier sans fin, à mi-côte, dont nous avons dit que nous ne sortirions, que nous ne remonterons jamais, dont nous avons dit que l'histoire ne remonterait jamais.

Car il faut enfin, en quelques mots, démonter le mécanisme de cette dangereuse, de cette démagogie mortelle. Il me semble bien, si ma mémoire est bonne, si mes souvenirs sont justes, que pendant toute l'affaire Dreyfus nous nous efforcions de démontrer que Dreyfus *n'était pas* un traître. Autant que je me rappelle c'étaient nos adversaires qui s'efforçaient de démontrer ou enfin qui prétendaient *qu'il était* un traître. Ce

n'était pas nous. Autant que je me rappelle. Nous nous prétendions qu'il *n'était pas* un traître. Les uns et les autres, autant qu'il me souvienne, nous avions un postulat commun, un lieu commun, c'est ce qui faisait notre dignité, commune, c'est ce qui faisait la dignité de toute cette bataille, c'est ce qui fit bientôt notre force, et cette proposition commune initiale, qui allait de soi, sur laquelle on ne discutait même pas, sur laquelle tout le monde était, tombait d'accord, dont on ne parlait même pas, tant elle allait de soi, qui était sous-entendue partout, qu'on a honte à dire, tant elle allait de soi, c'était *qu'il ne fallait pas* trahir, que la trahison, nommément la trahison militaire, était un crime monstrueux. Tout a changé de face, depuis que sur ces bords. Tout le mécanisme a été démonté, détourné, remonté à l'envers, depuis que Hervé est venu, de ce que Hervé est venu. Hervé est un homme qui dit au contraire.

Les antidreyfusistes et nous les dreyfusistes nous parlions le même langage. Nous parlions sur le même plan. Nons parlions exactement le même langage patriotique. Nous parlions sur le même plan patriotique. Nous avions les mêmes prémisses, le même postulat patriotique. Qu'en fait eux ou nous nous fussions les meilleurs patriotes, c'était précisément l'objet du débat, mais que ce fut l'objet du débat, c'est précisément ce qui prouve que les uns et les autres nous étions patriotes. Qu'en droit, en intention ce fût l'objet du débat. Nous autres, de ce côté-ci, nous ne l'étions pas seulement sincèrement, nous l'étions profondément d'abord, d'autant plus qu'on nous le contestait. Nous l'étions ensuite frénétiquement, peut-être avec une

sorte de rage, parce qu'on nous le niait publiquement, et surtout peut-être parce que notre situation géographique dans la carte mentale et sentimentale, parce que les circonstances, les événements historiques nous avaient plusieurs fois donné les apparences de ne pas l'être.

Fondés sur le même postulat, partant du même postulat nous parlions le même langage. Les antidreyfusistes disaient : La trahison militaire est un crime et Dreyfus a trahi militaire. Nous disions : La trahison militaire est un crime et Dreyfus n'a pas trahi. Il est innocent de ce crime. Tout a changé de face depuis que Hervé est venu. La même conversation eut l'air de se poursuivre. L'affaire continue. Mais elle n'était plus la même affaire, la même conversation. Elle n'était plus la même. Elle en était une tout autre, infiniment autre, parce que le langage même était autre, infiniment autre, parce que le plan même du débat n'était plus le même. Hervé est un homme qui dit : Il faut trahir.

Nommément il faut trahir militairement.

Les antidreyfusistes professionnels disaient : Il ne faut pas être un traître et Dreyfus est un traître. Nous les dreyfusistes professionnels nous disions : Il ne faut pas être un traître et Dreyfus n'est pas un traître. Hervé est un qui dit, et Jaurès laisse dire à Hervé, et Dreyfus même laisse Jaurès laisser dire à Hervé, et en un sens, et en ce sens au moins Dreyfus même laisse dire à Jaurès même : *Il faut être* un traître.

Nommément il faut être un traître militaire.

Par cet entraînement de proche en proche, par cette sorte de dérapage de proche en proche, par cette déri-

vation, par ce détournement, par ce déglinguement Jaurès est entré dans le crime de Hervé; par cette réversion, par cette réversibilité des responsabilités ; et de la plus basse façon que l'on y pût entrer, non point même par une complicité active, qui a ses risques, qui a son efficience, qui peut avoir même pour ainsi dire sa grandeur, mais obliquement, mais bassement, par une complicité sourde et silencieuse, par une complicité tacite, sournoise, par une complicité de laissez faire et de laisser passer, par une complicité les yeux baissés. La plus basse de toutes. Et Dreyfus, faute de marquer les temps, est entré, s'est laissé entrer dans le crime de Jaurès.

Quelle fut la répercussion de cette double dérivation, de cette double décadence, de ce double détournement, de ce détournement à deux temps sur l'efficacité de nos démonstrations dreyfusistes, il était aisé de le prévoir. Quand on s'efforce de démontrer qu'un homme n'est point un traître pensant profondément qu'*il ne faut pas* être un traître, on est au moins écouté. Mais quand on s'efforce de démontrer qu'un homme n'est point un traître laissant dire et disant qu'*il faut* être un traître, l'opération, la démonstration devient extrêmement suspecte. Car alors, dans l'hypothèse hervéiste, qu'il faut trahir, qu'il faut être un traître, s'il n'a pas trahi, il a eu les plus grands torts, ce Dreyfus. Et alors pourquoi le défendre. Par une sorte de gageure, de suprême élégance on le défendrait d'avoir commis un crime que précisément il faudrait commettre, on le défendrait d'avoir fait ce que précisément il fallait faire : c'est bien de l'honneur, c'est bien de la politesse. C'est trop poli pour être honnête. S'il faut être

un traître militaire, Dreyfus a eu les plus grands torts de ne le point être. Et on le défendrait précisément d'avoir fait ce qu'il faut faire. On dirait : Il n'a pas trahi. Il a eu tort, car il faut trahir. Aussi nous le défendons. Ce serait, ce ferait un retournement de politesse bien acrobatique, une galanterie bien française, un retournement diagonal, diamétral de politesse. Une opération bien suspecte. Ces gens ne nous avaient point habitués à ces gageures de politesse. Tant de politesse devient extrêmement suspecte. Dans le raisonnement hervéiste en effet, s'il est permis de le nommer ainsi, Dreyfus, *tant qu'il ne trahit pas*, est un bien grand coupable. Il est un grand criminel. D'autant plus criminel et d'autant plus coupable qu'il était mieux situé, militairement, qu'il avait une admirable situation pour trahir. Militairement. Hervé, lui, n'avait pas cet honneur, il n'avait pas ce bonheur d'avoir, de pouvoir avoir à sa disposition les graphiques des chemins de fer. Comment, voilà un homme, Dreyfus, qui pouvait avoir en mains les graphiques des chemins de fer et il ne les aurait pas instantanément sabotés. Quel être. Il ne faut pas oublier que Hervé est un monsieur qui le premier jour de la mobilisation, plus précisément dans la première heure du premier jour, c'est-à-dire, je pense, de minuit 01 à 1 heure 00 fusillera les cinq cent trente-sept mille hommes de l'armée (française) active; plus les treize cent cinquante-sept mille hommes de la réserve de l'armée active, qui forment avec elle le premier ban ; puis les cinq cent soixante-seize mille hommes de l'armée territoriale; puis les sept cent cinquante et un mille hommes de la réserve de l'armée territoriale, qui forment avec

elle le deuxième ban ; sans compter le premier et le deuxième ban des volontaires ; et si on ne l'arrête il fusillera aussi les troupes noires, de récente formation, la célèbre, la fameuse *division noire*, les Toucouleurs, Ouolofs, Sarakollés, Malinkés, et les autres populations, Djermas, Bellas, Baribas, Baoulés, Bobos, Sous-sous, et Nagots, et les Tourelourous et mesdames leurs épouses. Tout ça avec des revolvers *américains*, car il ne veut point encourager la production nationale. Je me garderai de dire que ce sont des *Brownings*, on leur a déjà assez fait de publicité. A cette marque. Auprès de ce grand massacre, bien connu sous le nom de *massacre des deux bans*, que pèse la tradition d'un graphique des chemins de fer. Hervé parle souvent de l'affaire Dreyfus, il en écrit dans son journal. S'il était conséquent, constant avec lui-même, s'il était logique, — logicien, mais les plus rigoureux, les plus cruels logiciens, pour les autres, ne sont pas toujours ceux qui sont les plus impitoyables pour soi, — s'il était logique avec lui-même il dirait : Nous avons défendu ce Dreyfus, nous avons eu tort. Pensez donc : Il était capitaine ; capitaine d'État-Major ; enfin il travaillait dans les bureaux de l'État-Major de l'armée. Il était merveilleusement outillé, merveilleusement situé pour trahir. Et malheureusement il n'a pas trahi. Cet homme insuffisant n'a pas trahi.

Voilà ce que Hervé dirait, s'il était logique et s'il était libre. Voilà ce que les événements, ce que la réalité dit pour lui. On voit assez quelle est pour nous la conséquence, quelle est sur notre situation historique la répercussion de ce changement de situation géographique. Quand je dis nous, naturellement je

veux dire notre parti, nos politiciens. Car il ne s'agit pas de nous mêmes. C'est un retour en arrière, une répercussion en arrière, une répercussion remontante, reportée, en arrière, réversible, réversée, reportée sur tout ce que nous avions dit, sur tout ce que nous avions fait, sur tout ce que nous avions été. Quand nous repoussions l'accusation d'être un traître repoussant profondément l'idée même d'être un traître, on pouvait nous combattre, mais au moins nous nous faisions écouter. Quand au contraire nous repoussons l'accusation d'être un traître accueillant profondément l'idée d'être un traître, comment ne pas voir que nous devenons instantanément suspects. Que nous perdons l'audience même.

Et même l'audience que nous avions déjà, eue, obtenue. L'ancienne audience.

Une audience qui paraissait acquise.

Une audience aujourd'hui annulée.

On peut se déshonorer en arrière.

Jaurès ici intervient, au débat, et se défend. Si je reste avec Hervé, dit-il, dans le même parti, si j'y suis resté constamment, toujours, si longtemps, malgré les innombrables couleuvres que Hervé m'a fait avaler, c'est pour deux raisons également valables. Premièrement c'est précisément, c'est à cause de ces innombrables couleuvres mêmes. Il faut bien songer que ce Hervé est l'homme du monde qui m'a administré le plus de coups de pied dans le derrière. En public et en particulier. Dans les congrès et dans les meetings. Dans son journal. Publiquement et privément, comme dit

Péguy. Il faut l'en louer. Et comme il me connaît bien. Il faut l'en récompenser. Il faut que tant de zèle soit récompensé. Comme il sait que je ne marche *jamais* qu'avec ceux qui me maltraitent. Qui me poussent. Qui me tirent. Qui me bourrent. Et que je ne marche jamais avec les imbéciles qui m'aimaient. Comme il connaît bien le fond, si je puis dire, de mon caractère. Il faut aussi, il faut bien que tant de perspicacité soit récompensée. Il me connaît si bien. Il me connaît comme moi-même. Il sait que quand quelqu'un m'aime et me sert, le sot, me prodigue les preuves les plus incontestables de l'amitié la plus dévouée, du dévouement le plus absolu, aussitôt je sens s'élever dans ce qui me sert de cœur d'abord un commencement, un mépris invincible pour cet imbécile. Faut-il qu'il soit bête en effet, d'aimer un ingrat comme moi, de s'attacher à un ingrat comme moi. Comme je le méprise, ce garçon. En outre, en deuxième, ensemble, en même temps un sentiment de jalousie, de la haine envieuse la plus basse contre un homme qui est capable de concevoir les sentiments de l'amitié. Enfin un tas d'autres beaux sentiments, fleurs de boue, plantes de vase, qui poussent dans la boue politique comme une bénédiction de défense républicaine. Hervé sait si bien tout cela que je l'en admire moi-même. Comme il connaît bien ma *psychologie*, si vous permettez. Et qu'au contraire quand je reçois un bon coup de pied dans le derrière, je me retourne instantanément avec un sentiment de respect profond, avec un respect inné pour ce pied, pour ce coup, pour la jambe qui est au bout du pied, pour l'homme qui est au bout de la jambe ; et même pour mon derrière, qui me vaut cet honneur. Un bon

coup de pied dans le *Hinterland*, dans mon *Hinterland*. Et quand je pense qu'il y a des gens qui disent que je n'ai pas de fond. Je hais mes amis. J'aime mes ennemis. On ferait une belle comédie avec mon *caractère*. Je hais mes amis parce qu'ils m'aiment. Je méprise mes amis parce qu'ils m'aiment. Parce qu'ils m'aiment j'ai en moi pour eux, je sens monter en moi contre eux une jalousie bassement envieuse, l'invincible sentiment d'une incurable haine. Je trahis mes amis parce qu'ils m'aiment. J'aime, je sers, je suis, j'admire mes ennemis parce qu'ils me méprisent, (ils ne me haïssent même pas), parce qu'ils me maltraitent, parce qu'ils me violentent, parce qu'ils me connaissent enfin, parce qu'ils me connaissent donc. Et ils savent si bien comment on me fait marcher. Quand un me trahit, je l'aime double, je l'admire, j'admire sa compétence. Il me ressemble tant. J'ai un goût secret pour la lâcheté. pour la trahison, pour tous les sentiments de la trahison. Je suis double. Je m'y connais. J'y suis chez moi. J'y suis à l'aise. On ferait une grande tragédie, une triste comédie avec mon *caractère*. Hervé ne la ferait peut-être pas mal. Il me connaît si bien. Il y a des exemples innombrables que j'aie trahi mes amis. Depuis trente ans que je fonctionne, il n'y a pas un exemple que j'aie trahi mes ennemis. C'est vous dire que j'excelle dans tous les sentiments politiques. On ferait un beau roman de l'histoire des soumissions que j'ai faites à notre camarade, au citoyen Hervé.

Ce vice, secret, ce goût secret que j'ai pour l'avanie. J'encaisse, j'encaisse. Ce goût infâme que j'ai pour l'avanie. Pour le déshonneur, de l'avanie. Je suis l'homme du monde qui reçoit, qui encaisse le plus

d'avanies. A mon banc. Dans mon journal même. A mon banc Guesde n'en rate pas une. Il ne manque point, il ne manque jamais de s'adresser à la Chambre au long de mes oreilles. Aussi comme je respecte, comme j'admire, comme j'estime, comme je vénère ce grand Guesde, ce dur Guesde. De cette vénération qui est pour moi le même sentiment que l'effroi. Comme je me sens petit garçon à côté de ces hommes, à côté d'un Guesde, à côté surtout d'un Hervé.

Et ce goût de l'ingratitude, que j'ai, qui est au fond le même que le goût de l'avanie. Voyez comme aujourd'hui je traite et laisse traiter (ou fais traiter) Gérault-Richard qui pendant huit ans s'est battu pour moi.

Ainsi parle Jaurès. Deuxièmement, dit-il, si je suis resté avec Hervé, c'est précisément pour l'affaiblir, pour l'énerver, pour lui oblitérer sa virulence. C'est ma méthode. Quand je vois une doctrine, un parti devenir pernicieux, dangereux, autant que possible je m'en mets. Mais généralement comme j'en suis j'y reste. Mais alors j'y reste complaisamment. J'y adhère. Je m'y colle. Je parle. Je parle. Je suis éloquent. Je suis orateur. Je suis oratoire. Je redonde. J'inonde. Je reçois précisément ces coups de pied au quelque part que fort ingratement vous me reprochez. (Pourquoi me les reprochez-vous, vous à moi, puisque moi je ne les reproche pas à ceux qui me les donnent). Mais ces coups de pied, ça n'empêche pas de parler, au contraire. Ça lance pour parler. Enfin bref, ou plutôt long, après un certain temps de cet exercice, (et je ne parle pas seulement, j'agis en outre, j'agis en dessous), (j'excelle dans le tra-

vail des commissions, dans les (petits) complots, dans les combinaisons, dans le jeu des ordres du jour, dans les petites manigances, dans les commissions et compromissions et ententes, dans tout le travail souterrain, sous la main, sous le manteau. Dans le jeu, dans l'invention des majorités, factices; faites, obtenues par un savant compartimentage des scrutins. Dans tout ce qui est le petit et le grand mécanisme politique et parlementaire.) Enfin, au bout d'un certain temps de cet exercice il n'y a plus de programme, il n'y a plus de principe, il n'y a plus de parti, il n'y a plus rien, il n'y a plus aucune de ces virulences. Quand je me suis bien collé à eux pendant un certain temps, supportant pour cela les avanies qu'il faut, quand je suis resté dans un parti pendant un certain temps, pendant le temps voulu, au bout de ce temps on voit, on s'aperçoit, tout le monde comprend que je les ai trahis. Comprenez-vous enfin, gros bête, me dit-il me poussant du coude.

Quand je suis, quand je me mets dans un parti, ça se connaît tout de suite, presque tout de suite, à ce que c'est un parti qui devient malade. Quand je me mets quelque part, ça se voit, ça se reconnaît à ce que ça va mal. Ça ne marche plus. Quand je me mets dans une idée, elle devient véreuse.

Je l'ai fait au dreyfusisme ; je l'avais fait et je l'ai fait au socialisme ; je l'ai fait et je le fais à l'hervéisme ; je l'ai fait et je le fais au syndicalisme. C'est encore le radicalisme que j'ai trahi le moins. Il n'y a que le combisme que je n'ai jamais pas trahi du tout.

Je crois Jaurès très capable de trahir tout le monde,

et les traîtres mêmes. Mais ici encore il souffrira que nous ne l'accompagnions pas. Pour deux raisons, nous aussi. La première est assez basse et je m'en excuse d'avance. Elle est politique. C'est qu'on a beau être Jaurès, en pareille matière on ne sait jamais où l'on va, jusqu'où l'on entre, jusqu'où on réussit, ou au contraire, jusqu'où l'événement réussit contre vous, jusqu'où les autres, ceux où l'on entre, réussissent contre vous, sur vous, en vous même. J'entends bien que c'est une espèce de contre-espionnage. Mais justement on sait assez combien les services du contre-espionnage (on l'a su notamment par l'affaire Dreyfus même, on l'a vu par tant d'autres) sont bizarrement mais naturellement embarbouillés, imbriqués dans les services contraires du droit espionnage. On ne sait jamais bien jusqu'où on trahit les traîtres. Jusqu'où on y réussit. Et jusqu'où au contraire la trahison, l'habitude, le goût de la trahison s'infiltre, pénètre dans les veines mêmes. On voit bien ce qu'on fait pour eux. On voit moins bien ce qu'on fait contre eux. Quand on va officiellement, formellement avec eux, parmi eux, on voit bien la force qu'on leur apporte. On voit beaucoup moins bien le tort qu'on leur fait.

La trahison de tous que l'on fait avec eux, à leur exemple, dans leur compagnie, on voit bien ce qu'elle rapporte, ce qu'elle leur apporte de trahison réelle. On voit bien ce qu'elle est de trahison. Au contraire la trahison d'eux que l'on est censé faire, on ne voit pas du tout toujours à quoi elle aboutit, ce qu'elle rend. Ce qu'elle est.

Quand une fois on a lâché, une fois qu'on a rendu la main, on ne sait plus jusqu'où elle se rend.

Deuxièmement, et celle-ci est une raison de bonne compagnie, tirée de la vieille morale, et je suis heureux de la dire : On n'a pas le droit de trahir les traîtres mêmes. On n'a jamais le droit de trahir, personne. Les traîtres, il faut les combattre, et non pas les trahir.

Hervé même, qui fait tant le fendant depuis que ça lui rapporte, fût-ce des mois de prison, et des années, quatre années aujourd'hui, mais c'est toujours un rapport, Hervé au contraire, qui fait profession de tout dire, lui, et de n'avoir peur de rien, Hervé était au contraire d'une sorte de prudence consommée, même cauteleuse, il ne faut pas dire bretonne pendant tout le temps de son introduction. Tout eût été si simple, si direct, s'il nous eût dit directement : Mesdames et messieurs, citoyennes et citoyens, j'arrive de Sens. Vous voyez en moi le traître. Ce que Dreyfus n'a malheureusement pas été, je le suis. Ce que Dreyfus n'a malheureusement pas fait, je le veux faire, je suis venu à Paris pour le faire. *Je me suis fait venir de Sens pour être traître.* Je suis celui qui enseignerai désormais la trahison militaire, techniquement parlant. On s'était trompé jusqu'ici. Il faut être un traître, et nommément un traître militaire.

Comme le disaient nos maîtres, nos communs maîtres, j'ai *renouvelé la question.*

S'il nous eût dit tout simplement cela.

Mais dans ce temps-là je le connaissais beaucoup. Ce pacifiste s'avançait avec une prudence extraordinaire dans le sentier.

Le hervéisme a ainsi dénaturé en retour, déformé en arrière, disqualifié en remontant le dreyfusisme par une rétroactivité, une rétroaction, une rétroversibilité, une rétrospectivité, une rétroversion, une rétrospection, une responsabilité remontante. Une rétroresponsabilité.

On peut se démentir en arrière. C'est même ce que l'on fait le plus souvent. Dans la décomposition du dreyfusisme cette rétroaction, cette rétroversion fut au moins triple, elle fut peut-être quadruple. Par son endossement, par son invention, par son imposition du combisme Jaurès créa *en arrière* cette illusion que le dreyfusisme était anticatholique, antichrétien. Par son endossement de l'hervéisme il créa *en arrière* cette illusion que le dreyfusisme était *anti*nationaliste, antipatriote, antifrançais. Par son endossement (dans le combisme) de la démagogie primaire et laïque il créa *en arrière* cette illusion que le dreyfusisme était barbare, était contre la culture. Par son endossement (dans le socialisme) du syndicalisme démagogique, je veux dire de ce qu'il y a de démagogique dans le syndicalisme, dans l'invention et dans l'enseignement du sabotage, il créa *en arrière* cette illusion que le dreyfusisme était un élément important, peut-être capital, du désordre, de la désorganisation industrielle, de la désorganisation nationale.

Nous fûmes des héros. Il faut le dire très simplement,

car je crois bien qu'on ne le dira pas pour nous. Voici très exactement en quoi et pourquoi nous fûmes des héros. Dans tout le monde où nous circulions, dans tout le monde où nous achevions alors les années de notre apprentissage, dans tout le milieu où nous circulions, où nous opérions, où nous croissions encore et où nous achevions de nous former, la question qui se posait, pendant ces deux ou trois années de cette courbe montante, n'était nullement de savoir si *en réalité* Dreyfus était innocent (ou coupable). C'était de savoir si on aurait le courage de le reconnaître, de le déclarer innocent. De le manifester innocent. C'était de savoir si on aurait le double courage. Premièrement le premier courage, le courage extérieur, le grossier courage, déjà difficile, le courage social, public de le manifester innocent dans le monde, aux yeux du public, de l'avouer au public, (de le glorifier), de l'avouer publiquement, de le déclarer publiquement, de témoigner pour lui publiquement. De risquer là-dessus, de *mettre* sur lui tout ce que l'on avait, tout un argent misérablement gagné, tout un argent de pauvre et de misérable, tout un argent de petites gens, de misère et de pauvreté ; tout le temps, toute la vie, toute la carrière ; toute la santé, tout le corps et toute l'âme ; la ruine du corps, toutes les ruines, la rupture du cœur, la dislocation des familles, le reniement des proches, le détournement (des regards) des yeux, la réprobation muette ou forcenée, muette et forcenée, l'isolement, toutes les quarantaines ; la rupture d'amitiés de vingt ans, c'est-à-dire, pour nous, d'amitiés commencées depuis toujours. Toute la vie sociale. Toute la vie du cœur, enfin tout. Deuxièmement le deuxième courage, plus difficile, le courage intérieur, le courage

secret, s'avouer à soi-même en soi-même qu'il était innocent. Renoncer pour cet homme à la paix du cœur.

Non plus seulement à la paix de la cité, à la paix du foyer. A la paix de la famille, à la paix du ménage. Mais à la paix du cœur.

Au premier des biens, au seul bien.

Le courage d'entrer pour cet homme dans le royaume d'une incurable inquiétude.

Et d'une amertume qui ne se guérira jamais.

Nos adversaires ne sauront jamais, nos ennemis ne pouvaient pas savoir ce que nous avons sacrifié à cet homme, et de quel cœur nous l'avons sacrifié. Nous lui avons sacrifié notre vie entière, puisque cette affaire nous a marqués pour la vie. Nos ennemis ne sauront jamais, nous qui avons bouleversé, retourné ce pays nos ennemis ne sauront jamais combien peu nous étions, et dans quelles conditions nous nous battions, dans quelles conditions ingrates, précaires, dans quelles conditions de misère et de précarité. Combien par conséquent pour vaincre, puisque enfin nous vainquîmes, il nous fallut déployer, manifester, retrouver en nous, dans notre race, les plus anciennes, les plus précieuses qualités de la race. La technique même de l'héroïsme, et nommément de l'héroïsme militaire. Il ne faut pas se prendre aux mots. La *discipline* des *anarchistes,* par exemple, fut notamment admirable. Il n'échappe point à tout homme avisé que c'était en nous qu'étaient les vertus militaires. En nous et non point, nullement dans l'État-Major de l'armée. Nous étions, une fois de plus nous fûmes cette poignée de Français qui sous un feu

écrasant enfoncent des masses, conduisent un assaut, enlèvent une position.

Comment nos ennemis, comment nos adversaires le sauraient-ils, quand nos amis (je veux dire ceux de notre parti, de notre bord, les politiques, les historiens de notre bord) quand nos amis mêmes ne s'en aperçoivent même pas. Sur ce point particulier des anarchistes, par exemple, ne leur demandez point à eux-mêmes des renseignements sur eux-mêmes. Ils vous jureraient leurs grands dieux, si je puis dire, qu'ils n'ont jamais été aussi indisciplinés. Les gens sont tous et si profondément intellectualistes qu'ils aiment mieux trahir, se trahir eux-mêmes, trahir, abandonner, renier leur histoire et leur propre réalité, renier leur propre grandeur et tout ce qui fait leur prix, tout plutôt que de renoncer à leurs formules, à leurs tics, à leurs manies intellectuelles, à l'idée intellectuelle qu'ils veulent avoir d'eux et qu'ils veulent que l'on ait d'eux.

Les théoriciens de l'*Action française* veulent que l'affaire Dreyfus ait été dans son principe même, dans son origine non seulement une affaire pernicieuse, une affaire véreuse, mais une affaire intellectuelle, une invention, une construction intellectuelle; un complot intellectuel. Je me permettrai de dire à mon tour, et en retour, que cette idée même me paraît être le résultat d'une construction intellectuelle. Si l'on engageait la conversation, je dis une conversation un peu suivie avec les hommes de ce parti, on (dé)montrerait peut-être aisément, on en viendrait, je crois, rapidement à poser qu'ils sont et surtout qu'ils se croient les grands

ennemis du parti intellectuel et du monde moderne, mais qu'en réalité ils sont eux-mêmes une certaine sorte de parti intellectuel et de parti moderne. Très notamment un parti de logiciens, un parti logique. C'est ce qu'il y aurait à dire sur eux de plus probant. Sinon de plus profond. Aussi on ne le dit pas. Cela se voit notamment à la forme de leur bataille même, notamment à l'idée qu'ils ont, qu'ils se font du parti intellectuel, de leurs adversaires intellectuels du parti intellectuel. Ils s'en font une idée, une représentation toute intellectuelle. Elle-même. Ils soutiennent contre eux, on serait tenté de dire avec eux un combat, une bataille intellectuelle, sur un plan, sur le plan intellectuel, en langage intellectuel, avec des armes intellectuelles. Ainsi généralement ils se font de leurs adversaires une idée intellectuelle, parce qu'étant eux-mêmes intellectuels ils se font une idée intellectuelle de tout, et deuxièmement, par un recoupement, par un secret accord du mécanisme des mentalités, ils se font des intellectuels, du parti intellectuel, une idée comme doublement intellectuelle ; intellectuelle dans son corps et dans son mode ; dans sa matière et dans sa forme ; dans son auteur et dans son objet ; dans son point d'origine et dans son point d'application ; dans tout son transport, dans tout son trajet.

Sur cette question historique particulière de l'origine de l'affaire Dreyfus quand je lis dans l'*Action française* les souvenirs notamment de M. Maurice Pujo je vois qu'il croit (et naturellement qu'il croit se rappeler, mais je crois, moi, que c'est une opération purement intellectuelle, un phénomène très connu, en ce siècle de

domination intellectuelle, une sorte de report de l'intel lectuel sur la mémoire même, une introduction de l'intellectuel dans la mémoire, d'obumbration, une ombre portée, sur la mémoire, de l'idéation intellectuelle) il croit se rappeler que l'affaire Dreyfus a été préparée de toutes pièces, qu'elle a été comme montée dès l'origine, dès le principe, par le parti intellectuel.

Il obéit ainsi, il obéit ici à la plus grande illusion intellectuelle peut-être, je veux dire et à celle qui est la plus grande en nombre, en quotité, la plus nombreuse, à celle qui s'exerce le plus fréquemment, et à celle qui est la plus grande en quantité, dont l'effet est le plus grand, le plus grave ; non pas seulement à cette illusion intellectuelle pour ainsi dire générale, de substituer partout, dans tout l'événement historique, la formation intellectuelle à la formation organique ; mais très particulièrement à cette illusion d'optique historique intellectuelle qui consiste à reporter incessamment le présent sur le passé, l'ultérieur incessamment sur l'antérieur, tout l'ultérieur incessamment sur tout l'antérieur; illusion pour ainsi dire technique ; et organique elle-même, je veux dire organique de l'intellectuel ; illusion de perspective, ou plutôt substitution totale, essai de substitution totale de la perspective à l'épaisseur, à la profondeur, essai de substitution totale du regard de perspective à la connaissance réelle, au regard en profondeur, au regard de profondeur ; essai de substitution totale du regard de perspective, à deux dimensions, à la connaissance réelle à trois dimensions d'un réel, d'une réalité à trois dimensions ; illusion d'optique, illusion de regard, illusion de recherche et de connaissance que

j'essaie d'approfondir lui-même, entre toutes les illusions, (car elle est capitale, et d'une importance capitale), dans ma thèse *de la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne ;* illusion qui consiste à substituer constamment au mouvement organique réel de l'événement de l'histoire, qui se meut perpétuellement du passé vers le futur en passant, en tombant perpétuellement par cette frange du présent, une sorte d'ombre dure angulaire portée à chaque instant du présent sur le passé, l'ombre du coin du mur et du coin de la maison, du pignon que nous croyons avoir sur la rue.

Quand on effectue ce report il semble en effet que le parti intellectuel a monté toute l'affaire Dreyfus. Mais quand on ne l'effectue pas on se rappelle qu'il n'a rien monté du tout. D'abord généralement en histoire on ne monte rien du tout. Ou enfin on ne monte pas tant que ça. Ce qu'il y a de plus imprévu, c'est toujours l'événement. Il suffit d'avoir un peu vécu soi-même hors des livres des historiens pour savoir, pour avoir éprouvé que tout ce qu'on monte est généralement ce qui arrive le moins, et ce qu'on ne monte pas est généralement ce qui arrive. Sans doute il y a des préparations, mais il faut qu'elles soient générales, il n'y a guère de montages particuliers, de montages de détail. Et quand il y a des montages de détail, il faut qu'ils soient bien immédiats, presque instantanés, qu'ils précèdent de bien peu l'effet. Autrement la déconvenue s'intercale. Napoléon sans doute a bien monté Austerlitz. Mais il ne le mon-

tait pas le jour du 18 Brumaire. Et pourtant il était un autre préparateur, un autre monteur que le parti intellectuel. C'est la plus fréquente, la plus générale erreur intellectuelle, et elle (pro)vient précisément de ce report du présent sur le passé, que de croire que tout a été monté et que c'est ce qui a été monté qui a réussi. Si le parti intellectuel avait été si malin, (si fort), que de faire une aussi grande affaire que l'affaire Dreyfus, que de la monter, mais alors il aurait précisément les vertus que nous lui nions, et il n'y aurait plus, messieurs, qu'à lui rendre les armes. Rassurez-vous, il ne les a point. Il est venu pour profiter, comme tous les profiteurs viennent ensuite. Il est venu en parasite, en suiveur. Il n'était point venu pour combattre, il n'était point venu pour fonder. C'est précisément la commune erreur historique, la commune erreur intellectuelle en matière d'histoire, que de reporter, en toute affaire historique, sur les vertus des fondateurs l'ombre portée des abusements des profiteurs.

Les fondateurs viennent d'abord. Les profiteurs viennent ensuite.

On peut préparer toute une carrière, toute une vie, on ne peut pas la monter. On peut préparer une guerre, une révolution, (et encore), (il faut être beaucoup, et encore), on ne peut pas la monter. A l'autre extrémité de la ligne, de la série, comme toujours, dans le détail on peut monter une journée, une bataille, une émeute, batailles de rues, et encore. Mais au milieu de la ligne, de la série, comme toujours, on ne peut pas monter à distance dans le détail une affaire. On peut monter une

journée, un coup d'État, une émeute, un coup de force. D'une préparation, d'un montage immédiat. On ne peut pas monter à quelque distance, au milieu, de loin, d'ensemble une aussi grosse affaire. Ou si on la montait elle n'*arriverait* pas.

C'est à peine déjà si on peut monter une affaire, au sens industriel et commercial de ce mot.

C'est précisément ce qui est en cause. Si le parti intellectuel était assez malin, assez fort, assez pénétrant dans la réalité pour avoir monté, pour avoir su, pour avoir pu monter une aussi grosse affaire, s'il avait été de taille et d'une profondeur à soulever ainsi un gros mouvement de la réalité, un aussi gros mouvement, s'il avait été capable de malaxer ainsi, de triturer, de manier, d'élaborer, de pétrir un aussi gros morceau de la réalité, justement alors, alors précisément ils ne seraient pas ce que nous nommons le parti intellectuel, ils n'auraient point ces défauts, ces vices que nous nommons précisément du parti intellectuel, cette stérilité, cette incapacité, cette débilité ; cette sécheresse, cet artificiel, ce superficiel ; cet intellectuel. Ils seraient au contraire des gens qui auraient travaillé, connu, malaxé, pétri de la réalité. Ils seraient des gens qui auraient trempé dans la réalité même. Et pour avoir trituré un aussi gros morceau de la réalité ils seraient de singulièrement gros hommes, d'action, d'un rude calibre, d'un rude gabarit, d'un rude volume, de(s) grands réalistes, des maîtres. Enfin tout ce que précisément nous leur nions. Ils seraient des Richelieu et des Napoléons. Ils seraient peut-être, sans doute des tyrans

encore. Mais ils seraient des grands tyrans, des tyrans considérables, des maîtres, des réalistes. Tout ce que précisément nous leur nions. Ils seraient des tyrans comme Richelieu et Napoléon. Ils baigneraient, ils tremperaient, ils commanderaient dans la réalité.

On nous abuse beaucoup, les historiens, sur la valeur des préparations historiques. En 1870 même, au mois d'août, si une armée française, comme elle était, avait été remise aux mains d'un Napoléon Bonaparte, tous les tiroirs et toutes les préparations, toutes les fiches et tous les registres d'un de Moltke seraient aujourd'hui la risée des historiens mêmes.

Ils commettent une erreur du même ordre, plus qu'une erreur analogue, une erreur inverse et parallèle quand ils nous nomment *le parti de l'étranger*. Ils reportent sur nous les abusements de Hervé. Ou plutôt ils commettent une erreur parallèle et non point de sens contraire, mais de même sens, car en un sens Hervé est lui aussi un profiteur. Il est un parasite. Il est même un parasite de nous. Sur ce point particulier c'est encore nous qui avons été des fondateurs, les fondateurs, et c'est Hervé qui en un sens a été un profiteur. Il n'eût point atteint en quelques jours, en quarante-huit heures, cette sorte non pas seulement de réputation, de célébrité, mais de gloire propre qu'il a

s'il ne s'était pas fondé sur nos propres, sur nos lentes fondations, s'il n'avait pas profité, abusé de nos grandes préparations. Nos adversaires feraient bien, ils auraient le droit, et même le devoir, ils auraient raison de nommer Hervé *le parti de l'étranger*. Ils ne le font généralement point, pour des raisons fort honorables, comme de respecter un prisonnier, et aussi pour un fort honorable compagnonnage de prison, pour avoir été en prison ensemble, pour d'autres aussi qui le sont peut-être moins, comme par une sorte de sympathie de trouble, une secrète amitié de désordre, une secrète complaisance de démagogie. Une complaisance à l'opposition, quelle qu'elle soit, quand même elle est au fond encore plus une opposition à eux-mêmes ; une complaisance à tout ce qui trouble un régime détesté. A tout ce qui embête un gouvernement haï. Alors ils se rattrapent, de cette indulgence et de ce compagnonnage et de cette sympathie et de cette complaisance en nous nommant, nous, *le parti de l'étranger*. C'est une sorte de virement. C'est aussi le même report. On reporte sur nous fondateurs la trahison de Hervé profiteur. On reporte sur nous antécédents la trahison de Hervé suivant, de Hervé successeur. C'est un transfert. On reporte sur nous fondateurs la trahison de Hervé parasite. L'attention que l'on préfère ne point accorder à Hervé, on nous l'accorde à nous généreusement. Seulement, passant de Hervé à nous son contraire elle change de signe. Puisqu'elle passe au contraire gardant le même signe. Alors que, passant au contraire, elle devrait prendre le signe contraire. Il faut donc que par une opération intérieure, purement arbitraire, elle change de signe. On la fasse arbitrairement changer de

signe. Le grief que l'on devrait faire à Hervé, c'est précisément celui-là que l'on nous fait à nous son contraire.

Ils commentent une erreur non pas seulement du même ordre, mais de la même tribu, de la même *gens*, une erreur voisine, alliée, une erreur apparentée, une erreur de la même famille quand ils attribuent, quand ils nous représentent l'affaire Dreyfus comme montée par le parti juif. Il ne faudrait pas beaucoup me pousser pour me faire déclarer ce que je pense, que l'affaire Dreyfus, dans la mesure où elle fut montée, fut montée *contre* le parti juif. De toutes les résistances que Bernard-Lazare eut à refouler, pour commencer, dans le principe, les premières furent naturellement les résistances juives, puisque c'étaient celles de son propre milieu. Mais elles ne furent pas seulement les premières, elles furent aussi les plus énergiques peut-être. Les plus profondes, je crois. Sans doute les plus agissantes. Et ensuite ceux qui lui pardonnèrent le moins ce furent encore les Juifs. J'entends les politiciens juifs, le parti (politique) juif. De même que du côté intellectuel, dans le camp, dans le clan intellectuel, même dans le clan universitaire cette affaire Dreyfus fut commencée, fut engagée par quelques forcenés contre la résistance, contre la réprobation du parti, contre les résistances sourdes ou avouées, contre le silence et la peur et l'activité politique du parti. Le parti (politique) intellectuel ne s'y

engagea lui-même que quand il crut que l'heure des dépouilles était venue.

Il est certain qu'il y a eu une trahison au moins dans l'affaire Dreyfus, et c'est la trahison du dreyfusisme même. Mais c'est commettre une erreur totale que de s'imaginer que cette trahison a été montée, délibérément commise, délibérément exercée par des juifs sur des chrétiens. Dans l'État-Major de cette trahison il y avait Jaurès, qui n'est pas Juif, il y eut, il vint Hervé, qui n'est pas Juif. Jaurès est Toulousain, Hervé est breton. Dans le *parti de l'étranger* je vois Hervé ; si Hervé avait du courage (non point du courage moral si je puis dire et sentimental, je suis assuré qu'il en a, mais du courage mental et intellectuel même), de la conséquence, il dirait : Voyez, je suis, *en fait* le *parti de l'étranger ;* dans le parti de l'étranger je vois Hervé ; par endossement de Hervé nous avons vu Jaurès. Par endossement de Jaurès nous en atteindrions, j'en ai bien peur, quelque autre. Mais enfin je ne vois dans ce parti, dans cet État-Major aucun Juif qui ait la taille, le volume social de Jaurès.

Ce que nos adversaires par contre ne peuvent pas savoir, ce que sincèrement ils ne peuvent pas imaginer, ce qu'ils ne peuvent pas compter, ce qu'ils ne connaissent pas, ce qu'ils ne peuvent pas se représenter, ce qu'ils ne soupçonnent pas, ce qu'ils ne peuvent pas même supposer, c'est combien de Juifs ont été irrévo-

cablement enveloppés dans le désastre de l'affaire Dreyfus, combien de Juifs ont été les victimes, les réelles victimes, et sont demeurées les victimes de l'affaire Dreyfus, de cette trahison, de cette livraison de l'affaire Dreyfus. Combien de carrières, combien de vies juives ont été irréparablement ruinées, brisées, cela, nous le savons, combien de misères juives, nous le savons, nous qui étions de ce côté-ci de la bataille et pour le savoir il fallait être de ce côté-ci de la bataille ; combien en sont restés marqués de misère pour leur vie entière ; sans recompter celui qui est mort, sans compter ceux qui sont morts, comme des nôtres. Car enfin c'est une prétention qui fait sourire, que cette prétention des antisémites, que tous les Juifs sont riches. Je ne sais pas où ils le prennent, comment ils font leur compte. Ou plutôt je le sais trop, quand ils sont sincères. Mettons que je le sais bien. L'explication est bien simple. C'est que dans le monde moderne, comme je l'ai indiqué si souvent dans ces cahiers mêmes, nul pouvoir n'existe, n'est, ne compte auprès du pouvoir de l'argent, nulle distinction n'existe, n'est, ne compte auprès de l'abîme qu'il y a entre les riches et les pauvres, et ces deux classes, malgré les apparences, et malgré tout le jargon politique et les grands mots de solidarité, s'ignorent comme à beaucoup près elles ne se sont jamais ignorées. Infiniment autrement, infiniment plus elles s'ignorent et se méconnaissent. Sous les apparences du jargon politique parlementaire il y a un abîme entre elles, un abîme d'ignorance et de méconnaissance, de l'une à l'autre, un abîme de non communication. Le dernier des serfs était de la même chrétienté que le roi. Aujourd'hui il

n'y a plus aucune cité. Le monde riche et le monde pauvre vivent ou enfin font semblant comme deux masses, comme deux couches horizontales séparées par un vide, par un abîme d'incommunication. Les antisémites bourgeois ne connaissent donc que les juifs bourgeois, les antisémites mondains ne connaissent et haïssent que les juifs mondains, les antisémites qui font des affaires ne connaissent et haïssent que les juifs qui font des affaires. Nous qui sommes pauvres, comme par hasard nous connaissons un très grand nombre de juifs pauvres, et même misérables. Dans cette région des juifs pauvres l'affaire Dreyfus, la trahison politique et politicienne, la trahison parlementaire, la banqueroute faudruleuse de l'affaire Dreyfus et du dreyfusisme a causé des ravages effroyables et qui ne seront jamais réparés. Ravages d'argent, de travail, de situations, de carrières, — de santé, — mais aussi ravages de cœur, désabusement qui est venu se joindre à l'éternel désabusement de la race.

Ils sont comme nous, ils sont parmi nous, ils sont nos amis, ils ont été éprouvés, ils ont souffert, ils ont été maltraités autant que nous, plus que nous. Car ils s'en relèvent plus malaisément encore.

Comme nous ils sont des demi-soldes, ils sont et ils seront toute leur vie dans cette situation ingrate de demi-soldes qui n'auraient point fait de grandes campagnes historiques.

Ce qu'il faut dire, c'est qu'un État-Major de juifs et de chrétiens a trahi des troupes excellentes de juifs et de

chrétiens. Et ce qu'il faut dire aussi, c'est que c'est toujours comme ça.

Voici exactement ce que je veux dire de Bernard-Lazare. Dans *le Temps* du vendredi 27 mai 1910 je lis ce simple filet, dans les petits caractères de la dernière heure : *Dernière heure. — L'expulsion des juifs de Kief. — Saint-Pétersbourg, 26 mai. — Les autorités de Kief ont procédé à l'expulsion de 1.300 familles israélites condamnées par une récente circulaire du ministère de l'intérieur, à quitter la ville. — La misère des expulsés est très grande.* (Havas) — Ce qu'il y a de poignant dans cette dépêche, ce n'en est point seulement la sécheresse et la brièveté. C'est à quel point de telles dépêches passent aujourd'hui inaperçues. Ce que je veux dire, c'est que sous Bernard-Lazare elles ne passaient point inaperçues.

Le même *Temps*, — du mercredi 15 juin 1910 : *Les travaux de la Douma. — On a déposé sur le bureau de l'Assemblée un projet de loi tendant à abolir la séquestration des juifs dans des quartiers spéciaux. Ce projet à l'appui de 166 députés de l'opposition et de quelques octobristes.*

Dans *le Matin* du dimanche 12 juin 1910, car il y en a

presque tous les jours : *Les droits électoraux de la Pologne russe. — Saint-Pétersbourg, 11 juin. —* Dépêche particulière du « Matin ». — *La Douma a voté aujourd'hui une loi créant des zemstvos électifs dans six provinces du sud-ouest et assurant aux paysans un minimum du tiers des conseillers et aux propriétaires polonais un maximum qui est également fixé à un tiers. Les Polonais sont éligibles comme membres des comités exécutifs et reconnus qualifiés pour servir comme employés des zemstvos.* **Les juifs, par contre,** (c'est moi qui souligne), *les juifs par contre sont entièrement exclus,* **sauf comme employés**.

Le projet présenté par le gouvernement privait les Polonais de la majeure partie de ces droits ; mais l'opposition, soutenue par les octobristes, a imposé ces amendements.

Dans *le Matin* du lundi 13 juin 1910 : *Six mille israélites sont expulsés de Kieff. — Saint-Pétersbourg, 12 juin. — D'après la* Rietch, *près de six mille israélites ont été expulsés de Kieff. La plupart sont de pauvres gens. Beaucoup d'entre eux, sans foyer et dans la plus grande misère, errent aux environs de la ville.*

Un fait à peine croyable est que leur expulsion a eu lieu en vertu de la circulaire de 1906 de M. Stolypine, circulaire qui accordait à tous les israélites alors à Kieff sans droit légal de résidence la permission d'y rester. Tous les israélites pouvant prouver qu'en 1906 ils résidaient légalement à Kieff sont laissés tranquilles; mais ceux au contraire qui s'y trouvaient alors illéga-

lement tombent sous le coup d'arrêtés d'expulsion. Chaque jour, de nouveaux groupes de victimes sont chassés de la ville. (Times.)

Et *dans le même* numéro du *Matin*, pour que ce soit complet, cette extraordinaire nouvelle, cette extraordinaire annonce de Salonique : les bateliers *juifs* exerçant un boycottage *turc* des marchandises *grecques*. C'est assez bien. *Le boycottage antigrec à Salonique. — Constantinople, 12 juin. — Les bateliers de Salonique,* **qui pour la plupart sont des israélites,** (c'est encore moi qui souligne), *ont décrété le boycottage des steamers grecs.*

Ici cependant, l'agitation antigrecque semble devenir moins violente et on espère que le gouvernement prendra les mesures nécessaires pour empêcher toute nouvelle propagation du mouvement. (Times.) Singulier peuple, qui a toutes ses querelles, propres, et qui épouse les querelles des autres, qui a toutes ses infortunes propres et qui épouse les fortunes et les infortunes des autres.

Par un mouvement parallèle, comparable, analogue, assimilable à plusieurs mouvements que nous avons déjà trouvés, dans cette matière même, sur ce point même les antisémites sont beaucoup trop modernes. Ils sont beaucoup plus modernes que nous. Ils sont beaucoup plus modernes qu'ils ne le veulent. Ils sont beaucoup

plus modernes qu'ils ne le croient. Ils sont beaucoup plus enfoncés dans le monde moderne qu'ils ne le veulent et qu'ils ne le croient et que nous ne le sommes, ils en sont beaucoup plus teintés. C'est faire beaucoup d'honneur au monde moderne, c'est aussi pour ainsi dire en un certain sens le méconnaître, méconnaître justement son modernisme, sa modernité, ce qu'il est, c'est en méconnaître le virus que de dire : Le monde moderne est une invention, une forgerie, une fabrication, le monde moderne est inventé, a été inventé, monté, de toutes pièces, par les Juifs sur nous et contre nous. C'est un régime qu'ils ont fait de leurs mains, qu'ils nous imposent, où ils nous dominent, où ils nous gouvernent, où ils nous tyrannisent; où ils sont parfaitement heureux, où nous sommes, où ils nous rendent parfaitement malheureux.

C'est bien mal connaître le monde moderne, que de parler ainsi. C'est lui faire beaucoup d'honneur. C'est le connaître, c'est le voir bien superficiellement. C'est en méconnaître bien gravement, (bien légèrement), le virus, toute la nocivité. C'est bien en méconnaître toute la misère et la détresse. Premièrement le monde moderne est beaucoup moins monté. Il est beaucoup plus une maladie naturelle. Deuxièmement cette maladie naturelle est beaucoup plus grave, beaucoup plus profonde, beaucoup plus *universelle.*

Nul n'en profite et tout le monde en souffre. Tout

le monde en est atteint. Les modernes mêmes en souffrent. Ceux qui s'en vantent, qui s'en glorifient, qui s'en réjouissent, en souffrent. Ceux qui l'aiment le mieux, aiment leur mal. Ceux mêmes que l'on croit qui n'en souffrent pas en souffrent. Ceux qui font les heureux sont aussi malheureux, plus malheureux que les autres, plus malheureux que nous. *Dans le monde moderne, tout le monde souffre du mal moderne.* Ceux qui font ceux que çà leur profite sont aussi malheureux, plus malheureux que nous. *Tout le monde est malheureux dans le monde moderne.*

Les Juifs sont plus malheureux que les autres. Loin que le monde moderne les favorise particulièrement, leur soit particulièrement avantageux, leur ait fait un siège de repos, une résidence de quiétude et de privilège, au contraire le monde moderne a ajouté sa *dispersion* propre moderne, sa dispersion intérieure, à leur dispersion séculaire, à leur dispersion ethnique, à leur antique dispersion. Le monde moderne a ajouté son trouble à leur trouble ; dans le monde moderne ils cumulent ; le monde moderne a ajouté sa misère à leur misère, sa détresse à leur antique détresse ; il a ajouté sa mortelle inquiétude, son inquiétude incurable à la mortelle, à l'inquiétude incurable de la race, à l'inquiétude propre, à l'antique, à l'éternelle inquiétude.

Il a ajouté l'inquiétude universelle à l'inquiétude propre.

Ainsi ils cumulent. Ils sont à l'intersection. Ils se

recoupent sur eux-mêmes. Ils recoupent l'inquiétude juive, qui est leur, par l'inquiétude moderne, qui est nôtre et leur. Ils subissent, ils reçoivent ensemble, à cette intersection, l'inquiétude verticale et l'inquiétude horizontale ; l'inquiétude descendante verticale et l'inquiétude étale horizontale ; l'inquiétude verticale de la race, l'inquiétude horizontale de l'âge, du temps.

Dans cette âpre, dans cette mortelle concurrence du monde moderne, dans cette compromission, dans cette compétition perpétuelle ils sont plus chargés que nous. Ils cumulent. Ils sont doublement chargés. Ils cumulent deux charges. La charge juive et la charge moderne. La charge de l'inquiétude juive et la charge de l'inquiétude moderne. Le mutuel appui qu'ils se prêtent, (et que l'on a beaucoup exagéré, car il y a aussi, naturellement, des inquiétudes intérieures, des haines, des rivalités, des compétitions, des ressentiments intérieurs ; et pour prendre tout de suite un exemple éclatant, l'exemple culminant la personne et la si grande philosophie de M. Bergson, qui demeurera dans l'histoire, qui sera comptée parmi les cinq ou six grandes philosophies, de tout le monde, ne sont point détestées, haïes, combattues par personne, dans le parti intellectuel, autant que par certains, par quelques professeurs juifs notamment de philosophie), le mutuel appui qu'ils se prêtent est amplement compensé, plus que compensé par cette effrayante, par cette croissante poussée de l'antisémitisme qu'ils reçoivent tous ensemble. Qu'ils ont constamment à repousser, à réfuter, à rétorquer tous

ensemble. Combien n'ai-je point connu de carrières de juifs, de pauvres gens, fonctionnaires, professeurs, qui ont été brisées, qui sont encore brisées, pour toujours, par le double mécanisme suivant : pendant toute la poussée de l'antisémitisme victorieux et gouvernemental on a brisé leur carrière parce qu'ils étaient Juifs ; (et les chrétiens parce qu'ils étaient dreyfusistes). Et aussitôt après pendant toute la poussée du dreyfusisme victorieux mais gouvernemental on a brisé leurs carrières parce qu'on était combiste et qu'avec nous ils étaient demeurés dreyfusistes purs. C'est ainsi, par ce double mécanisme, qu'ils partagent avec nous, *fraternellement*, une misère double, une double infortune inexpiable.

Dans cette course du monde moderne ils sont comme nous, plus que nous ils sont lourdement, doublement chargés.

Les ansisémites parlent des Juifs. Je préviens que je vais dire une énormité : **Les antisémites ne connaissent point les Juifs.** Ils en parlent, mais ils ne les connaissent point. Ils en souffrent, évidemment beaucoup, *mais ils ne les connaissent point.* Les antisémites riches connaissent peut-être les Juifs riches. Les antisémites capitalistes connaissent peut-être les Juifs capitalistes. Les antisémites d'affaires connaissent peut-être les Juifs d'affaires. Pour la même raison je ne connais guère que des Juifs pauvres et des Juifs misérables. Il y en a. Il y en a tant que l'on n'en sait pas le nombre. J'en vois partout.

Il ne sera pas dit qu'un chrétien n'aura pas porté témoignage pour eux. Il ne sera pas dit que je n'aurai pas témoigné pour eux. Comme il ne sera pas dit qu'un chrétien ne témoignera pas pour Bernard-Lazare.

Depuis vingt ans je les ai éprouvés, nous nous sommes éprouvés mutuellement. Je les ai trouvés toujours solides au poste, autant que personne, affectueux, solides, d'une tendresse propre, autant que personne, d'un attachement, d'un dévouement, d'une piété inébranlable, d'une fidélité, à toute épreuve, d'une amitié réellement mystique, d'un attachement, d'une fidélité inébranlable à la mystique de l'amitié.

L'argent est tout, domine tout dans le monde moderne à un tel point, si entièrement, si totalement que la séparation sociale horizontale des riches et des pauvres est devenue infiniment plus grave, plus coupante, plus absolue si je puis dire que la séparation verticale de race des juifs et des chrétiens. La dureté du monde moderne sur les pauvres, contre les pauvres, est devenue si totale, si effrayante, si impie ensemble sur les uns et sur les autres, contre les uns et contre les autres.

Dans le monde moderne les connaissances ne se font, ne se propagent que horizontalement, parmi les riches

entre eux, ou parmi les pauvres entre eux. Par couches horizontales.

Pauvre je porterai témoignage pour les Juifs pauvres. Dans la commune pauvreté, dans la misère commune pendant vingt ans je les ai trouvés d'une sûreté, d'une fidélité, d'un dévouement, d'une solidité, d'un attachement, d'une mystique, d'une piété dans l'amitié inébranlable. Ils y ont d'autant plus de mérite, ils y ont d'autant plus de vertu qu'en même temps, en plus de nous, ils ont sans cesse à lutter contre les accusations, contre les inculpations, contre les calomnies de l'antisémitisme, qui sont précisément toutes les accusations du contraire.

Que voyons-nous. Car enfin il ne faut parler que de ce que nous voyons, il ne faut dire que ce que nous voyons ; que voyons-nous. Dans cette galère du monde moderne je les vois qui rament à leur banc, autant et plus que d'autres, autant et plus que nous. Autant et plus que nous subissant le sort commun. Dans cet enfer temporel du monde moderne je les vois comme nous, autant et plus que nous, trimant comme nous, éprouvés comme nous. Épuisés comme nous. Surmenés comme nous. Dans les maladies, dans les fatigues, dans la neurasthénie, dans tous les surmenages, dans cet enfer temporel j'en connais des centaines, j'en vois des milliers qui aussi difficilement, plus difficilement, plus

misérablement que nous gagnent péniblement leur misérable vie.

Dans cet enfer commun.

Des riches il y aurait beaucoup à dire. Je les connais beaucoup moins. Ce que je puis dire, c'est que depuis vingt ans j'ai passé par beaucoup de mains. Le seul de mes créanciers qui se soit conduit avec moi non pas seulement comme un usurier, mais ce qui est un peu plus, comme un créancier, comme un usurier de Balzac, le seul de mes créanciers qui m'ait traité avec une dureté balzacienne, avec la dureté, la cruauté d'un usurier de Balzac n'était point un Juif. C'était un Français, j'ai honte à le dire, on a honte à le dire, c'était hélas un « chrétien », trente fois millionnaire. *Que n'aurait-on pas dit s'il avait été Juif.*

Jusqu'à quel point leurs riches les aident-ils. Je soupçonne qu'ils les aident un peu plus que les nôtres ne nous aident. Mais enfin il ne faudrait peut-être pas le leur reprocher. C'est ce que je disais à un jeune antisémite, joyeux mais qui m'écoute; sous une forme que je me permets de trouver saisissante. Je lui disais : *Mais enfin, pensez-y*, **c'est pas facile d'être Juif**. *Vous leur faites toujours des reproches contradictoires. Quand leurs riches ne les soutiennent pas, quand leurs riches sont durs vous dites :* **C'est pas étonnant, ils sont Juifs**. *Quand leurs riches les soutiennent, vous dites :*

C'est pas étonnant, ils sont Juifs. Ils se soutiennent entre eux. — *Mais, mon ami, les riches chrétiens n'ont qu'à en faire autant. Nous n'empêchons pas les chrétiens riches de nous soutenir entre nous.*

C'est pas facile d'être Juif. Avec vous. Et même sans vous. Quand ils demeurent insensibles aux appels de leurs frères, aux cris des persécutés, aux plaintes, aux lamentations de leurs frères meurtris dans tout le monde vous dites : *C'est des mauvais Juifs.* Et s'ils ouvrent seulement l'oreille aux lamentations qui montent du Danube et du Dnièpr vous dites : *Ils nous trahissent. C'est des mauvais Français.*

Ainsi vous les poursuivez, vous les accablez sans cesse de reproches contradictoires. Vous dites : *Leur finance est juive, elle n'est pas française.* — Et la finance française, mon ami, est-ce qu'elle est française. Est-ce qu'il y a une *finance* qui est française.

Vous les accablez sans cesse de reproches contradictoires. Au fond, ce que vous voudriez, c'est qu'ils n'existent pas. Mais cela, c'est une autre question.

Que n'aurait-on pas dit s'il avait été Juif. Ils sont

victimes d'une illusion d'optique très fréquente, très connue dans les autres ordres, dans l'ordre de l'optique même. De l'optique propre. Comme on pense toujours à eux, à présent, comme on ne pense qu'à eux, comme l'attention est toujours portée sur eux, depuis que la question de l'antisémitisme est soulevée (et sur cette question même de l'antisémitisme il faudrait (en) faire toute une histoire, il faudrait en faire l'histoire, voir comment il vient pour un tiers d'eux, pour un tiers des antisémites, professionnels, *et pour les deux autres tiers*, comme disait un professeur, pour les deux autres tiers de mécanismes), depuis que la question de l'antisémitisme est ainsi posée, comme on ne pense qu'à eux, comme toute l'attention est toujours sur eux, comme ils sont toujours dans le faisceau de lumière, comme ils sont toujours dans le blanc du regard ils sont très exactement victimes de cette illusion d'optique bien connue qui nous fait voir un carré *blanc sur noir* beaucoup plus grand que le même carré *noir sur blanc*, qui paraît tout petit. Tout carré *blanc sur noir* paraît *beaucoup* plus grand que le même carré *noir sur blanc*. Tout ainsi tout acte, toute opération, tout carré *juif sur chrétien* nous paraît, nous le voyons beaucoup plus grand que le même carré *chrétien sur juif*. C'est une pure illusion d'optique historique, d'optique pour ainsi dire géographique et topographique, d'optique politique et sociale qu'il y aura lieu quelque jour d'examiner dans un plus grand détail.

Pour mesurer toute la valeur, toute la grandeur, toute l'amplitude, tout l'angle de cette illusion, pour corriger cet angle d'erreur, pour faire la correction, les corrections nécessaires, pour nous redonner, pour

retrouver la ligne, la direction, pour nous redonner, pour retrouver la justice et la justesse, il est un exercice salubre, excellent pour la justice, pour la justesse, pour la bonne santé intellectuelle et morale, excellent pour l'hygiène intellectuelle et mentale, un exercice salutaire, une sorte de gymnastique suédoise de l'esprit, un *Müller* mental. Il consiste à faire la meilleure des preuves, qui est la preuve par le contraire. Est-ce Pesloüan, est-ce moi qui l'avons inventé. Les questions d'origine se perdent toujours dans la nuit des temps. C'est plutôt nous deux. Ce que je sais c'est que nous le pratiquons souvent ensemble, dans nos pourparlers d'expérience. Les résultats sont toujours merveilleux. Il consiste à faire le contraire. C'est un exercice d'assouplissement, de rectification merveilleux. Il consiste à retenir certains faits, nombreux, à mesure qu'ils passent, et à dire, à se demander, de l'auteur, ce que nous venons par exemple de nous demander une fois : *Qu'est-ce qu'on dirait s'il était Juif.* Non seulement cet exercice rend toujours, mais on est surpris de voir comme il rend, comme il rectifie. *Combien* il rend. On voit vite alors, on compte aisément que les plus grands scandales et les plus nombreux ne sont point des scandales juifs. Et il s'en faut.

Sans nous livrer délibérément ici à cet exercice, n'est-il pas frappant déjà, au premier abord, que nos grandes hontes, nos hontes nationales, Jaurès, Hervé, Thalamas, ne sont point juives, ne sont point des Juifs. Il est même très remarquable au contraire, une fois que l'on compte ainsi, combien peu de nos hontes sont juives, il est remarquable que parmi les prota-

gonistes de nos hontes nationales il n'y a aucun Juif. *Qu'est-ce que l'on dirait si Jaurès était juif. Qu'est-ce que l'on dirait*, surtout, *si Hervé était juif*. C'est-à-dire, précisément, si un Juif avait été lâche le vingtième de ce que Jaurès l'a été, si un Juif avait dit contre la patrie, française, avait prononcé, contre *notre patrie*, le vingtième des monstruosités que *notre compatriote* Hervé a si superbement sorties, *qu'est-ce qu'on aurait dit*. Et pareillement *qu'est-ce que l'on dirait* si Thalamas était juif.

Pour prendre un exemple d'épisode, tout petit, mais d'autant mieux dessiné peut-être, d'autant mieux caractérisé, d'autant mieux (dé)limité, d'autant plus aisé, plus facile à saisir, qu'est-ce qu'on aurait dit dans un débat récent, dans un monde très spécial, si c'eût été M. Bataille qui eût été Juif et madame Bernhardt qui ne l'eût pas été.

Dans l'affaire Dreyfus même, sans y revenir, ou plutôt sans y entrer, dans l'État-Major même du dreyfusisme et de l'affaire Dreyfus il est fort notable que ce sont les Juifs, les grands Juifs qui ont encore le moins faibli. L'exemple de M. Joseph Reinach est caractéristique. On peut dire que dans l'affaire Dreyfus, dans l'État-Major de l'affaire Dreyfus et du parti dreyfusiste il représentait en un certain sens, et même pour ainsi dire

officiellement, ce que l'on a nommé le parti juif. Dans le parti politique dreyfusiste il représentait pour ainsi dire le parti politique juif. Seul en outre il était d'un volume politique et social, d'un ordre de grandeur au moins égal à celui d'un Jaurès. Or que voyons-nous. Il faut toujours dire ce que l'on voit. Surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit. Nous voyons que de tout notre État-Major il est le seul qui n'ait point faibli devant les démagogies dreyfusistes, devant les démagogies politiques issues de notre mystique dreyfusiste. Il est le seul notamment qui n'ait pas faibli, qui n'ait pas plié devant la démagogie combiste, devant la démagogie de la tyrannie combiste. Il est le seul nommément, et ceci est d'autant plus remarquable qu'il est par toute sa carrière un homme politique, il est le seul qui un des premiers se soit résolument opposé à la *délation* aux *Droits de l'Homme*, comme on le voit dans le dossier que nous avons constitué en ce temps. Si l'on voulait bien prendre la peine de lire les six ou sept gros volumes de son *Histoire de l'affaire Dreyfus* et si on ne laissait pas au seul M. Sorel tout le soin de les lire, on verrait aussitôt que nul (historien) ne fut aussi sévère que lui pour toutes les démagogies dreyfusistes, issues du dreyfusisme, pour toutes les déviations politiques, pour toutes les dégradations du dreyfusisme. On en est même surpris. Il y a là comme une sorte de stoïcisme politique assez curieux. Et même quelquefois comme une espèce de gageure. On est surpris, et c'est bien le plus grand éloge que je connaisse d'un homme, on est surpris que cet homme politique, riche et puissant, ait eu plusieurs fois les vertus politiques d'un pauvre. *De quel non-Juif pourrait-on en dire autant.*

De Dreyfus même, pour aller au cœur du débat, à l'objet, à la personne même, de Dreyfus il est évident que je n'ai rien voulu dire, que je n'ai rien dit ni rien pu dire qui atteignît l'homme privé. Je me rends bien compte de tout ce qu'il y a de tragique, de fatal dans la vie de cet homme. Mais ce qu'il y a de plus tragique, de plus fatal c'est précisément qu'il n'a pas le droit d'être un homme privé. C'est que nous avons incessamment le droit de lui demander des comptes, le droit, *et le devoir* de lui demander les comptes les plus sévères. Les plus rigoureux.

Autrement je saurais bien tout ce qn'il y a de tragique, de fatal dans la vie privée de cet homme. Ce que je sais de plus touchant de lui est certainement cet attachement profond, presque paternel, qu'il a inspiré à notre vieux maître M. Gabriel Monod. M. Monod me le disait encore aux cahiers il n'y a que quelques semaines. A peine. Dreyfus venait encore d'avoir un deuil, très proche, très douloureux, très *fatal*, dans sa famille. M. Monod nous le rapportait, nous le contait avec des larmes dans la voix. Il nous disait en même temps, ou plutôt il ne nous le disait pas, mais il nous disait beaucoup plus éloquemment que s'il nous l'eût dit, combien il l'aimait, nous assistions un peu surpris, un peu imprévus, un peu dépassés, parce qu'on ne le croit pas, on ne s'y attend pas, à cette affection profonde, à cette affection sentimentale, à cette affection *privée*, à cette affection quasi-paternelle, paternelle même qu'il a pour Dreyfus. Nous en étions presque un peu gênés, comme d'une découverte, toujours nouvelle, et comme si on nous ouvrait des horizons nouveaux, comme si on nous avait fait entrer dans une famille

sans bien nous demander notre avis, un peu inconsidérément, un peu indiscrètement, tant nous avons pris l'habitude de ne vouloir connaître en Dreyfus que l'homme public, de ne vouloir le traiter qu'en homme public, durement comme un homme public. Laissant de côté, non seulement devant une réalité, mais devant une aussi saisissante, aussi tragique, aussi poignante réalité laissant de côté tout l'appareil des méthodes prétendues scientifiques, censément historiques, laissant de côté tout l'appareil des métaphysiques métahistoriques notre vieux maître, assis, disait, avec des larmes intérieures : *On dirait qu'il y a une fatalité. On dirait que c'est un homme qui est marqué d'une fatalité. Il ne sort point constamment du malheur. Je viens de le quitter encore.* (Et il nous contait cette dernière entrevue, ce dernier deuil, cette sorte d'embrassement, ce deuil familial, privé). *Je l'ai vu*, nous disait-il, *ce héros, ce grand stoïcien, cette sorte d'âme antique.* (C'est ainsi qu'il parle de Dreyfus, une âme inflexible, un héros, douloureux, mais antique). *Je viens de le voir. Cet homme héroïque, cette âme stoïque, ce stoïcien que j'ai vu impassible et ne jamais pleurer dans les plus grandes épreuves. Je viens de le voir. Il était courbé, il pleurait sur cette mort. Il me disait : « Je crois qu'il y a une fatalité sur moi. Toutes les fois que nous nous attachons à quelqu'un, que nous voyons un peu de bonheur, que nous pourrions un peu commencer d'être heureux, ils meurent.* » Nous étions saisis, dans cette petite boutique, de cette révélation soudaine. *Quand nous pourrions un peu commencer d'être heureux*, n'était-ce point le mot même, le cri d'Israël, plus qu'un symbole, la destination même d'Israël. Et en outre nous

voyions passer, venant d'un historien, passant par dessus un historien, par dessus les épaules d'un historien, rompant toutes les méthodes, rompant toutes les métaphysiques positivistes, rompant toutes les disciplines modernes, rompant toutes les histoires et toutes les sociologies nous voyions passer les au delà de l'histoire. L'arrière-pensée, l'arrière-intention, la mystérieuse arrière-inquiétude, arrière-pensée de tant de peuples, des peuples antiques nous était ramenée, la même, intacte, intégrale, toute neuve, nous était reconduite entière par le plus vieux maître vivant de nos historiens modernes, par le plus respecté, par le plus considéré. Et c'était toujours *l'histoire*, plus que l'histoire, *la destination du peuple d'Israël*. L'émotion des autres était décuplée pour moi par cette sorte d'affection presque filiale, par cette sorte de piété secrète que depuis mes années de normalien j'ai toujours gardée pour notre vieux maître. Affection, piété un peu rude, on l'a vu. Mais d'autant plus secrètement profonde. D'autant plus filiale, d'autant plus comme personnelle, d'autant plus jalousement gardée. Je me sentais dans son affection un peu frère en pensée de Dreyfus, frère en affection, et cela me gênait beaucoup. Nous étions là. Nous étions des hommes. Le même souffle nous courbait, qui courba les peuples antiques. Le même problème nous soulevait, qui souleva les peuples antiques. Ce problème, cet anxieux problème de la fatalité, qui se pose pour tout peuple, pour tout homme non livresque. Et associant dans sa pensée, dans sa parole, sans même s'en apercevoir, tant c'était naturel, tant on voyait que c'était l'habitude, son habitude, associant l'homme et l'œuvre, le héros et l'histoire,

l'objet et l'entreprise, partant déjà il nous disait s'en allant : *Quelle affaire, quel désastre. Quand on pense à tout ce qui pouvait sortir de bien de cette affaire-là pour la France.* Et en effet on ne savait plus si c'était Dreyfus ou l'affaire Dreyfus qui était malheureuse, qui était fatale, qui était mal douée pour le bonheur, incapable de bonheur, marquée de la fatalité. Car c'étaient bien tous les deux ensemble, inséparablement, inséparément, indivisément, indivisiblement, l'un portant l'autre, l'une dans l'autre. Et déjà il partait, (il était venu acheter une *Antoinette*, dans l'édition des cahiers), et nous nous serrions la main, repartant vers nos travaux différents, vers nos soucis différents, vers nos préoccupations différentes. Et nous nous serrions bien la main comme à un enterrement. Nous étions les parents du défunt. Et même les parents pauvres.

La plus grande fatalité, c'est précisément que cet homme ait été cette affaire, qu'il ait été jeté irrévocablement dans l'action publique, et même la plus publique. Il avait peut-être toutes les vertus privées. Il aurait fait sans doute un si bon homme d'affaires. Qu'est-ce qu'il est allé faire capitaine. Qu'est-ce qu'il est allé faire dans les bureaux de l'État-Major. Là est la fatalité. Qu'est-ce qu'il est allé faire dans une réputation, dans une célébrité, dans une gloire mondiale. Victime malgré lui, héros malgré lui, martyr malgré lui. Glorieux malgré lui il a trahi sa gloire. Là est la fatalité. *Invitus invitam adeptus gloriam.* Parce qu'il était devenu capitaine, parce qu'il était entré dans les

capitaines, parce qu'il était entré dans les bureaux de l'État-Major cet homme fut contraint de revêtir une charge, une gloire inattendue, une charge, une gloire inexpiable. Mystérieuse destination du peuple d'Israël. Tant d'autres, qui voudraient la gloire, sont forcés de se tenir tranquilles. Et lui, qui voudrait bien se tenir tranquille, il est forcé à la vocation, il est forcé à la charge, il est forcé à la gloire. Là est sa fatalité même. Voilà un homme qui était capitaine. Il pensait monter colonel ou peut-être général. Il est monté Dreyfus. Comment voulez-vous qu'il s'y reconnaisse. Il fallait pourtant qu'il s'y reconnût, il devait pourtant s'y reconnaître. On l'a improvisé pilote, gouverneur, *gubernator* d'un énorme bateau qu'il n'a pas su conduire, qu'il n'a pas su gouverner. Et pourtant il en est responsable. Là est la fatalité. Là est la mystérieuse destination d'Israël. Brusquement revêtu, revêtu malgré lui d'une énorme magistrature, d'une magistrature capitale, de la magistrature de victime, de la magistrature de héros, de la magistrature de martyr il s'en est lamentablement tiré. Et ce qu'il y a de fatal, ce qu'il y a de douloureux, ce qu'il y a de tragique, c'est que nous ne pouvons pas ne pas lui en demander compte.

Celui qui est désigné doit marcher. Celui qui est appelé doit répondre. C'est la loi, c'est la règle, c'est le niveau des vies héroïques, c'est le niveau des vies de sainteté. Investi victime malgré lui, investi héros malgré lui, investi victime malgré lui, investi martyr malgré lui il fut indigne de cette triple investiture. Historiquement, réellement indigne. Insuffisant ; au-dessous ; incapeble. Impéritie et incurie. Incapacité profonde. Indigne de ce triple sacre, de cette triple magistrature. Et ce

qu'il y a de pire, ce qu'il y a de fatal, ce qu'il y a de plus tragique, c'est qu'à moins d'entrer dans son crime et sous peine de participer de son indignité, de cette indignité même nous ne pouvons pas ne pas lui en demander compte. Quiconque a eu le monde en main, est responsable du monde. Nous ne pouvons pas entrer dans son jeu. Nous n'avons pas le droit d'entrer dans ses raisons, fussent-elles légitimes; privément légitimes. Et c'est surtout si elles sont légitimes qu'il faut nous en défier. Car elles nous tenteraient. Nous devons tout oublier, le bien que nous savons de lui, l'affection que nous aurions pour lui, que nous serions tentés d'avoir pour lui, la touchante, la paternelle affection de ce vieil homme pour lui; de ce vieil homme que lui-même nous respectons tant, que nous aimons tant. Nous *devons* tout oublier et nous ne pouvons que lui demander compte. Compte de cette immense bataille qu'il a perdue. Il s'est trouvé engagé sans le vouloir général en chef, plus que cela, drapeau d'une immense armée dans une immense bataille contre une immense armée. Et il a perdu cette immense bataille. Et nous ne pouvons lui parler que de cela. Nous n'avons le droit que de lui parler de cela. Nous n'avons le droit d'engager, d'accepter de lui, avec lui nulle autre conversation, aucun autre entretien. Nul autre propos.

Nous devons taire, nous devons faire taire tous nos autres sentiments. Il a été constitué un homme public. Il a été constitué un homme de gloire, d'un retentissement universel. Nous ne pouvons que lui demander compte de son action publique, de ses sentiments publics, de ce désastre public. Celui qui perd une bataille, en est responsable. Et il a perdu cette immense bataille. Nous

ne pouvons que lui demander compte de tout ce qui était engagé dans cette bataille, dans cette action publique. Nous ne pouvons que lui demander compte des mœurs publiques, de la France, *d'Israël même*, de l'humanité dont il fut un moment.

Singulière destinée. Il fut investi, institué malgré lui homme public. Tant d'autres ont voulu devenir hommes publics, et y ont mis le prix, et en ont été implacablement refoulés par l'événement. Il fut investi, institué malgré lui homme de gloire. Tant d'autres ont voulu la gloire, et y ont mis le prix, et en ont été implacablement refoulés par l'événement. Et lui il a eu tout cela. Il a eu tout malgré lui. Il a eu tout ce qu'il ne voulait pas. Mais il faut que celui qui est investi marche.

Tant d'hommes, des milliers et des milliers d'hommes, soldats, poètes, écrivains, artistes, hommes d'action, (victimes), héros, martyrs, tant d'hommes, des milliers et des milliers d'hommes ont voulu entrer dans l'action publique, devenir, se faire des hommes publics; et ils y ont mis le prix. Tant d'hommes ont brigué la gloire, temporelle, des milliers et des milliers d'hommes, et d'être immortels, temporellement immortels dans la mémoire des hommes. Et ils y ont mis le prix. Ils y ont mis le génie, l'héroïsme, des efforts sans nombre, des efforts incroyables, des efforts effrayants; des souffrances effrayantes; des vies entières, et quelles vies, de véritables martyres. Et rien, jamais rien. Et lui, sans rien faire, malgré lui en quelques semaines il est devenu l'homme dont l'humanité entière a le plus retenti, son nom est devenu le nom, il est devenu l'homme dont tout le monde a le plus répété, a le plus célébré le nom depuis la mort de *notre maître Napoléon*. Ce que cent

batailles avaient donné à l'autre, il l'a eu malgré lui. Et il n'en était pas plus fier. C'est bien pour cela que nous ne pouvons écrire et parler de lui que comme nous l'avons fait dans les deux premiers tiers de ce cahier.

Cette situation tragique me rappelle un mot de Bernard-Lazare. Il faut toujours en revenir, on en revient toujours à un mot de Bernard-Lazare. Ce mot-ci sera l mot décisif de l'affaire. Puisqu'il vient, puisqu'il porte de son plus grand prophète sur la victime même. Il est donc culminant par son point d'origine et par son point d'arrivée. *Bernard-Lazare, né à Nîmes le 14 juin 1865; mort à Paris le premier septembre 1903*. Il avait donc trente-huit ans. Parce qu'un homme porte lorgnon, parce qu'il porte un binocle transverse barrant un pli du nez devant les deux gros yeux, le moderne le croit moderne, le moderne ne sait pas voir, ne voit pas, ne sait pas reconnaître l'antiquité du regard prophète. C'était le temps où quand il rencontrait Maurice Montégut il disait. L'autre avait mal à l'estomac, comme tout le monde, comme tout pauvre mercenaire intellectuel. Et lui aussi il croyait avoir mal à l'estomac comme tout le monde. Il disait à Montégut : *Hein*, *Montégut*, en riant, car il était profondément gai, intérieurement gai : *Eh bien*, *Montégut*, *hein ça va bien avant de déjeuner*, *quand on n'a rien dans l'estomac. On est léger. On travaille. Mais après. Il ne faudrait jamais manger.* Dreyfus venait de revenir. Dreyfus était rentré et presque instantanément, aux premières démarches, aux premiers pourparlers, au premier contact tout le

monde avait eu brusquement l'impression qu'il y avait une paille, que ce n'était pas cela, qu'il était comme il était, et non point comme nous l'avions rêvé. Quelques-uns déjà se plaignaient. Quelques-uns, sourdement, bientôt publiquement l'accusaient. Sourdement, publiquement Bernard-Lazare le défendait. Aprement, obstinément. Tenacement. Avec cet admirable aveuglement volontaire de ceux qui aiment vraiment, avec cet acharnement obstiné invincible avec lequel l'amour défend un être qui a tort, évidemment tort, publiquement tort. — *Je ne sais pas ce qu'ils veulent*, disait-il, riant mais ne riant pas, riant dessus mais dedans ne riant pas, *je ne sais pas ce qu'ils demandent. Je ne sais pas ce qu'ils* lui *veulent. Parce qu'il a été condamné injustement,* on lui demande tout, *il faudrait qu'il ait toutes les vertus.* **Il est innocent, c'est déjà beaucoup.**

Non seulement nous fûmes des héros, mais l'affaire Dreyfus au fond ne peut s'expliquer que par ce besoin d'héroïsme qui saisit périodiquement ce peuple, cette race, par un besoin d'héroïsme qui alors nous saisit nous toute une génération. Il en est de ces grands mouvements, de ces grandes épreuves de tout un peuple comme de ces autres grandes épreuves les guerres. Ou plutôt il n'y a pour les peuples qu'une sorte de grandes épreuves temporelles, qui sont les guerres, et ces grandes

épreuves-ci sont elles-mêmes des guerres. Dans toutes ces grandes épreuves, dans toutes ces grandes histoires c'est beaucoup plutôt la force intérieure, la violence d'éruption qui fait la matière, historique, que ce n'est la matière qui fait et qui impose l'épreuve. Quand une grande guerre éclate, une grande révolution, cette sorte de guerre, c'est qu'un grand peuple, une grande race a besoin de sortir; qu'elle en a assez; notamment qu'elle en a assez de la paix. C'est toujours qu'une grande masse éprouve un violent besoin, un grand, un profond besoin, un besoin mystérieux d'un grand mouvement. Si le peuple, si la race, si la masse française eût eu envie d'une grande guerre il y a quarante ans, cette misérable, cette malheureuse guerre elle-même de 1870, si mal commencée, si mal engagée qu'elle fût, fût devenue une grande guerre, comme les autres, et en mars 1871 elle n'eût fait que commencer. Une grande histoire, je dis une grande histoire militaire comme ces guerres de la Révolution et de l'Empire ne s'explique aucunement que par ceci : un saisissement de besoin, un très profond besoin de gloire, de guerre, d'histoire qui à un moment donné saisit tout un peuple, toute une race, et lui fait faire une explosion, une éruption. Un mystérieux besoin d'une inscription. Historique. Un mystérieux besoin d'une sorte de fécondité historique. Un mystérieux besoin d'inscrire une grande histoire dans l'histoire éternelle. Toute autre explication est vaine, raisonnable, rationnelle, inféconde, irréelle. De même notre affaire Dreyfus ne peut s'expliquer que par un besoin, le même, par un besoin d'héroïsme qui saisit toute une génération, la nôtre, par un besoin de guerre, de guerre *militaire*, et de gloire militaire, par

un besoin de sacrifice et jusque de martyre, peut-être, (sans doute), par un besoin de sainteté. Ce que nos adversaires n'ont pu voir que en face, de l'autre côté, de face, ce qu'ils n'ont pu recevoir que en creux, ce que nos chefs mêmes ont toujours ignoré, c'est à quel point nous marchâmes comme une armée, militaire. Comment tant d'espérance, tant d'entreprise a été brisée sans obtenir, sans effectuer une inscription historique, c'est précisément ce que j'ai essayé non pas seulement d'expliquer, mais de représenter *à nos amis* et *à nos abonnés* dans un cahier de l'année dernière sensiblement à la même date. Que si nous avons été, une fois de plus, une armée de lions conduite par des ânes, c'est alors que nous sommes demeurés, très exactement, dans la plus pure tradition française.

Nous avons été grands. Nous avons été très grands. Aujourd'hui ceux dont je parle, nous sommes des gens qui gagnons pauvrement, misérablement, miséreusement notre vie. Mais ce que je ne vois pas, ce soit que les Juifs pauvres, ici encore, se séparent de nous, qu'ils gagnent leur vie en un tour de main, qu'ils n'aient point de mal, qu'ils aient moins de mal que nous à gagner leur vie. Peut-être au contraire, car s'ils se soutiennent un peu entre eux, moins qu'on ne le croit, moins qu'on ne le dit, et quelquefois ils se combattent, et se trahissent, en revanche ils se heurtent à un antisémitisme aujourd'hui revenu, aujourd'hui croissant. Ce que je

vois, c'est que juifs et chrétiens ensemble, juifs pauvres et chrétiens pauvres, nous gagnons notre vie comme nous pouvons, généralement mal, dans cette chienne de vie, dans cette chienne, dans cette gueuse de société moderne.

Mais dans cette misère même, et à cause de cette misère même, nous voulons avoir été grands, nous voulons avoir été très grands. Justement parce que nous n'aurons jamais une inscription historique. Si nous avions comme tant d'autres une inscription historique, si nous avions comme quelques-uns une grande inscription historique, si seulement nous avions une inscription historique assez mesurée à notre effort, à notre intention, à ce que nous fûmes en réalité, alors nous saurions la payer le prix, alors nous aurions mauvaise grâce à insister sur la considération qui nous est due. Nous sommes si attachés, nous mettons un tel prix à l'enregistrement historique dans la mémoire temporelle de l'humanité qne la considération de l'histoire nous dispenserait de toute autre considération. Et nous y gagnerions encore. Nous croirions encore y gagner. Mais justement parce que nous sommes pauvres, pauvres de biens et pauvres d'histoire, justement parce que nous avons sur nous le mépris et la méconnaissance des riches, et de cette grande riche d'histoire, il faut qu'il soit bien entendu pour nous et entre nous que nous savons que nous fûmes très grands. Nous pou-

vons ne pas le dire aux autres, nous savons que les autres, s'ils veulent, n'ont pas à s'occuper de nous, nous pouvons ne pas le dire à l'histoire, nous savons que l'histoire, si elle veut, n'a pas à s'occuper de nous. Mais si nous ne le disons pas entre nous, et dans le secret de nos propos, c'est parce qu'il est bien entendu que nous le savons. Et surtout nous n'avons pas à dire le contraire et aux autres et à l'histoire.

Nous voulons bien avoir été bernés, mais nous voulons avoir été grands.

Voilà, *cher Halévy, à quel point nous en sommes ;* voilà, mon cher Halévy, ce que je nomme un examen de conscience. Voilà ce que je nomme exprimer des regrets, faire des (mes) excuses. Voilà ce que je nomme une amende honorable, faire amende honorable. M'infliger un désaveu. C'est ce que je nomme être timoré. C'est ma manière d'être timoré. C'est comme ça que je porte la chemise longue, et la corde au cou, la corde de chanvre. C'est comme ça que je tiens mon cierge. On parle toujours comme si dans une société d'ordre nous étions venus introduire un désordre. Arbitrairement. Gratuitement. Mais il faut tout de même voir qu'il y a des ordres apparents qui recouvrent, qui sont les pires désordres. Nous retrouvons ici ce que nous avons dit de l'égoïsme des riches dans le monde moderne, de la classe riche, de l'égoïsme bourgeois.

Cet égoïsme porte sur leur entendement même. Sur leur vue. Même sur leur vue politique du monde politique. Il y avait un ordre sous Méline. C'était un ordre pourri, un ordre mou, un ordre apparent, un ordre purement bourgeois. Notre collaborateur Halévy l'a très bien marqué, c'était un ordre comme sous Louis-Philippe, comme sous Guizot, comme dans les huit, dix, douze dernières années de Louis-Philippe. Un ordre de surface, (comme aujourd'hui d'ailleurs), un ordre gangrené, mortifère, mort, une chair morte (comme aujourd'hui). De toute façon une crise venait, comme elle vient aujourd'hui.

Un ordre mortel pour la fécondité, pour les intérêts profonds, pour les intérêts durables de la race et du peuple, de la patrie.

En réalité la véritable situation des gens que nous avions devant nous était pendant longtemps non pas de dire et de croire Dreyfus coupable, mais de croire et de dire qu'innocent ou coupable on ne troublait pas, on ne bouleversait pas, on ne *compromettait* pas, on ne risquait pas pour un homme, pour un seul homme, la vie et le salut d'un peuple, l'énorme salut de tout un peuple. On sous-entendait : le salut *temporel*. Et précisément notre mystique chrétienne culminait si parfaitement, si exactement avec notre mystique française,

avec notre mystique patriotique dans notre mystique dreyfusiste que ce qu'il faut bien voir, et ce que je dirai, ce que je mettrai dans mes confessions, *c'est que nous ne nous placions pas moins qu'au point de vue* **du salut éternel de la France**. Que disions-nous en effet ? Tout était contre nous, la sagesse et la loi, j'entends la sagesse humaine, la loi humaine. Ce que nous faisions était de l'ordre de la folie ou de l'ordre de la sainteté, qui ont tant de ressemblances, tant de secrets accords, pour la sagesse humaine, pour un regard humain. Nous allions, nous étions contre la sagesse, contre la loi. Contre la sagesse humaine, contre la loi humaine. Voici ce que je veux dire. Qu'est-ce que nous disions en effet. Les autres disaient : Un peuple, tout un peuple est un énorme assemblage des intérêts, des droits les plus légitimes. Les plus sacrés. Des milliers, des millions de vies en dépendent, dans le présent, dans le passé, (dans le futur), des milliers, des millions, des centaines de millions de vies le constituent, dans le présent, dans le passé, (dans le futur), (des millions de mémoires), et par le jeu de l'histoire, par le dépôt de l'histoire la garde d'intérêts incalculables. De droits légitimes, sacrés, incalculables. Tout un peuple d'hommes, tout un peuple de familles ; tout un peuple de droits, tout un peuple d'intérêts, légitimes ; tout un peuple de vies ; toute une race ; tout un peuple de mémoires ; toute l'histoire, toute la montée, toute la poussée, tout le passé, tout le futur, toute la promesse d'un peuple et d'une race ; tout ce qui est inestimable, incalculable, d'un prix infini, parce que ça ne se fait qu'une fois, parce que ça ne s'obtient qu'une fois, parce que ça ne se recommencera jamais ; parce que c'est une réussite,

unique ; un peuple, et notamment, nommément ce peuple-ci, qui est d'un prix unique ; ce vieux peuple ; un peuple n'a pas le droit, et le premier devoir, le devoir étroit d'un peuple est de ne pas exposer tout cela, de ne pas s'exposer pour un homme, quel qu'il soit, quelque légitimes que soient ses intérêts ou ses droits. Quelque sacrés même. Un peuple n'a jamais le droit. On ne perd point une cité, une cité ne se perd point pour un (seul) citoyen. C'était le langage même et du véritable civisme et de la sagesse, c'était la sagesse même, la sagesse antique. C'était le langage de la raison. A ce point de vue il était évident que Dreyfus devait se dévouer pour la France ; non pas seulement pour le repos de la France mais pour le salut même de la France, qu'il exposait. Et s'il ne voulait pas se dévouer lui-même, dans le besoin on devait le dévouer. Et nous que disions-nous. Nous disions une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à l'humanité, une seule injure à la justice et au droit, surtout si elle est universellement, légalement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social, tout le contrat social, une seule forfaiture, un seul déshonneur suffit à perdre, d'honneur, à déshonorer tout un peuple. C'est un point de gangrène, qui corrompt tout le corps. Ce que nous défendons, ce n'est pas seulement notre honneur. Ce n'est pas seulement l'honneur de tout notre peuple, dans le présent, c'est l'honneur historique de notre peuple, tout l'honneur historique de toute notre race, l'honneur de nos aïeux, l'honneur de nos enfants. Et plus nous avons de passé,

plûs nous avons de mémoire, (plus ainsi, comme vous le dites, nous avons de responsabilité), plus ainsi aussi ici nous devons la défendre ainsi. Plus nous avons de passé derrière nous, plus (justement) il nous faut le défendre ainsi, le garder pur. *Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu*. C'était la règle et l'honneur et la poussée cornélienne, la vieille poussée cornélienne. C'était la règle et l'honneur et la poussée chrétienne. Une seule tache entache toute une famille. Elle entache aussi tout un peuple. Un seul point marque l'honneur de toute une famille. Un seul point marque aussi l'honneur de tout un peuple. Un peuple ne peut pas rester sur une injure, subie, exercée, sur un crime, aussi solennellement, aussi définitivement endossé. L'honneur d'un peuple est d'un seul tenant.

Qu'est-ce à dire, à moins de ne pas savoir un mot de français, sinon que nos adversaires parlaient le langage de la raison d'État, qui n'est pas seulement le langage de la raison politique et parlementaire, du méprisable intérêt politique et parlementaire, mais beaucoup plus exactement, beaucoup plus haut qui est le langage, le très respectable langage de la continuité, de la continuation temporelle du peuple et de la race, *du salut temporel du peuple et de la race*. Ils n'allaient pas à moins. Et nous par un mouvement chrétien profond, par une poussée très profonde révolutionnaire et ensemble traditionnelle de christianisme, suivant en

ceci une tradition chrétienne des plus profondes, des plus vivaces, des plus dans la ligne, dans l'axe et au cœur du christianisme, nous nous n'allions pas à moins qu'à nous élever je ne dis pas (jusqu') à la conception mais à la passion, mais au souci d'un salut éternel, du salut éternel de ce peuple, nous n'atteignions pas à moins qu'à vivre dans un souci constant, dans une préoccupation, dans une angoisse mortelle, éternelle, dans une anxiété constante du salut éternel de notre peuple, du salut éternel de notre race. Tout au fond nous étions les hommes du salut éternel et nos adversaires étaient les hommes du salut temporel. Voilà la vraie, la réelle division de l'affaire Dreyfus. Tout au fond nous ne voulions pas que la France fût constituée en état de péché mortel. Il n'y a que la doctrine chrétienne au monde, dans le monde moderne, dans aucun monde, qui mette à ce point, aussi délibérément, aussi totalement, aussi absolument la mort temporelle comme rien, comme une insignifiance, comme un zéro au prix de la mort éternelle, et le risque de la mort temporelle comme rien au prix du péché, mortel, au prix du risque de la mort éternelle. Tout au fond nous ne voulions pas que par un seul péché mortel, complaisamment accepté, complaisamment endossé, complaisamment acquis pour ainsi dire notre France fût non pas seulement déshonorée devant le monde et devant l'histoire : qu'elle fût proprement constituée en état de péché mortel. Un jour, au point le plus douloureux de cette crise, un ami vint me voir, qui fortuitement passait par Paris. Un ami qui était chrétien. — Je ne connais pas cette affaire, me dit-il. Je vis dans le fond de ma province. J'ai assez de mal à gagner ma vie. Je ne connais rien de cette affaire. Je ne soupçon-

nais pas l'état où je trouve Paris. Mais enfin on ne peut pas sacrifier tout un peuple pour un homme. Je n'eus rien à lui répondre que de prendre un livre dans mon armoire, un petit livre cartonné, une petite édition Hachette. — *27.* lui dis-je. « *Or vous demant-je, fist-il,* « *lequel vous ameriés miex, ou que vous fussiés mesiaus,* (*mesiaus* c'est lépreux), *ou que vous eussiés fait un* « *pechié mortel?* » *Et je, qui onques ne li menti, li respondi que je en ameroie miex avoir fait trente que estre mesiaus. Et quant li frere s'en furent parti,* (c'étaient deux frères qu'il avait appelés), *il m'appela tout seul, et me fist seoir à ses piez et me dist :* « *Comment me deistes-vous hier ce?* » *Et je li diz que encore li disoie-je. Et il me dist :* « *Vous deistes comme hastis* « *musarz; car vous devez savoir que nulle si laide* « *mezelerie n'est comme d'estre en pechié mortel, pour* « *ce que l'ame qui est en pechié mortel est semblable* « *au dyable: par quoy nulle si laide meselerie ne puet* « *estre.*

28. — « *Et bien est voirs que quant li hom meurt, il* « *est gueris de la meselerie dou cors; mais quant li* « *hom qui a fait le pechié mortel meurt, il ne sait pas* « *ne n'est certeins que il ait eu en sa vie tel repentance* « *que Diex li ait pardonnei : par quoy grant poour doit* « *avoir que celle mezelerie li dure tant comme Diex* « *yert en paradis. Si vous pri, fist-il, tant comme je* « *puis, que vous metés votre cuer à ce, pour l'amour* « *de Dieu et de moy, que vous amissiez miex que touz* « *meschiez avenist au cors, de mezelerie et de toute* « *maladie, que ce que li pechiés mortex venist à l'ame* « *de vous.* » On voit que si pour une présentation, dans une présentation récente je me référais à ce grand chro-

niqueur; à ce grand chroniqueur d'un autre grand saint; et d'un autre grand saint français, j'avais pour le faire de multiples autorités de raison.

Mais tel est le jeu des partis. Les partis politiques, les partis parlementaires, tous les partis politiques ne peuvent tenir aucun propos que dans le langage politique, parlementaire, ils ne peuvent engager, soutenir aucune action que sur le terrain, sur le plan politique, parlementaire. Et surtout, et en outre, et naturellement ils veulent que nous en fassions autant. Que nous soyons constamment avec eux, parmi eux. De tout ce que nous faisons, de tout ce qui fait la vie et la force d'un peuple, de nos actes et de nos œuvres, de nos opérations et de nos conduites, de nos âmes et de nos vies ils effectuent incessamment, automatiquement, presque innocemment une traduction en langage politique, parlementaire, une réduction, un rabattement, une projection, un report sur le plan politique, parlementaire. Ainsi ils n'y entendent, ils n'y comprennent rien, et ils empêchent les autres d'y rien comprendre. Ils nous déforment, ils nous dénaturent incessamment et en eux-mêmes dans leur propre imagination et auprès de ceux qui les suivent, de ceux qui en sont, dans les imaginations de ceux qui les suivent. Tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, ils le traduisent, ils le

trahissent. *Traducunt. Tradunt.* On ne sait jamais s'ils vous font plus de tort, s'ils vous dénaturent plus quand ils vous combattent ou quand ils vous soutiennent, quand ils vous combattent ou quand ils vous adoptent, car quand ils vous combattent ils vous combattent en langage politique sur le plan politique et quand ils vous soutiennent, c'est peut-être pire, car ils vous soutiennent, ils vous adoptent en langage politique sur le plan politique. Et dans ces tiraillements contraires ils ont également et contrairement tort, ils sont également et contrairement insuffisants. Ils sont également et contrairement des dénaturants. Ils ne présentent, ils ne se représentent, ils ne conçoivent également et contrairement qu'une vie diminuée, une vie dénaturée. Un fantôme, un squelette, un plan, une projection de vie. Quand ils sont contre vous, ils vous combattent et vous feraient un tort mortel. Quand ils sont pour vous, et qu'ils croient que vous êtes pour eux, ils vous accaparent et vous font certainement un tort mortel. Ils veulent alors vous endosser, et qu'on les endosse. Ils vous protègent. Quand ils vous combattent, ils combattent vos mystiques par des bassesses politiques, par de basses politiques. Quand ils vous soutiennent ils traduisent, ce qui est infiniment pire, ils traduisent vos mystiques par des bassesses politiques, par de basses politiques. Et ce que nous avons fait pour nos mystiques, l'ayant interprété pour leurs politiques, pour les politiques correspondantes, pour les politiques issues, c'est là-dessus précisément qu'ils se fondent, c'est là-dessus qu'ils arguënt pour nous lier à leurs politiques, à ces politiques, pour nous interdire les autres mystiques, transférant ainsi, transférant arbitrairement dans le

monde des mystiques des oppositions, des contrariétés qui n'existent, qui ne se produisent, qui ne jouent que sur le plan politique.

C'est ainsi que les partis vous récompensent de ce que vous avez fait pour eux dans les moments où ils étaient en danger ; je veux dire de ce que vous avez fait pour les mystiques dont ils sont issus, pour les mystiques dont ils vivent, pour les mystiques qu'ils exploitent, qu'ils parasitent. C'est de cela précisément qu'ils prennent barre, qu'ils veulent prendre barre sur vous, c'est partant de cela qu'ils veulent vous lier à leurs politiques, vous interdire les autres mystiques.

Parce que depuis la dégradation de la mystique dreyfusiste en politique dreyfusiste, remontant tous les courants de toutes les puissances, remontant des épaules toutes les puissances de tyrannie, toutes les démagogies de tous nos amis (politiques), nous avons risqué, nous avons éprouvé quinze ans de misère pour la défense des libertés privées, des libertés profondes, des libertés chrétiennes, pour la défense des consciences chrétiennes, pour nous récompenser les politiques, les politiciens réactionnaires nous interdiraient volontiers d'être républicains. Et parce que nous avons mis non pas comme ces ouvriers des semaines et des mois mais quinze années de misère au service de la République, pour nous récompenser les politiques, les politiciens

républicains nous interdiraient volontiers d'être chrétiens. Ainsi la République serait le régime de la liberté de conscience pour tout le monde, excepté précisément pour nous, précisément pour nous récompenser de ce que nous l'avons quinze ans défendue, de ce que nous la défendons, de ce que nous la défendrons encore. Pour nous récompenser d'avoir mis quinze ans de misère au service de la République, d'avoir défendu, d'avoir sauvé un régime qui est le régime de la liberté de conscience, on accorderait la liberté de conscience à tout le monde, excepté seulement à nous. Nous nous passerons de la permission de ces messieurs. Nous ne vivons pas, nous ne nous mouvons pas sur le même plan qu'eux. Leurs débats ne sont pas les nôtres. Les douloureux débats que nous avons, que nous soutenons parfois n'ont rien de commun avec leurs faciles, avec leurs superficielles polémiques.

La République serait le régime de la liberté de conscience pour tout le monde, excepté précisément pour les républicains.

Nous demanderons à ces messieurs la permission de nous passer de leur permission. Nos cahiers sont devenus, non point par le hasard, mais ils se sont constitués par une lente élaboration, par de puissantes, par de secrètes affinités, par une sorte de longue évaporation de la politique, comme une compagnie parfai-

tement libre d'hommes qui tous croient à quelque chose, à commencer par la typographie, qui est un des plus beaux art et métier. Malgré les partis, malgré les (hommes) politiques, malgré les politiciens contraires, (contraires à nous, contraires entre eux), c'est cela que nous resterons.

Voilà, mon cher Variot, quelques-uns des propos que j'eusse tenus aux cahiers le jeudi, si on y parlait moins haut, et si on m'y laissait quelquefois la parole. Dans ces cahiers de M. Milliet vous trouverez ce que c'était que cette mystique républicaine. Et vous monsieur qui me demandez qu'il faudrait bien définir un peu par voie de raison démonstrative, par voie de raisonnement de raison ratiocinante ce que c'est que mystique, et ce que c'est que politique, *quid sit mysticum, et quid politicum*, la mystique républicaine, c'était quand on mourait pour la République, la politique républicaine, c'est à présent qu'on en vit. Vous comprenez, n'est-ce pas.

Les papiers de M. Milliet que nous publierons donneront immédiatement l'impression d'avoir eux-mêmes été choisis d'un monceau énorme de papiers. On ne peut naturellement tout donner. A partir du moment où M. Milliet m'apporta les premiers paquets de sa copie,

un grand débat s'éleva entre nous. Il voulait toujours, par discrétion, en supprimer. Mais j'ai toujours tout gardé, parce que c'était le meilleur. On en avait assez supprimé pour passer des textes à la copie, pour constituer la copie elle-même. — Cette lettre est trop intime, disait-il. — C'est précisément parce qu'elle est intime que je la garde. Il avait marqué au crayon les passages qu'il pensait que l'on pouvait supprimer. J'achetai une gomme exprès pour effacer son crayon. Il voulait s'effacer. Je lui dis : Paraissez au contraire. Un homme qui ne se propose plus que de se rappeler exactement, fidèlement, réellement sa vie et de la représenter est, devient lui-même le meilleur des papiers, le meilleur des monuments, le meilleur des témoins ; le meilleur des textes ; il apporte infiniment plus que le meilleur des papiers ; il est infiniment plus que le meilleur des papiers ; il apporte, à infiniment près, le meilleur des témoignages.

Vous remarquerez, Variot, vous entendrez le ton de ces *mémoires*. C'est le ton même du temps. Je ne serais pas surpris qu'un imbécile, et qui manquerait du sens historique trouvât ce ton un peu ridicule. Il est passé. Ces hommes, qui avaient ce ton, ont fait de grandes choses. Et nous ?

Le civisme aussi paraît aujourd'hui ridicule. Civique est un adjectif aujourd'hui qui se porte très mal. Il sonne en *ique*. *Civique* a l'air de rimer avec *bourrique*

et avec *atavique*. Et même avec *ataxique*. Que des vieillards, que des malades, que des mourants se fissent (trans)porter aux urnes, évidemment ce n'est pas les cuirassiers de Morsbronn. Pourtant tous ceux qui ont vu Coppée se faire porter mourant à l'Académie pour assurer l'élection de M. Richepin ont trouvé que c'était très grand.

La seule valeur, la seule force du royalisme, mon cher Variot, la seule force d'une monarchie traditionnelle, c'est que le roi est plus ou moins aimé. La seule force de la République, c'est que la République est plus ou moins aimée. La seule force, la seule valeur, la seule dignité de tout, c'est d'être aimé. Que tant d'hommes aient tant vécu et tant souffert pour la République, qu'ils aient tant cru en elle, qu'ils soient tant morts pour elle, que pour elle ils aient supporté tant d'épreuves, souvent extrêmes, voilà ce qui compte, voilà ce qui m'intéresse, voilà ce qui existe. Voilà ce qui fonde, voilà ce qui fait la légitimité d'un régime. Quand je trouve dans l'*Action française* tant de dérisions et tant de sarcasmes, souvent tant d'injures, j'en suis peiné, car il s'agit d'hommes qui veulent restaurer, restituer les plus anciennes dignités de notre race et on ne fonde, on ne refonde aucune culture sur la dérision et la dérision et le sarcasme et l'injure sont des barbaries. Ils sont même des barbarismes. On ne fonde, on ne refonde, on ne restaure, on ne restitue rien sur la dérision. Des calembours ne font pas une restitution de culture. J'avoue que je n'arrive point à comprendre tout ce que l'on met,

tout ce qu'il y a évidemment d'esprit dans cette graphie de *Respubliquains* que l'on nous répète à satiété. Cela, me paraît un peu du même ordre que les sots de l'autre côté qui écrivent toujours *le roy*. Avec un *y*. Cet *s* et ce *qu* me paraissent du même alphabet que cet *y*. J'ai peur qu'il ne soit presque également sot de se moquer de l'un et de l'autre. Le roi a pour lui toute la majesté de la tradition française. La République a pour elle toute la grandeur de la tradition républicaine. Si on met cet *s* à *Respubliquains* on ne fait rien, on ne peut rien faire que de lui conférer un peu de la majesté romaine. Je suis plongé en ce moment-ci, pour des raisons particulières, dans le *de Viris*. J'avoue que *respublica* y est un mot d'une grandeur extraordinaire. D'une amplitude, d'une voûte romaine. Quant au changement de *c* en *qu*, au féminin de *public* en *publique*, il ne me paraît pas plus déshonorant que le féminin de *Turc* en *Turque*, et de *Grec* en *Grecque*, et de *sec* en *sèche* comme la grammaire (française) nous l'enseigne. On a le féminin qu'on peut. Quand je trouve dans l'*Action française*, dans Maurras des raisonnements, des logiques d'une rigueur implacable, des explications impeccables, invincibles comme quoi la royauté vaut mieux que la république, et la monarchie que la république, et surtout le royalisme mieux que le républicanisme et le monarchisme mieux que le républicanisme, j'avoue que si je voulais parler grossièrement je dirais que ça ne prend pas. On pense bien ce que je veux dire. Ça ne prend pas comme un mordant prend ou ne prend pas sur un vernis. Ça n'entre pas. Des explications, toute notre éducation, toute notre formation intellectuelle, universitaire, scolaire nous a tellement appris à en donner,

à en faire, des explications et des explications, que nous en sommes saturés. Au besoin nous ferions les siennes. Nous allons au devant des siennes, et c'est précisément ce qui les émousse pour nous. Nous sortons d'en prendre. Nous savons y faire. Dans le besoin nous les ferions. Mais qu'au courant de la plume, et peut-être, sans doute sans qu'il y ait pensé dans un article de Maurras je trouve, comme il arrive, non point comme un argument, présentée comme un argument, mais comme oubliée au contraire cette simple phrase : *Nous serions prêts à mourir pour le roi*, *pour le rétablissement de notre roi*, oh alors on me dit quelque chose, alors on commence à causer. Sachant, d'un tel homme, que c'est vrai comme il le dit, alors j'écoute, alors j'entends, alors je m'arrête, alors je suis saisi, alors on me dit quelque chose. Et l'autre jour aux cahiers, cet autre jeudi, quand on eut discuté bien abondamment, quand on eut commis bien abondamment ce péché de l'explication, quand tout à coup Michel Arnaud, un peu comme exaspéré, un peu comme à bout, de cette voix grave et sereine, douce et profonde, blonde, légèrement voilée, sérieuse, soucieuse comme tout le monde, à peine railleuse et prête au combat que nous lui connaissons, que nous aimons en lui depuis dix-huit ans, interrompit, conclut presque brusquement : *Tout cela c'est très bien parce qu'ils ne sont qu'une menace imprécise et théorique. Mais le jour où ils deviendraient une menace réelle ils verraient ce que nous sommes encore capables de faire pour la République*, tout le monde comprit qu'enfin on venait de dire quelque chose.

VICTOR-MARIE, COMTE HUGO

18 OCTOBRE 1910

A moi, Comte, deux mots.

SOLVUNTUR OBJECTA

CAHIERS DE LA QUINZAINE

Solvuntur objecta. — J'ai mis dans mon cahier que l'affaire Dreyfus avait un virus propre, qu'il y avait dans cette affaire, dans le tissu même de cette affaire un certain virus propre. Je viens de l'éprouver beaucoup plus que je ne m'y attendais. Beaucoup plus aussi et surtout que je ne l'eusse voulu. Je ne voudrais pourtant pas que ce virus inquiétât l'amitié que depuis dix et douze ans j'avais liée avec notre collaborateur M. Daniel Halévy. Une amitié peut être orageuse. Elle peut être traversée. Elle peut être malheureuse. Elle peut être douloureuse. Elle peut être combattue.—Elle peut être rompue. A la rigueur; et elle peut même être rompue pour une cause également honorable de part et d'autre, également honorable pour les deux parties. Il ne faut même qu'elle ne soit rompue que pour une cause également honorable pour les deux parties. Elle peut même être comme ajournée, prorogée, (quand on touche la quarantaine on y regarde à vingt fois avant de rompre), suspendue comme pour un temps et par exemple sous condition. Pourvu naturellement que ce soit sous condition honorable et loyale. Elle peut entrer comme en sommeil. Elle ne peut être ni inquiétée, ni troublée, ni suspecte, ni malade en dedans.

Ni inquiète, ni trouble.

Et il ne faut pas qu'on y regarde à deux fois, il ne faut pas qu'on réfléchisse, même en dedans, avant de tendre et de serrer une main.

Il faut que de tendre et de serrer une main, de serrer une main tendue, soit aussi prompt, aussi prêt, aussi invincible, aussi irrécusable, irréfrénable, que soi-même on ne puisse pas s'en défendre, qu'on n'y pense pas, aussi immédiat, aussi neuf, même intérieurement, aussi jailli, soit, fasse un geste aussi instantané, et non pas seulement aussi spontané, un geste aussi neuf, aussi joyeux, la joie d'une retrouvaille, aussi sans (aucune) arrière-pensée, et sensiblement aussi sacré que l'était dans les siècles chrétiens de faire de la même main droite le signe de la croix.

Aussi pas fait exprès. Nullement mis en délibération.

Une amitié peut être sacrifiée. Elle peut être perdue, elle ne peut pas être exposée.

J'ai la certitude et je puis donner l'assurance que je n'ai point outragé dans mon cahier Daniel Halévy. L'outrage est essentiellement une opération où il n'y en a qu'un qui sait au juste qui outrage, qui est outragé et s'il y a outrage : c'est celui qui outrage. L'outrage

est une opération essentiellement volontaire, intentionnée. Quand j'outrage, je m'y prends évidemment d'une tout autre encre. Je n'ai outragé que trois ou quatre fois dans ma longue carrière. Je n'ai jamais outragé de gaieté de cœur. Je sens, je sais trop bien tout ce qu'il y a d'impie dans tout outrage, même juste, même inévitable, même commandé, même dû. Je n'ai jamais outragé que de très dangereux ennemis publics. Ces quelques réprobations n'ont jamais été ni révoquées, ni contestées par personne.

Tout autre est l'offense. Ici on ne sait pas bien où l'on va. Une offense peut échapper. Une offense peut être malentendue. On peut offenser sans le vouloir, et même sans le savoir. On peut offenser non seulement sans le faire exprès, mais même sans s'en apercevoir. *Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.* Si j'ai fait à Halévy cette offense que je n'ai point vue, je lui en demande pardon. Si j'ai offensé Halévy dans mon dernier cahier, je lui en fais, par les présentes, réparation.

Je lui en demande pardon sans arrière-pensée. J'ai trop le respect et le goût de la guerre pour croire qu'il faille et que l'on puisse faire la guerre à tort et à travers, pour me résoudre à faire une offense fratricide, une guerre impie. Halévy et moi, ou enfin Halévy et Péguy, nous sommes amis. C'est déjà tout. En outre

nous sommes plus et moins qu'amis. S'il y a plus qu'amis. Je veux dire que nous sommes voisins; commensaux de la même Ile-de-France. Voisins de campagne, voisins à la mode de Bretagne, ce qui fait trois ou quatre lieues. Quand je vais le voir, quand il vient me voir, par tous les temps, qui sont tous des beaux temps, il faut que nous franchissions, sous la pluie, sous le soleil, trois et quatre lieues de cet admirable pays, il faut que dans la poussière et dans la boue nous marchions sur la plaine comme des chemineaux, sur cette plaine admirable, il faut que nous montions et que nous descendions les mêmes côtes, les flancs coupés de ces deux admirables vallées de l'Yvette et de la Bièvre. Coupés dans le plateau. Découpés en courbes, en lignes uniques. Ce n'est pas plus beau que d'aller dans Paris, mais c'est une autre beauté. Cela crée une amitié propre. Ainsi naît une amitié propre. Une amitié rurale est d'une autre beauté qu'une amitié urbaine. Je ne parle point même, Halévy, des services que vous m'avez rendus, de tant de services d'amitié. Ce n'est point précisément d'ingratitude que j'ai à me défendre. Si j'entends bien. Cela serait trop grossier, et pour vous, (et pour moi.) Trop indigne de vous et de moi. Combien de fois n'avons-nous pas marché ensemble sur cette plaine, dans l'exercice et dans la fatigue, dans de brèves libérations des servitudes cérébrales, l'un conduisant l'autre et le reconduisant, combien de fois n'avons-nous pas navigué de compagnie sur cette immense mer, échangeant de rares propos, comme des marins, mais des propos de quelle confidence. Des propos de haute mer. Cette fois terrible, cette confidence terrible, que vous me fîtes il n'y a pas quelques

mois. Dois-je la trahir, *tradere*, la livrer au public. Vous me reconduisiez. C'était vous ce jour-là qui me reconduisiez. Nous remontions cette longue côte, cette longue route de Jouy, si merveilleusement, si harmonieusement roulante et déroulée, enroulée, déroulée, qui du bas du Jouy et des canaux et du moulin de la Bièvre monte insensiblement et sensiblement, également, sinueusement, comme un large ruban bien posé à plat sur un sol montant, longeant, bordant l'immense propriété des Mallet, cette large, cette noble route bien faite en serpent qui conduit graduellement jusque sur la plaine où l'on entre comme pour ainsi dire sans s'en apercevoir par l'aménagement, par le ménagement d'un admirable raccord. Et l'on y est comme sans y être entré, sans y être allé, sans y être monté. C'est long, et on y est déjà. Côte à côte nous montions cette route. Il faisait un temps de chien. Vous étiez enveloppé d'un grand manteau brun. Une sorte de bure. Moi aussi je crois. Nous nous taisions. Heureux ceux, heureux deux amis qui s'aiment assez, qui veulent assez se plaire, qui se connaissent assez, *qui s'entendent assez*, qui sont assez parents, qui pensent et sentent assez de même, assez ensemble en dedans chacun séparément, assez les mêmes chacun côte à côte, qui éprouvent, qui goûtent le plaisir de se taire ensemble, de se taire côte à côte, de marcher longtemps, longtemps, d'aller, de marcher silencieusement le long des silencieuses routes. Heureux deux amis qui s'aiment assez pour (savoir) se taire ensemble. Dans un pays qui sait se taire. Nous nous taisions. Nous montions. Depuis longtemps nous nous taisions. *Ce qui m'étonne*, dites-vous sans aucune entrée en

propos, (tant nous étions dans ce silence commun, dans ce silence *partagé*, instantanément prêts l'un pour l'autre, ouverts et silencieux, prêts et comme en réserve), *ce qui m'étonne*, dites-vous sans entrée. (Mais vous ne voulez pas que je rapporte ce propos. Vous avez tort. Mais il est à vous, puisque enfin il est de vous. Je dois m'incliner. Il était entré pourtant, il entra instantanément comme une pièce essentielle de ma pensée, de la méditation, et à la vérité il ne me quitte plus. J'y pense même, à vrai dire, il me revient plus souvent que je ne voudrais. Ce fut pour moi un éclair, une révélation soudaine, c'est-à-dire une de ces révélations d'une pièce capitale dans la pensée que l'on voit soudainement qui y était déjà, qui y était éternellement déjà, mais que soi-même tout seul on n'avait pas su voir, distinguer, formuler. Vous me répondez qu'une pièce essentielle d'une machine est souvent une pièce invisible. Vous avez raison. Mais le propre de la *Confession*, où il devient évident que j'incline, est de montrer de préférence les pièces invisibles, et de dire surtout ce qu'il faudrait taire. D'autre part il est certain qu'il n'y a point de réalité sans *confessions*, et qu'une fois qu'on a goûté à la réalité des *confessions*, toute autre réalité, tout autre essai paraît bien littéraire. Et même faux, feint. Puisque tellement incomplet. Comment faire. Garderai-je pour moi cette confidence terrible. La tairai-je donc jusqu'à la fin des jours terrestres. Elle me hante tellement. Depuis elle ne me quitte plus. Nous nous tûmes ensuite et jusqu'au bout. Vous me conduisiez, vous me reconduisiez de chez vous jusqu'à cette chaussée d'où l'on découvre l'étang de Saclay. Ce jour-là c'était vous qui me reconduisiez. Nous ne pouvions pas nous quitter.

L'un poussait l'autre. L'autre poussait l'un. *Je vais encore vous pousser jusqu'à Saclay.* Les confidences que l'on se fait sur cette plaine, mon cher Halévy, ne sont point celles que l'on se fait au Luxembourg et sur le boulevard Saint-Germain. Je ne dis pas qu'elles sont meilleures ou plus profondes, ni qu'elles ont plus de beauté. Rien n'est plus profond que le profond. Je dis qu'elles ont une autre beauté. Je ne dis pas non plus qu'elles sont plus rares. Plus secrètes. Rien n'est plus secret qu'une rue de Paris. Je dis qu'elles ont une autre rareté. Ce n'étaient jamais des confidences d'amertume, même cette grande que je ne dis pas, car nos caractères, qui diffèrent sur tant de points, ont ceci de commun que ni vous ni moi ne connaissons l'amertume. C'étaient généralement des confidences de tristesses et d'épreuves. Parce que c'est le sort commun. Vous en avez eu beaucoup plus que pour une part d'homme. Vous en avez eu que nous connaissons et que nous ne connaissons pas. J'en ai eu, j'en ai que vous ne soupçonnez pas même. Combien de fois n'avons-nous pas grimpé ensemble sur le talus de la route. Combien de fois n'avons-nous pas monté ensemble et descendu ces côtes. Et nous nous réjouissions ensemble de regarder ces vallées et ces routes, ces creux et cette plaine. Le plus beau pays du monde. Combien de fois, de toutes parts, n'avons-nous pas découvert ensemble ce village parfait de Saclay, le modèle du village français, (de plaine), et ses monumentales entrées de meules alignées dans les chaumes. Or c'est cette confidence même que j'aurais trahie, non pas seulement la confidence de l'ami, mais la confidence du voyageur et de l'hôte, la confidence de la route et de la table, de la marche et ensuite du fauteuil

devant le feu, la confidence du foyer même, le vôtre, — le mien, — l'hospitalité antique et la fraternité moderne. Je ne serais point seulement un ingrat. Je n'aurais point seulement commis ce péché dégoûtaut d'ingratitude. Je serais un criminel. J'aurais fait une mauvaise action, j'aurais commis une action délibérément mauvaise, ce qui m'étonnerait de moi. Enfin je serais un sot.

Car je serais un bien mauvais marchand. Car j'aurais sacrifié bien légèrement, bien témérairement, à bien bas prix, pour rien, pour une boutade, un de ces biens qu'on ne remplace pas, parce qu'ils sont et irréversibles et irrecommençables, parce qu'ils sont des biens de mémoire et d'histoire, parce qu'ils sont de l'ordre de la mémoire et de l'histoire, parce qu'il y faut l'habitude et l'usage, parce qu'il y entre, parce qu'il y faut, parce qu'il y manquerait le lent travail, l'irréversible, l'incompressible, l'inrecommençable, l'élaboration de l'histoire propre, l'élaboration, la vieille, l'antique élaboration de l'histoire que l'on ne peut pas hâter. Non seulement que l'on ne refait pas, que l'on n'improvise pas, que l'on ne feint pas, mais que l'on ne hâte pas. Sur quoi on ne donne pas et on ne se donne pas le change. La lente maturation. La mémoire et l'histoire, le temps, le seul qui n'accepte pas qu'on lui donne le change. Pensez-vous que nous retrouverions jamais, que nous pourrions recommencer ces longues, ces lentes maturations, mûries au soleil et à la pluie de la plaine. On ne forme,

on ne lie d'amitiés de cette sorte qu'entre hommes du même âge, de la même génération, de la même promotion. Et il y faut toute une vie, dix, quinze ans de vie et d'exercice. Allons-nous, pour quatre mots, perdre tout cela, que nous ne referions plus, que nous ne retrouverions point. Qui nous manquerait, que nous regretterions éternellement. Allons-nous perdre dix, douze ans de la communauté d'une mémoire qui nous était chère. Allons-nous exposer les vingt ou trente ans qui nous restaient peut-être, qui nous eussent peut-être été accordés, qui étaient si harmonieusement, si conjointement préparés. Où nous eussions produit peut-être encore quelques œuvres pleines, vous comme vous les voulez, austères et à la Salluste, moi comme je veux les miennes. Ou comme je les peux. Car c'est ainsi qu'il faut, c'est ainsi que c'est bien. *Opus cuique suum.* Ce que nous perdrions, jamais nous ne le referions, jamais nous ne le retrouverions. Dix, douze ans de mémoire et la préparation si laborieusement, si longuement, si chèrement acquise de vingt ou peut-être des trente ans qui nous restent. Une vie ne se fait pas deux fois, une vie ne se joue pas deux fois. Une vie ne se refait pas. Les jeunes gens sont jeunes, mon ami, et nous nous sommes des hommes de quarante ans. Un homme qui ferait deux fois, qui recommencerait, qui vivrait, qui jouerait deux fois sa vie ne serait point un homme, une misérable créature pécheresse et précaire ; un chrétien ; il serait un être imaginaire, un Faust. Un homme qui aurait le droit, qui aurait ce pouvoir exorbitant, de recommencer, il ne serait point un homme, il serait un dieu, mon ami. Nous nous sommes des êtres réels. Nous sommes des pauvres êtres, de très pauvres êtres.

Il y en a beaucoup de plus beaux et de plus purs que nous. Il y en a, dit-on, de plus heureux. Il en est, dit-on, qui sont heureux. Il y en a innombrablement de plus saints. Il y en a de plus héroïques. Mais nous sommes des êtres réels, des hommes réels, assaillis de soucis, battus des vents, battus d'épreuves, rongés de soucis, acheminés à coup de lanières dans cette garce de société moderne. Allons-nous perdre au moins le bénéfice de tant d'épreuves. Une génération, une promotion ne se lie qu'entre soi, entre elle-même, à l'intérieur, au dedans, en dedans d'elle-même.

Et le propre de l'histoire et de la mémoire est que tout ce qui est de l'histoire et de la mémoire ne se recommence point.

Ne se remplace pas pour les vingt ou trente ans qui nous seront peut-être dispensés.

Il ne faut pas nous le dissimuler, Halévy, nous appartenons à deux classes différentes et vous m'accorderez que dans le monde moderne, *où l'argent est tout*, c'est bien la plus grave, la plus grosse différence, la plus grande distance qui se puisse introduire. Quoi que vous en ayez, quoi que vous fassiez, quoi que vous y mettiez et dans le vêtement et dans tout l'*habitus*, et dans la barbe et dans le ton, et dans l'esprit et dans le cœur, quoi que vous vous en défendiez, vous appartenez, et ici je

vous préviens que je ne vous offense pas, vous êtes, vous appartenez à une des plus hautes, des plus anciennes, des plus vieilles, des plus grandes, et puisqu'aussi bien nous nous expliquons, puisqu'il est entendu que nous ne nous flattons plus, une des plus nobles familles de la vieille tradition bourgeoise libérale républicaine orléaniste. De la vieille tradition bourgeoise française, libérale française. Vous êtes un doctrinaire, j'entends que de race vous êtes un doctrinaire. Et moi. Moi vous le savez. Voyons, vous le savez bien. Tout le monde le sait.

Moi vous le savez bien. Les tenaces aïeux, paysans, vignerons, les vieux hommes de Vennecy et de Saint-Jean-de-Braye, et de Chécy et de Bou et de Mardié, les patients aïeux qui sur les arbres et les buissons de la forêt d'Orléans et sur les sables de la Loire conquirent tant d'arpents de bonne vigne n'ont pas été longs, les vieux, ils n'ont pas tardé ; ils n'en ont pas eu pour longtemps à reconquérir sur le monde bourgeois, sur la société bourgeoise, leur petit-fils indigne, buveur d'eau, en bouteilles. Les ancêtres au pied pertinent, les hommes noueux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la vigne, fins comme les sarments et qui comme les sarments sont retournés en cendre. Et les femmes au battoir, les gros paquets de linge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui lavaient la lessive à la rivière. Ma grand mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, ou, comme on dit à l'école primaire, qui ne savait ni lire ni

écrire, à qui je dois tout, à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis ; Halévy votre grand mère ne gardait pas les vaches ; et elle savait lire et écrire ; je n'ajoute pas *et compter*. Ma grand mère aussi savait compter. Elle comptait comme on compte au marché, elle comptait *de tête, par cœur*. Mais je ne sais pas comment elle faisait son compte, la brave femme, c'est le cas de le dire, elle n'a jamais réussi à compter que dans les dernières décimales. Vous savez que je me suis un long temps défendu. L'homme est lâche. C'est ici, c'est en ceci que je fus traître. Et en ceci seulement. L'École Normale (la Sorbonne), le frottement des professeurs m'avaient un long temps fait espérer, ou enfin laissé espérer que moi aussi j'acquerrais, que j'obtiendrais cette élégance universitaire, la seule authentique. La seule belle venue. Vous connaissez le fond de ma pensée. Mes plus secrets espoirs ne vous ont point échappé. Les rêves de mes rêves ne vous sont point cachés. Eh bien, oui, je le dirai, j'irai jusqu'au bout. De cette confession. Puisqu'aussi bien vous le savez. Eh bien oui, moi aussi j'espérais qu'un jour j'aurais cette suprême distinction, cette finesse, cette suprême élégance d'un (Marcel) Mauss, (pas le marchand de vin), la diction, la sévère, l'impeccable, l'implacable diction, la finesse d'un *Boîte-à-fiches*. A cette expression, à ce lourd surnom trivial, à cette grossièreté vous reconnaissez que je ne me défends plus. Quarante ans est un âge terrible. Je me défendais aussi, d'être peuple, d'*avoir l'air* peuple, il faut le dire, pour une bonne raison. Il faut tout dire, même ce qui est bon. Il n'y en a pas tant. Eh bien je m'en défendais parce qu'étant peuple naturellement je n'exècre rien tant que de le faire *à la populaire* et ceux

qui le font *à la populaire*. Ceux qui le font à la *peuple*. Et même *à la démocratie*. J'ai horreur de cette sorte de pose. J'avais donc peur de poser de cette sorte de pose. Mais il faut me rendre. *Quarante ans sont passés.* A présent il faut me rendre. Il faut que je capitule. Cette élégance de Mauss. On ne peut rien vous celer. Le rêve de mes nuits sans sommeil, l'image de mes nuits de fièvre. Cette élégance de Mauss, il n'y faut plus penser. Cette élégance de Mauss il y faut renoncer. Ce fin du fin, ce fin profil, ce regard noble, assuré, nullement voyou, ce langage fleuri, ces lèvres amènes, ce veston démocratique mais fin, démocratique mais sobre, démocratique mais sévère, cette barbe bouclée, ardente blonde, flavescente ardescente, flavescente ardente rouge, bien taillée quadrangulaire descendante, diminuée descendante, secrètement rutilante, cette moustache non pas précisément, non pas vulgairement, non pas grossièrement conquérante, mais triomphante royale, presque de même couleur, ce long pantalon sociologue, ces manchettes républicaines, ce fin pli vertical du pantalon si également, si équitablement rémunérateur, ce fin parler haut allemand, ce teint de lys et de roses, il y faut renoncer. Ce gilet chaste mais voluptueux. Quarante ans est un âge terrible. Car il ne nous trompe plus. Quarante ans est un âge implacable. Il ne se laisse plus tromper. Il ne nous en conte plus. Et il ne veut plus, il ne souffre plus que l'on lui en conte. Il ne cache rien. On ne lui cache rien. Il ne nous cache plus rien. Tout se dévoile ; tout se révèle. Tout se trahit. Quarante ans est un âge impardonnable, ce qui, dans le langage du peuple, Halévy, veut dire qu'il ne pardonne rien. Car c'est l'âge où nous devenons ce que nous sommes. Or ce que

je suis, Halévy, il suffit de me voir, il suffit de me regarder, un instant, pour le savoir. Un enfant y pourvoirait. J'ai beau faire ; j'ai eu beau me défendre. En moi, autour de moi, dessus moi, sans me demander mon avis tout conspire, au-dessus de moi, tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est pas même l'immortelle forêt de Gastine, puisque c'était la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de Loire. Déjà je ne sais plus quoi dire, ni même comment me tenir même dans ces quelques salons amis, où j'allais quelquefois. Je n'ai jamais su m'asseoir dans un fauteuil, non par crainte des voluptés, mais parce que je ne sais pas. J'y suis tout raide. Ce qu'il me faut, c'est une chaise, ou un tabouret. Plutôt la chaise ; pour les reins ; le tabouret quand j'étais jeune. Les vieux sont malins. Les vieux sont tenaces. Les vieux vaincront. Mon vêtement et mon corps, (ce premier vêtement, ce déjà vêtement), (et ça m'étonne, car j'ai les mêmes fournisseurs que tout le monde, pourtant j'ai les mêmes fournisseurs que tout le monde), (je ne parle pas pour le corps, je parle pour l'autre, pour le deuxième vêtement, je ne parle pas pour le vêtement organique, je parle pour le vêtement industriel, ancien organique, en tissu industriel, ancien organique, non plus en tissu cellulaire vivant actuellement organique pour ainsi dire histologique), mon vêtement, et aussi mon vêtement de dessous, mon vêtement le corps, mes souliers, la semelle de mes souliers, la terre qui est sous la semelle de mes souliers, les deux pieds qui sont dans mes souliers, les jambes qui sont au bout des pieds, en par-ici,

l'homme qui est au bout des deux jambes, toute ma tenue, toute mon attitude, le courbement commençant de mes épaules, cette voûte commençante, l'inclinaison de la tête sur la nuque, les jours de fatigue, et déjà les autres jours, (car tous les jours sont déjà des jours de fatigue; mais ce qu'il y a de bien, et de consolant, ce qu'il y a de merveilleux, c'est comme on en abat tout de même les jours de fatigue. Comme on en met par terre. Heureusement. L'homme est une bête, une mécanique d'une souplesse, d'une élasticité incroyable. Et on a l'impression que ça peut durer des années et des années, trente, quarante ans, que ça peut durer toujours. Je crois même que l'on ne fait rien de si neuf, de si frais que certains jours de fatigue. Et en outre je crois que je ne le dis pas, que je ne le pense pas pour me consoler. Mais parce que c'est vrai. On a l'impression que si on n'était pas fatigué, au moins d'une certaine fatigue, si on était totalement neuf, totalement frais, on n'irait pas même jusqu'au travail, pas même jusqu'au travail neuf, jusqu'au travail frais. Qui est le premier travail, la première zone, le commencement du travail. On resterait *en deçà* du travail, où c'est encore plus neuf, et encore plus frais. Il faut être un peu culotté pour travailler, même dans le neuf et dans le frais. On est fatigué en se levant, on se met fatigué à sa table de travail. Et puis un roulement s'établit. On ne travaille jamais si bien, le métier, le registre ne rend, ne joue jamais si bien que quand on a commencé un peu fatigué. Il y a comme un entraînement de la fatigue au travail, (de la journée), comme un réensemencement, pour le travail de la journée, de tout ce résidu de tout le travail antérieur, de toute la vie passée. (Qu'est, pour

la mémoire, la fatigue, notamment pour la mémoire organique). On se sent tout à fait comme en manœuvres, où on se réveille toujours fatigué. On a les jambes raides en se réveillant, en *étant réveillé* trop tôt le matin avant jour dans la paille, (quand on a pu toucher de la paille); dans les brouillards du matin, dans les fins brouillards de septembre, dans les brouillards de la Loire et du Loiret, de la Somme, du Lunain et de l'Ornain, et de l'Orge, et du Cousin, et de l'Armançon, et du Petit et du Grand Morin on traîne lamentablement, raidement les premières poses. Les pieds vous font mal, vous cuisent, vous brûlent, toute la peau est excoriée. Mais une fois dérouillé, une fois décrassé, tout cela n'empêchera pas de chanter au soleil de midi. Car il s'établit une sorte d'équilibre de marche. Et on ne sait comment : les pieds ne sont plus excoriés. Ainsi vont les étapes journalières d'écrire à la table de travail. Il s'établit un certain équilibre de travail. La fatigue ne revient que le soir, au gîte d'étape, juste au moment de quitter.) l'inclinaison de la nuque sur les épaules dans le milieu entre les deux épaules, la plantaison de la tête sur les épaules par l'intermédiaire, par le ministère de la nuque, toute l'inclinaison (générale) du corps en avant dénonce, trahit ce que je suis, car je le deviens, puisque je le deviens : un paysan (non) égaré. L'inclinaison commençante générale vers la terre nourricière, vers la terre mère, vers la terre tombeau. L'inclinaison générale en avant. C'est ainsi qu'on finit par se ramasser par terre. Je sens déjà l'incurvation, l'incurvaison générale latérale transvers(al)e, horizontale aux épaules, verticale aux reins. Il faut dire aussi que c'est le courbement, la courbure, la courbature, l'inclinaison de l'écrivain sur

sa table de travail. Je sens déjà mes épaules se courber. Je vois bien. Je vois que je ne finirai pas comme ces messieurs de la ville, qui se tiennent droit jusqu'au bout, debout jusqu'au bout, et même un peu plus droits quand ils sont vieux que quand ils sont jeunes. Je finirai comme le général; vous savez bien, le célèbre général; mais oui, le général qui passe ; enfin le général commandant le cinquante-cinquième corps d'armée ; *v(oi)là le général qui passe; tout cassé, tout bancal, tout bossu, tout malfichu.* Je serai un vieux cassé, un vieux courbé, un vieux noueux. Je serai un vieux retors. Je serai peut-être un vieux battu (des événements de cette gueuse d'existence). Je serai un vieux rompu, un vieux tordu, un vieux moulu, un vieux tortu, toutes les rimes (populaires) en *u*, sauf deux (ou trois) dont l'une est que je ne serai certainement pas un vieux cossu. En quoi je me distinguerai de quelques fermiers de la Beauce. Et de quelques-uns, moins nombreux, du val de Loire. Qui ont plus d'écus au Comptoir d'Escompte que leurs aïeux n'en eurent jamais à quatre pieds de profondeur sous la cinquième dalle à gauche en partant du mur de refend qui jointe le bout de la cuisine et jouxte la belle chambre, la chambre à coucher, la chambre des maîtres. Je serai un vieux tassé, un vieux chenu. On dira : *c'est le père Péguy qui s'en va.* Oui, oui, bonnes gens, je m'en irai. *Rêve des jeunes ans, qu'êtes-vous devenu?* Ces lèvres suaves, ces gestes courtois. Cette suavité, cette courtoisie bien française. A peine allemande. Je serai un vieux rabougri, ma peau sera ridée, ma peau sera une écorce, je serai un vieux fourbu, un raccourci de vieux *pésan*. Exactement **paisan**, en appuyant sur *paî*, en écrasant *paî* d'une seule émis-

sion de voix très ouverte, large ouverte, nullement une diphtongue mouillée. Non point en traînant sur *paî*, en traînant *paî*, mais en le nourrissant *au contraire*. Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se sont baissés toute la vie pour *accoler* la vigne. Avec cet osier rouge tendre brun que l'on vend au marché, cueilli, coupé des bords de la Loire, des fausses rivières, des îles longues de sable, des sables mouvants, des sables fixés, des mares courantes, des retours d'eau. Des mortes rivières. Des mortes eaux. Cet osier flexible, au bout flexible, au bout vimineux, à l'extrémité viminale, à l'extrémité de couleur de plus en plus ardente, de plus en plus sève et flexible jusqu'au bout ; encore comme tout mouillé intérieurement, dans sa sève même, dans sa sève qu'il garde, de l'eau de la rivière. Peuple laborieux. J'en ai trop derrière moi. Je crois que c'est pour ça que j'ai ce vice de travailler. Puissé-je écrire comme ils accolaient la vigne. Et vendanger quelquefois comme ils vendangeaient *dans les bonnes années*. Puissé-je écrire seulement comme ils causaient. Trop de vieux, (et de vieilles), ont vécu sur la vigne, sur la délicate vigne, penchés comme sur une enfant, penchés toute la vie, (ce qui donne des courbatures quelquefois même à ceux qui sont habitués, *qui ont l'habitude*, (*il n'a pas l'habitude*), penchés, courbés, pliés, *en deux* comme le disait ma grand mère (*on est toute en deux*) pour tailler, sarcler, biner, choyer, désherber, cajoler, regarder, (regarder croître, regarder pousser, regarder mûrir, encourager ; pousser du regard), (faire réellement pousser du regard), vendanger d'ingrates et de reconnaissantes vignes. Ils disaient plus simplement : *J'va* **travailler** *la vigne*. Tout ce qu'on faisait à la vigne

s'appelait travailler. Excepté toutefois vendanger, parce que c'est la récompense et le gain, qui s'appelait *faire la vendange.* Et bien qu'on y attrape des rudes courbatures, ce n'était censément pas travailler. C'était la plus grande fête chômée de l'année religieuse et civile.

Par exemple je vois bien que je n'apprendrai jamais l'escrime. Je ne saurai jamais, je n'aurai jamais cette pointe, aristocratique et bourgeoise, ce point, cette pointe uniponctuée. Ce battant, ces battements, ces repiquements incessants, infatigables dans un cercle idéal, (imaginaire), qui n'est pas si grand seulement qu'un anneau. Ces demandes et ces réponses si précipitées, si battantes, si instantanées. Si déliées, si fines. Cette conversation. Je sais très bien la baïonnette, au contraire, parce qu'elle est triangulaire, quadrangulaire, (c'est un tiers-point d'acier tout neuf, tout étincelant), parce qu'elle est au bout d'un fusil. Ça c'est une arme. Tous les bons souvenirs de cette année où *nous en avons fait.* C'en était ça une escrime. Quels commandements. Quelles voltes et virevoltes. Quel(s) assouplissement(s). Nous en avons respiré, de l'air. Quelles passes d'armes. Nous en avons encore le souvenir dans la mémoire des muscles des cuisses. Et je me serais si bien battu avec des armes du quinzième siècle. Ces armes étaient des outils, en effet, à peine dissimulés, à peine déguisés, à peine adaptés. Je ne saurai jamais

faire des armes. Je me serais si bien battu avec ces anciennes armes. C'étaient des outils d'ouvriers et même de paysans, à peine *habillés*, les *habillements de guerre*, des bêches, des pelles et des pioches, des piques et des pics, des haches et des crocs, (au bout d'un bâton ça faisait la hallebarde), des cognées, des hachettes, des marteaux, (des masses d'armes), (c'était l'homme d'armes qui était l'enclume, et c'était l'homme d'armes qui était le forgeron). (Et c'était quelquefois l'homme d'armes qui était le marteau (dans *Eviradnus*). Il s'agissait en effet d'entrer dans le fer comme le paysan entre dans la terre, et dans le bois, le bûcheron, comme l'ouvrier entre dans le bois et dans le fer. Ou il s'agissait d'écraser le fer comme l'ouvrier assomme, comme l'ouvrier martèle, comme l'ouvrier écrase le fer. *On se forge*, comme dit l'autre, et ce n'était point seulement pour les besoins de la rime :

On se forge,
On s'égorge,
Par saint George!
Par le roi!

La *cuir*asse et le heaume était de fer et de *cuir*. De part et d'autre, ouvrier, paysan, homme d'armes, la peau même était de cuir. Les armes étaient des faux emmanchées. Un ouvrier valait un homme d'armes. Un homme d'œuvre valait un homme d'armes. Un homme valait un homme. Un paysan qui prenait sa faux, un artisan qui prenait son marteau n'était pas sensiblement inférieur à l'homme d'armes qui prenait sa masse d'armes. La masse de

travail valait, pesait la masse d'armes. Un homme pesait un homme. Aujourd'hui un ouvrier ne travaille pas avec un fusil Lebel ou un canon de 95.

Ainsi par cette courbure, par ce courbement général déjà la terre penche mon front vers la terre. Quand je m'en vais déjà, les mains derrière le dos, mon parapluie sous le bras, le dos rond, je sens monter la courbure, suivant la terre, pensant à la terre. Je marcherai avec un bâton, comme les vieillards thébains, (ces autres paysans). Il ne faut pas m'en défendre. Il ne faut donc pas non plus que l'on m'en défende. Comme je ne m'en défends pas, ainsi que l'on ne m'en défende pas. Il y a deux bonnes raisons, au moins, pour que je ne m'en défende pas, pour que l'on ne m'en défende pas. Sans compter la troisième d'abord, c'est que d'être peuple, il n'y a encore que ça qui permette de n'être pas démocrate. La première suffit, c'est que ce serait parfaitement inutile. De telles défenses ne sont pas seulement impies, elles ne sont pas seulement fausses, elles ne sont pas seulement ingrates, elles ne sont pas seulement des défenses d'ingratitude, de telles défenses n'ont jamais servi à rien. Et elles ne sont pas seulement inutiles, elles ne sont pas seulement vaines. Elles sont sottes.

Elles sont doublement sottes. Sottes parce qu'elles sont inutiles. Et c'est déjà beaucoup. Sottes parce qu'elles sont condamnées. C'est plus que suffisant,

c'est tout. Sottes aussi, en deuxième, et ce sera la deuxième raison, bien que la première suffise, et au delà, sottes aussi parce qu'elles sont sottes. Parce qu'elles sont gauches. Dans de telles défenses on voit bien ce que l'on perd, on ne voit nullement ce que l'on gagnerait. On ne devient jamais qu'un bourgeois manqué, un bourgeois feint, un faux bourgeois, un bourgeois faux. Et on perd d'être un authentique paysan. On ne gagnerait jamais des qualités qui manquent, des vertus que l'on n'a pas. Et l'on perd ce que l'on a de meilleur, mettons que je veux dire le peu que nous avons de bon.

Je ne vous parle pas des autres avertissements que j'ai reçus, des avertissements que j'ai reçus de toutes parts; des sourds avertissements profonds intérieurs; des inclinaisons, des courbures, des pentes intérieures; des courbatures intérieures; et de ces singuliers, de ces profonds avertissements intérieurs qui nous viennent du dehors; de ces admonitions sévères et justes. Quelqu'un récemment m'a reconduit proprement dans ma catégorie, m'a ramené vivement dans ma *classe* de paysan. Il a eu raison. Le monde bourgeois, qui se tient, qui existe, est bon, mon cher Halévy, le système bourgeois qui se tient, le langage bourgeois, le *monde* bourgeois. Et le *monde* ouvrier aussi, (à part), qui se tient, qui existe, le système ouvrier, le langage ouvrier; et aussi le *monde* paysan, (à part), qui se tient, qui existe, le système paysan, le langage paysan. Le monde pauvre, le système pauvre, le langage pauvre. Qui se tient, qui existe. Il n'y a de mastics que quand on veut mêler l'un de l'autre, l'un dans

l'autre, les deux mondes, le monde riche et le monde pauvre, les deux systèmes, les deux langages. Sentimentalement, arbitrairement, gratuitement. Mêler. Tout ça l'un dans l'autre. Alors il y a de ces contaminations que nos typographes nomment si savamment, si opportunément des mastics. La vieille distinction des genres avait du bon dans la société. Faux riches, faux pauvres, également manqués, également malheureux, également inexistants, également méprisables. Également dangereux peut-être, qui rendent malheureux tout le monde, également les uns et les autres, qui involontairement trompent tout le monde, également les uns et les autres, qui font, qui involontairement font de fausses ententes, de faux accords, de fausses pénétrations, de fausses intelligences, tout ce qu'il faut pour aller mal, des mastics enfin.

Des paix boiteuses, des paix fourrées.

Je serais un grand sot de ne pas me laisser faire, de ne pas me laisser redevenir, reconquérir paysan. Plus que tout autre je serais un grand sot. Plus que jamais en ce moment même je serais un grand sot. Cette année même il m'a été donné en plein ce que je demandais, en vain, depuis dix ans et plus, ce qui m'avait été donné une fois, une première fois. Il m'a été donné de commencer, de mettre tout ce qu'un homme peut

mettre de son être à représenter les quatorze ou quinze mystères, le mystère unique de la vie et de la vocation et de la sainteté et du martyre de la plus grande sainte je crois qu'il y ait jamais eu. On m'a généralement accordé que c'était une entreprise difficile, et en un certain sens, en ce temps moderne, comme une gageure. Pour achever cette entreprise, pour tenir cette gageure, au sens où en effet elle est une gageure, dans le sens et dans la mesure où en effet, dans ce temps moderne, elle est une gageure, (à quatre et cinq siècles temporels de nos authentiques chroniqueurs), sans parler des secours spirituels dont j'ai si évidemment besoin, il faut aussi que moi aussi je pense à mon temporel. Or mon temporel dans la représentation de cette grande histoire ce n'était pas seulement que cette histoire, la plus grande histoire, ce n'était pas seulement que cette grande histoire éternelle avait la plus grande inscription temporelle, mais mon point d'appui temporel si je puis dire à moi-même, c'était que cette histoire temporelle, c'est que cette inscription temporelle est une histoire, une inscription de chez nous. C'est mon seul atout, (temporel), dans ce terrible jeu. Je serais un grand sot de le jeter, ou de le négliger, ou de le diminuer, ou de le laisser diminuer en mes mains. De le laisser tomber. Dans ce terrible jeu, dans ce terrible engagement je n'ai pas une chance à négliger, pas une chance, (temporelle), à perdre. Dans la mesure, dans le sens, au sens et dans la mesure où il y a du temporel sous tout cela, au sens et dans la mesure où l'éternel même est inséré, raciné dans tout ce temporel. Cette avarice sordide, cette âpreté paysanne même qui se réveille, qui me remonte me fait un engagement elle-même, un commandement, exige,

me fait une recommandation, une exigence de ne rien laisser perdre de ce faible, de cet immense avantage temporel. Vraiment je serais un grand sot d'y manquer. Ma propre infirmité me fait un devoir de ne rien laisser échapper. Je serais plus qu'un sot, plus et moins, je serais un certain coupable d'y manquer. De ne pas me laisser refaire, de ne pas me laisser redevenir un paysan de chez nous. Tout éternel est tenu, est requis de prendre une naissance, une inscription charnelle, tout spirituel, tout éternel est tenu de prendre une insertion, un racinement, plus qu'une infloraison : une placentation temporelle. J'entends tout éternel humain. Mais cette grande histoire éternelle, cette histoire d'éternelle sainteté est venue au monde dans notre pays, cette grande histoire éternelle est une histoire de chez nous. Le temporel est la terre et le temps, la matière, le terroir, le terreau de l'éternel. Mais cette grande sainte était une fille de chez nous ; une fille de France ; une fille de la campagne ; une fille de paysans. Avouez qu'ayant entrepris cette difficile entreprise, que l'ayant commencée, qu'ayant reçu de la commencer, à présent je serais un grand sot, moi-même de ne pas me laisser redevenir (ce) paysan. Je me priverais moi-même, je m'enlèverais mon principal, mon seul atout, temporel. Quelque sot. Pensez, mon cher Halévy, n'est-il pas effrayant de penser que son père et sa mère, son oncle Durand Lassois, ses trois frères, sa grande sœur, ses amies, Mengette, Hauviette, *madame Gervaise* étaient des gens comme nous en avons tant connus étant petits, comme nous eussions été nous-mêmes, comme nous allions être nous-mêmes, (or si nous pouvions tranquillement le redevenir), étaient exactement, étaient identi-

quement des gens comme tous ceux où nous avons vécu étant petits. Et que toute cette grande histoire est sortie de là.

Tout ça, monsieur, c'était pour vous dire. Vous reconnaissez là leur formule habituelle. *Tout ça*, mon cher Halévy, *c'était pour vous dire* que ce malentendu qui s'est ému entre nous vient premièrement et pour une bonne part de ce que je ne me suis point méfié de vous. Voici ce que je veux dire. J'ai beau me sentir et sentir que je redeviens paysan, ou plutôt à cause même et par cela même que je me sens redevenir paysan, je n'ai jamais aucune affaire, aucun malentendu avec les messieurs proprement dits. Avec les bourgeois bourgeoisants. Car alors, le sachant, je me méfie. Je me méfie même doublement. Je me méfie d'eux et je me méfie de moi. Je me méfie d'eux sachant qu'ils sont bourgeois et je me méfie de moi sachant que je suis paysan. Je me méfie de part et d'autre, pour eux et pour moi, pour le point de départ et pour le point d'arrivée. Je respecte très bien, quand il faut; quand je veux, *quand je sais qu'il faut*, quand je suis averti, quand je me méfie ; les compartiments sociaux, les catégories sociales. Je respecte très bien. Je sais très bien ; respecter. Je ne suis pas suspect d'oublier les classements sociaux, ni d'en oublier, ni d'en méconnaître

l'importance. Dans le monde moderne. J'en ai parlé, j'en ai traité plusieurs fois dans les cahiers, je viens d'en parler, non sans une certaine amertume. Je fais presque trop profession, métier d'en parler, d'en traiter dans les cahiers. C'est devenu un peu trop mon métier. Mettons que c'est une pièce essentielle, un gond, un genou, une articulation de ma philosophie sociale. Je sais très bien quand il faut garder les distances, garder *mes* distances, garder mes distances de pauvre. J'ai appris. Ou pour mieux dire, pour dire juste, je n'ai pas appris, je n'ai pas eu à apprendre. C'était mon instinct, je n'ai eu qu'à revenir à mon instinct profond. Moi aussi mon instinct, mon malheureux instinct est de me méfier. Moi aussi je ne tiens pas à me mêler avec les riches. Surtout quand ils sont libéraux, quand ils appartiennent à la bourgeoisie libérale. On s'entendrait encore mieux, je dis uniquement pour le propos, avec les propres réactionnaires. Il n'en revient, on n'en récolte jamais rien de bon. Ni pour le riche, vous en êtes la preuve. Ni pour le pauvre, vous m'en faites la preuve. C'est l'instinct du paysan que de respecter le monsieur. Comme le paysan avait raison.

Là est exactement le point, le nœud du débat, le nœud ponctuaire, il ne faut pas se le dissimuler. Je faisais exception pour vous. Avais-je tort, avais-je raison, nous ne le saurons que quand nous ne serons plus. *Nul homme*, disaient les anciens, *ne peut être estimé heureux* (*avoir été* heureux, *beatus* fuisse,) *tant*

qu'il n'est pas mort. Nul homme aussi peut-être ne peut être estimé sage, *avoir été* sage, *sapiens* **fuisse**. Ces quelques propos, ces quatre mots que vous avez jugés, que de bonne foi vous avez trouvés offensants, vous ne les avez jugés, vous ne les avez trouvés offensants que parce que vous les avez entendus dans le sens bourgeois, sur le plan bourgeois, dans le langage bourgeois. Et moi je n'ai cru pouvoir vous les mettre, je ne me suis cru permis de vous les dire que parce que je vous les disais dans le sens peuple, sur le plan peuple, dans le sens, dans le langage peuple. Vous avez raison. Si ce sont des mots de salon, dits au coin de la cheminée, savamment placés, poussés, pointés, ils sont offensants. Ils ne sont pas, ils ne font pas seulement des offenses, ils sont méchants, et bien gratuitement méchants. Alors, c'est bien. Je vous en demande pardon. Sans arrière-pensée. Je vous en apporte caution bourgeoise. Je vous en dois, je vous en fais réparation bourgeoise. Mais moi je vous avais dit, je vous avais lancé ces quatre mots comme des mots peuple ; peuple au point de départ ; peuple aussi, je le pensais, au point d'arrivée ; de peuple à peuple ; il fallait me répondre du même ton ; je m'attendais à tout, mais du même ton ; je vous avais mis ces quatre mots comme des mots d'atelier, entendons-nous bien, non pas comme des mots d'atelier de peintre et de Montmartre, (qui ne sont déjà souvent pas si mal, mais enfin c'est (aujourd'hui) un tout autre monde), mais comme des mots d'atelier d'ouvrier (j'en ai tant entendu dans mon enfance, de ces cordialités rudes, de ces feintes brusqueries, de ces bourrades parlées, dits d'un si bon cœur, entendus, reçus d'un si bon cœur), (et qui rebondissaient si bien, c'est-à-dire si

juste, si dans le même ton qu'ils étaient partis, dans le même ton qu'ils avaient été lancés, à moins d'un *comma* près, à zéro près), (*zéro virgule zéro*), comme des mots de travail, comme un mot qu'on lance, comme un forgeron, comme le maréchal-ferrant, comme un mot qu'on lance dans l'intervalle que le lourd marteau sonne sur la lourde enclume. Comme un mot à rebondissement, une balle, un mot (bien) rebondissant. Je vous l'ai dit aussi, donc, aussi comme un mot de régiment. Comme un mot de frère d'armes, comme un mot de mess et de chambrée. Comme un mot de camarade, de compagnon, (d'atelier) ; de camarade (d'atelier) à camarade (d'atelier) ; de compagnon à compagnon ; presque comme un mot de compagnonnage. Vous ne l'avez pas entendu ainsi. Donc j'ai eu tort. Je me rends bien compte que pour jouer il faut être deux, même aux rudes jeux du travail, et qu'il faut être d'accord, profondément, avoir posé un statut profond, fût-il tacite. Ainsi ce n'était plus, ce n'était pas une offense. Exactement ce n'était *pas encore* une offense. C'était une rude cordialité. L'offense est née très précisément au changement de sens, au changement de plan, au changement de langage. Au changement de registre. La balle, partie d'un certain jeu, a été reçue dans un autre jeu. Malencontreusement. J'ai donc eu tort. Un mot, un propos, commencé, lancé dans un certain sens, dans et sur un certain plan, dans un certain langage, a été continué, reçu dans un autre sens, tout autre, dans et sur un (tout) autre plan, dans et sur un (tout) autre langage. J'ai eu tort de ne pas le prévoir, de ne pas compter, de ne pas prévoir qu'il en pouvait être ainsi, qu'il en devait peut-être être ainsi, *qu'en fait* il en serait

ainsi. Qu'il y aurait, qu'échappé de mes mains il serait créé ce malentendu par changement de mains, qu'il serait créé cette offense, fausse, réelle, par changement de sens, par changement de plan, par changement de langage. Par changement de registre. Par une discontinuité, par une rupture de transmission. J'ai tort.

C'est celui qui met le jeu en train qui doit prévoir les accidents du jeu. Celui qui engage la partie doit penser à tout. Mais est-ce bien moi seulement qui ai engagé la partie.

Vous faites de grands voyages, Halévy. Non pas seulement par chemin de fer et bateaux. Mais pour découvrir ce pays de France, (et même découvrir, une fois de plus, une fois encore, une fois après tant de fois, ce que l'on connaît déjà, ce que l'on connaît si bien, ce que l'on a déjà découvert tant de fois), mais pour découvrir ce pays de France sur les routes de France vous faites de grands voyages à pied. Comme le vieux Quinet, rentrant d'exil, reprenait possession du sol de France, battant sur toutes les routes de France, Français Juif errant, ainsi vous jeune, et déjà moins jeune, vous prenez possession de tant de terre et de tant de route, de cette terre toujours nouvelle. Et nous sommes bien en effet, en tant de sens, les élèves du vieux

Quinet, des jeunes Quinet renaissants, si je puis dire, renés, comme lui, comme ces vieux républicains des républicains nationalistes, (ces mots, ce mot ne jouant ici aucunement dans le sens politique, naturellement, dans et sur le plan politique, dans le langage politique), enfin des républicains patriotes, foncièrement, profondément, essentiellement, je dirai substantiellement français. Vous avez écrit, vous avez pour une part publié, vous pensez, vous construisez, vous écrirez encore des relations de ces voyages, de ces grands voyages, dont nous finirons bien par faire un cahier. Vous avez écrit, vous avez publié sur la marche même une ou deux pages admirables que nous finirons bien par mettre en tête de ce cahier. Si marchantes à la fois et ensemble si considérantes. Si marchantes et si méditantes. Vous aimez surtout, vous me l'avez dit cent fois, vous me l'avez écrit, vous avez dû l'écrire quelque part, vous aimez surtout aller voir, visiter, aller causer dans cette vallée de la Loire. Vous allez y retourner. Vous aimez faire causer les vignerons au bord de la vigne, (et non pas seulement les chemineaux au bord de la route, au bord du chemin, à l'orée du bois, au débouché du sentier, de la route, au défilé du chemin creux), vous aimez causer avec eux, faire causer les garçons de ferme, les moissonneurs qui ne sont pas tous Belges, vous ne redoutez point, au contraire, d'entrer jusque dans les auberges. Vous aimez, notamment, vous aimez faire ce grand voyage de remonter jusqu'à ce Bourbonnais, qui est précisément le pays de ma grand mère. Vous allez y retourner. Vous direz bonjour en passant pour moi à ce petit pays de Gennetine(s), que je n'ai jamais vu, d'où je viens, que je ne sais pas

même écrire, et à Dornes, qui lui au moins est dans le dictionnaire. Eh bien, Halévy, ce que je vous demande c'est précisément de faire un autre grand voyage, c'est de faire aussi le grand voyage de venir jusqu'à moi, jusque dans mon pays. C'est à dire. Quand vous êtes avec moi, Halévy, quand vous êtes dans mon pays, dans mon pays de pensée et dans mon pays de parole, dans mon pays de langage ce que je vous demande c'est de bien savoir malgré les apparences, malgré les aspects, c'est de bien vous rappeler, c'est de n'oublier point, malgré des apparences trompeuses, malgré de trompeuses ressemblances, malgré l'École Normale et tant d'apparences, d'autres apparences, malgré un voisinage, des voisinages trompeurs c'est de bien faire attention que quand vous êtes avec moi c'est que vous avez en réalité fait le même voyage. C'est que vous êtes rendu au même point. C'est que vous êtes en réalité rendu au point d'aboutissement du même voyage. Vous avez effectué le même déplacement. Quand vous êtes avec moi, Halévy, vous êtes dans une maison de paysan ; vous êtes dans une de ces fermes de Beauce, (j'y suis comme garçon de ferme, hélas, comme laboureur, non comme fermier), dans une petite maison de culture de Saint-Jean-de-Braye, de Vaumainbert, (lui aussi je ne sais pas comment il s'écrit ; et pourtant ce que j'y suis allé *des* fois. Cela prouve qu'il y a une grande distance entre la réalité et l'enregistrement de la réalité.) dans une petite maison de vigneron de la Barrière-Saint-Marc et de Fleury-aux-Choux, de Saint-Jean-de-Braye et de Combleux, de Chécy, de Vennecy, de Bou, de Mardié. Loury, Boigny, qu'il faut prononcer *Bŏgny*, avec un *ŏ* très bref, Don-

nery, qu'il faut prononcer *Deaunnery*, avec un ō très long, un *eau* qui n'en finit pas, qui devant le double *n* résonne comme un tonnerre grave très long. Pourquoi l'un et l'autre, je ne sais pas. C'est la règle. Ces choses-là sont plus anciennes que la grille de l'octroi. J'y pensais encore, je pensais justement à vous à mon dernier voyage à Orléans, pour la Foire du Mail. Je pensais que dans ces faubourgs d'Orléans, (ils ne disent pas *la banlieue*, dans le pays, c'est Paris qui a une banlieue), dans ces grands faubourgs d'Orléans, dans ces communes faubourgs je connais, après vingt ans d'absence, (ou *la vie d'un joueur*, c'est le cas de le dire), (beaucoup plus même que vous ne pouvez le penser, beaucoup plus que vous ne pouvez le savoir), il y a peut-être bien encore quinze ou vingt maisons de paysans, vignerons, où je suis reçu comme un vieil ami, comme un déjà vieux camarade, où les vieux et les femmes me reçoivent, m'accueillent, me traitent, *me causent* comme un fils, où les enfants déjà vieux m'accueillent comme un frère. C'est à moi qu'on dit si les filles sont mariées, et à qui, et comment, et si elles ont déjà des enfants, (*ça vient plus vite que des rentes*), et *si la récolte sera bonne cette année*, (*a n'sra pas ben bonne core c't année*). Ce qu'il y a de plus fort c'est que c'est vrai ; généralement vrai ; et que cette année pour ainsi dire c'est encore malheureusement plus particulièrement, tout singulièrement vrai. Ils n'ont littéralement rien. Ils ont été noyés d'eau. Toute journée d'eau qui vient, (et Dieu sait s'il en vient), leur enlève le peu qui leur reste. Il n'y a pas de fruits, (à vendre aux gens d'Orléans, aux gens de la ville, et surtout aux *enleveurs*, (c'est-à-dire aux commission-

naires *qui envoyent ça à Paris*, *et on dit que ça va jusqu'en Angleterre. Du reste je vous dis ça*, *vous le savez mieux que moi. J'sais pas pourquoi que j'vous dis tout ça*, *vous d'vez voir tout ça*, *vous aut'es*, *à Paris*. Ils ont été noyés d'eau. *On n'avait jamais vu ça. Et pourtant j'commence à* (*n'*) *pas être jeune.* Il n'y a pas de fruits. Les bêtes mangent tout ; tout le peu qui reste ; les limaces ; les vers. Toutes sortes de bêtes. *Il y a pas d'danger qu'i se noyent*, *eux*. La vermine, ça se retrouve toujours, ça se reconnaît toujours, ça fait toujours son affaire, ça retrouve toujours son compte. Il a beau tomber de l'eau. Il y a pas d'danger qu'i se noyent, eux. Ah si c'était utile, ça n'réussirait pas comme ça. Mais il n'y a de prospérité que pour la vermine. *Vous pensez avec toute c't'eau qu'il y a tombé.* Il y a pas eu de légumes, tout a coulé. Il y a pas eu de fruits, tout a coulé, tout est dévoré. Il y a même pas de salade. Il y a pas de raisins. Toute la force de la vigne a tourné en vrilles. Et en vert. Et encore. Tout ça c'est sec, tout ça c'est pourri. Et puis il y a partout la maladie. Ils vous disent de mettre du soufre. On en mettrait ben autant comme autant. Il en faudrait pus que le bon Dieu pourrait en bénir. Et pis des ingrédients, des saletés, de la chimie, des cochonneries, des poisons. Des sulfates. *Ça coûte encore cher*, *c't'affaire-là*. On peut pas dire que ça empoisonne la vigne, mais ça n'empoisonne pas non plus la maladie. Vous comprenez, il tombe trop d'eau. Pour sûr il y aura encore rien c't'année.

Après quoi ils vous invitent à venir faire la vendange.

Ce n'est pas une ironie, vous les connaissez. Ils ne savent pas, mais ils savent plus que s'ils le savaient, ils *sentent* que l'ironie est grossière, que la dérision est grossière, que l'ironie est tout ce qu'il y a de plus grossier, qu'elle a le grain grossier, discourtois, qu'elle est tout ce qu'il y a de plus contraire au fin génie français. Ils ont trop de profonde allégresse intérieure invincible, trop de joie secrète insurmontable dans la douleur même, trop de vaillance pour être ironiques. Ils sont trop bons Français, trop vieux Français pour être ironiques. Ils vous parlent donc sérieusement. *On dit qu'on vend plus cher. Mais quand il y a rien, on ne vend pas plus cher. On ne vend pas du tout.* Tel est leur bon sens. Je pourrais vous tenir tête jusqu'à demain matin, Halévy, je pourrais jusqu'à demain matin vous tenir des propos de paysan(s), des propos vrais, où vous ne saisiriez pas l'ombre d'une *paysannerie.* J'ai vu cette année, sur notre plateau même, sur notre plaine, ce que je n'avais (encore) jamais vu de ma vie. Ce n'est plus eux qui vous parlent, par moi, c'est moi-même qui vous parle à mon tour. Enfin c'est eux moi. J'ai vu cette année, devers Saclay, ce que je n'avais jamais vu de ma vie. Et pourtant, comme ils disent, je ne suis plus jeune. J'ai vu ce ce qu'on n'a(vait) peut-être jamais vu. Un chaume de blé *qui était* une prairie naturelle. Je ne sais pas si vous me comprenez bien. Vous savez ce que c'est qu'un chaume. Dans les anciennes grandes manœuvres, n'est-ce pas, un chaume c'était une espèce de grande brosse à l'envers sur laquelle on marchait, une brosse immense, à perte de vue, couchée sur le dos, sur laquelle on marchait, (comme on pouvait). Le dos, la planche, le bois de la brosse était la terre même, argileuse, forte,

durcie, horizontale, elle-même posée à plat, dure comme un bois, raide comme un bois. La terre posée sur le dos. *Supina, supinata, resupina.* Et de toutes parts jusqu'à l'horizon on ne voyait que cette immense brosse. Et les poils de cette brosse étaient les chaumes innombrables, les durs chaumes de blé, les durs chaumes secs. Et cette râpe, cette brosse aux poils durs vous entrait très proprement dans les pieds. Traversant, censément, se faisant sentir à travers les plus authentiques semelles des lourds godillots. *Les godillots sont lourds dans le sac.* Ces pointes, d'apparence presque inoffensives, passaient comme au travers du plus épais godillot. 'A travers le cuir et malgré les gros clous réglementaires. Comme à travers les clous mêmes. Et ça faisait un certain bruit propre, très particulier, un bruit que l'on n'oublie plus une fois qu'on l'a entendu une fois. Sous une troupe en marche ce crépitement sec immense, ce bruit sec, raide de quelque chose de sec et de raide et de droit et d'inplié que l'on casse, que l'on plie pour la première fois, qui donc ne se redressera plus jamais parfaitement. Qui ne sera plus jamais comme avant. Voilà ce que l'on voyait dans le temps. De notre temps. On voit bien que c'était l'ancien temps. Aujourd'hui moi Péguy, témoin, voici ce que j'ai vu, pas plus tard qu'hier dimanche 14 août 1910, à trois cents mètres de Saclay, à mi chemin, juste à moitié chemin suivant, pensant à vous, un sentier mince, un fil de sentier entre Saclay et sensiblement le milieu de la belle, de la grande levée latérale qui barre l'écoulement de l'étang. J'ai vu un chaume qui était une prairie naturelle. Je ne sais pas si vous saisissez. Il y avait de l'herbe comme dans un pré. Il avait poussé tant d'herbe(s) dans ce blé,

des mauvaises herbes, des herbes folles, (dans le blé toutes les herbes sont folles, toutes les herbes sont des mauvaises herbes, même celles qui autrement ne seraient pas mauvaises, même celles qui en elles-mêmes et naturellement, ailleurs (ne) seraient (que) sages ; même celles qui en elles-mêmes sont innocentes ; car elles ne devraient pas y être.) (Elles ne sont pas à leur place, elles ne sont pas dans l'ordre.) (*Dans le blé toutes les herbes sont de l'ivraie, c'est-à-dire de la zizanie.*) que c'était *au contraire* comme si on avait par erreur laissé tomber quelques épis, quelques grains de blé, dans une prairie naturelle, qui auraient poussé. Et alors, je ne sais pas si vous me suivez bien, on voyait un immense tapis vert ; et quelques chaumes mal secs dedans, comme des *spécimens* perdus, comme des raretés, de collectionneur. Et alors, et vous ne m'en croirez que parce que vous avez confiance en moi, comme enfin il ne faut rien perdre, et c'est cela qu'on n'a jamais vu, dans le même champ vous aviez côte à côte des meulettes de blé, (comme d'habitude), rares, et à côté de bons petits tas d'herbes moitié sèches, ma foi, de belles petites meulettes *de foin*. Voilà ce qu'ils avaient récolté c't année dans la même terre. Du foin et du blé. Je ne dis pas du blé et du foin. Ils avaient fait deux moissons dans la même terre. Les malheureux. Une moisson de foin et une moisson de blé. Ils eussent mieux aimé n'en faire qu'une. C'est ça, qu'on n'avait jamais vu, du foin et du blé dans le même carré. Et comme il ne faut rien laisser perdre, la terre sera *peut-être ben* très bonne l'année prochaine. Car quand ils vont labourer leur terre, ils enterreront, ils enfouiront de l'engrais vert.

Beaucoup d'engrais vert.

Ils savent trop combien l'ironie est contraire à leur génie, au génie français. Ils vous parlent très sérieusement. Il n'y a rien cette année. Ils pensent continûment, du même mouvement ils pensent à la vendange de l'année prochaine. On ne sait pas. *Ça sera peut-être bien meilleur.* Ce n'est pas eux qui parleraient, qui penseraient d'abandonner les vignes. Leurs vignes. Ils pensent qu'il y aura une année prochaine, des années prochaines innombrables, que peut-être le sort se lassera (le même qui vous disait, qui vous dit en même temps : *J'suis ben vieux à présent. J'suis pus guère bon à rien. J'la ferai pus guère à présent la vendange.*) Voilà cinquante ans que je les vois attendre l'année prochaine, *qui sera peut-être ben meilleure.* Je les ai vus traverser ainsi, silencieux, tenaces, invincibles, cette énorme vague de désastre du phylloxéra, que nul autre peuple n'eût porté.

Que nul autre peuple n'eût passée.

Il n'y aura pas de raisin. Ils vous invitent à venir faire la vendange. Ils parlent très sérieusement. C'est là que l'on voit ce que c'est qu'un rite, chers sociologues.

Ils vous invitent rituellement, c'est une *cérémonie*, comme ils vous ont invité tant de fois toutes les autres années précédentes, exactement ainsi, comme ils vous inviteront encore d'innombrables années ultérieures. C'est là que l'on voit que ce n'est pas la vendange qui est faite pour les raisins, mais que ce sont les raisins qui sont faits pour la vendange. Que ce n'est pas la vendange qui est faite, comme on pourrait le croire, quelque grossier, quelque terre à terre, pour couper les raisins, mais que c'est au contraire la vendange qui est une institution, une cérémonie, rituelle, annuelle, un anniversaire, *pour emplir laquelle* les raisins sont faits, cette matière, et la coupaison des raisins. En un mot c'est la vendange qui est la *fin*, et ce sont les raisins qui sont les *moyens*. Kant, Kant, immortel Immanuel, tu tâcheras d'arranger ça avec les principes de la *Raison pure pratique. Texte de l'édition de 1788,* (*A*), *sous revision de la deuxième édition 1792* (*B*) *et de la quatrième édition 1797* (*D*). 1788, 1792, 1797, quelles grandes dates. Il faut d'abord vendanger. On verra ensuite s'il y a quelque chose à vendanger. Puissent des chrétiens fêter un Dieu présent, être fidèles à un Dieu présent comme ces incorrigibles païens (de paysans) fêtent, célèbrent, chôment un dieu généralement absent, comme ils restent fidèles à un dieu infidèle, généralement absent. Quinze ou vingt maisons où je sais depuis trente ans les deuils et les joies, les deuils fréquents, les deuils nombreux, les longs deuils, les deuils répétés, *crebri*, fréquents; et les brèves, les courtes joies. Je sais qui est au cimetière et qui n'y est pas. Pas encore. Quinze ou vingt maisons où je suis reçu de plain pied, *de plano*,

sans interférence de rien. Quinze ou vingt maisons où, quand je passe *le pas de (la) porte*, il n'y a pas l'ombre du déplacement de rien ; ni dans les esprits, ni dans les meubles, ni dans les cœurs. C'est à peine si on m'appelle *monsieur Charles*, — *parce qu'enfin je vas tout de même avoir quarante ans.* Et il faut bien que je boive un petit verre de vin, parce que c'est le grand rite, ou qu'alors, quoi, c'est que je ne serais plus de la maison, et que Paris m'aurait décidément corrompu ; (ou alors c'est que je serais (vraiment) bien malade). Ils me parlent quelquefois, quelquefois ils se hasardent à me parler de Gallouédec, qui est depuis plusieurs années leur conseiller général, (et même ainsi le mien, mon conseiller général natal si je puis dire; du moins il l'était avant les dernières élections, avant le renouvellement de la semaine dernière ; je suis sûr, je veux croire qu'il l'est encore), parce qu'ils soupçonnent que je dois le connaître à Paris. *C'est aussi un professeur.* Pour eux je suis un professeur. Et c'est tellement vrai. Ils appellent cela *parler politique.* Parler politique, pour eux, c'est toujours un peu anormal, un peu compromettant, un peu singulier. Un peu dangereux. C'est toujours une opération de grand risque. Il faut se lancer. On se risque. (Et on risque.) (Et le plus fort c'est qu'avec les mœurs (politiques) actuelles dans les campagnes, dans les petites villes, et même dans les grandes, c'est vrai.) Aussi on n'est tout à fait bien à l'aise, bien hardi, pour parler politique, que dans le lieu de toutes les hardiesses, de toutes les audaces, quand on est bien à l'abri, dans la chaleur, dans la fumée, dans la douceur, dans la tiédeur, dans les pipes, derrière la porte et les fenêtres familières, dans l'abri, dans l'atmosphère familière, abri-

tante, d'un vieux familier cabaret. Alors là on peut se lancer. Là on est hardi, on est couvert, on ne craint rien. On est à l'abri d'on ne sait quoi. Et ils en parlent gravement comme des papes, et en même temps éperdûment, et en même temps laborieusement. Ils sont hardis. Et en même temps ils s'appliquent. Et ils s'appliquent en même temps à être hardis. Il en résulte une énorme dépense de travail cérébral. Jamais ils ne (se) travaillent, jamais ils ne fatiguent tant de tête que quand ils sont un peu soûls. Ils sont graves alors, ils sont sérieusement émus, (et en même temps, par une délicieuse, par une désarmante ironie (sur eux-mêmes), par un amusant retour sur soi-même ils appellent en effet cela, souriants de connivence, ou sérieux apparemment, être (un peu) émus.) ils sortent, non sans peine, des raisonnements serrés, des raisonnements invincibles, (*alors tu vois ben*), des raisonnements victorieux, des raisonnements généreux, des raisonnements sévères, des raisonnements éloquents sur le gouvernement des peuples, des raisonnements logiques, en tenant la rampe, des raisonnements prodigieux. Ils sont alors dans une sorte de béatitude, dans un autre royaume. Ils se rendent parfaitement compte en effet instinctivement qu'ils sont dans un autre langage, dans un autre royaume, dans un autre État que le royaume ordinaire du travail et de la maison, que le royaume de la semaine. Ils sont dans une sorte d'extase. A la fois d'excitation et ensemble d'hébétement. Alors ils parlent, autant pour se sortir que pour s'encourager. *Ça sert à donner du courage. A ceux qui n'en ont pas du tout.* Les femmes connaissent très bien ce phénomène, cet état particulier. Une femme dit couramment

dans ce pays-là, (et je pense un peu dans les autres) : *Mon homme doit être un peu soûl, à c'l'heure : il parle politique.* Ils en parlent quelquefois, rarement, à la maison, et généralement seulement quand ils ont bu un petit verre du bon. Or moi je ne vais pas au cabaret. Quelle ne faut-il pas que soit leur confiance en moi, et notre intimité, pour qu'ils se livrent à cette opération hasardeuse, pour qu'ils me parlent, pour qu'ils osent me parler de Gallouédec *à jeun*. Non sans une certaine crainte. Et un certain espoir. Je dois savoir. Je dois m'y connaître. A Paris je dois tout de même connaître du grand monde, des députés, tout ça. Ils me demandent si *il fera du bien au pays.*

Je pensais à vous, Halévy, tout en contemplant les splendeurs de la Foire du Mail, dans cette immense solitude soudaine, dans ce silence que sont quarante-huit heures d'Orléans. Vous allez voir les mêmes. Mais ils ne peuvent pas vous recevoir le même. Vous avez beau faire. Et ils auraient beau faire. Il y a quelque chose. Il y a une paille. Vous pouvez faire que vous les alliez voir les mêmes. Vous ne pouvez pas faire qu'ils vous reçoivent le même. Eux-mêmes ils ne le peuvent pas faire. Vous ne pouvez même pas faire que vous les alliez voir le même. Pour eux vous êtes toujours un monsieur de la ville. Un monsieur qui passe, un monsieur qui vient. Un monsieur qui entre. Qui au fond a bien de la bonté, qui leur fait l'honneur de venir les voir, en passant, qui leur fait bien de l'honneur. Ce que

je ne suis jamais ; ce que pour eux (et même et surtout pour moi, et pour tant d'autres) je ne serai jamais. Quoi que vous fassiez, quelque confiance que vous leur inspiriez, quelque confiance qu'ils vous fassent, pour eux vous êtes toujours un visiteur (je ne dis certes pas un étranger), un voyageur, comme le voyageur antique, un visiteur, je dis un hôte. C'est un fin peuple, Halévy, vous le connaissez, et qui entend merveilleusement l'hospitalité. Les convenances, les devoirs de l'hospitalité. Mais les distances de l'hospitalité. Soyez sûr qu'il vous reçoit avec une interférence totale de respect, avec une interférence totale d'hospitalité. Ces jardins propres, ces vignes fières, ces treilles; ces allées sarclées, bien ratissées, ces maisons merveilleusement nettes, ces meubles bien essuyés, polis, luisants d'avoir été essuyés pendant des siècles, ces mées luisantes, bien cirées, ces vitres claires comme jour, ces carreaux par terre lavés comme neufs, (on nous parle des Hollandais), et pourtant si vieux, si usés, si poreux, comme des éponges rouges, si usés par les pas de tant de générations, par les pieds des grands pères, par les sabots, (par les souliers, par les clous des souliers), par les pieds nus des ancêtres aujourd'hui disparus, ces carreaux de vitres claires, parfaitement transparentes, ces carreaux rouges de brique par terre, si délavés, spongieux, usés par les pas des aïeux, cette vieille horloge séculaire en noyer ciré, cette vieille (bonne) femme d'horloge, inflexible mais vieille, vigilante mais vieille, soigneuse et peut-être soupçonneuse mais vieille, tout ce *ménage* bien fait est en lui-même pour lui, pour eux, mon cher Halévy, (et aussi, en dedans aussi pour moi), ce jardin bien tenu, cette vigne bien tenue, ces champs bien tenus, cette maison bien

tenue; ce *ménage* du jardin, ce *ménage* de la vigne, ce *ménage* des *champs*, ce ménage de la maison bien tenue; et aussi ce chèvrefeuille quelquefois au coin d'un mur, montant, grimpant à la grille d'une porte, ce vieux puits, si feuillu, si moussu; mais qui dans la réalité sert encore, sert toujours à tirer de l'eau; tout cela vous reçoit comme un hôte, Halévy, comme un hôte respecté. Tout cela ne vous reçoit pas comme l'enfant de la maison. Peut-être n'oseraient-ils pas vous offrir le verre de vin. Vous savez, le vin de l'année, comme par hasard, eh bien j'aime mieux vous le dire : eh bien non ça n'est pas ça. Mais celui d'il y a deux ans. Et ils claquent la langue. Mais comme par ce même hasard il y a toujours une bouteille d'il y a cinq ans dans un coin de la cave. Et leur belle malice d'il y a des siècles : *Vous savez, il y a un peu de poussière dessus, mais il est bon tout de même.*

Je voudrais n'offenser personne. Il faut pourtant bien que je déclare que nous les gars de la Loire, c'est nous qui parlons le fin langage français. Les tables ne sont point cirées, les chaises ne sont point rempaillées, les carreaux ne sont point lavés pour vous comme pour moi. Pour vous les maisons sont accueillantes. Mais pour moi elles sont toutes ma maison. Elles sont toutes la maison de mon cousin.

C'est nous les gars de la Loire qui ne savons pas seulement, qui parlons le fin parler français. Ils savent bien tous que pendant les années innombrables de

l'enfance, innombrables dans la mémoire, et par conséquent en réalité, dans la réalité, si pleines, si neuves, si inépuisables, si inusables dans la mémoire et dans la réalité, qui forment un point d'appui, un volume d'appui en quelque sorte si inépuisable dans la mémoire et dans la réalité, ils savent bien que moi aussi, que moi comme eux, que moi parmi eux pendant des heures innombrables tous les matins à la même heure enfant j'ai infatigablement rituellement essuyé les mêmes meubles cirés avec un torchon de laine, jusqu'à s'y mirer parfaitement, jusqu'au parfait *mirouër*, jusqu'à épuisement parfait de la poussière et de la buée. Ils savent ainsi que je connais comme eux, avec eux, parmi eux, que j'ai comme eux en eux éprouvé cette plus grande joie qu'il m'ait jamais été donné, qu'il ait été donné à l'homme de connaître. Une joie parfaite, close, totale ; un *maximum* ; sans retour, sans regret, sans remords ; sans un point de poussière, sans un atome de regret, sans une ombre d'ombre. Une plénitude, une perfection, un total. Un plein. Un rassasiement parfait. On en avait plein la tête et plein le cœur. On en était gorgé. Puissé-je écrire jamais comme on essuyait les meubles, la mée, le buffet, le lit, (il n'y avait même pas d'horloge), puissé-je avoir jamais cette impression de victoire et de calme, cette certitude, cette plénitude, cette solitude, cette impression de possession définitivement, irrévocablement acquise, au moins pour un jour, puissé-je devant une phrase fouillée comme un buffet avoir cette vivante, cette laborieuse, cette ouvrière certitude, être sûr qu'au plus creux des fines, des délicates, des droites, des robustes moulures, pas plus qu'au plat le plus plan, au plat du plus large

plan, au plus beau plat de bois luisant, au plus beau panneau, être plus que mathématiquement sûr qu'il ne reste pas pour aujourd'hui un grain de la poussière d'hier, sur le bois luisant, sur le noyer ciré d'avoir été ciré, d'avoir été frotté tant de fois tant de jours que derechef il ne reste pas un atome de poussière.

Être plus que mathématiquement sûr. Être laborieusement, ouvrièrement sûr.

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire. On a beaucoup perfectionné la foire. *Le monde fait tant de progrès, à présent.* Les modestes chevaux de bois, gloire de nos enfances, sur lesquels je n'osais pas monter, sont devenus de somptueux manèges, tout rutilants d'or et de Cosaques (avec des lances d'or) (à cause de l'alliance russe) (est-ce pour symboliser les emprunts), de somptueux, mirifiques, de superbes, d'éblouissants manèges, tous plus éblouissants les uns que les autres, (car il y a la concurrence), (ça a d'abord été des chevaux merveilleux, (qui jetaient loin dans l'ombre nos pauvres anciens chevaux), des chevaux aux couleurs éclatantes, des chevaux ruisselants de lumières; avec des crinières emportées; puis des animaux fantastiques, toutes les bêtes de la création, et même d'autres qui n'ont jamais été de la création, des éléphants comme pour le roi des Indes, (à l'école primaire ils savent déjà que c'est le maharajah de Çapour-Tala (je mets deux *h* absolument

au hasard); des girafes; des cochons, beaucoup de gros cochons qui font rire les peuples; mais à présent) aujourd'hui les manèges ce sont des automobiles, d'on ne sait combien de chevaux; des ballons, des sphériques, des sous-marins; demain des aéroplanes; des montagnes russes, (aussi); des mals de mer à la portée des bourses les plus modestes. On n'a même pas besoin d'aller à Plouescat. Des manèges à vapeur et à l'électricité. Tout battants, tout ronflants du bruit des moteurs. De ce bourdonnement, de ce ronronnement d'énorme insecte. Où est le vieux cheval aux yeux bandés qui du matin au soir tournait, tournait le manège comme pour faire monter l'eau d'un puits. Mais rassurez-vous, Halévy, il est plus facile de changer le dessus que le dessous, que le dedans. Il est heureusement plus facile de modifier les aspects que d'altérer les réalités profondes. On n'a point changé le singe avec le léopard, qui gagnent de l'argent à la foire. On ne changera point davantage la foire elle-même, ce qui fait la foire, les populations, le bon peuple qui se presse au long devant les baraques. Il marche d'un certain pas rituel, d'un certain pas de procession, d'un certain pas cérémonieux, d'un certain pas content, lent et pressé, un pas de foule, un pas de province, affecté pressé, qui sait bien qu'il arrivera toujours (où sont nos pas, nos hâtes de Paris), (un pas de foule, affecté foule, officiellement de foule; conscient, content, se sachant, se sentant foule; il faut bien qu'on sache qu'il y a foule à Orléans) défilant sous les auvents des petites baraques, pour les petits marchands, (aujourd'hui si gros, apparemment si cossus), s'attroupant, sérieuse et pressée, sage et s'amusant, sagement, (follement), devant les boniments, que

dis-je, devant les *parades* des grandes baraques, des vraies baraques, des baraques proprement dites, et partout aussi hélas, un peu partout s'arrêtant devant les pavillons des phonographes. Ces trompettes, hélas, à la voix prétendue articulée. Mais vous verrez qu'ils vaincront le phonographe même. Un peuple un peu plus endimanché peut-être seulement. Qu'autrefois. Sottement *à la mode;* à l'instar de Paris. Mais le même peuple d'ouvriers et de (petits) bourgeois tous les soirs (et même de grands) ; et leurs femmes et leurs enfants, (ils en ont encore un peu) ; et les dimanches le même peuple des campagnes, tout le peuple des campagnes environnantes, à dix lieues à la ronde, venus à pied, dans toutes les voitures, comme mobilisées. Les hommes, les femmes, *belles*, les enfants. (Quand on dit d'une femme qu'elle est belle, Halévy, dans ce pays-là, ça veut dire (très exactement, comme techniquement) qu'elle (s')est habillée, qu'elle est en dimanche (et fêtes), (dans le sens où nous-mêmes nous disons encore : *elle s'est faite belle, elle s'est mise belle.*) Notamment *le beau dimanche*, qui est, comme vous savez, le dimanche du centre, le dimanche du milieu. Alors ce sont les belles cohues, les grandes cohues, (si sages, si ordonnées, si (bien) organisées), qu'on obtient comme un (grand) résultat. —*Il y en avait un monde à la Foire aujourd'hui. Une poussière. J'ai un mal de tête. — Ah dame c'était le beau dimanche.*

Os homini, comme eux je m'en irai la tête basse, les yeux par terre, le front par terre. Et alors, Halévy, je

vous le demande, faites-y bien attention. Puisque je suis eux, faites-moi au moins la grâce que vous leur faites. Quand vous adressez ainsi la parole à un garçon de ferme, à quelque varlet de ferme, quand vous entrez en propos avec lui, il ne vous vient point à l'idée qu'il peut vous offenser, mais connaissant ce fin peuple, et sachant que c'est lui qui parle français, qu'il est la fine fleur du langage français, vous êtes résolu à prendre tous ses propos comme des propos d'amitié, d'hospitalité, de cordialité, comme des propos cordiaux, comme des propos peuples. Sans un soupçon de cette odieuse, de cette basse, de cette grossière, de cette vulgaire, de cette populacière jovialité, que je hais. Souvent cordial, toujours cordial, jamais jovial, tel est ce fin peuple. Il ne vous vient pas à la pensée qu'il vous offense. Vous savez même très bien *qu'il ne peut pas* vous offenser. Et alors vous ne lui dites pas : *Pardon, je suis monsieur Halévy*. Je suis ce même peuple, Halévy, je suis ce même garçon de ferme, appuyé sur la même charrue, dessus cette même plaine de Beauce. Je ne vous dis donc pas même : Faites-moi l'amitié. Je vous dis : Faites-moi aussi la grâce ; faites-moi l'égalité, faites-moi l'équité ; traitez-moi comme eux ; puisque en somme vous êtes venu me voir ; faites-moi la justice de croire non seulement que je ne vous offense pas, mais que *je ne peux pas* vous offenser. Faites-moi l'égal traitement de me traiter comme eux. Puisqu'en somme vous êtes venu chez moi.

Mieux encore, et plus, faites-y bien attention, Halévy,

prenez-y garde. Je suis, j'étais la seule maison de paysan qui vous fût ouverte comme à un frère, et non pas seulement comme à un hôte. Plus outre, j'étais, absolument parlant, la seule maison de paysan qui vous fût ouverte. Voulez-vous, de vos propres mains, vous la fermer. J'étais la seule maison de paysan qui vous accueillît au fond comme un autre paysan. Sans aucune interférence de respect ni d'hospitalité, sans l'ombre d'une interférence. Je ne parle plus de l'amitié, à défaut de l'amitié j'étais ainsi pour vous la plus précieuse référence, une référence unique. Cette cordialité amère que nous avions, cœur à cœur, si profondément triste, si profondément nourrie de tristesse, c'était la seule *fréquentation* paysanne que vous ayiez. Vous exposez-vous à perdre, allez-vous perdre au moins cette référence unique.

Cette confidence sombre que nous avions. Ce propos de l'immense, de l'universelle conspiration des grandes personnes. Si parfaitement secrète, si parfaitement gardée. Ayant parcouru ensemble une si longue route, si sombre, allons-nous à présent nous séparer. Allons-nous désormais nous séparer. Allons-nous donc, allons-nous nous séparer. Pour la longue route qui nous reste, si sombre, allons-nous, nos voies vont-elles pour éternellement se séparer. Nous étions l'un à l'autre de précieuses, peut-être d'uniques références. Tout ce que nous avions de différence, d'écart entre nous donnait

précisément, était précisément ce qui donnait une valeur, peut-être unique, à cette perpétuelle référence mutuelle, ce qui la rendait peut-être uniquement précieuse; fructueuse, renseignante; cette grande distance de classe et de situation sociale; distance extérieure, mais intérieure, devenue intérieure depuis des générations, entrante intérieure, entrée intérieure, pénétrée intérieure, entrée dans le sang, teinture entrée dans le sang de la race; et cette grande distance de caractère, de tempérament, d'âme (non de cœur), cette grande distance intérieure, devenue extérieure, sortante extérieure, qui sort par la peau, par (tous) les pores de la peau, qui se manifeste socialement même, qui fait de vous un optimiste si profondément triste, et de moi un optimiste, un pessimiste quelquefois courageux. Vous êtes un doctrinaire. Plus nos tempéraments et nos sociétés sont différentes, plus nous avons de distances de base, plus nous nous sommes l'un à l'autre, plus nous nous sommes mutuellement des *témoins* précieux; uniques, je crois irremplaçables; mutuellement irréversibles, si ces deux mots peuvent aller ensemble. Plus nous différons, plus nous avons de distances de base, plus nos pesées, plus nos visées sont bonnes, plus nos triangulations ont de pied. Nous nous sommes ainsi des témoins, des lecteurs sans doute inremplaçables. Qui autant que moi a su lire, a su mesurer du premier coup votre merveilleuse *Histoire de quatre ans*, qui autant que moi en a vu, en a proclamé du premier coup la vertu comme singulière, les approfondissements mystérieux, les reculées presque invraisemblables, les troubles horizons d'inquiétude, les avenues infinies, les avancées, les détresses, les grandeurs

souvent uniques. Qui autant que moi est votre bon lecteur, un bon lecteur de vous. Et vous-même combien de fois n'ai-je point écrit pour vous. Combien de pages ne vous étaient-elles point directement, personnellement adressées, *envoyées*. Vous étiez, je crois, un de mes bons lecteurs. Il suffit de voir le texte et de nous connaître. Allons-nous renoncer à cette sourde collaboration, la meilleure de toutes, la seule peut-être, de penser quelquefois l'un à l'autre quand on est devant sa table. Me trouverez-vous un *remplaçant*, hélas, un deuxième, je le dis hautement, quelqu'un qui me vaille. Pour moi je ne vous en chercherai point. Je n'ai aucun goût pour ce genre d'opération. Il y a une telle bassesse dans le remplacement, une infamie. Un deuxième n'est jamais un premier. On ne remplace personne. On ne remplace rien. Tout est irréversible. Ce n'est point à quarante ans qu'on se refait une vie. J'ai dans mes boîtes peut-être deux mille pages de copie, des dialogues, des paysages où vous êtes mon interlocuteur, mon *Prince* pour mes *envois*, où je m'adresse à vous, où je vous tiens le propos, des essais, des propos, des cahiers, des histoires où c'est votre nom qui passe, où c'est vous qui êtes au vocatif. Où c'est à vous que je m'adresse. Vais-je faire cette indignité, indigne de vous, indigne de moi, vais-je mentir en arrière, pour en avant; j'ai deux mille pages que je finirai peut-être bien par publier dans ces cahiers. Vais-je raturer votre nom, sur copie, sur épreuves ; *deleatur ;* vais-je rayer, gratter. Effectuer, hélas, une *radiation*, solennelle. Remplacer par un autre nom. Mettre un autre vrai nom, forger, feindre un nom fictif.

Vais-je vous chercher un substitut. Je vous avoue que je ne m'en sens pas le goût, que je ne m'en sens pas le cœur.

La confidence intime de toutes, la confidence des projets. La confidence la plus profonde, la plus secrète. Nous tous qui écrivons, Halévy, qui commençons à être un peu versés dans cet art difficile, nous qui tâchons, qui nous proposons d'être des écrivains propres, des écrivains probes, vous le savez, Halévy, nous ne faisons pas les malins. Nous laissons ça au parti intellectuel, de faire les malins. Nous ne sommes pas fiers. Pour moi je ne m'en cache pas. J'ai toujours le tremblement comme au premier jour. Je devrais pourtant commencer à savoir ce que c'est que de donner des *bons à tirer*. Je devrais commencer à être blasé sur ce que c'est que de donner un *bon à tirer*. Vous le savez, Halévy, je ne m'en cache pas. Je ne donne jamais un bon à tirer que dans le tremblement. Je ne m'attaque jamais à une œuvre nouvelle que dans le tremblement. Je vis dans le tremblement d'écrire. Et plus on va, je crois, plus on a peur. J'admire cette grande assurance de nos intellectuels. Tout ce qu'on a fait, tout ce qu'on a derrière soi, (et pourtant on dit que ça commence, que ça en fait un peu), est derrière soi comme rien, comme une immense plaine. Et tout ce qu'on a encore à faire, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on a devant soi (y compris ce qu'on ne fera jamais) est

devant soi comme d'immenses montagnes, fait devant soi des montagnes infranchissables. Tout ce qu'on a dit est comme rien. Une eau qui s'écoule, un creux, un rien dans le creux de la main. Une eau qui s'est déjà écoulée, dont il n'est plus question. Tout ce qu'on n'a pas dit (encore, et tout ce qu'on ne dira jamais) fait devant vous des montagnes infranchissables. Des montagnes et des montagnes. Tout ce qu'on a passé n'est rien. Devant tout ce qui reste à passer. Et on se sent tout petit. On est si petit devant la réalité, si petit bonhomme. J'admire ces grands intellectuels qui du fond de leur moleskine mènent la réalité à coups de bâton. Ça a beau être un bâton de commandement. On se sent si petit, si totalement insuffisant. On voit si bien que Péguy c'est tout petit, on mesure si bien la vie, la carrière (de travail) de Péguy. On en voit si bien le bout, tous les bouts, la largeur, le *lai*. (ou le *lé*). Et que ce n'est rien. Comme le disaient les bonnes femmes, ce n'est pas du drap dans les grandes largeurs. Alors dans cette détresse pour se rassurer on parle de ses projets. On aime avoir quelqu'un à qui on parle de ses projets. Une oreille amie, (un cœur ami), une entente, une audience amie. On ne le fait pas seulement pour se donner du courage. Et de la consolation. Une sorte de consolation anticipée, prématurée. Une consolation *d'avant*. D'autant meilleure. D'autant plus chère. Ce que l'on veut se donner, ce que l'on se donne ainsi, plus profondément c'est une autre sorte d'anticipation, l'anticipation de l'insertion dans la réalité, produite, de cette œuvre que l'on tient toute, que l'on croit tenir toute, que pourtant l'on ne tient pas, puisqu'elle n'est pas produite, qui n'est pas produite, qui n'est pas

réelle, au moins en ce sens, qui n'est pas inscrite, qui n'est pas entrée dans (l'ordre de) la réalité, dans (l'ordre de) l'événement, puisqu'elle n'est pas écrite. Vous connaissez cet état, Halévy. Quand on a une œuvre en tête on croit que ce n'est rien, pour la grandeur, pour les dimensions, qu'on la tient dans le creux de la main, *in cava manu*, on la voit comme un noyau, on ne voit qu'elle, on la voit toute en un point (organique), en un petit volume, on en voit tout de suite le bout, le dedans et le dehors, tous les tenants et les aboutissants, tous les morceaux, tous les membres, tous les organes, tout le tout, ce n'est rien, c'est fini, on la tient là sous la main. On aura sûrement fini ce soir. Et quand on la développe, quand on la déroule sur le papier, sur le plan du papier, dans ce développement, dans ce déroulement linéaire qui est la condition même, qui fait l'institution, qui est la constitution de l'art d'écrire, qui fait la loi, on ne sait plus où l'on va, (si on est loyal, si on est probe, si on veut suivre, si on suit fidèlement les modalités, les modulations, les ondulations de la réalité). (Les courbes géologiques.) (Les courbes, les plis du terrain.) Si on ne truque pas, fût-ce pour des raccourcis (artificiels). On est constamment épouvanté des exigences de ce développement, de ce déroulement. C'est exactement comme en montagne. Cette cime, que l'on avait, que l'on tenait sous la main, il faut des jours et des jours de ce travail, de cette marche forcément linéaire, (et forcément par étapes), pour en atteindre seulement les premières avancées. En verra-t-on seulement jamais la fin. La vie est brève. Atteindra-t-on seulement ce premier contrefort. On voit très bien la fin de la vie de Péguy. Sur-

tout celui qui est dedans. On voit, on distingue nettement la portée, la retombée de cette trajectoire. Alors on dit, d'un air à qui nul ne se fie : *J'ai commencé ma réponse à Halévy. — J'ai déjà trois cents pages de faites de mon* **dialogue charnel**. — Ces propos seraient odieux, si tout le monde n'y sentait la lamentable inquiétude, la sourde détresse. C'est une pauvre, une pitoyable anticipation que l'on veut faire, que l'on se donne, on veut toucher la cime et n'avoir pas fait le chemin, on veut s'appuyer, on s'appuie sur et dans la réalité d'une mémoire amie, on veut prendre, on prend une inscription de réalité, de production, de sortie, pour un projet, pour une œuvre en travail, dans la réalité d'une mémoire amie, d'une attente, d'une audience amie. On veut toucher la cime de la main. C'est certainement une tentation, un désir charnel. Un désir corporel, temporel. On veut vraiment, par ce biais, par ce détour, par cette avancée, par ce coup de force et d'anticipation, *donner* **corps** avant l'heure à une œuvre qui légitimement, naturellement n'en est encore qu'à la période de travail, n'est encore organiquement qu'en travail. Et on n'en veut rien laisser perdre. Et on ne veut perdre aucun temps. Pas une miette, pas un temps. Avare on serre les doigts de la main. On tient tout ça nerveusement ramassé *d'avance* dans le creux de l'esprit. Or vous savez que c'est notre état constant, puisque les œuvres passées ne pèsent rien, puisque les œuvres futures, éventuelles, rêvées, impossibles, pèsent sur nous éternellement.

Toutes ces montagnes qu'on a devant soi vous pèsent devant sur les épaules. Il faut les surmonter. Les re-

monter des épaules. Y entrera-t-on seulement. Représenter, rendre ce monde, ces trois dimensions, avec cette plume qui gratte régulièrement, qui court sur le papier. Quand on est à sa table on trouve, on voit bien que la main ne rame pas, la main n'avance pas, la plume n'avance à rien, la main ne rend pas. Ah non vous n'êtes pas en automobile. Vous ne roulez pas. Telle est notre misérable condition. La main ne paraît pas avancer. Et il semble toujours qu'on n'a jamais rien dit.

Il n'est pas besoin d'aller jusqu'à Saclay, il n'est pas nécessaire de faire un grand voyage. A Lozère même, dans les bas du moulin, *en face M. Poincaré*, dans les champs tout au bord de l'Yvette, dans les assez petits champs en pente qui remontent doucement, (ce ne sont plus les grands champs, les champs immenses de la plaine, mais il n'est pas nécessaire de faire un long voyage), à cinq cents mètres du chemin de fer je vous montrerais des champs, de blé, coupés, des chaumes tout verts, d'herbe, où seulement ils n'ont pas séparé la paille et le foin. Alors vous voyez dans un coin de champ de rares, de vagues gerbes informes, (alignées tout de même, parce que le métier ne perd jamais ses droits), (et c'est ce qui est beau), des gerbes sans nom. Vous vous approchez, vous ne pouvez seulement pas les reconnaître. Herbe et avoine. Herbe et seigle. Herbe et ble. Tout cela sèche ensemble, parce que, heureusement,

encore, il fait beau, enfin assez beau, depuis une semaine, et *on rentre les blés dans de bonnes conditions.* On demande seulement, quand ils vont battre, comment le bon Dieu reconnaîtra les siens.

Qui à toute requête, à toute réquisition, au premier mot, sans un mot, si je puis dire au premier silence vous récitera, vous dira des vers de Hugo, n'importe lesquels, à toute requête, tous ceux que vous voudrez. *Quarante ans sont passés.* N'est-il point frappant, Halévy, n'est-il point saisissant que c'est ce mot, que c'est ce nombre qui revient partout cette année, et que c'est le mot, le nombre des *Châtiments*, un demi-vers de *l'Expiation.* Ainsi quand Victor Hugo écrivait ses Châtiments, il était juste loin de Waterloo comme nous sommes loin de 70. Qui le croirait. Il y avait la même distance, de temps, le même espace, le même parcours, entre Napoléon et lui, qu'entre 70 et nous, entre Waterloo et les Châtiments, qu'entre l'Année terrible et nous. Il était, dans le temps, à la chute du premier Empire comme nous sommes à la chute du Second. Singulières erreurs, singulières tromperies de la perspective temporelle. Comme on a bien raison de le dire, que ces plaines et ces montagnes du temps sont comme les plaines et les montagnes du lieu, aussi incertaines, aussi trompeuses. Singulières perspectives. Singulières optiques. Singulières erreurs, illusions d'optique. Il y a des pays qui sont grands et qui paraissent petits. Il

y a des pays qui sont petits et qui paraissent grands. Tout ainsi et du même regard il y a des périodes, des temps qui sont grands et qui paraissent petits, qui sont longs et qui paraissent courts. Et il y a des temps qui sont petits, qui sont courts, et qui paraissent longs, qui paraissent grands. C'est une question de grandeur, (et non point seulement de dimension, de longueur). C'est une question non pas seulement de plus et de moins. C'est une question de plein et de fouillé. De plat et de recreusé. C'est aussi une question de la destination temporelle des temps et des lieux. Tout cet immense massif entre Waterloo et les Châtiments, ce temps creusé, ce temps fouillé, cinq règnes, sans compter celui qui tombait, deux révolutions, une restauration, une invasion, trois ou quatre régimes, deux rois, trois rois, une (deuxième) République, un prince-président, un deuxième, (un troisième) empereur, un coup d'État, une réaction, quatre ou cinq réactions, cinq ou six guerres, faites ou à faire, une grande conquête, tant de mouvements, de remouvements et de contremouvements, — et d'autre part ces quarante ans de plaine, de grande plaine de cette troisième République, c'est le même espace, pour les horloges, c'est la même heure. C'est la même longueur de temps.

On le sent plus vivement encore sous cette forme, sous la forme contraire, inverse : Nous sommes, dans le temps, à la chute du Second Empire comme il était à la chute du Premier.

Qui, débouchant brusquement de l'immortelle rue

Victor-Cousin, prolongement de notre rue de la Sorbonne, pressé pour aller prendre le train avec vous à cette gare *du grand-duché de Luxembourg*, comme disait un réserviste de Palaiseau, ce qui prouve que Palaiseau n'a point dégénéré depuis Bara, et ce qui prouve aussi que *la réserve* n'a point dégénéré, n'est point devenue indigne de l'active, le même train, je pense le train de cinq heures 53, qui est votre train, parce qu'il s'arrête à Massy-Palaiseau, qui débouchant brusquement rue Soufflot vous dira, au premier mot de vous, sans autre sommation les vers du Panthéon qui est au bout de la rue Soufflot :

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,

Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons,
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Je ne sais pas par cœur seulement que ce fût de *Juillet 1831*, ni que le titre fût *Hymne*. Que ce fût un ou une hymne. Il avait vingt-neuf ans. Vous avez remarqué. On ne sait jamais les titres de Victor Hugo.

Sauf pour l'*Expiation*. Le mouvement est tel que c'est toujours le premier vers, ou les vers conducteurs, qui mangent le titre, qui deviennent le titre. Ainsi celui-ci n'est pas *Hymne*. C'est *Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie*, ou *Gloire à notre France éternelle! Gloire à ceux qui sont morts pour elle!* — *L'Expiation* même, c'est beaucoup plus souvent, c'est beaucoup plus *Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!* ou *Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.* Lui-même en a beaucoup nommé par les premiers vers, et ce sont souvent les mieux nommés : *Oh! je sais qu'ils feront des mensonges sans nombre. Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes. Le plus haut attentat que puisse faire un homme. Sonnez, sonnez toujours, [clairons de la pensée.]* Nous parlions de Hervé, je crois. Qui vous fera remarquer non point sans doute que Hugo n'était point hervéiste. Cela on le sait de reste. Et on serait un sot de le faire observer. Quelque pédant. Un pédant d'un nouveau genre. Du même genre. Un pédant tout de même. Mais qui vous fera remarquer cette curiosité, cette rareté, de collectionneur, après que Hervé, après Napoléon, et après les soldats de Napoléon, et après les maréchaux de Napoléon, a justement fait un sort, et à Wagram, et au drapeau de Wagram, qui tiquera sur ce nom de Wagram et vous fera tiquer, qui s'amusera à vous faire observer, qui vous fera remarquer cet amusement, cette rencontre si amusante, cette coïncidence si curieuse que de tant de batailles, de toutes ces batailles militaires, (et Dieu sait s'il en sait. Voyez plutôt, voyez par ailleurs : *Alors la Gaule, alors la France, alors la gloire.*) de toutes ces batailles c'est précisément une que Hugo

prend dans *les Châtiments* contre toutes les autres, entre toutes les autres pour symboliser, pour nous représenter, pour nous signifier la bataille française, la victoire française, *l'honneur militaire*, l'honneur français (contre le deuxième Empire, je n'ai pas besoin de vous le dire, et contre le troisième Napoléon), et c'est précisément la bataille de Wagram. Et dans cette bataille ce qu'il prend, c'est précisément le drapeau. Il en fait le drapeau même, comme symbolique, comme représentatif, comme significatif, de la France même, de la France militaire, de l'honneur de la France, de l'histoire militaire de la France. Une sorte de drapeau central et culminant :

O drapeau de Wagram ! ô pays de Voltaire !

Vous me direz que ça faisait bien le vers. Je le crois aussi. Ce n'est qu'un hasard. Mais avouez qu'il est merveilleux. Et encore. Nous disons que ce n'est qu'un hasard. Nous n'en savons rien. Il avait tout de même lu Wagram :

O drapeau de Wagram ! ô pays de Voltaire !
Puissance, liberté, **vieil honneur militaire,**

Hein, *vieil honneur militaire*. C'est Wagram. Il est vrai que ça rime avec Voltaire. Il faut avouer aussi que Voltaire est bon ici :

Puissance, liberté, vieil honneur militaire,
Principes, droits, pensée, ils font en ce moment
De toute cette gloire un vaste abaissement.

Toute leur confiance est dans leur petitesse.
Ils disent, se sentant d'une chétive espèce :
« Bah! nous ne pesons rien! régnons. » Les nobles cœurs!
Ils ne savent donc pas, ces pauvres nains vainqueurs,
Sautés sur le pavois du fond d'une caverne,
Que lorsque c'est un peuple illustre qu'on gouverne,
Un peuple en qui l'honneur résonne et retentit...

L'honneur c'est Wagram. Qui devant un soleil couchant, un beau soleil couchant sur le Luxembourg, vu au contraire du Panthéon, vu toujours de la rue Soufflot, toujours à l'heure du train, ou autrement, à une autre heure, qui devant un de ces merveilleux soleils couchants sur les quais, sur les ponts, par l'entrée de votre place Dauphine, ou derrière Notre-Dame, derrière les monuments, derrière le troupeau des monuments, derrière les simples maisons, derrière les collines suburbaines, et aussi derrière les collines urbaines, derrière les collines vaporeuses, derrière les collines plantées, derrière les collines vêtues, derrière les collines chaudement vêtues de monuments et de maisons, qui devant un de ces couchants de soleil sur l'infini de la plaine, devant un de ces ciels de Paris et de l'Ile-de-France, devant un de ces merveilleux couchers de soleil comme l'Ile de France en a le secret, et Paris en Ile de France, qui allumé seulement par ce mot de soleil couchant partira instantanément sur ces vers :

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,

S O L V U N T U R   O B J E C T A

Prends garde de choir.
La terre, le soir,
Est brune.

Qui à ce seul mot coucher de soleil, ou plus pleinement au spectacle d'un coucher de soleil vous rendra la grande, la haute brutalité de ce vers :

Ce soleil qu'on espère est un soleil couché !

« *C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore !*
Peut-être ce soleil vers qui l'homme est penché,
Ce soleil qu'on appelle à l'horizon qu'il dore,
Ce soleil qu'on espère est un soleil couché ! »

Qui accroché au seul mot de *demain*, à tout propos, hors de propos, partira d'un seul trait, jaillira sans même s'en apercevoir :

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine,
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ;
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme...

Nous avons appris cela en quatrième, sous l'excellent M. Doret, en leçon *facultative*, qui étaient à vrai dire

une sorte de récompense. Aussi nous le savons. Qui vous dira le même, car c'est le même, en partant du pied : *Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre.* C'est ainsi que nous le nommons, que nous l'avons toujours nommé. Personne ne sait que ça s'appelle *Napoléon II.* Ça s'appelle *Mil huit cent onze! — O temps...* et quelquefois dans les mémoires *Dix-huit cent onze :*

Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Qui passant devant les Invalides reprendra brusquement le même par le milieu, car c'est encore le même :

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

J'ai fait une découverte, Halévy. Ne riez pas. Elle est, je crains qu'elle ne soit une découverte bibliographique, qu'elle ne soit de l'ordre de la bibliographie. Ne riez pas. J'ai fait une découverte de bibliographie. Elle est bonne? Ne riez pas. C'est ma découverte qui est bonne. Elle est même plus bonne, vous allez voir qu'elle est

(encore) plus bonne que vous ne le pensez. Ma découverte entre, comme partie intégrante, dans l'histoire de la littérature, et même dans l'histoire des lettres françaises. Ou alors il n'y a plus de justice. (Et surtout il n'y a plus de système.) Hugo était un faiseur. Ménagez-moi, je vous en prie, ne vous riez pas de moi. Ma découverte n'est pas que Hugo était un faiseur. Ce ne serait pas une découverte. Mais nous disons qu'il était un faiseur mais nous ne savons point jusqu'à quel point il était un faiseur. Ce sont de ces choses que l'on dit, que l'on a pris l'habitude de dire, et on ne sait pas soi-même jusqu'à quel point c'est vrai. Voici un monument. Au commencement de sa carrière, et même pendant toute sa carrière (car il (re)commençait toujours, il trouvait qu'il n'en avait jamais assez, il savait bien qu'on est toujours dans l'attitude d'un débutant, que l'on débute toujours pour la fortune, et peut-être pour l'art), mais surtout pendant la première moitié de sa carrière il affectait de mettre au moindre de ses poèmes des épigraphes extraordinaires pour bien nous convaincre qu'il avait, comme on dit, *une littérature* inépuisable. Cela commençait dès les *Odes et Ballades*. On sait aussi que c'était l'habitude de son temps, je veux dire depuis Chateaubriand et dans toute cette première grande moitié du romantisme. C'était le commencement du romantisme. Dans le romantisme c'était le commencement de l'archéologie. Mais ce n'était pas seulement le commencement de l'archéologie romantique. C'était aussi et surtout déjà le commencement de toute notre archéologie scientifique. Or c'est presque un fait important de l'histoire littéraire, au moins de son histoire et de son histoire littéraire que ce soin qu'il avait, qu'il mettait,

cette complaisance, cette docilité, cette inquiétude à suivre tout ce qu'on faisait de son temps, tout ce qui se faisait, tout ce qui faisait bien. En voilà un qui voulait faire une carrière (il semble bien qu'il l'ait faite), et qui ne croyait pas qu'une carrière se fait toute seule. La docilité inquiète et attentionneuse, la suivance de ce grand révolutionnaire aux gens de son temps, aux modes de son temps, aux mouvements de son temps, à ce qui réussissait, est un spectacle d'autant plus réjouissant qu'on peut le goûter sans arrière pensée : ça a tellement réussi. Or la *ballade quatrième*, — *à Trilby*, — *le lutin d'Argail*, — porte cette épigraphe :

A vous, ombre légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez ;

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraischement escloses,
Et ces œillets aussi !

Or il attribue gaillardement ces deux strophes comme une *Vieille chanson*. C'est à n'y pas croire. Vous verrez vous-même dans une édition. Ces deux strophes que tout le monde connaît, que depuis nos premières enfances nous saluons tous comme un vieux souvenir, comme un

des plus admirables *jeux* de notre très grand Du Bellay. J'entends bien. Vous me direz : Il n'est pas moins grand poète pour cela. J'y consens. C'est même un peu ce que nous disons. Un poète n'est pas forcé de savoir l'histoire de la littérature, au contraire, ni même l'histoire des lettres. — *Vouère.* Enfin il faudrait savoir. — Un grand poète n'est pas forcé d'avoir des références. — J'y entends, mais alors il n'est point forcé d'en mettre. Moi je veux bien qu'il n'y ait pas de référencé. Au contraire elles m'ennuient. Elles m'obsèdent. Et elles ne réussissent point. Vous comprenez j'ai beau être bête, elles ne m'en imposent pas. Elles ne me donnent point le change. Ni sur la solidité de son savoir, ni sur l'universalité de ses connaissances. Il est vrai que moi aussi ce n'est point cela que je lui demande. Pourquoi alors seulement fait-il semblant de me l'offrir. Pourquoi me met-il des épigraphes, que je ne lui demande pas, et cela étant, pourquoi me les met-il fausses. Presque plus que fausses, ignorées. Tout Hugo est là-dedans. Qu'il ne me donne pas de références (j'aime mieux ça), ou qu'il me les donne exactes. Comme tout le monde. Mais non il m'abrutit, moi public, dans toutes ces ballades, dans tout son commencement d'œuvre, dans tout son commencement, dans toute sa première moitié de vie et d'œuvre, dans toute sa première moitié de carrière, et même dans tout le reste, il m'abrutit des références les plus extraordinaires, qui ne me laissent aucun doute sur son érudition. Des noms qu'on n'a jamais ni vus ni connus. Rien que dans ces ballades, (pour ne pas citer les *Odes*, qui n'en craignaient déjà point), ensemble Émile Deschamps ; La Fontaine, *Imitation d'Anacréon ;* Shakspeare ; Montenabri ; Gonzalo Berceo, *la Bataille*

de Simancas ; Ancienne chronique : Reproches al rey Rodrigo ; Avienus ; André Chénier. Les références que je ne peux pas vérifier sont certainement bonnes. Quel malheur qu'il n'y en ait qu'une d'incomplète, de vague, au point d'en être littéralement fausse, et que ce soit ce délicieux poème, connu de tout le monde, cette chanson délicieuse de notre très grand Du Bellay, que nous avons toujours trouvée dans les éditions dans les *Jeux rustiques*, comme venant, comme adressée, *D'un Vanneur de Blé aux Vents*. Montenabri, Gonzalo Berceo, Avienus, et il ignore, ou enfin il ignore de reconnaître un gros morceau de Du Bellay, un des plus connus. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ces *Ballades*, et tout l'ancien, le premier Hugo, sont pleins de références prises à Ronsard et à la Pléiade. Ou enfin à la Renaissance française. Rien que dans ces *Ballades* : Desportes, Baïf, Ronsard, (Segrais), et il n'y a que quinze ballades. Et ce qu'il y a de plus fort, que tout, c'est que ce Du Bellay, auquel on n'attribue pas dans le livre un texte que tout le monde sait être de lui, c'est précisément à lui que tout le livre est dédié, ou enfin c'est une référence à lui qui est, qui fait l'épigraphe de tout le livre :

> *Renouvelons aussi*
> *Toute vieille pensée.*
>
> JOACHIM DU BELLAY.

Il est vrai que les références attribuées nominativement ne sont peut-être pas meilleures que les références attribuées anonymement si je puis dire. On ne sait plus. La confiance ne règne pas. Tout notre auteur est là. Et

alors comme les malheurs se suivent et se ressemblent, et d'ailleurs que ça lui est bien égal, *premièrement* et d'ensemble il appelle, il attribue *Vieille chanson* le texte, où l'un des textes les plus connus de notre très grand Du Bellay, (lui qui faisait alors profession de restituer, de restaurer la Renaissance française, surtout contre le dix-septième siècle, et surtout je pense parce qu'il devait compter que la Renaissance c'est plus près du Moyen-Age, c'est donc plus romantique) ; (car il raisonnait généralement ainsi, pour ainsi dire) ; (je ne me dissimule d'ailleurs pas que si on lui disait qu'il a attribué de Du Bellay *Vieille chanson,* premièrement il dirait qu'il en a fait bien d'autres ; deuxièmement et surtout il ne croirait point, dans sa pensée, lui avoir fait tort ; peut-être au contraire) ; (car *Vieille chanson* dans sa pensée était certainement quelque chose de très bien. Il l'eût certainement fait affectueusement, respectueusement, honorablement et pour honorer. Il avait alors, naturellement, parce que c'était la mode, et il garda, il eut presque toujours un goût, un respect superstitieux de l'ancien, du vieux, en ce sens, ainsi entendu ; il en avait une considération mystérieuse, superstitieuse affectueuse ; toujours le bon révolutionnaire ; il pratiquait alors, (il pratiqua presque toujours, même ensuite, en même temps qu'il exerçait, qu'il excellait, qu'il faisait fortune dans le nouveau, professionnel, dans le progrès, professionnel, dans le moderne), une certaine superstition, une sorte de mystique du *vieux.*) (Une mystique de brocanteur.)

Deuxièmement il n'en cite que deux strophes, les deux premières, au lieu de trois qui sont également connues,

où la troisième est indispensable, qui forment corps ensemble, où la troisième tient comme un membre, ou plutôt dans le corps même comme partie intégrante, qui ne peuvent aller l'une sans l'autre, qui se rappellent, qui se maintiennent à la mémoire aussi impérieusement les unes que les autres. L'une que les autres. (Et l'on ne dira pas que c'est pour faire des économies, puisque *Ballade dixième* il cite au long, il met en épigraphe toutes les quatre strophes, tous les quatre couplets de *La Chanson du Fou*, venue du quatrième acte de *Cromwell*, où je crois que c'est Cromwell lui-même, quelle autorité ! qui croit pouvoir l'attribuer à son fou Elespuru. (avec une variante, d'ailleurs, car les éditions de *Cromwell* portent :

Vois ; à l'horizon
Aucune maison,
Aucune !

Et les éditions de la *Ballade dixième* portent à l'épigraphe :

Vois ; à l'horizon,
Aucune maison !
Aucune !

Ce qui fait que le texte a gagné dans l'intervalle et une virgule, et le remplacement d'une virgule par un point d'exclamation. Renforcement notable. De la pensée.

Troisièmement ces deux strophes mêmes il les cite mal. Quelles que soient les différences de graphie entre une graphie ancienne et une graphie moderne, je ne

pense point qu'elles aillent jusqu'à ce que je vois. Or qu'est-ce que je vois. Je vois qu'il a fait aussi une variante dans sa *Vieille chanson*. Vive la liberté. Mais il en abuse peut-être un peu. Car il n'a pas fait seulement une variante dans le titre et dans le nom d'auteur, dans l'attribution. Il a fait aussi, il a introduit une variante dans le texte. Et comme il n'était pas Du Bellay, lui Hugo, une telle variante s'appelle, pour tout autre s'appellerait une erreur de citation. Et tout Hugo est encore dans cette erreur de citation. Mettons que c'est une variante, mais qu'elle n'est pas heureuse. Le texte portait, comme on sait :

A vous troupe légère,

Tout l'humanisme était dans ce *troupe légère*, tout l'humanisme et tout le grec, toute la bucolique antique et renaissance, renaissante, la vraie, toute la Renaissance païenne et française, toute la tradition renaissante, toute la fleur, toute la grâce, et aussi toute la précision de l'antique et du français. Hésiode et Théocrite. C'en était même devenu comme un mot technique. Lui Hugo, il n'hésite point. Il cite, il rapporte au courant de la plume :

A vous, **ombre** *légère,*

Et tout de suite ça n'est plus ça du tout. Ça n'est plus; non seulement ça n'est plus du temps, mais ça n'est plus de la race, ça n'est plus de rien. Tout tombe. La vulgarité a passé, la pire de toutes, la vulgarité légère. Tout le romantisme est là. Un léger pouce de vulgarité a écrasé la fine moulure antique. Le commun, le mas-

tique romantique a bouché l'œil et la nervure. Et il faut dire que tout le poème, toute la pièce est comme une gageure. C'est déjà un défi, et c'est risquer gros, c'est jouer gros jeu, pour un moderne, que de se mettre, d'aller se mettre du Du Bellay en épigraphe, et un tel Du Bellay. Un texte comme celui-là, du haut de son petit coin d'épigraphe, met tout par terre. Il met notamment naturellement fort proprement par terre sa *ballade quatrième*, qui est une des mauvaises. Qui est même si mauvaise que cette espèce de protection qu'il fait à cette *vieille chanson* en se l'épinglant comme épigraphe, en l'adoptant, pour la rendre immortelle sans doute, pour la faire passer à la postérité, cette agrégation, ce rattachement qu'il s'en fait, cette adoption, (vous suivez le mouvement : la *ballade quatrième* ira sûrement à la postérité, plutôt deux fois qu'une, puisque c'est du Hugo. Alors lui, bon prince, généreux, (il est jeune), en plus il sauvera cette vieille chanson, qu'il aime, il nous la gardera pour la mémoire des hommes, il va l'honorer, il attachera cette petite chaloupe sur son énorme bateau), que ça finit par faire, que ça finit par donner une des comédies les plus réjouissantes que l'on nous ait jamais montées. Les plus récents travaux de nos historiens ont mis à jour ce singulier contrat, cette sorte de bail plus que viager, cette sorte de bail éternel par lequel Victor Hugo s'était assuré la propriété exclusive, l'usage et l'emploi du mot *ombre* au singulier et au pluriel, surtout à la rime. Ces rimes en *ombre*(*s*) lui ont quelquefois donné de beaux effets :

Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;

Mais généralement ce bail ne lui a pas profité. Ce monopole (d'État) lui a fait faire plus de facilités que de grands vers. Ses *ombres* viennent généralement trop, surtout à la rime, trop quand on les attend. Encore une mesure du classique et du romantique, dans le métier. Les rimes en *ombre*(*s*) de Hugo lui servaient sensiblement comme les rimes en *èbre*(*s*) servaient aux classiques quand les classiques eux aussi s'abandonnaient, se laissaient aller au métier. Quand il y avait des trous dans le génie, ce qui s'est vu, des carences, des déficiences. Des manques. *Èbre*(*s*) était le *ombre*(*s*) des classiques comme *ombre*(*s*) était le *èbre*(*s*) non pas tant des romantiques que de Hugo (qui lui seul, *pour le métier*, fait tout le romantique). *Funèbres*, *ténèbres*, c'est ce qui sonne dans le classique, dans le registre classique, ce que sonnent dans le registre romantique *ombres*, *sombres*, *décombres*. Et comme on s'y attendait ça sonne tout de même un peu mieux. Ça sonne plus noble. Ça parle moins du nez.

Quatrièmement, et tout Hugo est encore là-dedans, pour *faire du vieux*, pour authentiquer comme vieille sa vieille chanson il lui a mis une vieille graphie de fantaisie qui est bien la plus amusante qui soit : *esbranlez*, *fraischement escloses*. Or en face d'un vieux texte il n'y a que deux attitudes à prendre : (rassurez-vous, Halévy, nous allons le réciter deux fois) ; (c'est bien un peu pour cela que je le fais) : ou bien l'écrire tranquillement à la moderne, sans aucune affectation. C'est ainsi que je trouve dans une petite édition anglaise internationale publiée simultanément à Paris, Bruxelles et Lausanne : *Les Chefs-d'Œuvre de la Poésie*

lyrique française. — Les Chefs-d'Œuvre lyriques de Ronsard et de son école. — Joachim Du Bellay. — Jeux rustiques. — D'un Vanneur de Blé, aux Vents :

A VOUS, troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmur
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez :

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraîchement écloses
Et ces œillets aussi.

De votre douce haleine
Éventez cette plaine,
Éventez ce séjour,
Cependant que j'ahane
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

ou bien prendre une *graphie* ancienne sur une édition ancienne ou sur une édition savante. C'est ainsi que je trouve dans Marty-Laveaux ; et encore il faudrait faire fondre des *s* anciennes montantes comme des *f*, (et non pas toutes des *s* finales comme nos *s* d'aujourd'hui), qui

Œ U V R E S   D E   P R O S E
n'existent peut-être pas naturellement chez Allainguillaume dans nos Didots actuels :

IEVX RVSTIQVES

D'VN VANNEVR DE BLE,
AVX VENTS.

A vous troppe legere,
Qui d'œle passagere
Par le monde volez,
Et d'vn sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doulcement esbranlez,
I' offre ces violettes,
Ces lis & ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettez roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.
De vostre doulce halaine
Euentez ceste plaine,
Euentez ce seiour ;
Ce pendant que i'ahanne
A mon blé, que ie vanne
A la chaleur du iour.

(Pendant que je copie ce Marty-Laveaux pour les imprimeurs, je m'applique tellement à bien former mon écriture, pour qu'il n'y ait aucune coquille, que si Bédier

voyait ma copie, sûrement il m'embaucherait pour lui copier ses textes pour ses imprimeurs.)

Et jusqu'à la fin de ses jours cette citation est restée ainsi, *variée*, non seulement fausse, mais maquillée. Mutée. Jusque dans les éditions les plus définitives, les plus *ne varietur*, jusqu'à celle qui parut, et qui paraît, chez Hetzel et chez Quantin, où la double initiale, *V. H.*, en signature, est bouclée d'une sorte de ceinturon. Ce qui prouve qu'il n'avait pas un secrétaire. Pas un ami. Pas un lecteur. Ou qu'il avait un si mauvais caractère que personne n'osait lui mettre un mot. Et ça revient au même. C'est le même sous deux formes différentes.

Tout cela non seulement dans des *ballades* mais tout aussitôt après des *odes* où il met en référence et cite et *attribue* très bien (je n'y suis pas allé voir ; toutes les références qu'on n'a pas vérifiées sont toujours bonnes) Remi Belleau, Ronsard et même Jean de la Taille, mêlés d'un *Daïno lithuanien*.

Toutes les références qu'on ne vérifie pas sont évidemment bonnes. On a bien raison d'appeler ça des éditions *ne varietur*. Ça ne bouge jamais. Excepté quelques différences de ponctuation, juste assez pour

montrer qu'on ne collationnait même pas. Même pas à l'imprimerie. J'ai trouvé cette *vieille chanson*, à qui enfin il veut faire un sort, (digne d'elle), et qui, l'ingrate, lui fiche par terre sa *ballade quatrième*, dans la première édition, aux mains de de Pesloüan. Je la retrouve dans l'édition à trois francs cinquante ceinturonnée, sauf qu'on a cette fois-ci notablement adouci, diminué la ponctuation de la fin. D'où un fâcheux affaiblissement de la pensée, de *toute vieille pensée*. Dans le ceinturon on a supprimé les deux virgules finales des deux avant-derniers vers, et on a supprimé l'exclamation du point d'exclamation final, ce qui donne, au lieu d'un des premiers textes que nous avons donné :

Ces vermeillettes roses
Tout fraischement escloses
Et ces œillets aussi.

Il a mis des graphies anciennes, ou même pas, ici, là, pourquoi pas là, on ne sait pas pourquoi.

Les références qu'on ne vérifie pas sont les bonnes. La preuve. Elles ne sont pas seulement les meilleures. Un ancien disait qu'elles sont les (seules) bonnes. Il était hanté de *ombre*(*s*). C'est sur *ombre* qu'il retombait quand il fallait bien retomber. Dans son titre même *les Rayons et les Ombres*. Il est vrai qu'il avait dû, ou qu'il devait devoir à cette rime, jouxtée aux profondes rimes en *oir*, un de ses plus profonds, un de ses plus grands enfoncements, approfondissements quadrangu-

laires ; et c'est précisément dans *les Rayons et les Ombres :*

« *La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,*
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

Les classiques n'avaient pas seulement les rimes en *èbre(s)*, si je puis dire comme rimes attendues ; *ténèbres, funèbres, célèbres :*

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,

Ils avaient *entrailles, funérailles, batailles ; foudre, poudre ; marque(s), monarque(s) ;* et dans Racine *Oreste, funeste :*

Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ?

Et tantôt c'est beau, et tantôt c'est attendu :

Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre partout le déplorable Oreste,

C'est même peut-être ce qu'il a fait de plus fort, que ce soit attendu, et si beau.

Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.

Il y a aussi *encor* et *Hector* à la rime. Il est extrêmement remarquable, dans tout *Andromaque* déjà, combien Racine met les noms propres à la rime, ce qui est une droite et grande et brave et directe façon de quarrer le vers. *Grèce*, *Sparte*, *Hélène*, *Troie*, *Ulysse*, *Achille*, *Épire*, *Pyrrhus*, *Hermione*, et même *États*. Cela donne au vers une facture délibérée, complète, un achèvement plein carré, une absence d'hésitation, une volonté d'emplir. *Pylade*. *Troie* revient deux fois, trois fois à la page, deux fois avec *proie*, une fois avec *joie*. — *la Phrygie*, *les Troyens*.

CLÉONE

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste .

Et *reste*. Même page :

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste.
Vous le savez, Madame ; et le destin d'Oreste

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

Ilion. Andromaque. Troyenne.

Ses yeux s'ouvroient, Pylade ; elle écoutoit Oreste,
Lui parloit, le plaignoit. Un mot eût fait le reste.

Cléone même avec *Hermione. Céphise.*

Ah! que je crains, Madame, un calme si funeste!
Et qu'il vaudroit bien mieux...

HERMIONE

Fais-tu venir Oreste?

CLÉONE

Il vient, Madame, il vient;

Agamemnon. L'État. Cléone encore avec *Hermione.* Et avant le vers terrible :

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame : il ne mourra que de la main d'Oreste.

Il me laisse, l'ingrat! cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup : laissons agir Oreste.

Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

HERMIONE

Le perfide! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste?

Comment sonnent, après ces perfidies de cruautés, après cette tragédie d'enfer, les vers de Corneille :

Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !

Même les vers à rimes attendues :

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre :
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.
Ou *le foudre.*

Honneur, bonheur viennent sans cesse à la rime, ensemble, dans Corneille, surtout naturellement dans *le Cid*. Mais il faut dire que *honneur* dans Corneille est une sorte de nom *propre*. C'est un nom d'une personne, un nom de quelqu'un. Que l'on connaît très bien.

Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !

Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre ;

Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

Je découvrois en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques:

Quand Oreste n'est plus là, *reste* et *funeste* s'arrangent ensemble :

Vous devez présumer de lui comme du reste :
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ;

La rime *main(s)*, *Romain(s)* ; — *homme*, *Rome* est partout dans Hugo ; elle était naturellement déjà partout dans Corneille et ils se joignent profondément par ce métier. Voilà ce qu'il faudrait considérer un peu, c'est à des considérations de cet ordre qu'il faudrait docilement se livrer avant de croire que l'on peut tout fonder sur une séparation du classique et du romantique. Il y aurait tant à dire. Hugo était peut-être au fond un classique mauvaisement ambitieux qui pour arriver s'est revêtu, s'est maquillé d'un romantique. Parce que c'était la mode qui venait. D'une mode romantique. Il y aurait tout un travail à faire, qui sait, une thèse, sur toute une famille de vers chez Hugo, dans toute la première moitié de son œuvre, mais au fond dans toute son œuvre, qui est incontestablement une famille virgilienne. Et un deuxième travail, beaucoup plus considérable peut-être, sur une famille cornélienne que je crois encore beaucoup plus étendue. Plus nombreuse. Par contre je crois que l'on ne trouverait pas dans Hugo un seul vers racinien.

Hélas ! c'étoit lui-même ; et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur ni vu plus honnête homme.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE

Et moi je les déteste.

NÉARQUE

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste.

Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,

Un des plus beaux exemples, je ne dis pas seulement un des plus curieux, mais un des plus frappants de ce qu'il y a une fortune pour les rimes aussi, une destinée, c'est le sort des rimes en *ort* dans Corneille ; *mort*, *sort*, *effort*, *port ;* surtout *mort* et *sort*. Ces rimes servent à faire des vers ordinaires, des vers de tous les jours ; (des vers ordinaires de Corneille) :

Allons-y par nos pleurs faire encore un effort ;
Et n'employons après que nous à notre mort.

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort ;
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort :

Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.

Puis dans *Polyeucte* elles montent; elles montent peu à peu :

Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

Elles montent, elles montent encore :

Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui, de quelque façon, soit cause de sa mort;

Dans *Polyeucte* il monte encore, il atteint un premier faîte de grandeur spirituelle, de sainteté :

Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.

Pendant ce temps dans les *Horaces* il avait atteint à un faîte plus élevé encore, à plus de grandeur, mais à une grandeur temporelle, à un faîte de grandeur temporelle, à un faîte d'héroïsme :

Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.

Alors dans *Polyeucte* la sainteté recoupant juste dans l'héroïsme nous parvenons d'un dernier coup, d'une dernière montée à un deuxième faîte, d'un deuxième pas, d'un dernier pas, au faîte suprême ; à une grandeur, à un faîte de grandeur d'une grandeur suprême, d'une grandeur unique ; car c'est pour ainsi dire à un

faîte spirituel comme d'une grandeur temporelle. C'est un recoupement. Dans *les Horaces*, (que l'on nous dit qu'il nommait lui-même *Horace*), il avait déjà dit :

Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort ;

Dans *Polyeucte* c'est un recoupement. Car il atteint à une grandeur comme temporellement spirituelle, à un faîte comme temporellement spirituel ; à un faîte unique d'héroïsme dans la sainteté, (mais qui est peut-être en un sens aussi, vu de l'autre côté, un faîte de sainteté dans l'héroïsme ; je veux dire qu'un tel héroïsme de sainteté ne se produit peut-être que dans un monde naturellement héroïque, dans le monde cornélien ; il y a là encore une insertion du spirituel dans le temporel, du surnaturel dans le naturel ; de la sainteté dans l'héroïsme ; une nourriture temporelle du spirituel par le temporel, dans le temporel, une nourriture, une prise de départ de la sainteté par et dans l'héroïsme ; de là ce faîte unique de sainteté héroïque) ; ces deux vers dont il est impossible de ne pas voir la correspondance et organique et volontaire aux deux pénultièmes vers des *Horaces*, je veux dire à nos deux pénultièmes, à ceux que nous avons cités en avant-dernier, ces deux vers culminants dont la correspondance et organique et volontaire aux deux vers culminants des *Horaces* est saisissante ; infiniment plus qu'évidente ; au point que ces deux vers et ces deux forment, font dans les deux œuvres (en un sens correspondantes) une symétrie, une réponse, une correspondance capitale d'aboutissement, de couronnement ; sur laquelle, de laquelle nous nous

expliquerons quelque jour, que nous chercherons quelque jour à approfondir; en ce sens que j'espère que nous montrerons que *le Cid* et *Horace* représentent deux héroïsmes temporels qui, *portés à l'éternel*, donnent *Polyeucte*, qui transférés sur le plan de l'éternel, dans le registre de l'éternel, avec tous leurs racinements temporels, se recoupent et en même temps ainsi aboutissent ensemble, s'achèvent, se couronnent en *Polyeucte*, y produisant ainsi, y montant ainsi, y achevant ainsi comme naturellement non point un surnaturel antinaturel ni surtout extranaturel, (ce qui est le grand danger), mais un surnaturel naturel et supranaturel, littéralement *sur*naturel; y représentant un achèvement, en couronnement non point un héroïsme éternel, un héroïsme du salut, un héroïsme de la sainteté *en l'air*, (ce qui est l'immense danger), mais un héroïsme éternel encore pourvu précisément de toute son origine temporelle, de toutes ses racines temporelles, de toute sa race, de tous ses racinements temporels; un héroïsme de sainteté qui monte de la terre mais qui n'est point préalablement déraciné de la terre ; qui n'est point préalablement lavé à l'eau stérilisée; qui même on pourrait dire ne s'en déracine point; qui s'en arrache mais au fond ne s'en déracine point; qui n'est donc pas intellectuel mais charnel; qui est, qui est donc réel; qui est, qui reste charnel non pas seulement par son origine, par son départ, par sa race, par tout son goût, par toute sa sève, mais encore au moins par le ministère de la prière, de la double prière, toutes les deux montantes; de la prière de ceux qui restent à ceux qui sont partis, à ceux qui sont déjà partis, qui sont partis les premiers; pour leur demander leur intercession; de la prière, de

l'intercession de ceux qui sont partis pour ceux qui restent. Ainsi cet héroïsme éternel est éternellement de provenance temporelle, cet héroïsme de sainteté est éternellement de provenance, de production charnelle. C'est ce qui en fait le prix, infini. C'est le mystère même de l'incarnation. C'est ce qui en fait aussi l'exactitude. Non seulement c'est ce qui le fait humain, mais c'est ce qui le fait, exactement, chrétien. Cette insertion, cette articulation de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le charnel, du saint dans le héros. Autrement non seulement il n'y a plus d'homme, mais exactement, techniquement pour ainsi dire il n'y a plus de chrétien. Plus de saint. Cette articulation, cette insertion fait la pièce capitale du christianisme, de la sainteté. Tout autre agencement n'est, ne donne qu'une construction littéraire, ou ce qui revient sensiblement au même une construction intellectuelle. Il faut qu'une sainteté vienne de la terre, monte de la terre. Il faut que la sainteté s'arrache de la terre, qu'elle s'en arrache laborieusement, douloureusement, saintement. Il faut qu'elle s'en arrache avec tous ses racinements. Autrement non seulement elle n'est pas humaine, mais elle n'est pas chrétienne. Il ne faut pas qu'elle en soit préalablement, arbitrairement, intellectuellement déracinée, déplantée. Alors on n'a plus que des miracles de pacotille. Si je puis dire la sanctification n'est pas une assomption ; elle est beaucoup plutôt en un certain sens une *imitation* de l'Ascension. Les vers de l'intercession sont partout dans *Polyeucte :*

Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,

Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas :
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.

Voici la formule même de l'arrachement raciné ; comme on devait s'y attendre elle est dans les *stances* et tout le monde la sait :

Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés!

Voici l'avant-avant-dernière fortune des rimes en *ort* :

Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,

En voici l'avant-dernière fortune :

NÉARQUE

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort ;

Et on sait qu'en voici la dernière ; ce sont littéralement les deux vers d'*Horace* transférés dans le registre

éternel, par une opération organique et ensemble par une délibération volontaire :

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

Telles étaient, Halévy, nos trouvailles, les découvertes que nous nous communiquions, nos découvertes sensationnelles. Prouvant ainsi que nous étions très capables, nous aussi, quand il fallait, de faire « du travail » *comme eux*. Saviez-vous par exemple qu'il ne s'était pas seulement glorifié

... de son *père lorrain*, sa *mère vendéenne*,

mais qu'il s'est une fois glorifié d'**avoir un nom saxon.** Je parle de Hugo, je ne parle plus de Corneille. Oui, oui. Il est vrai qu'il était jeune. C'était dans les commencements. — *Et puis*, comme disait Ghéon, (c'était peut-être Copeau, chez Croué), *de quoi Hugo ne s'est-il pas félicité.* Il avait raison. Il faut se féliciter. Tout de même il ne s'est pas toujours félicité d'avoir un nom saxon. C'est à la fin de l'*ode septième* du *livre troisième.* (III-7). C'est dans l'ode que nous nommons communément, que nous croyons connaître sous ce nom de l'*ode à la Colonne*, (Tout court). Hugo l'avait nommée plus au long, tout au long, plus naïvement, avec une sorte de naïveté de plan de Paris désarmante qui au fond fit sa force toute sa vie : *Ode septième. — à la Colonne.* —

SOLVUNTUR OBJECTA DE LA PLACE VENDÔME. — *Parva magnis.* Il est vrai que du temps de cette ode il fallait peut-être préciser. La « *colonne de la place Vendôme* » n'était peut-être point encore *la colonne.* Il n'y avait encore que Napoléon qui l'avait faite, (un souffle), et le revêtement du bronze des canons pris aux Autrichiens, des douze cents canons pris à l'ennemi, je pense en une seule campagne. Elle n'avait encore que ce revêtement de bronze de la plus grande histoire, de la plus grande gloire militaire, elle n'avait encore que ce revêtement de 1805. La politique n'y était point encore passée, la toute-puissante politique, je veux dire la seule omnipotente, la politique intérieure, celle où les Français se battent les uns contre les autres : parce que n'est-ce pas, se battre contre les Autrichiens tout le monde fait ça, tout le monde peut en faire autant. C'est pas malin. Ce qui est malin, c'est de se battre entre nous. Il ne pouvait pas non plus la nommer *la colonne Vendôme*, c'eût été trop familier. Ensuite il y a eu la concurrence de l'autre colonne. Pendant tout Louis-Philippe et la deuxième République et le deuxième Empire ça a marché très bien. Il y avait cette dualité parfaite, les deux colonnes du Temple, *Dieu dit : — Il en faut deux ; et dans le sanctuaire... L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel...* On en oubliait les deux colonnes, ensemble, jumelles, de la place, de la barrière du Trône. C'était parfait, cette concurrence, la colonne Vendôme, la colonne Juillet ; deux sœurs ; l'aînée, la cadette ; devenues aussi grandes l'une que l'autre ; un bonhomme sur l'une, un bonhomme sur l'autre ; sur l'une un bonhomme habillé ; plus qu'habillé ; vêtu ; drapé ; ou armé ; sur l'autre un jeune bonhomme inhabillé. Tout allait bien. L'un, dit-on, était le génie de la Liberté. On m'accordera

que l'autre était peut-être bien le génie de la Guerre; le parallélisme de ces deux verticales avait été poussé si loin dans les esprits que Vendôme avait fini par devenir une espèce de nom de mois. Merveilleuse correspondance, antithèse toute faite pour Hugo : la colonne de la Victoire, la colonne de la Liberté ; la colonne de la Gloire militaire, la colonne de la Gloire civile. Entre nous cette antithèse était un peu factice, tout à fait faite par conséquent pour Hugo. Car la colonne de la Liberté était aussi une colonne de la Victoire, au moins sur les Suisses et sur quelques bons Français, et j'ai entendu dire que cette Gloire civile avait surtout été *procurée* à coups de fusils. Enfin, *avec tout ça*, c'est-à-dire avec Napoléon et les Autrichiens, la Colonne n'était pas encore *la colonne*. Elle n'était encore, comme la nomme, comme l'invoque très bien Hugo, que la *Colonne de la place Vendôme*. Ce qu'il lui fallait, à cette Colonne, pour devenir *la colonne*, c'était d'avoir été préalablement fichue par terre et ensuite remontée ; ce qui lui manquait (c'est un peu cette sorte de gloire, il faut le dire, de *publicité* que Hervé a faite au drapeau de Wagram), ce qui lui manquait, c'était la Commune, Courbet, (Vuillaume comme chroniqueur). Les gouvernements réactionnaires ayant pris soin de ne pas fiche par terre la colonne de Juillet, la concurrence est tombée. C'est à cause de Vuillaume que nous pouvons dire : *la colonne*. C'est à cause de la tradition de l'opposition républicaine. C'est à cause de Vuillaume que Hugo à quatre-vingts ans pouvait dire *la colonne*. Mais il ne le pouvait pas à vingt ans, à cause de l'absence de Vuillaume. Il lui fallait une histoire propre, à cette colonne, une *affaire*. Une gloire propre. Les républicains la lui ont faite.

Voici le *nom saxon*. C'est justement dans *la Colonne*. Vous n'êtes peut-être pas comme moi. Je trouve que ce *saxon* est prodigieux. Mais dans une ode *à la Colonne*, ça dépasse tout. C'est particulièrement bien placé. C'est prodigieux au deuxième degré. C'est comme pour Du Bellay, il n'a certainement plus pensé aux Saxons. Aux vrais. Il avait oublié les 14.000 Saxons de Leipzig et la cavalerie wurtembergeoise. *Février 1827*, il avait vingt-cinq ans; il n'y avait pourtant que quatorze ans :

[V]

C'est moi qui me tairais ! Moi qu'enivrait naguère
Mon nom saxon, mêlé parmi des cris de guerre!
Moi, qui suivais le vol d'un drapeau triomphant!
Qui, joignant aux clairons ma voix entrecoupée,
Eus pour premier hochet le nœud d'or d'une épée!
Moi, qui fus un soldat quand j'étais un enfant!

Il ne fut malheureusement pas un soldat quand il était un homme.

Non, frères! non, français de cet âge d'attente!

Dans les anciennes éditions ce vers s'écrivait ainsi :

Non, frères! non, Français de cet âge d'attente!

Ce qui était évidemment la bonne graphie. *Français*, et non *français*. *Grande capitale* et non pas *bas de casse*. C'est dans l'édition définitive qu'on lui a fait la faute, qui n'était pas dans les premières, dans les anciennes

éditions. C'est tout à fait contraire au dicton. C'est tout ce que ses secrétaires ont pu trouver pour lui. Comme toute sa vie est là. On a pu lui faire, on lui a fait des éditions de luxe ; innombrables ; très cher ; très laides : on ne lui a pas fait une édition correcte. Dans cette indifférence glaciale, dans ce total manque de soin(s), dans cette pauvre, dans cette froide négligence comme éclate bien sa réelle indigence de parents et d'amis. A défaut de soi il n'avait pas un ami, pas un fidèle pour travailler proprement pour lui. Cet homme réellement sans amis, sans secrétaire, sans famille. Plein d'histoires de famille invraisemblables. A défaut de lui-même il n'avait personne capable de lui lire proprement une épreuve. Et pourtant d'une part il gagnait de l'argent, ces livres mal établis se vendaient comme du pain, et d'autre part il payait, comme Napoléon il a payé sa famille assez cher.

Non, frères ! non, Français de cet âge d'attente !

Il est même certain, pour quelqu'un qui a un peu l'expérience des typographies, *typographiarum cuidam perito*, que c'est l'*f* bas de casse de *frères* qui a amené l'*f* bas de casse de *français*. C'est un phénomène très connu. C'est même peut-être le cas le plus fréquent. Un recommencement apparemment identique entraîne en fait, en résultat, dans la composition un recommencement réellement totalement identique. *Non, fr* la première fois entraîne inévitablement *non, fr* la deuxième fois. La mémoire, dans ce cas, continue. La mémoire, le rappel de mémoire, alors, joue à plein, joue à bloc. La deuxième fois alors se passe, se compose inévita-

blement comme la première. C'est un des phénomènes les plus connus, les plus communs de la psychologie courante qui s'apprend dans les ateliers et non point dans les *laboratoires* de psychologie *pratique*(*s*) plus ou moins expérimentale.

Non, frères! non, français de cet âge d'attente!
Nous avons tous grandi sur le seuil de la tente.
Condamnés à la paix, aiglons bannis des cieux,
Sachons du moins, veillant aux gloires paternelles,
Garder de tout affront, jalouses sentinelles,
Les armures de nos aïeux!

Une édition qui respire le manque de soin, voilà ce qu'on lui a fait pour son édition *ne varietur* et pour sa boucle de ceinturon serrée au dernier cran.

Telles étaient les trouvailles que nous nous communiquions, Halévy, les découvertes dont nous nous faisions part ; telles et telles. Une poussait l'autre, une amenait l'autre, incontinent l'une conduisait à l'autre. Une poussait, l'autre tirait. Ou au contraire l'une barrait l'autre, empêchait de passer, quand il y en avait trop. Tels étaient nos rares délassements. Il en est de moins innocents. Il en est de moins purs. Nous aussi nous savons analyser. Nous aussi nous savons travailler dans le détail. Mais nous ne croyons pas que le détail épuise ni l'œuvre ni toute autre réalité, nous croyons au contraire qu'il s'en faut infiniment. Nous aussi nous

savons *faire* de la bibliographie. Nous n'en avions pas seulement de bien bonnes ; nous n'en avions pas seulement de bonnes, ce qui est le grade au-dessus ; nous en eûmes quelquefois d'heureuses.

Un soir, t'en souvient-il ? c'est moi qui vous ai conté la suave histoire, l'histoire de *Jérimadeth*. Ce soir là donc nous ne voguions pas en silence. Vous savez, vous vous rappelez quel était le problème :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Saluons ici un des plus beaux poèmes que l'on ait jamais fait en français, et en grec, et en européen. Saluons huit, en deux strophes, des plus beaux vers de ce plus beau poème. Saluons d'abord nos vieilles connaissances les rimes en *ombre*, qui intervenant pour la deuxième fois dans ce poème lui ont, ici, couronné, permis de couronner deux de ses plus beaux vers. Mais

restait non pas *cette redoutable infanterie espagnole*, mais la question de Jérimadeth.

De tous les noms hébreux que Hugo pouvait choisir pour couronner un vers, il faut avouer qu'il n'y en avait certainement aucun qui sonnât aussi bien, aussi beau que Jérimadeth, et surtout qui sonnât aussi hébreu ; qui fût à ce point du temps et du lieu, du pays ; aussi *couleur locale* et *couleur temporelle*. Il faut lui rendre cette justice, non seulement à Jérimadeth mais à Hugo, que de tous les noms hébreux qui se présentaient, qu'il pouvait choisir, qui demandaient, qui imploraient, qui étaient à ses pieds, il n'y en avait certainement aucun qui rendît à ce point, par sa forme même, par son énoncé, et aussi par sa phonétique, si je puis dire ; par sa configuration, surtout par sa graphie, qui était une vraie *géo*-graphie ; cette *h* notamment qu'il y avait à la fin, les deux jambages, les deux tours de Notre-Dame, et qui déjà inaugurait si solennellement le nom même de Hugo ; le nom saxon ; qui fît à ce point qu'on y fût ; qu'on y était ; que c'était bien Ruth qui était couchée aux pieds de Booz. Tel était *l'état de la question*, le célèbre **état de la question**. Tel fut le premier temps.

Le deuxième temps fut que des hébraïsants, (*cet âge est sans pitié*), furieux, en dedans, vexés intérieurement de ce qu'en dedans ils ne connaissaient pas ce nom hébreu, le cherchèrent dans un atlas allemand. Il paraît qu'il n'y était pas. Quand un nom hébreu n'est pas dans un atlas allemand, il est perdu. On déclara qu'il n'existait pas, que c'était un nom forgé. *On se forge*, comme dit l'autre. Comme on avait admiré le choix, ainsi on admira la forge. Pour les mêmes

raisons. Il n'avait pas choisi un nom bien hébreu, mais il avait forgé un nom bien hébreu. En y pensant, c'était encore plus fort. Trouver un nom qui existe, tout le monde peut en faire autant. Trouver un nom qui n'existe pas, ça c'est le fin jeu. Et ce fut le deuxième temps.

Deux ans passèrent. Il n'y aurait jamais eu de troisième temps si un jeune homme avisé n'avait un jour écrit au crayon sur un morceau de papier cette phrase que je livre à vos méditations :

J'ai rime à dait.

Et aussitôt ce fut un grand éblouissement dans les esprits et beaucoup d'yeux se dessillèrent. *Les écailles leur tomberont des yeux*. C'était peut-être ça un peu je pense ce que nos bons maîtres nommaient *renouveler la question*, renouveler **l'état de la question**. Vous me demandâtes, mon ami, si c'était moi qui avais fait cette invention, (cette découverte ?) Il était évident que ce n'était pas moi. *Un jeune homme*, ce n'était pas moi. *Avisé*, ce n'était pas moi. Si j'avais jamais été un jeune homme avisé, mon cher Halévy, quelle ne serait pas aujourd'hui ma fortune. Je n'usurperai point une gloire vaine. Je ne me parerai point d'une vaine perspicacité. Je vous répondis que j'avais trouvé ce *tuyau* il y a déjà quelques années dans une jeune petite revue que l'on m'envoyait, et que l'article, autant que je me souvienne, était signé d'un nom aujourd'hui déjà beaucoup plus connu, car il était, je pense, signé du nom de M. Eugène Marsan, attaché aujourd'hui à *la Revue*

S O L V U N T U R   O B J E C T A *critique des Idées et des Livres*, — *Nouvelle librairie nationale*, — 85, rue de Rennes. Paris sixième. Pas très loin du 149, comme vous voyez. Ce qui prouve, Halévy, qu'il faut toujours être bien avec les jeunes gens. Et qu'il faut toujours les lire. Pour moi j'avoue que j'admire en plein ce toupet qu'il a eu ce jour-là. Je l'admire à bloc. Pensons-y, c'était le jour où il avait fait *Booz endormi*. Il avait couché avec Dieu. Avec Dieu créateur :

« *.Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,*
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

On a tellement l'impression, on a tellement l'évidence que jamais peut-être créature, que lui-même il avait conscience, que lui-même il avait connu d'un brusque éclair, d'un coup, dans un brusque éclair que jamais homme peut-être, que dans un saisissement de triomphe il avait senti que jamais homme peut-être, pas même les anciens, Grecs, pas même les antiques païens, Homère, Hésiode, Eschyle n'étaient entrés aussi à plein, aussi à bloc dans le plein de la création charnelle, dans le ventre de la création, qu'il n'avait je ne dirai pas seulement qu'il n'avait pas seulement atteint une cime, (ce serait parler son langage, son propre langage, mais son langage ordinaire, son langage de tous les jours), mais que d'un coup, (non pas d'un coup d'aile), il dominait toute la création charnelle, tout le monde temporel et charnel, (que jamais créature), que jamais homme peut-être, pas même les antiques païens n'était entré aussi avant, aussi à plein, aussi d'un coup

dans le secret, dans l'opération même de la création (charnelle) ; et même littéralement de l'incarnation, c'est-à-dire littéralement de la mise en chair, de l'insertion de l'éternel dans le temporel. Il a bien senti que d'un coup, par un coup de maître il saisissait, il étreignait, il dominait tout ce monde charnel, temporel et charnel, tout ce monde de la fécondité, de la perpétuité charnelle, de la race charnelle, et même, par là, même l'entrée, l'inscription, l'insertion de l'éternel dans le temporel, de l'éternel dans le charnel, de la vie éternelle dans la vie charnelle.

Et homo factus est. Les païens et les Juifs ne considèrent généralement pas l'incarnation. Les chrétiens la considèrent (moins qu'ils ne devraient, mais enfin ils la considèrent, au moins professionnellement, beaucoup politiquement, beaucoup habituellement, usagèrement, quelques-uns, (autrefois tout le peuple), mystiquement), mais professionnellement même pour ainsi dire, justement, par un effet de leur discipline même et de leur orientation, je veux dire très exactement du sens où ils sont tournés, où ils ont l'esprit tourné, où ils ont l'âme tournée, où ils ont le cœur tourné habituellement, usagèrement et même mystiquement ils ne la considèrent guère que venant de l'éternel, du côté de l'éternel, procédant de l'éternel, *ab aeterno*, *ab aeternitate*. Ce qui fait la valeur unique de ce poème, (et ce qui en fait infiniment plus qu'un poème, (et Hugo le sentait bien, le gueux, le vieux, le savait bien), c'est que c'est peut-être la seule fois que nous ayons aussi purement, aussi à plein, et sans doute même absolument la seule fois que nous ayons un regard païen, (et

un regard juif), de l'incarnation, une incarnation vue, venue du monde juif et du monde païen, une incarnation venue comme un couronnement charnel, comme un aboutissement charnel, comme un accomplissement, comme un emplissement charnel, comme une mise en plénitude charnelle d'une série charnelle.

L'incarnation n'est qu'un cas culminant, plus qu'éminent, suprême, un cas limite, un suprême ramassement en un point de cette perpétuelle inscription, de cette (toute) mystérieuse insertion de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le charnel qui est le gond, qui est cardinale, qui est, qui fait l'articulation même, le coude et le genou de toute création du monde et de l'homme, j'entends de ce monde, le coude et le genou, l'articulation de toute créature, (de toute créature humaine, matérielle, de toute créature de ce monde), le coude, le genou, l'articulation de tout homme, le coude, le genou, l'articulation de Jésus, le coude, le genou, l'articulation de l'organisation de toute vie, de toute vie humaine, de toute vie matérielle, de toute vie de ce monde. Nous rejoignons ici ce que nous disions de *Polyeucte*, que toute sanctification qui est grossièrement abstraite de la chair est une opération sans *intérêt*. Mais *et homo factus est;* il y a deux moyens de considérer cette inscription, cette mystérieuse insertion, perpétuelle. Ou plutôt il y a deux *lieux* d'où la considérer. Les chrétiens la considèrent généralement du côté de l'éternel, du lieu de l'éternel, venant de l'éternel, se plaçant de l'éternel, (et mon Dieu c'est bien un peu leur office). C'est leur métier. C'est de là qu'ils contemplent cette insertion culminante, ce point

de reconcentration, ce ramassement en un point de tout l'éternel dans tout le temporel. Tel est généralement leur point de vue, leur propre point, leur angle de vue, leur côté de voir, et mon Dieu c'est assez naturel. En un mot ils considèrent cette grande histoire, cette histoire unique, ce cas suprême, ce cas limite, cette culmination, cette infloraison, cette culminaison, ce couronnement, cette inscription charnelle, cette temporelle inscription, ce point d'achèvement, (et de tout commencement), surtout comme une histoire qui est arrivée à Jésus. *Et homo factus est.* L'éternité a été faite, est devenue temps. L'éternel a été fait, est devenu temporel. Le spirituel a été fait, est devenu charnel. C'est (surtout) une histoire qui est arrivée à l'éternité, à l'éternel, au spirituel, à Jésus, à Dieu. Pour avoir la contre partie, la vue de l'autre côté, la contrevue pour ainsi dire, cette histoire comme une histoire *arrivée à la terre*, **d'avoir enfanté Dieu**, il faudrait que nous eussions le contraire, il faudrait que les terrestres, il faudrait que les charnels, il faudrait que les temporels, il faudrait que les païens (et il faudrait aussi que les mystiques de la première loi, que les Juifs) de leur côté considérassent l'incarnation. Mais c'est ce qu'ils ne feront pas. Et mon Dieu c'est aussi tout naturel. Et on ne peut pas leur en faire un reproche. On ne peut pas leur en faire un grief. Ce n'était point, en un sens, leur office. Ce n'était point, en un sens, leur destination. Leur métier. Il eût fallu, que de leur côté, de leur point de vue ils considérassent l'incarnation. Pour que nous eussions l'autre partie, la contre partie. Pour que contrairement, (conjointement), cette incarnation, ce point d'incarnation vînt, se présentât dans l'ordre de l'événe-

ment temporel comme une fleur et comme un fruit temporel, comme une fleur et comme un fruit de la terre, comme un aboutissement, comme un couronnement temporel, comme un coup suprême de fécondité temporelle, pour ainsi dire, littéralement comme une réussite extraordinaire de fécondité charnelle, comme une infloraison, comme une implacentation charnelle, comme une culminaison, comme une fructification de cime, comme une forcerie, pourtant naturelle, comme un couronnement charnel, comme une histoire (culminante, suprême, limite) arrivée à la chair et à la terre. Mais enfin, par déficience, par carence nous ne pouvons peut-être pas demander aux païens, (aux Juifs), de considérer, de contempler l'incarnation. Ce n'était peut-être pas leur destination naturelle. Ce n'est peut-être pas leur office. Alors toute la contre-partie nous manquait. Quand il s'est trouvé un païen, un seul, (et un Juif, un biblique), pour considérer l'incarnation du côté charnel ; de l'autre côté ; pour contempler, pour considérer l'insertion de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le corporel, dans le charnel, du côté du temporel, du côté du corporel, du côté du charnel. Pour considérer, pour contempler de l'autre côté, venant de l'autre côté, situé de l'autre côté. Pour considérer l'éternité venant du siècle, lui venant du siècle l'éternité entrante dans le siècle, et conjointement, complémentairement le siècle accueillant l'éternité. Pour considérer, pour contempler Dieu du côté de sa créature, venant du côté de sa créature, situé comme sa créature et du côté de sa créature. Dieu entrant dans sa créature, la créature accueillant (son) Dieu, une série de créatures, la lignée de David, aboutissant à Dieu comme

à un fruit charnel. L'incarnation, vue de ce côté, l'insertion, cette insertion cardinale, apparaît ainsi comme un accueil, comme un accueillement, comme un recueillement de l'Éternel dans la chair, comme un achèvement d'une série charnelle, comme un couronnement d'une race charnelle, et non seulement comme une histoire arrivée à la chair, et à la terre, mais comme le couronnement, comme l'aboutissement d'une histoire arrivée à la chair, et à la terre.

Dans cette vue la race elle-même, la race d'Israël culmine, comme un arbre de vie, s'achève, culmine à produire elle-même charnellement Dieu :

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Sans doute il a mis *dieu* avec un petit *d : un dieu*. Mais ne nous frappons pas. C'est beaucoup moins peut-être l'aboutissement d'un paganisme que un hommage rendu à la libre-pensée. Il fallait être libre-penseur en 1860 et quelques. Ou *il ne fallait pas* être libre-penseur. Il fallait être libre-penseur ou clérical. La politique voulait que l'on fût l'un, ou l'autre. La politique de Hugo voulait notamment qu'il fût l'un. Il fallait que Hugo fût, pour Hugo il fallait être libre-penseur. Ce *un dieu*, ce petit *d* est un bon point, une surveillance que la politique de Hugo exerçait sur son génie. Le génie, lui, était naturellement mystique. C'est un mauvais tour, un mauvais (très) petit tour petit que la politique a voulu jouer au génie, la politique à la mystique, le politicien

à l'homme de génie, au poète et au mystique. Ou ne nous frappons même pas autant, même pas cela : c'est peut-être seulement un coup de la typographie, un petit tour de la typographie, c'est peut-être simplement une *coquille :* il y en a tant.

Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

Ce Hugo, qui dans sa carrière a mis tant de Grandes Capitales où il n'en aurait pas fallu : Liberté, Égalité, Fraternité, Raison, Justice, Droit et le reste, pour une fois qu'il en devait mettre une, le politicien s'est effrayé, il a renâclé devant cette grande capitale. Il s'est cabré.

Matthieu prend non point la généalogie mais la génération même de Jésus pour ainsi dire par le pied. Par la base. Depuis Abraham qui fut le deuxième Adam. Nonplus seulement un Adam-charnel, créé, tenté, perdu, chassé, père de tout homme, mais un deuxième Adam charnel, enfanté, élu, choisi père d'un peuple élu. Matthieu se place à ce point d'élection, à ce point d'origine, d'une origine à la fois, ensemble charnelle et spirituelle. *Le livre de la génération de* Jésus-Christ, *fils de David, fils d'Abraham.* Partant de ce point d'origine ; d'origine charnelle ; d'origine spirituelle ; d'origine d'élection il redescend le temps :

Liber *generationis* Jesu-Christi, *filii David, filii Abraham.*

Abraham genuit Isaac. Isaac autem genuit Jacob. Jacob autem genuit Judam, et fratres ejus.

Judas autem genuit Phares et Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron. Esron autem genuit Aram.

Aram autem genuit Aminadab. Aminadab autem genuit Naasson. Naasson autem genuit Salmon.

Salmon autem genuit Booz de Rahab. Booz autem genuit Obed ex Ruth. *Obed autem genuit Jesse.* **Jesse autem genuit David regem.**

David autem rex genuit Salomonem ex ea quae fuit Uriae..

Salomon autem genuit Roboam. Roboam autem genuit Abiam. Abias autem genuit Asa.

Asa autem genuit Josaphat. Josaphat autem genuit Joram. Joram autem genuit Oziam.

Ozias autem genuit Joatham. Joatham autem genuit Achaz. Achaz autem genuit Ezechiam.

Ezechias autem genuit Manassen. Manasses autem genuit Amon. Amon autem genuit Josiam.

Josias autem genuit Jechoniam, et fratres ejus in transmigratione Babylonis.

Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel. Salathiel autem genuit Zorobabel.

Zorobabel autem genuit Abiud. Abiud autem genuit **Eliacim.** *Eliacim autem genuit Azor.*

Azor autem genuit Sadoc. Sadoc autem genuit Achim. Achim autem genuit Eliud.

Eliud autem genuit Eleazar. Eleazar autem genuit Mathan. Mathan autem genuit Jacob.

JACOB AUTEM GENUIT JOSEPH VIRUM MARIAE, DE QUA NATUS EST JESUS, QUI VOCATUR CHRISTUS.

S O L V U N T U R   O B J E C T A

Omnes itaque generationes ab Abraham usque ad David, generationes quatuordecim ; et a David usque ad transmigrationem Babylonis, generationes quatuordecim ; et a transmigratione Babylonis usque ad Christum, generationes quatuordecim.

Christi autem generatio sic erat :

C'est donc une génération charnelle, mais c'est une génération charnelle essentiellement chrétienne.

C'est bien une génération charnelle, et qui n'est que trop charnelle ; en un sens ; à notre sens ; car elle passe par des crimes de chair, ou du moins elle reçoit le reflet le plus prochain de crimes de chair. Un voisinage, un reflet immédiat. Une alliance, une affinité, une confinité, un mariage ; une connexité ; la plus immédiate. Plus que cela, à vrai dire elle passe au moins par un crime de chair. Et l'un des plus atroces sans aucun doute que l'histoire, qu'aucune histoire nous ait jamais laissé. Littéralement, justement à ne considérer que le charnel, que la filiation charnelle, charnellement elle passe exactement par ce droit fil, par la filiation, par le fil de ce plus grand crime de la chair. Car elle n'est pas seulement la génération de Ruth et de Booz, elle n'est pas même seulement la génération d'Eliacin et des crimes, du crime racinien, du guet-apens de Joad ; elle passe, ou tout près, si près que réellement elle y passe, elle passe par les crimes des rois. Matthieu, dans sa grande loyauté, dans cette sorte de probité propre paysanne qu'il a, de simplicité rustique et posée, Matthieu ne nous le cache pas. Il ne s'agit pas seulement du roi Salomon. *Ex ea quae fuit Uriae.* Cette

lignée de rois généralement criminels, charnellement criminels, criminellement charnels, incessamment recommençants criminels, contre qui, pour qui Dieu n'avait pas trop, s'il avait assez, de tous ses prophètes. On n'y fait généralement pas attention. Cette lignée, cette génération charnelle est si simple dans Matthieu, cette génération linéaire, si simplement exposée, si simplement comme déroulée, comme défilée, que dans cette série linéaire l'esprit ne s'arrête point à certains noms, à des noms près de qui on passe, à des noms *par lesquels on passe.* Et ce n'est point seulement. Ce n'est point seulement Eliacin (et Joad). Ce n'est point seulement Salomon et David. *Ex ea quae fuit Uriae*, l'honnête Matthieu ne nous le cache point.

Il faut l'avouer, la lignée charnelle de Jésus est effrayante. Peu d'hommes, d'*autres* hommes, ont peut-être eu autant d'ancêtres criminels, et si criminels. Particulièrement si charnellement criminels. C'est en partie ce qui donne au mystère de l'Incarnation tout son prix, toute sa profondeur, une reculée effrayante. Tout son emportement, tout son chargement d'humanité. De charnel. Au moins pour une part, et pour une grande part.

Il se place, le paysan Matthieu, si grossièrement véridique, au point d'origine, charnel, temporel, à Abraham, ce deuxième Adam, charnel, spirituel, d'élection. Partant de là il suit posément le temps, il descend posément, tranquillement le temps, il déroule, il dévide un fil, il constitue, il donne, il présente une lignée, une race, une série linéaire. Cette série aura deux temps : David, Abraham. Elle aura trois périodes,

la *transmigration* de Babylone faisant époque. C'est une filiation, il commence tout tranquillement à l'origine et suit, et descend l'ordre du temps. Il commence au commencement, suit l'ordre, finit à la fin, aboutit à l'aboutissement, atteint au couronnement, s'achève lui-même à l'achèvement. Nous suivons avec lui cette pente, cette ligne verticale, cette génération si simplement, si linéairement descendante. Mais c'est une génération charnelle chrétienne. Ce Matthieu était chrétien. C'est-à-dire une génération charnelle spirituelle; charnelle d'élection ; temporelle éternelle.

Luc fait au contraire une extraction. *Au contraire*, je veux dire qu'il marche, qu'il va dans le sens contraire. L'un procède, l'autre recède. Se plaçant à Jésus, et même à Jésus âgé, *commençant comme de trente ans*, il fait une remontée verticale, comme encore plus linéaire, une remontée de race, une remontée d'extraction de filiation charnelle. Partant de Jésus, il va rechercher Jésus la race temporelle de Jésus, jusque dans le premier Adam, l'Adam de chair. Il remonte le temps. Il remonte la race temporelle. Il effectue comme une recherche, une requête, une remontée charnelle verticale :

Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta; ut putabatur, filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat,

Qui fuit Levi, qui fuit Melchi, qui fuit Janne, qui fuit Joseph,

Qui fuit Mathathiae, qui fuit Amos, qui fuit Nahum, qui fuit Hesli, qui fuit Nagge,

Qui fuit Mahath, qui fuit Mathathiae, qui fuit Semei, qui fuit Joseph, qui fuit Juda,

Qui fuit Joanna, qui fuit Resa, qui fuit Zorobabel, qui fuit Salathiel, qui fuit Neri,

Qui fuit Melchi, qui fuit Addi, qui fuit Cosan, qui fuit Elmadan, qui fuit Her,

Qui fuit Jesu, qui fuit Eliezer, qui fuit Jorim, qui fuit Mathat, qui fuit Levi,

Qui fuit Simeon, qui fuit Juda, qui fuit Joseph, qui fuit Jona, qui fuit **Eliakim,**

Qui *fuit Melea, qui fuit Menna, qui fuit Mathatha, qui fuit Nathan,* **qui fuit David,**

Qui *fuit Jesse, qui fuit Obed,* **qui fuit Booz,** *qui fuit Salmon, qui fuit Naasson,*

Qui fuit Aminadab, qui fuit Aram, qui fuit Esron, qui fuit Phares, qui fuit Judae,

Qui fuit Jacob, qui fuit Isaac, qui fuit Abrahae, *qui fuit Thare, qui fuit Nachor,*

Qui fuit Sarug, qui fuit Ragau, qui fuit Phaleg, qui fuit Heber, qui fuit Sale,

Qui fuit Caïnan, qui fuit Arphaxad, **qui fuit Sem, qui fuit Noë,** *qui fuit Lamech,*

Qui fuit Mathusale, qui fuit Henoch, *qui fuit Jured, qui fuit Malaleel, qui fuit Caïnan,*

Qui fuit Henos, **qui fuit Seth,** *qui fuit Adam, qui fuit Dei.*

Ex ea quae fuit Uriae ; Adam qui fuit Dei, il faut

avouer que le verbe *sum* a de singulières fortunes ; en ce latin ; surtout en la troisième personne du singulier de son prétérit de son indicatif. *Adam qui fuit Dei.* Je ne sais rien de plus poignant que cette longue lignée verticale, ce défilé singulier de noms et de Juifs dont en mémoire, et même en réalité nous ne connaissons que quelques-uns ; et j'ai eu tort de marquer ces quelques-uns par des typographies ; il faut qu'on les ignore dans cette suite charnelle, il faut qu'ils soient comme les autres, qu'on les confonde, qu'on n'y voie rien. Ce qui fait l'unique beauté de cette liste, c'est précisément cette modeste, cette obscure homogénéité ; tous au même rang, qui est le rang de père et le rang de fils; paternité, filiation ; père, fils, père, fils, tous la même chose ; tous la même obscure grandeur ; tous les uns comme les autres ; ce long défilé de noms et d'hommes où nous ne pouvons en saluer que quelques-uns, les célèbres, qui intellectuellement, spirituellement emplissent, ont l'air d'emplir la mémoire et l'histoire. Quelques très grands personnages, (historiques pour ainsi dire), deux ou trois rois, ou plus,

Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Quelques demi-célèbres, et emplissant tout la foule innombrable des obscurs. Mais comme il s'agit d'un lien charnel, d'une descendance, d'une génération charnelle tous ces obscurs ne sont pas moins nécessaires, ne sont pas moins indispensables, ne comptent pas moins que les célèbres, les chaînons obscurs ne comptent pas moins que les chaînons célèbres, que les

chaînons illustres, puisqu'il s'agit d'une chaîne charnelle,

Une race y montait comme une longue chaîne.

Cette chaîne charnelle, cette chaîne de race, Luc la prend, le médecin Luc, au contraire de Matthieu, mais c'est la même chaîne. Il la prend au contraire, c'est-à-dire dans le sens contraire, Matthieu la descend, Luc la (re)monte, mais c'est la même chaîne.

Matthieu descend le temps, Luc le monte. Mais c'est le même temps. Matthieu commence par poser *le Livre de la génération de* Jésus-Christ, *fils de David*, *fils d'Abraham*. Il se place en Abraham. Puis il descend de cascade en cascade, de grade en grade, il déduit de père en fils, de génération charnelle en génération charnelle. Luc au contraire se place en Jésus, et non pas seulement en Jésus, mais en Jésus *commençant environ ses trente ans*, et se situant de là, partant de là, remontant de fils en père, *qui fuit*, *qui fuit*, de génération charnelle en génération charnelle, de grade en grade il remonte jusqu'au premier Adam, **qui fuit Dei.** Ce qu'il y a de mystérieuse filiation charnelle dans le premier Adam même, dans la création du premier Adam, dans la création charnelle de l'Adam charnel, ce qu'ainsi il y a de charnel dans le *Pater Noster* même, dans le *Notre* **Père**, et qu'il y s'agit bien d'un vrai père, d'un père pour de bon, tout ce mystère est déjà, merveilleusement ramassé, dans ce *qui fuit* venant continûment, sans que rien le distingue, sans que rien le sépare, en série continue, en série homogène après ces innombrables *qui fuit*, sans que rien l'en distingue,

sans que rien l'en sépare, par ce terme identique, homogène venant en série continue après tant d'autres termes, après tant de mêmes termes, après tant d'autres mêmes termes, par ce *qui fuit* identique aux autres et venant en couronnement continu de la série continue de tous ces autres. Rien ne le distingue, sinon qu'il est le dernier, qu'il est le suprême ; qu'il n'y en a pas après.

La génération de Matthieu est comme posée. Placée d'abord en Abraham elle en descend de grade en grade comme suivant les lois de la pesanteur. D'une pesanteur matérielle, d'une pesanteur charnelle. D'une pesanteur naturelle. Elle est historique. Elle suit le fil de l'événement, le sens de l'événement, le fil de la race. Elle suit le mouvement de l'histoire. Elle prend son temps. L'histoire l'a bien pris. Elle suit le fil du temps. Elle est à deux temps. Chaque nom y figure deux fois. Comme fils, comme père. *Qui filius, idem pater. Qui genitus, idem genuit.* Il procède, il décède. Luc recède. Luc remonte. Luc regresse. C'est comme une enquête judiciaire qu'il poursuit. Il fait comme une enquête, une opération de justice, une remontée de justice. Une requête. Il remonte : il poursuit comme une inquisition, une perquisition remontante de proche en proche. Une réquisition. Partant de Jésus, qu'il a, il remonte le fil jusqu'au dernier terme, au premier, jusqu'au premier auteur, jusqu'au premier père. C'est une recherche, une requête, une réquisition remontante. C'est une requête de la paternité. Partant de Jésus, qu'il tient, il remonte au point d'origine. Il est plus pressé. Il monte. Il (re)grimpe de grade en grade, saluant des grands, des connus, passant par des inconnus, les traitant tous également, les princes et les pauvres gens, les rois et

les bergers, les criminels et les pauvres honnêtes gens, saluant les uns, saluant les autres, d'un seul coup de tête également, d'un seul, d'un simple *qui fuit*, car il est à un temps. Remontant cette échelle de Jacob d'une série linéaire.

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith.

Il est à un temps. Chaque héritier n'est cité qu'une fois, par le ministère de ce *qui fuit*. Chaque héritier du sang. Chaque *prince du sang*. Chaque héritier de la race temporelle. Du sang temporel, du sang charnel et du sang éternel. *Ut putabatur filius Joseph*, du même un seul coup de tête, comme sec, il saluera donc les illustres et les obscurs,

Les rois et les bergers y sont d'un même rang,

Eliacin, sous l'ombre, sous le bras, sous l'ombre du bras de ce sinistre Joad, sous l'ombre du manteau, Eliacin qui roi, devenu roi, devait, je pense, assassiner le fils du grand-prêtre, son petit ami, son petit camarade Zacharie, alors devenu grand-prêtre lui-même; ce petit enfant de chœur, ce petit futur, ce petit déjà criminel racinien ; les crimes de David, les grandeurs de David, David roi criminel, David roi adultère, David le roi psalmiste, et roi victorieux; *la race de David ;* le sang de David; *il naîtra de la race de David ; il est né de la race de David.* Et avant David Salomon, les crimes et les splendeurs de Salomon, et le temple. Les somptuosités orientales. Booz, qui fut une sorte de grand propriétaire. Abraham, Isaac et Jacob, c'est-à-dire, en

remontant, avec lui, et comme à l'envers, Jacob, Isaac, Abraham. Sem et Noé. Mathusalem, Enoch. Seth, Adam.

A deux temps, à un temps, descendant, montant, et bien qu'ils ne passent généralement point par les mêmes noms, sauf quand ce sont des noms illustres, et encore, (et ça nous est tellement égal, et même de savoir s'ils passent par le même nombre de noms pour la partie correspondante), c'est tout de même la même route qu'ils suivent tous les deux. En ces deux sens, en ses deux sens contraires. C'est une route charnelle, c'est une filiation charnelle, mais c'est une route charnelle chrétienne, c'est une filiation charnelle chrétienne. Que ce soit une remontée, que ce soit une descente, c'est toujours *le livre de la génération* de **JÉSUS-CHRIST**. C'est toujours l'avènement charnel spirituel, temporel éternel, chrétien de Jésus-Christ. Ce sont toujours, ce sont déjà deux chrétiens qui placés après Jésus, faisant leur office considèrent, contemplent l'incarnation du côté du miracle, du côté de l'éternité ; cette insertion de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le charnel, ce sont deux chrétiens qui la considèrent, qui la contemplent du côté de l'éternel, du côté du spirituel, se situant dans l'éternel, dans le spirituel, venant de l'éternel, du spirituel ; faisant en un mot leur métier, leur office de chrétiens. C'est toujours une histoire arrivée à Jésus.

Et c'est toujours de l'avènement beaucoup plus que de l'événement.

Dans le seul Hugo c'est une histoire arrivée à la terre. Une histoire arrivée à la chair, un aboutissement, un courônnement de la chair. Les chrétiens, par office même, considèrent, contemplent l'incarnation. Mais par office même aussi ils ne la considèrent, ils ne la contemplent naturellement que d'une considération, d'une contemplation chrétienne. Les païens, (les Juifs), par leur office même ne la considèrent pas, naturellement, ne la regardent pas, ne la voient pas, l'ignorent. Nous n'avons donc pas la contre partie. Pour avoir la contre partie, (à la considération, à la contemplation chrétienne, une considération, une contemplation païenne de l'incarnation), il faudrait qu'un païen, rompant son office, eût l'idée imprévue, l'idée incroyable de considérer, de contempler l'incarnation, de son côté, du côté païen. Il faudrait que par une exception, par un miracle, un païen, faisant exception, restant païen tout de même, rompant son office mais ne le rompant que sur ce point particulier, sur un point unique, sur ce point, eût l'idée invraisemblable de considérer, lui païen, restant païen, de contempler le mystère de l'incarnation. Si un païen faisait cela, restant du côté païen, venant du côté païen, restant dans une situation,

venant d'une situation païenne, alors, mais seulement alors, par on ne sait quel coup de fortune, alors nous aurions peut-être une contre partie, la contre partie.

C'est cette gageure invraisemblable que Hugo a tenue ; c'est cette gageure qu'il a gagnée. Qu'il a naturellement tenue; qu'il a naturellement gagnée ; sans efforcement ; sans tirer ; dans une amplitude, dans un mouvement, dans un style, dans une plénitude unique, elle-même invraisemblable, dans une sorte de balancement d'un rythme, d'un bonheur inouï, d'une fécondité incroyable. Elle-même unique et tout à fait invraisemblable. Dans une courbe d'une plénitude, d'un mouvement unique. Inouï. Une fois atteint, une fois réussi, une fois obtenu, on ne sait comment ; qui ne s'était jamais produit, qui ne recommencera jamais. Il y fallait en effet, premièrement un païen, deuxièmement un grand païen, et troisièmement que ce païen et que ce grand païen, venu après Jésus, vivant plus ou moins dans un monde chrétien, se croyant peut-être lui-même plus ou moins sincèrement plus ou moins chrétien, eût l'idée, *reçût la vocation*, témoin de l'extérieur, témoin extrinsèque, de considérer, de contempler, comme païen, l'un des mystères centraux du mystère chrétien.

C'est ce défi qu'il a porté, c'est cette gageure qu'il a emportée d'un coup.

C'est en effet sans aucun efforcement, sans aucun exercice, sans aucune truquerie qu'il était païen. Il était

doublement païen. C'était sa nature même, son génie. Négativement et positivement. Premièrement, (et c'est utile à dire, il faut le dire pour un moderne, pour un homme qui vivait en un temps moderne, où tant de gens le sont qui ne le croient pas, pour un homme qui vivait dans le temps moderne, dans le monde moderne, temporellement chez les modernes), premièrement en ce qu'il n'était nullement chrétien. Deuxièmement en ce qu'il était païen. Naturellement, de race païen.

Hugo ne fut jamais chrétien. Il ne l'était pas. Et naturellement moins encore, si c'est possible, dans la première période de sa vie, dans la période légitimiste, orléaniste, royaliste, officiellement catholique, (officiellement chrétienne), que dans le restant de sa vie, dans la deuxième période, dans la période napoléonienne, césarienne (révolutionnaire), démocratique, républicaine. Vaguement panthéiste, si l'on voulait. C'est toujours ainsi. D'une part, chrétien c'est ce qu'il fut certainement le moins. Il ne le fut pas du tout. On se demande même presque comment il réussit, comment il a pu à ce point ne pas l'être du tout. D'autre part, ainsi il le fut moins je crois que personne dans les temps modernes, (où tant d'hommes l'ont été plus ou moins, qui ne le croyaient pas, où tant d'hommes ne l'ont pas été, qui croyaient l'être, ou qui le disaient.) Il n'a même reçu aucune de ces innombrables infiltrations chrétiennes, presque inévitables même encore aujourd'hui, il n'a été éclairé d'aucun de ces clairs-obscurs, d'aucune de ces lueurs éparses, d'aucun de ces éclairements chrétiens qui vaillent que vaillent maintiennent dans le monde moderne, vaille que vaille, dans le temps moderne, sinon le règne du règne de Dieu, du moins

l'idée du règne de Dieu, le maintien, la tradition, l'idée, la conservation de l'idée du règne de Dieu. Il n'était aucunement chrétien. Moins encore qu'on ne pourrait raisonnablement le supposer. Et pour ainsi dire intellectuellement le calculer. Il n'avait nullement le cœur chrétien, (lui qui professionnellement pour ainsi dire a fait tant de prières (en littérature). (Il est vrai qu'il n'avait pas non plus le cœur païen, vu que sans doute il n'avait pas de cœur du tout, mais il avait *le génie* païen).

Il avait le cœur moderne, ce qui est une deuxième façon de dire qu'il n'en avait pas. Et il avait le génie païen. Antique, naturel, (mythologique et panthéistique); antiquement, naturellement païen).

Deuxièmement il fut un très grand païen. J'entends par là pour ainsi dire techniquement, (et ce fut, c'est une deuxième gageure coupant sur la première, montant sur la première, chevauchant, ce fut comme un deuxième miracle, comme un miracle charnel montant, renforçant sur le premier miracle), j'entends par là un poète placé, temporellement, charnellement situé aussi près de la source charnelle de la création que les plus grands poètes de l'antiquité païenne. Là est proprement le deuxième miracle, le miracle charnel, chevauchant sur le premier. Rabattant sur le premier. Qu'un homme que nous avons presque connu, si nous n'étions pas né en province, que nous pouvions connaître, que nous pouvions toucher, dont nous voyons encore la grande barbe blanche dans les dernières images, dans les images de la fin, dans des apothéoses aux murs des chambres de toutes les maisons, et les grosses paupières, surtout les deux paupières inférieures, comme un peu gonflées, (il avait

tant regardé le monde), un homme que nous avons suivi pendant onze ans, pendant douze ans, je veux dire que nous avons historiquement, biographiquement, chronologiquement doublé pendant douze ans, que nous avons vu censément enterrer sous la troisième République, (les journaux étaient pleins de son enterrement; nous étions déjà au lycée, en sixième, et je me vois encore discutant gravement en cour, comme un gamin sérieux, sur *ce qu'il valait ;* déjà j'étais un gamin sérieux; un enfant pauvre et sérieux; soucieux; il faut me le pardonner sur ce que je suis un gamin encore, mais que je ne suis plus sérieux ; déjà j'en étais fou fanatique, surtout encore plus je crois parce que je venais d'apprendre pour l'excellent M. Guerrier *Moïse sur le Nil*, en entrant en sixième à Pâques :

« *Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers* [*feux du jour !*

déjà je le défendais toujours; nous n'étions pas encore dans la bonne cinquième de notre maître M. Simore ; et il y a déjà vingt-cinq ans, et les droits d'auteur ne courront plus que vingt-cinq ans, pas même); vingt-cinq petits vingt-cinq ans; (et ces deuxièmes vingt-cinq ans diminuent hélas tous les jours, et les autres augmentent); qu'un homme que nous avons vu (*Fit, nous l'avons tous vu*), que nous avons tous vu garder, veiller des nuits et des nuits par des cuirassiers armés de torches dans cette inoubliable veillée funèbre, dans cette inoubliable veillée des armes, dans cette inoubliable veillée, (païenne), dans cette inoubliable cérémonie (païenne) de l'Arc de Triomphe, par ces soirs inoubliables, par

ces soirs sereins de mai ou de juin, de fin mai ou du commencement de juin, et il n'y a jamais eu d'aussi beaux soirs,

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,

qu'un homme que nous avons vu enterrer au Panthéon (et enfin nous avons au moins vu Leconte de Lisle, qui fut son successeur), et lui-même, si nous avions été à Paris seulement, par hasard, au lieu d'être à Orléans, né à Paris, grandi, élevé à Paris, lui-même nous le voyions, lui et son enterrement, fût un des plus grands poètes païens qu'il y ait jamais eu dans le monde ; et sinon par le cœur du moins par le génie un des plus grands poètes, un des plus grands païens qu'il y ait jamais eu ; qu'un homme qui était sénateur de la troisième République, qui portait un haut de forme comme tout le monde, quand il fallait, et un parapluie quand il pleuvait fût en même temps dans les temps modernes un homme situé aussi près de la source charnelle, sinon plus près, un homme qui buvait dans le creux de sa main, à la source de la création charnelle, d'aussi près, sinon de plus près que les plus grands des Anciens, que les plus anciens des païens, et que les premiers des Premiers, c'est là un de ces défis que la France tient, et que seule elle peut tenir, que seule elle peut porter, c'est là un de ces cadeaux que de temps à autre elle apporte à l'univers, que seule elle peut apporter ; qu'elle fait au monde, pour l'ébahissement du monde ; on aurait presque la tentation, on serait presque tenté de dire : C'est une de ces fantaisies qu'elle se passe de temps à autre, et que seule dans le monde, seule dans l'univers

elle peut se passer. C'est une de ces gageures, c'est un de ces défis. Que nous autres Français nous tenons. C'est là un de ces apports que de temps à autre nous faisons dans le régime dotal de l'humanité. Ce sont là nos apports, nos dotations royales. C'est là un de ces coups de fortune, un de ces coups du génie, (un de ces coups de la grâce), que nous Français nous ne réussissons pas seulement, que nous obtenons ; que de temps à autre nous mettons dans le commun de l'univers. Il faut se faire à cette idée que quand Hugo regardait le soleil et la lune, la lune et les étoiles, le ciel et la mer, le ciel et la terre, la terre et la mer, la mer et la côte, les sables de la dune,

Fleurir le chardon bleu des sables,

quand il regardait l'homme et la femme, l'enfant ; la plaine et la forêt ; le mur et la maison ; la plaine et la moisson ; la maison et la treille ; *la vigne et la maison ;* le blé et le pain ; la roue et la voiture ; le pain sur la table et le vin dans les verres, (sa compétence allait jusqu'aux limites du pain charnel, du vin temporel ; quel poète chrétien il eût été, s'il eût été chrétien), quand il regardait passer le mendiant sur la route, quand il voyait passer n'importe quels soldats il en jouissait autant, il en saisissait autant, il en prenait possession autant, il regardait, il voyait d'un regard aussi jeune, aussi frais, aussi non usé, aussi neuf, aussi non émoussé, aussi inhébété, aussi non âgé temporellement, aussi non âgé dans le monde, temporel, (malgré ses grosses paupières), il étreignait d'une étreinte aussi neuve, il saisissait d'une saisie aussi neuve, il embrassait l'univers, charnel, d'un embrassement charnel,

d'un embrassement aussi neuf, la terre entière, *orbem terrarum*, et le fleuve Océan, qui lui-même embrasse le monde, d'une sorte d'étreinte première aussi neuve, aussi inexpériente que Hésiode et qu'Homère, que Eschyle, plus inexpériente, plus inéprouvée que Pindare. Il mangeait son pain, (le pain du corps), d'un meilleur appétit, et sa cuisse de bœuf, il buvait son vin d'un meilleur cœur qu'un compagnon d'Achille, (à plus forte raison qu'un compagnon d'Ulysse). C'est là un de nos tours à nous autres Français. Il voyait le clos et l'espalier. Il savait voir un arbre. Tout vaisseau, tout bateau, à vapeur, lui était une nef. Et il savait directement que la mer est inlabourable. Ce qui veut dire qu'on ne peut pas la labourer. Je sais bien que tout cela, que ce don unique, que ce génie était généralement noyé dans des monceaux de littérature(s), dans des accumulations de talent. Cette mystique païenne était rongée de politique, dévorée d'une, de plusieurs, au moins de deux, d'une double politique. Cet antique, ce génie unique, ce païen unique, cet homme d'un génie unique était ravagé d'au moins un double politicien : un politicien de politique, qui le fit démocrate, et un politicien de littérature, qui le fit romantique. Ce génie était pourri de talent(s). Mais il est bien difficile à un homme qui a reçu (en dépôt) un tel génie de ne pas s'échapper quelquefois ; et de ne pas quelquefois rendre compte. Il avait reçu ce don unique, entre tous les hommes il avait reçu ce don, plus jeune que les anciens avant les anciens il avait reçu ce don de voir la création comme si elle sortait ce matin des mains du Créateur. Il faut avouer qu'il ne s'est jamais échappé, qu'il n'a jamais rendu compte comme dans *Booz endormi*. Il était dit que le peuple

qui avait donné tant de héros et tant de saints, innombrables, tant de citoyens et tant de chrétiens, tant de justes, tant de martyrs,

Et l'onde aux plis infranchissables,

tant de poètes et tant d'artistes, tant d'inventeurs, (tant de savants), et qui infatigablement en donnerait, en devait donner, en allait donner infatigablement tant d'autres, une sève infatigable, une race montante et remontante infatigable, tant de guerriers et de victimes serait celle aussi, tant de penseurs et de philosophes ; le plus grand poète tragique ; le plus grand penseur ; le plus grand philosophe, (pour ne point parler du siècle présent) ; serait aussi celui qui à quarante siècles de distance, hors de son temps, hors de son lieu ; hors de son propos ; à quarante siècles d'écart, à trente et quarante siècles de retard donnerait un des plus grands poètes païens qu'il y ait jamais eu dans le monde créé.

Tout ça, mon cher Halévy, c'était pour vous dire. Que dès la première fois qu'on entre en contact avec ce texte extraordinaire, ce *Booz endormi*, dès les plus anciennes années, dès les plus basses premières classes du lycée, et ensuite toutes les fois qu'on le relit, qui est toujours la première, la première fois qu'on le lit, (précisément pour une part, pour une grande part, à cause de cette nouveauté que nous disions, à cause de cette premièreté), toutes les fois surtout qu'on le relit, qu'on le lit dans sa mémoire, (où il demeure intact, où il demeure

neuf, où il demeure entier, premier), toutes les fois qu'on le récite et qu'on se le récite et que je vous le récite on est immédiatement averti par un avertissement secret, on est saisi instantanément par un saisissement, d'un saisissement sourd, soudain, d'une révélation soudaine, on est instantanément pénétré, d'une évidence soudaine, on sent instantanément que c'est tout autre, que c'est beaucoup plus et infiniment autre qu'un texte. Je vous crois, mon ami. C'est la seule contre partie que nous ayons. C'est le seul report que nous ayons. C'est la seule réplique que nous ayons dans le monde païen de ce que sont dans le monde chrétien les considérations, les contemplations de l'incarnation. C'est le seul exemple que nous ayons, et que sans doute nous aurons jamais, le seul cas *de ce que serait* **une prophétie païenne**, si ces deux mots pouvaient aller ensemble.

Comme communs dreyfusistes, Halévy, nous nous rappelons fort bien les sentiments que nous eûmes pour la *loi de dessaisissement*. Nous savons très bien, comme au premier jour, bien que nous ne le disions plus, qui était *pour* et qui était *contre*, qui s'est déshonoré *pour* (tous les radicaux notamment, moins trois ou quatre, moins un peut-être au fond seulement, qui était Vazeille), qui s'est honoré *contre*, qui en fut rapporteur à la Chambre et au Sénat, quels deux grands sénateurs entre autres s'honorèrent *contre*, Bérenger, Waldeck-Rousseau. Mais vous avez raison, Garnier, cette loi de dessaisissement ne fut rien, n'était rien, en compa-

raison de cette loi du désaisissement universel de la mystique par la politique.

Un poète aussi, un poète dedans, un poète inclus peut être dessaisi par sa politique, par une ou plusieurs politiques. Par sa politique de politique. Par sa politique de littérature. Un génie peut être non pas seulement rongé, non pas seulement ravagé, mais dessaisi par un talent, par le talent qui le parasite, par le talent qui le ronge. Par le misérable talent qui le dévore. Par l'ordinaire talent qui l'accompagne. Qui l'entoure. Qui le circonvient, l'envahit et l'inonde. Par son talent ordinaire. Ce qu'il y a de plus prodigieux peut-être dans Corneille, ce qui en fait non pas seulement le plus grand (poète) tragique, mais un cas unique, c'est peut-être cette pureté unique du génie, cette incapacité totale de talent qui le faisait retomber parfaitement à plat quand le génie n'était pas là. C'est peut-être ce qu'il y a de plus beau en un sens et de plus grand dans ce plus grand de tous les tragiques. Cette incapacité, quand le génie n'y était pas, cette involonté totale, organique, cette inorganisation de savoir y faire, d'avoir un talent, d'avoir du talent, de substituer au génie les insubstituables moyens du talent.

Même dans un homme comme Hugo, politicien fini, pourri de politique, le génie se défend quelquefois. Il se défend souvent. La politique même y aide, le calcul, par un curieux aboutissement, par un curieux retour.

Un homme comme Hugo, un vieux politicien, poète, politicien, s'aperçoit très bien, au moins de temps en temps, moitié instinct, moitié intelligence, moitié compréhension ; moitié entente ; que c'est encore le génie qui rapporte le plus, et même au fond qu'il n'y a peut-être que le génie qui rapporte ; que c'est le meilleur placement, peut-être le seul ; que c'est le génie en définitive qui donne le volume, la surface de base, la base d'appui ; que le parasite ne serait rien sans le parasité ; que les pièces fausses ne prendraient pas, s'il n'y en avait de vraies.

Que ce sont les bonnes pièces en un sens qui authentiquent les mauvaises, que ce sont les pièces vraies pour ainsi dire qui garantissent les fausses. Qui font toute la valeur, si l'on peut dire, la valeur de circulation, des fausses.

On a commencé de saisir ce que c'est un peu que ce texte extraordinaire, *Booz endormi*, quand on a vu qu'il est essentiellement un ressaisissement. Un texte, une œuvre du ressaisissement du génie sur le talent, hors du talent. Le fruit unique du ressaisissement, d'un ressaisissement unique, d'une opération unique du ressaisissement. Un ressaisissement si souverain, si maître, si sûr de soi qu'il n'ignore pas même le talent, qu'il n'en fait pas même abstraction, qu'il ne tombe même pas à plat, dans ses propres absences, comme dans la grande honnêteté de Corneille, mais qu'il en

joue, au contraire constamment, qu'il en joue comme souverainement, avec une sûreté, avec une aisance, avec une impudence incroyable. Qu'il s'(en) amuse. *Le roi s'amuse.* Le roi fait une opération unique de ressaisissement. Une sorte de confiscation. Il ressaisit le droit régalien. *Booz endormi* est plein de talent. Mais en quel état ce talent est réduit. Dans un état d'exercice, dans un état de souplesse, dans un état de servitude. Presque dans un état de mépris par trop de réussite. Il est joué, constamment joué, retourné, tourné, détourné ; roulé, enveloppé, développé. C'est proprement plus que la libération. C'est la vengeance, c'est la souveraineté du génie. Le talent y est constamment un jouet. Une balle, un jouet dont le génie jongle.

Le génie en jongle à un point, à tel point qu'on prendrait en pitié ce pauvre talent.

Soyez persuadé que quand Hugo voyait le mendiant sur la route, (je dis Hugo dans ses temps de ressaisissement), il le voyait ce qu'il est, réellement ce qu'il est réellement, le mendiant antique, le suppliant antique, le suppliant parallèle sur la route antique. Quand il regardait la plaque de marbre de l'une de nos cheminées, ou la brique cimentée de l'une de nos cheminées modernes, il la voyait ce qu'elle est ; la pierre du foyer. L'antique pierre du foyer. Quand il regardait la porte de la rue, et le pas de la porte, qui est généralement une pierre de taille, sur cette pierre de taille il distin-

guait nettement la ligne antique, le seuil sacré, car c'est la même ligne. C'est le même seuil. Clytemnestre vient d'y poser le tapis de l'Odéon. Et les pieds d'Agamemnon ne toucheront point le seuil. Soyez persuadé que sénateur quand il assistait aux séances du Sénat il le voyait ce qu'il était, ce qu'était cette assemblée : le conseil des vieillards : Créon vient de le convoquer. Et il y a eu sur la cité un grand malheur : la Guerre, la Commune. Suivons ce saisissement qui nous prend à toute lecture de *Booz*, à toute récitation, qui est toute une lecture première, qui est toute une récitation première. Suivons cette prise. Instantanée. Laissons-nous prendre à cette prise. Écoutons, suivons cet avertissement qui ne trompe pas, ce saisissement qui ne trompe jamais. Il y avait eu, et c'était déjà une grande merveille, une de nos plus grandes merveilles françaises, il y avait eu plusieurs très grands poèmes bibliques, littéralement bibliques, très réellement bibliques, de la toute première grandeur biblique effectués, conduits jusqu'au plein accomplissement de la grandeur biblique non point par des Juifs mais par des Chrétiens, enfin par des Français. Et non pas seulement *Moïse*. Et non pas seulement *Samson*. Et non pas seulement *Dalila*. Vigny, Lamartine. Je ne parle pas de Leconte de Lisle, constamment écrasé sous son archéologie, constamment perdu, constamment serré, constamment traqué dans son archéologie. Mais par le ministère de Hugo, en ce jour unique, en ce poème plus que poème, puisqu'il y a plus que poème, nous avons ce miracle (au moins temporel) unique, ce double miracle unique : Premièrement, au premier degré, trente et quarante siècles après Homère et les origines d'Homère un des plus grands

poèmes païens (et bibliques) charnels qu'il y ait jamais eu. Trente et quarante siècles après Moïse et les antécédents de Moïse. Et comme cet homme vivait tout de même en son temps, vivait tout de même vingt siècles après Jésus-Christ, *post Christum natum*, comme il vivait plus ou moins dans un monde chrétien, comme il croyait plus ou moins sincèrement être ou avoir été chrétien, deuxièmement, au deuxième degré ce poème païen entre tous, temporel, charnel entre tous, (mais peut-être, mais surtout pour quelle raison mystérieuse), cet éminent poème éminemment païen, éminemment temporel, éminemment charnel, tout plein de la moisson, du blé charnel, de la vigne et du vin charnel, tout plein de la terre et du ventre porte précisément, revient, recoupe précisément à faire, à être la seule vue païenne que nous ayons du mystère de l'incarnation, du mystère de l'insertion charnelle et temporelle, enfin le seul regard venu du côté païen, de la situation païenne, la seule considération, la seule contemplation charnelle païenne, *antérieure*, terrienne, toute terreuse et toute antique. Végétale comme un tronc. Toute pleine comme d'un accomplissement, d'un couronnement de l'épanchement temporel.

Un regard tout plein du blé des granges.

Il en suit que ce poème, plus que poème, se rabat au deuxième degré, recoupe à être un témoignage antérieur

ultérieur, un témoignage en avance en retard de vingt siècles, le seul *témoignage* païen que nous ayons de cette opération essentiellement, centralement chrétienne. Et à être non plus seulement à vingt siècles de distance mais à trente et quarante un témoignage biblique, une prophétie (biblique). Et ainsi à être enfin aussi ensemble littéralement la seule **prophétie païenne** que nous ayons ; la seule vraie, la seule réelle prophétie païenne que nous ayons ; non plus, non pas seulement une prophétie juive, ce qui est l'état, l'*habitus* des prophéties, leur place ; mais une prophétie antique, latine et grecque et antique de la centrale opération chrétienne. Le seul regard que nous ayons du monde de la cité sur le monde du salut. Et la seule fois même rigoureusement que l'on puisse mettre ensemble sans qu'ils jurent, sans qu'ils se contrarient invinciblement, sans qu'ils se battent l'un contre l'autre ensemble, sans qu'ils hurlent d'être accouplés, ces deux mots : *prophétie — païenne.*

Il est impossible, il est indéniable, je plains celui qui ne sentirait pas instantanément que ce jour-là il s'est passé dans la tête de Hugo, (d'une sourde instantanéité, profonde, immédiate, directe), dans la tête temporelle de Hugo une tout autre opération, infiniment autre, infiniment plus que la facture, que la fabrication, (ou la fiction), que la confection même d'un très grand poème. (Et naturellement j'avoue, je suis prêt à être le premier

à avouer que nous sommes naturellement fort loin d'en avoir épuisé les reculées profondes). (d'en avoir approfondi, épuisé le mystère). (Car ce que nous venons de faire, mes pauvres enfants, ce n'est jamais qu'une analyse et plusieurs fois nous avons senti passer le halètement de l'analyse). Je plains celui qui ne sentirait pas le coup, qui ne recevrait pas en creux le coup porté par ce poème. Entendons-nous, je ne le plains pas seulement comme critique littéraire, comme historien littéraire, comme lecteur littéraire, ce qui n'a en effet qu'une importance relative. La question est précisément non pas de savoir si, mais de savoir que ce poème ne dépasse pas seulement l'histoire de la littérature, qu'il ne dépasse pas seulement l'histoire des lettres. Il est une référence, une reportée unique du païen sur le chrétien, du plus grand païen sur le central chrétien. Je le plains comme chrétien, comme n'ayant aucunement le sens du sacré. Je suis très frappé qu'un des plus profonds chrétiens que je connaisse, un des catholiques de la plus authentique lignée, ayant cette année même à parler dans le *Journal de Coutances* d'un *mystère* qui était paru en chrétienté, et voulant en parler non point tant en critique et en historien littéraire qu'en catholique et en chrétien, ce qui est la seule façon que je reconnaisse d'en parler, ait été conduit directement à faire une référence pour ainsi dire préliminaire à ce *Booz endormi*. Non point une référence littéraire. Mais une référence de l'ordre du sacré. Il est vrai que je connais cet ami de vingt ans ; et que les sacrements lui sont, lui font une nourriture,(comme le pape vient si judicieusement de le rappeler) ; et non les dévotions un hébétement, un émoussement, un abru-

tissement de la pointe de bourgeon de la vie intérieure.

Que Hugo lui-même, l'auteur, ait senti lui-même que ce qui se passait dans sa tête ce jour-là était quelque chose de pas ordinaire, c'est ce qui ne fait aucun doute quand on sait seulement regarder un texte. Cette courbe, cette aisance d'orgueil païen. Cette plénitude aisée. Ce gonflement de sa puissance. Ce ton comme avantageux. Et presque provoquant. Cette courbe d'orgueil. Cet avantage pris, enlevé. Cette sorte de ton tout particulier. Ce mouvement de fleuve aisé, de Loire et de Rhin victorieux. Comme il n'avait aucun sentiment chrétien, lui la contre partie il n'avait point de contre partie. Aussi l'orgueil païen, l'orgueil d'une domination victorieuse coulait-il ce jour là dans un lit de plénitude, dans un lit d'aisance, dans un lit de facilité. Qu'il ait senti ce jour là qu'il balançait tout un monde, lui Hugo, (il n'était pas si bête, quand il s'agissait de sa carrière, de ses réussites, de son talent, de sa gloire, et surtout quand il y allait de son génie), que ce jour là était pour lui un jour d'élection certainement unique, qu'il s'était produit ce jour là, ce jour unique, pour lui Hugo, à l'avantage de lui Hugo, (on ne sait pas pourquoi, mais c'est toujours ainsi), on ne sait quelle contamination entre le royaume du génie et le royaume de la grâce, on ne sait quel écoulement, quel épanchement (charnel spirituel), quelle dérivation, quel déversement du royaume de la grâce dans le royaume

du génie; qu'il s'était passé ce jour là dans sa tête quelque chose d'extraordinaire ; qu'il avait peut-être été choisi pour on ne sait pas bien quoi ; par un décret nominatif; en tout cas pour quelque chose de sérieux ; pour quelque chose d'unique ; pour quelque chose de grand ; et sûrement pour quelque chose de réussi ; pour une unique, pour une grande, pour une sérieuse réussite; qu'il fallait en profiter ; que c'était toujours ça de pris; que ce jour là il atteignait un faîte ; qu'il n'eût peut-être pas, certainement pas atteint tout seul; que de pareils bonheurs n'arrivent pas toujours ; qu'ils n'arrivent peut-être même qu'une fois ; qu'ils n'arrivent peut-être même jamais; qu'il faut donc en profiter et s'en donner; qu'ensuite on verra bien ; qu'après on ne sait pas ce qui peut arriver ; qu'après on ne sait pas de quoi la vie est faite : je n'en veux pour preuve, je n'en veux pour signature. Je n'en veux pour preuve que cet orgueil païen, dont ce poème est plein, dont ce poème déborde, dont ce poème regorge, cette aisance, cette plénitude charnelle, ce jeu, cette sorte d'amusement, ce défi constant dans l'expression même. Jamais un fleuve ne s'était autant amusé. Jamais autant il n'avait été un fleuve aux flancs pleins. Cette sorte d'impudence et de gouvernement et de hauteur dans l'aisance. Et je n'en veux pour signature que ce *Jérimadeth* même, cette blague énorme, cette insolence admirable ; cette signification faite *à tous*, *présents et à venir*, que cette fois il était entré dans la plénitude et dans les droits de la création. Jusqu'à ce qu'on m'ait montré *Jérimadeth* sur une carte dans un atlas authentique de la Terre Sainte, je vois dans la forgerie de ce nom une de ces insolences, une de ces significations, une de ces audaces

qui dépassent tout. Et qui par conséquent signifient plus que tout. Et comme il avait toutes les chances ce jour-là, les deux premières syllabes étaient très hébraïques, car elles étaient aussi les deux premières syllabes de Jéricho, qui est, je pense, authentique. Son mot, son nom partait comme Jéricho. Eh quoi, choisir péniblement un nom parmi ceux qui existent, laborieusement, quelle servitude, quel aplatissement, quelle soumission à l'histoire et devant la géographie. Quelle bassesse. Et puis c'est pas commode. Les noms qui existent ne sont pas toujours justement ceux qu'il faudrait, ceux qu'on voudrait, ceux qu'on aurait besoin. La géographie est si mal faite. La preuve c'est que Blanchard n'ose plus venir me voir. Et puis, chercher un nom réel qui aille bien, qui fasse la rime d'avance dans les atlas, au fond c'est aussi truqué, (sinon plus), et en somme c'est beaucoup plus de mauvaise foi que de forger tout tranquillement pour la rime un nom à la rime. Et pendant qu'on forge de le forger tout entier. *Quand on est Danube*, il ne faut pas se gêner. Il y a plus de mauvaise foi à tricher, à truquer pour prendre un nom vrai, puisque en somme ce nom on ne le prend point naturellement, on ne le prend point à la bonne franquette, comme il vient, comme il se présente, on ne le prend point au hasard, mais on le recherche insidieusement avec l'arrière-pensée de le trouver justement comme on a besoin qu'il soit. Puisqu'il faut choisir, étant donné qu'il faut choisir, on ne prend pas même le nom essentiel, celui qui représenterait le plus, celui qui représenterait au centre. Mais on prend celui qui rime. Alors autant le faire. Mieux vaut le faire. C'est plus simple. C'est plus franc. C'est plus droit. Ne descendons

point à ces bassesses. Marquons, signifions notre volonté souveraine. Nous ne sommes pas seulement les maîtres de cette heure. Nous sommes les maîtres de ce mot. Jouissons en plein, donnons en plein de cette fortune qu'aujourd'hui nous avons. Ne nous laissons pas faire par la géographie, qui n'a pas les noms qu'on veut. Aujourd'hui nous commandons, nous dominons, (puisque nous produisons), la réalité même. D'ailleurs n'avons-nous pas entendu dire que les géographes mêmes aujourd'hui méprisent totalement la nomenclature. Nous avons bien le droit de faire au moins comme les géographes. Ne soyons pas, qu'on ne nous fasse pas plus géographes que les géographes.

Victor-Marie, comte Hugo. Pair de France. Membre de l'Institut. Il savait ce que pèse une réussite. Il savait ce que vaut un tel triomphe. Combien il était précaire, momentané, instantané ; que c'était le triomphe d'un jour; d'autant plus uniquement précieux ; et qu'il fallait en profiter pendant qu'on y était. Car on n'y est pas deux fois. Une telle fortune n'est pas donnée deux fois dans une vie. Il était payé pour le savoir. D'autant qu'il avait tant de fois manqué, qu'il manquerait tant de fois ce que ce jour là il avait peut-être fortuitement obtenu. Fortuitement, par forte fortune, par un coup de fortune. Il savait bien ce que c'est que de manquer son coup, et ce que ça coûte, et ce que ça fait. Une dure expérience le lui avait souvent appris, le lui avait souvent fait sentir. Il avait trop d'instinct, et même trop d'intelli-

gence, surtout trop de main pour ne pas avoir senti, pour ne pas savoir toutes les fois qu'il manquait, qu'il avait manqué. Mais il en avait trop aussi pour ne pas sentir, pour ne pas savoir que cette fois ça y était, qu'il ne manquait pas. Puisque ça y était, dans cet inespéré coup de fortune, si longtemps espéré, si longtemps attendu, (si âprement peut-être, si anxieusement dans le secret du cœur, du cœur païen, du cœur charnel, du cœur ambitieux), puisque cette fois enfin on ne manquait pas eh bien on en prendrait, pour toutes les autres fois, pour toute la vie, et on ferait bien voir au monde, par le ministère de ce *Jérimadeth*, par la plus grande licence qu'un poète se soit peut-être jamais donnée, par cette souveraine, par cette inouïe insolence, par la signification, par la déclaration, par la proclamation de ce *Jérimadeth*, on ferait savoir au monde qu'aujourd'hui en effet on s'en payerait et que l'on dominait, que l'on tenait le monde. Qu'on en prendrait et qu'on s'en donnerait. *O cruel souvenir de ses gloires passées.* Mauvais souvenir, impérieux souvenir des gloires tant de fois manquées, souvenir *en avant* des gloires qu'il manquerait, qu'il allait peut-être manquer tant de fois encore (moins de fois). Notamment ces deux fois qu'il avait manqué, ou qu'il allait manquer dans la même veine. Car ce Booz était bien décidément un faîte entre des affaissements de littérature. Cette première fois, dans *le Sacre de la Femme*, pour le premier Adam il avait bien cru toucher, entrer, il avait bien cru sentir passer la veine, la même veine. Ce n'avait été qu'un éclair :

Pourtant, jusqu'à ce jour, c'était Adam, l'élu

Et il était retombé à des fatras, à des monceaux de litté-

rature jusqu'au dernier vers exclus. A des habitudes, à des abondances, à des facilités. Son *Dieu invisible au philosophe*, qui suit immédiatement *Booz*, est grotesque. Sa *première rencontre du Christ avec le tombeau*, qui suit immédiatement après, n'est généralement qu'une épigramme anticléricale. Comme dans tout ce désert, dans toutes ces pierres de littérature, dans toutes ces pierrailles, dans tout ce jeûne, dans ces jours et ces jours de jeûne dans le désert cette soudaine, cette pleine ivresse du *Booz* s'explique, éclate. Dans le païen même, dans le pur païen, à ne considérer même purement que la veine païenne et non pas même cette insertion, cette référence du païen sur le chrétien, dans la pure veine païenne même il ne devait jamais retrouver un *Booz*, (à ne considérer que ce qu'il y a de païen dans Booz, à ne considérer que la veine païenne), pas même dans ses grands poèmes officiellement, professionnellement païens, pas même dans *le Géant*, *le Titan*, *le Satyre.*

Dans cette indécence, dans cette insolence, dans cette auguste nudité, dans ce dépouillement on peut voir, comme un géologue voit, les différentes couches, les différentes assises de son poème. Il se sentait si fort, il n'a rien dissimulé de cette disposition. De cette déposition. Les soudures sont apparentes, et on voit très bien comme il avait besoin de cette rime en *dait*. La première couche, la base, la barre d'appui horizontale est certainement le vers d'aboutissement, le vers de couronnement, le derniers vers,

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

La deuxième couche, le coup de génie mais non plus déjà peut-être de vision c'est l'autre vers posé ; posé dans toute sa grandeur ; la trouvaille, non plus peut-être autant la première vision, la vision directe ; la vision nue ; dépouillée ; la trouvaille ensemble, à la fois faite et jaillie :

Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été

Et ensuite, en deuxième, en subsidiaire :

Avait, en s'en allant, négligemment jeté

Les différents terrains, les différentes couches, les différentes strates apparaissent très nettement, comme dans une coupe géologique honnête. Il était si fort ce jour là qu'il pouvait être même honnête. Le reste il ne faut pas dire que c'est du remplissage, (du remplissage de lui), mais ce n'est plus de l'articulation, de la charpente. Ce n'est plus de l'organisation et de l'organe. Il faut donc dire que c'est du remplissement. Et non pas de la plénidude, mais de la mise en plénitude. C'est presque un foisonnement, c'est une sédimentation, cette sorte de sédimentation qui lui était propre. Enfin des vers comme il en faisait tant qu'il voulait, quand ça n'allait pas mal. Il vous en eût fait jusqu'à demain matin :

Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,

Dans ce sédiment, dans ce gras limon *et Ruth se demandait*, en fin de strophe, annonçant la strophe

décisive, la strophe coronale, l'isolant, la coupant aussi, la laissant en suspens, suspendue sur notre tête comme un bloc, comme une montagne carrée, était elle-même sa pierre angulaire indispensable, rectangulaire, quadrangulaire, sa pierre de taille, sa pierre qui ne bouge pas. Il fallait qu'elle fût ainsi, et ainsi à la rime en fin de strophe. C'est la pierre du gond. Tout tient à elle. Il fallait donc qu'il y eût cette autre rime en *dait*.

Il faudrait avoir en typographie comme en géologie des couleurs pour marquer les différentes couches d'une telle construction, les assises; la structure ; ce qui est primaire, secondaire, tertiaire ; ce qui est plan et ce qui est courbe; ce qui est horizontal et ce qui plie ; les courbes de niveau et les courbes de terrain; les isométries et les planimétries ; ce qui est du roc et ce qui est un *humus*, un dépôt, une courbe, une tourbe, une vase féconde.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et **Ruth se demandait,**

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, **quel moissonneur de l'éternel été**
Avait, en s'en allant, **négligemment jeté**

Un temps.

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Nous aussi, à défaut de couleurs, nous avons nos hachures. Mais il nous en manque. Il nous faudrait notamment un degré plus fort pour le dernier vers. Pour la plénitude souveraine, pour le calme horizontal de ce dernier vers.

Faut-il noter, quand on analyse un peu dans le détail, que quand les vers ne sont pas tout à fait pleins et que même dans les vers pleins toute la force vient à la rime, comme il faut.

Faut-il entrer enfin dans le fin du travail, dans le dernier métier, dans le dernier détail, signaler ce parallélisme poussé, cette singulière conformité, plus que conformité, identité de construction entre cette avant-dernière strophe et une autre strophe *lançante*, une autre *avant-dernière* strophe du milieu du poème. Une identité de structure, d'ossature saisissante. Oh oh est-ce que nous aussi nous allons instituer un *laboratoire de littérature française* rue de la Sorbonne. Je pose les deux strophes sur la table de mon laboratoire. Voici la première, celle de la fin, l'avant-dernière ; on commence peut-être à la savoir :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Et tout reste en l'air.

Voici à présent la première des deux, le premier essai, le premier modèle de la même structure, de la même charpente exactement ; *l'autre* avant-dernière, la première avant-dernière :

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entrebâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et tout reste aussi en l'air. C'est aussi une strophe qui annonce, une strophe qui ouvre. Une entrée. Un appariteur, une huissière de strophe.

Tout y est. C'est une symétrie de construction, d'usage, d'emploi, de destination parfaite. Poussée jusqu'au dernier détail. Ce sont deux strophes jumelées, *geminatae*, qui se répondent parfaitement. La première annonce la deuxième, pour qui a quelque sens de la structure, la deuxième rappelle la première. La première prépare la deuxième, est une image anticipée de la deuxième. C'est bien la même résonance, la même frappe donnée à deux temps.

Tout y est. Le premier vers horizontal, grand, balancé sur deux noms propres, les deux noms propres à l'hémistiche ; l'un à l'hémistiche, l'autre à la rime :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,

(et alors il est impossible de ne pas voir comme Jérimadeth, ainsi placé (je ne parle pas de *Judith*) est hébraïque **quand on y pense**. Non seulement il a le

même départ que *Jéricho*. Mais il a ce même grand *J* initial que *Judith*. Rien n'est Juif comme un J de grande capitale. Et il rime si merveilleusement avec tous ces beaux noms Juifs : (Josabeth), Japhet, (que de J ; comme j'avais raison), Nazareth, Génésareth, Seth. (Comme on voit bien qu'il est de la même famille.)

Le deuxième vers quelconque : (du quelconque de Victor Hugo) :

Les astres émaillaient le ciel profond et sombre

Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;

les rimes féminines. Lourdes et longues ; traînantes, traînées. Puis de part et d'autre un morceau d'un vers et demi qui de part et d'autre crée une première suspension, un premier degré, dans la suspension, une première attente :

Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident,

Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête,

Enfin la pierre angulaire d'un demi-vers qui crée une

nouvelle attente, qui met, qui tient, qui laisse tout en suspens, en attente au deuxième degré :

et Ruth se demandait,

un songe en descendit.

enfin le fin du fin, la rime riche d'un nom commun avec un nom propre, avec consonne d'appui ; sur consonne d'appui ; et la rime avec ce nom propre, ce qui est le dernier des derniers, le dernier raffinement, pour un maître rimeur, la rime avec ce nom propre d'un temps personnel de la conjugaison d'un verbe : *Judith*, *descendit* ; *Jérimadeth*, *demandait*. Dans les deux cas, (avec un nom propre), troisième personne du singulier (du parfait ou de l'imparfait) de l'indicatif. De l'imparfait ou du prétérit. La rime non attendue, ou enfin attendue à force de n'être pas attendue, la rime attendue doublement inattendue ; nullement cette rime paresseuse attendue, cette rime toute allante qui fait rimer le nom avec le nom, l'adjectif avec l'adjectif, le verbe avec le verbe, l'adverbe avec l'adverbe.

Qui vous dira la vérité. Qui vous révélera désormais les secrets de la facture. Car tels étaient nos sérieux Délassements Comiques. Il en est de moins graves. Il en est de moins sages. Il en est de moins fous. Qui vous dira sur la plaine, devant un autre coucher de soleil, (il en est tant), triste et rouge et grand sur l'étang de Saclay, triste et long sur la plaine, sur le chaume et sur

le blé, devant, sous un ciel de nuages qui vous récitera les grands vers de la pluie et du beau temps ; du temps qu'il fait et du temps qui passe ; du temps temporel et du temps climatérique ; *das Wetter* et *die Zeit ;* — *tempus, tempestas atque temperies :*

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées,
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux
[mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux !

Avril 1829. Il avait 27 ans. Il n'était pas tout à fait près de s'en aller au milieu de la fête. Il passait, mais il passait lentement. Il ne se refroidissait heureusement que graduellement sous ce soleil joyeux. Vous me disiez : *Ces vers, ces poèmes sont précisément les poèmes de ce pays-ci, de cette Ile de France.* Ils ont été faits pour ce

pays-ci même. Ils sont nourris de ce pays-ci. De ces paysages. De ces horizons. C'est ce pays-ci qu'il traversait à pied quand il allait voir madame Drouet. Elle demeurait ici ou à vingt lieues près dans tel pays, dans tel château, dans telle maison. Car je sais plus de vers et vous savez plus d'histoire. Et ainsi nous jouons *l'aveugle et le paralytique.* Nous remarquions en effet que le poème précédent, (dans les mêmes *Feuilles d'automne ;* on ne remarque pas assez ce titre, *les Feuilles d'automne ;* c'est à vingt-sept ans qu'il faisait tomber ses *Feuilles d'automne*, celui-là, à vingt-six ans. Il a toujours su s'y prendre. Il a toujours été précoce. Il a toujours été le roi des malins.) *à mademoiselle Louise B.*, était intitulé *Bièvre.* Il n'est pas très réussi. Il n'est même pas réussi du tout. C'est une excitation à blanc de littérature, à faux, un fatras, un fouillis, un amoncellement de littérature. Une excitation à froid. D'abord ça commence par les rimes en *ombre*, ce qui est toujours mauvais signe dans Hugo. Nous remarquions là dessus que Hugo réussit généralement beaucoup moins quand il décrit pour décrire, ou enfin quand il veut décrire, surtout un paysage, que quand il décrit sans le faire exprès, et peut-être sans s'en apercevoir, en un certain sens, autant qu'un homme comme Hugo peut ne pas s'en apercevoir. Et qu'il n'est peut-être pas le seul. Je veux dire qu'il décrit beaucoup mieux, ou enfin qu'il décrit bien, si c'est décrire, quand sans y penser, sans se diriger pour ainsi dire vers la description, vers le paysage il situe dans un pays, involontairement, presque, peut-être inconsciemment, parce qu'il le faut bien, un sentiment qui alors paraît fixer toute son attention. (Entre mille exemples la *Tristesse d'Olympio*).

(Mon Dieu comme ces bonnes gens des campagnes, comme ces vignerons des coteaux d'Orléans ont raison de *savoir* que je suis un professeur). Je vous rétorquais qu'il avait voué son poème aux pires désastres en le plaçant sous l'invocation de Fénelon. Que tout ce qui venait de Fénelon portait malheur. Que c'était un propre encouragement au bafouillage, une garantie de bafouillage, et qu'il avait suivi ce propre encouragement. Qu'au surplus ces paysages, (dans la nature), étaient infiniment plus beaux que pour du Fénelon. Que c'était un rude contresens que de les avoir mis sous l'invocation de Fénelon. Que c'était un sinistre patron. Qu'au demeurant cette phrase montée en épingle, et sur laquelle on s'extasie dans les pensionnats : *Un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux* était la phrase que je haïssais le plus de toute la littérature française ; et de toutes les littératures que je connais ; et de celles que je ne connais pas. Qu'elle m'agace ; et en elle-même ; et parce qu'elle est de Fénelon ; et parce qu'elle est je crois de *Télémaque*. D'abord on la cite toujours. Et moi je n'aime pas les citations.

Des vers connus ; des vers trop connus ; des vers inconnus ; des vers méconnus. Ils n'étaient peut-être pas tous de Victor Hugo. Qui passant devant le Sénat qu'on répare, (lui aussi il se refroidit sous le soleil joyeux), palais du Luxembourg, côté du Luxembourg, et voyant de joyeux maçons syndiqués, (à moins que ce ne soit de joyeux maçons fonctionnaires ; ou plutôt c'est certainement les deux ensemble), monter allègre-

ment sur d'invraisemblables échelles, (en France nous avons toujours très bien su faire les échafaudages), qui vous dira sourdement comme en lui-même et malgré lui-même l'inévitable

De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle.

Qui vous dira ce que vous savez beaucoup mieux que moi. Mais dire à celui qui sait beaucoup mieux que vous, voilà ce qui me plaît, voilà l'enseignement que je *distribue*, n'est-ce pas là le véritable enseignement. Le principe du véritable enseignement. Dire à celui qui sait beaucoup mieux que soi. Cette distribution toutefois ne serait pas complète, car elle ne serait point savante, car elle ne serait point scientifique, cette édition ne serait point savante si nous n'y mettions pas des notes. Avez-vous jamais vu une édition savante, où il n'y avait pas des notes. Nous prendrons donc nos notes, et pêle-mêle nous les alignerons ici. Mais pour qu'elles soient plus savantes, pour même qu'elles soient savantes, nous les disposerons en paragraphes. Nous les classerons censément par paragraphes. Et pour que ces paragraphes soient plus savants, pour qu'ils soient véritablement scientifiques nous les numéroterons. Tout le monde sait que la numérotation c'est la numération, et que la numération, que le numéro fait le commencement de la science. Car le numéro en bon français n'est-il pas le nombre et le nombre ne fait-il pas l'une partie, n'est-il pas l'une matière des deux de la mathématique.

VICTOR-MARIE, COMTE HUGO

§ **1**. — *Sur le calcul* (encore de la science) *que nous avons fait sur quarante ans.* — Encore un calcul, ou le même, sur quarante ans. Quarante ans peut être quarante ans d'âge ou quarante ans de durée. Sous cette réserve que c'est la durée qui amène l'âge. (*Il pleut des vérités premières.*) Ainsi cet âge que nous avons, ces quarante ans, un rien, ce rien de durée qui nous sépare de la première enfance, ces quarante ans qui tiennent dans le creux de la main, d'une part c'est tout ce qui nous sépare de 70, qui est si loin, et également, aussi long, d'autre part c'est ce qui séparait *les Châtiments* de *Waterloo*, le Hugo des *Châtiments* du Napoléon de Waterloo.

D'autre part quand nous étions enfants nous étions comme infiniment plus près des *Châtiments* qu'il n'était près de Waterloo. Car nous touchions pour ainsi dire aux *Châtiments*. Nous les touchions de la main. Quand j'étais jeune et que Boitier me les faisait lire, en somme c'était un livre qui venait de paraître. La République aussi venait de paraître. Était un livre qui venait de paraître. Et que nous lisions, de quel cœur. Nous étions à vingt ans des *Châtiments*, trente ans, et lui il était à quarante ans de Waterloo. Emportés par le courant, tout occupés, tenus par l'astreinte et par le foisonnement de la vie nous ne nous sommes pas aperçus que c'est vers 1895, (nous avions vingt-cinq ans), que nous passâmes le point critique. 1894 ; 1895 ; 1898. L'affaire Dreyfus déjà fermentait. Au moins en dedans. Secrètement pour nous. Non pas secrètement pour tout le monde. Depuis un an elle était comme décrétée. Elle avait été ouverte. Officiellement ouverte. Ouverte comme par un décret de (la) destination. Un an, deux ans elle allait fermenter,

couver, gagner, gagner. Trois ans, et elle allait éclater pour la sacrification de nos jeunesses.

Ainsi nous ne nous aperçûmes pas que vers ce 1895 nous passâmes le point critique, c'est-à-dire que nous fûmes, que nous vînmes distants des *Châtiments* exactement comme les *Châtiments* étaient distants de Waterloo. Hugo était alors bissecteur, passa un instant bissecteur entre Napoléon et nous. Mais nous avions bien autre chose en tête, nous avions bien autre chose à faire, une folie nous dévorait, qu'à voir que nous passions par-dessus des points critiques. Deux longueurs de temps étaient égales : Napoléon à Hugo, Hugo à nous. Un déséquilibre s'établit ce jour et l'équilibre ne s'établira plus. On ne sait pas comment ça se fait, de ces deux longueurs de temps, l'une n'a plus bougé, ne bougera plus. L'autre prend un jour tous les jours. Le temps passe. La date s'arrête. Le temps passe. La date reste. La date est une inscription du temps. Dans quelques années nous serons une fois et demie plus loin de Hugo, de ce Hugo, qu'il n'était loin de ce Napoléon. Mais toute la vie nous continuerons de *croire* que nous touchons aux *Châtiments* et de *savoir* que les *Châtiments* ne touchaient pas à Waterloo. Les comptes obscurs que nous établissons inconsciemment en venant au monde pour savoir où nous en sommes, pour voir en nous-mêmes à quel moment du monde nous venons au monde, à quel moment, à quelle date nous apparaissons, nous autres à notre tour, les calculs globaux, sommaires que nous faisons sans même nous en apercevoir quand nous arrivons à l'âge de raison pour savoir où nous en sommes, comment placés nous sommes, (c'est-à-dire en somme un peu qui nous sommes), sont invincibles. Ils sont indéfaisables. Et comme dit

l'autre indéfectibles. Ils comptent pour toute la vie. Nous ne pouvons jamais nous en dépouiller. Ils demeurent toujours. Au fond nous ne cherchons pas même à nous en dépouiller. Nous ne tenons pas du tout à nous en dépouiller, à refaire, à recommencer nos calculs. Nos comptes. Plus au fond, plus profondément nous sommes si heureux de ne pas les recommencer, de ne pas chercher à les recommencer, de ne pas en avoir envie, de ne pas même avoir l'idée de les recommencer. Un sentiment plus profond encore et plus cher que la paresse nous y pousse et nous y retient. Nous y tient et nous y entretient. Nous aimons mieux les tenir valables, nous les tenons valables pour l'existence ; pour toute notre vie ; pour tout notre temps. Au fond, sans trop y penser, sans bien vouloir y penser, nous les tenons valables pour notre éternité même.

C'est une des plus grosses difficultés, disons le mot c'est une des plus grosses, des plus graves contrariétés intérieures, sinon la plus grave, (aussi je ne suis pas surpris que l'on ne nous en parle nulle part), de la pédagogie, — je veux dire naturellement de la paternité, — de la paternité spirituelle et de la paternité charnelle, — que cette tendance invincible que nous avons, que cette tentation de faire servir, de faire compter notre compte aussi pour nos enfants, pour les générations suivantes. Un compte qui ne devrait pas même nous servir à nous-mêmes, qui ne devrait même pas compterpour nous-mêmes, si nous savions vieillir, si nous consentions à vieillir. On ne s'installe qu'une fois dans la vie. On a déjà eu tant de mal à s'installer. D'abord alors on veut que cette installation compte pour toute la vie. Serve pour toute la vie. Et on y

réussit tant bien que mal. On ne veut pas *recommencer la vie*. Puis on aime les enfants. On les aime mal. Donc on les aime mal. On croit que c'est de l'amour et de la paternité, on croit que c'est de l'amour paternel que de vouloir, que de leur faire que leur vie soit la prolongation de la nôtre. Que notre installation compte pour eux. Serve pour eux. Que notre compte compte pour eux. Laissons nos enfants s'installer pour eux, compter pour eux, commencer pour eux. Ils ont sept ans. Ils ont douze ans. Laissons-les faire leurs comptes, qui nous chassent.

§ **2**. — Poussons nos merveilleuses, nos mystérieuses recherches. La véritable *ode à la Colonne*, tout court, n'est pas dans les *Odes ;* elle n'est pas une *ode ;* enfin elle n'est pas intitulée une *ode*. Elle est dans les *Chants du Crépuscule*, le deuxième chant. *Les Chants du Crépuscule*, au moins leur début, leur départ, sont tout entiers sous l'influence, on pourrait presque dire sous l'inspiration, au moins temporaire, au moins provisoire, de la révolution de 1830. Il avait fort bien vu naturellement, ou plutôt, ce qui vaut mieux, il avait très bien senti que ces trois journées n'étaient pas, *ne pouvaient pas* être un simple recommencement, un recommencement pur et simple, une *imitation* plus ou moins traditionnelle des grandes journées révolutionnaires de la grande Révolution ; qu'elles étaient, qu'il fallait qu'elles fussent tout autre chose ; car l'Empire s'était produit depuis, l'Empire s'était mis entre, l'épopée impériale, il y avait eu l'Empire entre les deux. Il avait bien senti tout ce qu'il y avait, tout ce

qu'il y avait eu dans ces nouvelles journées de napoléonien, de *gloire* impériale, de **guerre** impériale, d'épopée impériale. Ce n'est point dans sa *préface* qu'on le voit, dans sa préface sans titre ni mention de préface, datée du 25 octobre 1835, et qui, comme toutes ses préfaces en prose, est un chef-d'œuvre de bafouillage. C'est déjà dans le *Prélude*, qui est beau, étant en vers, daté du 20 octobre 1835, et après lequel en effet il n'avait plus rien à mettre en préface :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous [sommes ?

où sont précisément les trois ou quatre grands vers de cette strophe :

« *C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore !*
Peut-être ce soleil vers qui l'homme est penché,
Ce soleil qu'on appelle à l'horizon qu'il dore,
Ce soleil qu'on espère est un soleil couché ! »

Cette liaison de guerre, cette liaison napoléonienne est marquée au seuil du recueil, dans le premier poème du recueil, *Dicté après Juillet 1830*, en vers dont les uns sont bons et les autres mauvais :

Frères ! et vous aussi vous avez vos journées !
Vos victoires, de chêne et de fleurs couronnées,
Vos civiques lauriers, vos morts ensevelis,
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la vie,
Vos jeunes étendards, troués à faire envie
A de vieux drapeaux d'Austerlitz !

Mais on ne peut pas dire que cette parenté, que cette liaison lui ait échappé.

Soyez fiers ; vous avez fait autant que vos pères.
Les droits d'un peuple entier conquis par tant de
[guerres,
Vous les avez tirés tout vivants du linceul.
Juillet vous a donné, pour sauver vos familles,...

Vous êtes bien leurs fils! c'est leur sang, c'est leur âme...

Ils ont tout commencé : vous avez votre tour.

C'est pour vous qu'ils traçaient avec des funérailles
Ce cercle triomphal de plaines de batailles,
Chemin victorieux, prodigieux travail,
Qui de France parti pour enserrer la terre,
En passant par Moscou, Cadix, Rome et le Caire,
Va de Jemmape à Montmirail !

§ **3**. — On ne saurait trop lire Hugo pour prendre des leçons de constance. On ne saurait croire combien de fois il a manqué, tenté, essayé, recommencé certains morceaux, certains vers et certaines strophes, avant d'atteindre, en un jour de bonheur, à la forme définitive, à la plénitude. Combien de fois il a lancé dans tous les sens des essais, avant d'obtenir une fois le morceau. Des essais qui ne lui revenaient jamais, qui ne lui restaient jamais sur la conscience, puisqu'il les publiait, puisqu'il publiait tout. Il y aurait tout un travail à faire, ou plutôt une multitude de *travails*, à prendre toutes ces familles, toutes ces parentés, toutes ces filiations, toutes ces contaminations, les bons enfants et les mauvais, les bien venus et les mal venus, les apolliniens et les avor-

tons, les chevalier Phœbus et les Quasimodo, suivre toutes ces traces, noter les essais, les glorieux et les inglorieux, mesurer les pas, parvenir enfin avec lui au triomphe. Il avait un don unique entre tous, un don particulièrement précieux pour le travailleur, pour le producteur, pour un bourreau de travail comme lui, pour un gros abatteur de besogne : ce cynisme particulier, si parfait, cette impudence païenne, cette impudeur qui lui faisait donner presque indistinctement au public, et sensiblement aussi honorablement les uns que les autres tout ce qu'il produisait ; le bon et le mauvais ; sachant bien que dans le tas il y (en) avait du très bon ; et que si ce n'était pas pour aujourd'hui ce serait pour demain.

§ **4**. — Il disait lui-même qu'il ne faut jamais corriger un livre qu'en en faisant un autre. Notamment *Odes et Ballades*, préface de 1828 : *car, sa méthode* — (il adorait parler de lui à la troisième personne, *l'auteur*, *l'auteur de ce livre*) — *consistant à amender son esprit plutôt qu'à retravailler ses livres, et, comme il l'a dit ailleurs,* **à corriger un ouvrage dans un autre ouvrage**, *on conçoit que chacun des écrits qu'il publie...*

§ **5**. — La dernière strophe que nous venons de citer est par exemple, *in fine*, un essai malheureux d'enfer-

mer en une strophe, en un vers, en quelques vers, tout *l'espace*, toute l'étendue de la conquête napoléonienne.

Chemin victorieux, prodigieux travail,
Qui de France parti pour enserrer la terre,
En passant par Moscou, Cadix, Rome et le Caire,
Va de Jemmape à Montmirail !

n'est autre, n'est que l'essai laborieux, contourné, linéaire, pénible, plusieurs fois maladroit, qui dans le même recueil, deux ans plus tard dans *Mil huit cent onze !* — (*10 août 1830—août 1832*) — devait éclater en ce vers d'une évocation prodigieuse ; réussie, totale, d'une grandeur égale à la grandeur de son objet :

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
[*La diane au matin fredonnant sa fanfare,*]

§ **6**. — Ce qui prouve qu'un vers est toujours plus grand que plusieurs vers.

§ **7**. — Comme aussi un mot est toujours plus grand que plusieurs mots.

§ **8**. — Aussi je ne peux pas souffrir les personnes qui mettent plusieurs mots.

§ **9**. — Nos enfants n'ont pas à reprendre (le fil) du même endroit, du même point que nous. Nous n'oublions que cela. C'est tout.

§ **10**. — Nos enfants n'ont pas notre âge. Un point, c'est tout. Ils n'ont pas notre âge de l'humanité.

§ **11**. — Un mot n'est pas le même dans un écrivain et dans un autre. L'un se l'arrache du ventre. L'autre le tire de la poche de son pardessus.

§ **12**. — Les blessures que nous recevons nous les trouvons dans Racine. Les êtres que nous sommes nous le trouvons dans Corneille.

§ **13**. — *Suite de* **Dicté après Juillet 1830**. — *Vous êtes*

Vous êtes les enfants des belliqueux lycées !
Là vous applaudissiez vos victoires passées ;
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard.
Souvent Napoléon, plein de grandes pensées,
Passant, les bras croisés, dans vos lignes pressées,
Aimanta vos fronts d'un regard !

Aigle qu'ils devaient suivre, aigle de notre armée

§ **14**. — C'est aussitôt après que vient *II. — A la Colonne.* — La liaison n'est pas marquée dans le texte seulement, elle est marquée dans l'ordre même des poèmes. L'épigraphe nous apprend, une épigraphe qui n'est plus une vieille chanson et qui n'est plus de Du Bellay, une épigraphe nous apprend que *Plusieurs pétitionnaires demandent que la Chambre intervienne pour faire transporter les cendres de Napoléon sous la colonne de la place Vendôme.*

Après une courte délibération, la Chambre passe à l'ordre du jour.

(*Chambre des députés, séance du 7 octobre 1830.*)

C'est le poème

Oh ! quand il bâtissait, de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,

Ça c'est pour la Commune. Et aussi pour la Guerre. Pour les deux Guerres conjuguées.

§ **15**. — Si une note est savante, une note sur une note est savante au carré. Ceci est donc une note sur la note précédente. Pareillement, parallèlement *appuyé sur l'Europe vassale* est aussi un *essai*, un pâle essai du grand commencement de *Mil huit cent onze !* —

O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui !

Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,

§ **16**. — Ceci n'est plus une note sur une note. C'est une autre. Dans Hugo la Colonne, l'Arc de Triomphe et les Invalides marchent ensemble, si je puis dire. Il y a une liaison historique, politique ; réelle, littéraire entre ces trois monuments. Aujourd'hui, par un événement historique et politique qu'il y aurait lieu d'approfondir, par un événement réel et littéraire la position de ces trois termes a changé, la liaison a changé. La Colonne s'est comme effacée, malgré Vuillaume. Et c'est le Panthéon qui est comme venu la remplacer. Surtout depuis que Hugo y est venu et l'a fait rendre, s'il est permis de parler ainsi, aux grands hommes. Aujourd'hui la trilogie des monuments c'est l'Arc-de-Triomphe, le Panthéon et les Invalides.

§ **17**. — Les blessures que nous recevons, nous les recevons dans Racine ; les êtres que nous sommes, nous le sommes dans Corneille.

§ **18**. — Quoi qu'ils en disent, quoi qu'ils en pensent même peut-être, les Français sont généralement cornéliens. Et d'autre part comme il n'y a que les Français

qui soient assez fins pour être raciniens, il suit qu'en réalité il y a beaucoup moins de raciniens que de cornéliens.

§ **19**. — Quand nous ferons, à notre tour, quand nous referons après tant d'autres le célèbre *parallèle* (si inégal) *de Corneille et de Racine*, nous reconnaîtrons aisément, ce sera une de nos premières constatations, une de nos reconnaissances capitales, mais une de nos reconnaissances pour ainsi dire préliminaires, sur le seuil, avant le seuil, que Corneille ne travaille jamais que dans le domaine de la grâce et que Racine ne travaille jamais que dans le domaine de la disgrâce. Corneille n'opère jamais que dans le royaume du salut, Racine n'opère jamais que dans le royaume de la perdition. Corneille n'a jamais pu faire des criminels et des pécheurs (ses plus grands criminels et ses plus grands pécheurs), qui ne fussent éclairés de quelque reflet de quelque lueur de la grâce, qui ne fussent nourris de quelque infiltration de la grâce ; abreuvés ; qui ne se sauvassent en quelque point, en quelque sorte. De quelque manière. Et même les sacrés de Racine sont pétris de disgrâce. Ce n'est pas seulement Phèdre qui est une païenne, et une chrétienne, et une janséniste à qui la grâce a manqué. Non seulement toutes ses femmes et toutes ses victimes et tous ses hommes. Mais ses enfants même, ce qui est infiniment pire, mais ses sacrés mêmes, ses exécrables prêtres, Joad, Eliacin, Josabeth ; Esther, Mardochée ; son prophète même, ou ses prophètes. Ils sont tous irrévocablement pétris de disgrâce, (serait-ce donc de la disgrâce janséniste ; qui placée comme un germe, comme un virus à l'origine

même, au point d'origine de l'homme et de l'œuvre, se serait ensuite et lentement et patiemment diffusée jusqu'aux membres les plus éloignés ; comme naturellement ; par une diffusion naturelle ; sans compter les contaminations auxiliaires d'une amitié seulement interrompue), (et peut-être seulement apparemment interrompue), ils sont tous quelqu'un à qui la grâce a manqué. Non seulement des chrétiens à qui la grâce a manqué, mais tous, des païens pour ainsi dire à qui la grâce a manqué, des Grecs, des Romains ; des Infidèles à qui (on peut le dire, si étrange que cela paraisse), à qui la grâce a manqué ; des Turcs ; enfin des Juifs mêmes, des *prophètes* à qui la grâce a manqué, autant qu'on peut le dire, au moins la grâce précisément de prophétie.

Par contre il y a quelque chose de désarmant, de vraiment touchant à voir l'opiniâtreté forcenée, frénétique, l'entêtement, l'efforcement, la persévérance, l'endurance, la force d'illusion sur soi, la méconnaissance de soi, la constance extraordinaire, l'application, le studieux, le sérieux, la patience, le scolaire avec lequel Corneille s'est efforcé pendant toute l'immense deuxième moitié de sa carrière,

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière ;

s'est appliqué laborieusement à faire des criminels extraordinaires, plus noirs que le noir de fumée, sans jamais parvenir, le vieux et le maître, avec tout ce labeur, malgré tout ce labeur, à faire un seul être disgracié. Racine n'a jamais pu faire un être *gracieux*, non pas même Bérénice.

Corneille n'a jamais pu faire que des êtres gracieux, Racine n'a jamais pu faire que des êtres disgraciés, et ce qu'il y a de tragique c'est qu'il est impossible de nier qu'il les faisait tout naturellement, qu'ils sortaient de lui, qu'ils lui venaient naturellement ainsi.

Les vieux criminels censément les plus endurcis de Corneille ont le cœur plus pur que les plus jeunes adolescents (et surtout adolescentes) de Racine. L'impuissance à la cruauté des cornéliens est désarmante. La cruauté naturelle, profonde, des raciniens est sans limite. Et cela sans aucune exception. Cette Iphigénie même, par exemple, pour nous en tenir dans ces notes et dans cette inscription à un seul exemple, cette Iphigénie même par exemple dont on nous parle tout le temps, comme elle est déjà foncièrement cruelle, (la cruauté des jeunes, la pire de toutes, la seule peut-être irrévocable, implacable, infernale, irrévocablement condamnée, irrévocablement perdue), (inguérissable et d'ailleurs littéralement monstrueuse), comme sa soumission à son père a un fond de cruauté, comme elle est bien déjà la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Cette réponse terrible à son père, d'une sourde cruauté tragique.

Mon père,
Cessez de vous troubler, *vous n'êtes point trahi.*
Quand vous commanderez, *vous serez* **obéi.**
Ma vie est votre bien. *Vous voulez le* **reprendre :**
Vos ordres **sans détour** *pouvoient se faire entendre.*
D'un œil **aussi content,** *d'un* **cœur** *aussi* **soumis**
Que j'acceptois l'époux **que vous m'aviez promis,**
Je saurai, **s'il le faut,** *victime* **obéissante,**
Tendre au fer de Calchas une tête **innocente,**

Et respectant le coup **par vous-même ordonné,**
Vous **rendre** *tout le sang* **que vous m'avez donné.**

Il n'y a pas un mot, pas un vers, pas un demi-vers, pas un membre de phrase, pas une conjonction, il n'y a pas un mot qui ne porte pour mettre l'adversaire, (le père), dans son tort. Le dialogue racinien est généralement un combat, (on pourrait dire constamment un combat) ; dans le dialogue racinien le partenaire est généralement, constamment un adversaire ; le propre du personnage racinien est que le personnage racinien parle constamment pour mettre l'adversaire dans son tort, ne se propose que de mettre l'adversaire dans son tort, ce qui est le commencement même, le principe de la cruauté. Les personnages cornéliens au contraire, qui sont la courtoisie, la générosité même, même quand il ne veut pas, *même quand ils ne veulent pas*, ne parlent jamais que pour mettre l'adversaire, le partenaire, l'ennemi même *dans sa raison*, et ensuite vaincre libéralement cette raison.

Tout est adversaire, tout est ennemi aux personnages de Racine, ils sont tous ennemis les uns des autres et ils ne parlent jamais que pour mettre l'adversaire dans son tort et ainsi justifier d'avance ensemble, en dedans, les cruautés qu'ils exerceront sur lui, comme lui-même a déjà justifié les cruautés qu'il exercera sur eux.

Les victimes de Racine sont elles-mêmes plus cruelles que les bourreaux de Corneille. Ces pauvres bourreaux de Corneille ne réussissent point à être réellement cruels. Ils ne le sont point naturellement, sincèrement. Ils ignorent le raffinement, qui est toute la cruauté. Le raffinement ne leur vient point. Ils n'en ont pas le goût,

ils n'y ont point de compétence. Nulle maîtrise. Ils n'y sont point inspirés. Ils ignorent la douceur, qui est toute et plus que la cruauté. C'est un genre où ils ne réussissent point.

Esther même ne vaut pas mieux. Elle a, on verrait aussitôt qu'elle est aussi cruelle, sinon plus ; elle a toute la perfidie de cruauté plus que d'une femme du monde, d'une femme de cour, et en plus, en outre, ce qui achève tout, comme Joad elle l'a sacrée.

Mais où cette Iphigénie est surtout redoutable, c'est dans la tendresse. Où elle est invincible, c'est dans la cruauté de tendresse. Alors il n'y a pas un mot qui ne porte :

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense,

(Au fond il n'y a pas un mot qui ne soit meurtrier). (Et il faudrait les marquer tous).

Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,

(Quels vers ; une douceur unique ; et il n'en reste qu'un arrière-goût de cruauté filiale pour ainsi dire ; un goût, une sorte de cruauté filiale de jeune Atride, d'on ne sait quelle jeune Atride, avec tous les raffinements, comme

en germe, en filial, en jeunesse, en jeune bourgeon. Quels vers incroyables, dépensés à cela. Lui aussi quel poète chrétien il eût été, **mais** *s'il eût été chrétien.*

Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;

(Comparez la dure, la rude et presque insolente réponse, on oserait presque dire la mise à sa place, la rétorquation, le retorquement, la *réfense*, la remise en place de Rodrigue à son père, *après*, quand il s'est revêtu du droit de la faire, quand il a commencé par faire son devoir, presque insolente, si ensemble, si fondu, si loyalement respectueuse et presque insolente. C'est comme une prise de commandement, et qui sonne quelle virilité. Il n'y a pas de plus grande innocence. Quelle innocence dans cette révolte du Cid. Quelle impuissance de cruauté, d'offense dans ces cornéliens. Il n'y a pas de danger que Iphigénie soit insolente. Elle est infiniment pire. Sous chacune de ses paroles, sous ses silences même, encore plus, sous chacun de ses silences couve une insolence qu'elle veut bien ne pas dispenser, une impertinence volontairement restreinte, réduite, reconduite, tenue en main, tenue en guide, une insolence, une impertinence royale, fille de roi, quel roi, (secrètement fille d'Atride) ; ou le dernier, le pire de tout, une insolence de tendresse, une impertinence tendre.

Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.

Je ne m'attendois pas que pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une victime ;
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point...

Il faudrait citer tout le poème, toute la tragédie. Agamemnon, et Clytemnestre. Achille seul, qui est bête, en est moins méchant. Il n'est pour ainsi dire pas cruel.

Mais c'est par dégradation, par effacement. Il voudrait peut-être bien. Mais il ne peut pas. Il ne sait pas.

Tout ce que je veux retenir pour aujourd'hui, tout ce que nous pouvons retenir dans cette note c'est que Iphigénie parle, pense et sent dans le même registre qu'Agamemnon et que Clytemnestre. Et sa cruauté, cette sorte de cruauté native est encore aggravée, infiniment, de ce qu'elle a d'(apparemment) innocent, de ce qu'elle est une cruauté innocente, une cruauté de (grande) enfant. La cruauté est partout dans Racine. Elle est, elle fait le tissu même de son œuvre, la texture. Ses enfants (Eliacin) au fond sont plus cruels que ses femmes, avec l'aggravation de l'enfance, de l'apparente, de la prétendue innocence de l'enfance. Et ses femmes sont naturellement plus cruelles que ses hommes, ce qui n'est pas peu dire. Ou pour aller plus profondément peut-être, ses hommes sont femmes, ils ont tous souffert de la contamination féminine, de quelque contamination féminine. Ils sont tous dévirilisés, et c'est la cruauté féminime même que l'on retrouve en eux.

§ **20**. — Cf. cette grande ignorance du mal de Corneille, cette grande inexpérience, cette grande incompétence, cette souveraine maladresse, notamment de la cruauté, qui est peut-être tout le mal. Ses grands criminels. Ses traîtres ne trahissent point. Ils voudraient bien. Mais ils ne savent pas. Ils ne peuvent pas. Cette grande impuissance du mal. Notamment de la cruauté. Ce manque d'invention du mal, de la cruauté ; ce manque total d'imagination. Et au contraire la terrible invention de Racine, cette terrible invention de mal, de cruauté ; cette prodigieuse imagination racinienne.

§ **21**. — Les cornéliens ne se blessent jamais, même et surtout quand ils se tuent; leur honneur alors est précisément de ne point se blesser, en un sens de ne point se faire de mal. Plus ils sont ennemis, plus ils se battent, moins aussi, moins donc ils se veulent du mal, moins ils se veulent de mal, moins ils se blessent et ils veulent se blesser. C'est l'idée cornélienne même, on pourrait dire le système cornélien, le grand honneur cornélien. Au contraire ces malheureux personnages de Racine, ils ont tellement la cruauté dans le sang, dans le sang charnel, que même quand ils ne sont pas ennemis, même quand ils ne se battent pas, ils se blessent toujours. Ils sont naturellement blessants. Ils blessent par métier, par office, par nature. Par attitude. Ils blesseraient pour se donner une contenance. Ils sont venus au monde blessants et un constant exercice aiguise leur cruauté, maintien l'aigu, la pointe de leur cruauté. De leur blessement. Même quand ils ne veulent pas de mal, ils s'en font. Par nature, par entraînement ; par habitude, par exercice ; par maintien, par cette contenance ; par désœuvrement, le pire de tout ; par attitude prise, gardée ; par une attitude de cœur. Par goût acquis, gardé. Et ils finissent toujours par se vouloir du mal, ne fût-ce que de s'en faire et de s'en être fait.

§ **22**. — La libéralité est une certaine grâce dans les questions d'argent. L'avarice au contraire y est une certaine rétractilité.

§ **23**. — Il y a aussi et généralement, (et c'est la

même), une certaine libéralité du cœur et une certaine avarice de cœur.

§ **24**. — Corneille est plein de toute libéralité. Il y a constamment dans Racine une avarice perpétuellement intelligente.

§ **25**. — Corneille est gonflé d'un perpétuel pardon. Ils se pardonnent d'avance, par nature, tout ce qu'ils se feront. Dans Racine c'est diamétralement le contraire. Ils ne se pardonnent pas même ce qu'ils ne se sont pas fait.

§ **26**. — Quand nous ferons notre *Polyeucte*, (vous n'avez jamais douté que nous le ferons), ce sera peut-être le temps non point d'essayer de donner une idée de la grandeur de Corneille, mais de se proposer d'entrer un peu dans le détail de l'organisation de cette grandeur.

§ **27**. — Par son impotence même de mal, de cruauté Corneille va plus profond que Racine. Car la cruauté n'est point, tant s'en faut, ce qu'il y a de plus profond. Elle n'est point le profond du cœur, elle n'est point le profond de l'homme. Il y entre souvent beaucoup de vanité. La charité va infiniment plus profond. Elle est si je puis dire un vice pire, infiniment pire, (une inhumanité, surhumanité, sous-humanité infiniment pire). Plus mordante, infiniment plus profond, plus dominante, plus attachée, à sa proie. Les saints et les martyrs

sont infiniment plus pétris, tenus par la charité, infiniment plus pétris de (la) charité, infiniment plus mordus de charité que les criminels, que les cruels ne sont mordus de cruauté. L'empreinte, plus que l'empreinte, la blessure, la morsure, la nourriture est infiniment plus profonde, plus ineffaçable. (Plus grave). De la charité que de la cruauté. Le saint est infiniment plus marqué que le cruel. Il est infiniment plus dévoré de charité que le cruel n'est mordu de cruauté. *Son cœur consumé d'amour. Son cœur dévoré d'amour.* On pourrait presque dire que le saint est plus irrécusablement victime de sa charité que le criminel, que le cruel n'est victime de sa cruauté.

§ **28**. — C'est pour cela que Corneille était tiré de toutes parts vers *Polyeucte*. Il était conduit, il montait de toutes parts vers *Polyeucte*. Par toute cette grâce' dont son œuvre est pleine ; par toute cette charité, dont son œuvre est pleine ; par tout son héroïsme ; par vingt autres montées.

§ **29**. — On parle toujours de l'ordonnance de Racine. L'opinion commune est qu'une ordonnance règne dans la vie et l'œuvre de Racine et qu'elle ne règne pas, au même titre et tant s'en faut, dans la vie et l'œuvre de Corneille. Qu'il y a une ordonnance dans la vie et l'œuvre de Racine. Il faut s'entendre. Sur ce mot. Sur le sens de ce mot. Racine est administré avec une certaine ordonnance impeccable intelligente qui règne sensiblement dans la construction de la vie, presque souverainement dans la construction de l'œuvre, qui se poursuit, (mais alors souverainement), jusque dans le moindre

détail. Il faudrait beaucoup s'entendre sur cette ordonnance. Elle est réelle, et souveraine, dans le dialogue, dans le détail, dans le détail du dialogue. Le peu que nous avons donné d'*Iphigénie* est saisissant d'ordonnance, merveilleux de *cette* ordonnance. Mais aussitôt qu'on pousse un peu plus loin on s'aperçoit presque aussitôt que cette ordonnance n'est pas toujours un ordre, et que vite, et que bientôt il s'en faut de beaucoup; que cette savante, que cette parfaite, que cette intelligente, que cette harmonieuse, que cette presque trop intelligente, que cette admirable ordonnance, (presque un peu fatigante), (et qui par une sorte de tension fatiguerait), (par une application comme trop tenue, soutenue, maintenue, que l'on donne et que l'on reçoit, qui ferait crier), bien tôt on s'aperçoit que cette impeccable ordonnance, loin d'être toujours un ordre, recouvre souvent les pires désordres, organiques. Tout le monde est forcé de s'apercevoir du désordre organique qu'il y a dans *Phèdre*, (je dis organique de tragique, je dis ici organique d'art seulement, je ne parle pas des autres, des autres organiques) ; non seulement un désordre (intime) de vie ; mais un désordre d'art ; un désordre organique croissant d'art. Ce désordre éclate dans *Phèdre*, où par ailleurs pullulent non pas seulement les beaux vers, mais des vers d'une profondeur, (d'humanité, de disgrâce), d'un retentissement, d'une beauté incroyable ; et tant des plus beaux vers qu'il y ait en français. Ce désordre éclate, à tous les yeux, dans *Phèdre*, mais il est partout, mais il était fréquent, lui-même le sentait, lui-même le savait. Et il allait croissant, depuis longtemps, presque depuis toujours, quand il éclata dans *Phèdre* et quand lui-même le sachant

coupa court à son œuvre, à la production de son œuvre par le plus audacieux arrêt qu'il y ait peut-être dans l'histoire des lettres, par le plus mystérieux, par le plus secret, lui-même par le plus tragique. Par le plus éminemment, par le plus profondément, pour ainsi dire par le plus techniquement tragique. Plus que tout autre, lui seul peut-être tout à fait ce grand psychologue connaissait son mal secret; cette impuissance intime d'ordre; cette singulière infirmité propre ; son mal mystérieux ; sa propre disgrâce. Plus le don du vers lui venait, lui montait, du vers profond, du vers sourd pour ainsi dire, du vers à retentissement illimité, à retentissement d'une profondeur infinie, par contre plus l'ordre lui manquait, l'ordre intérieur, l'organisme profond, la charpente organique ; l'organisation de l'organique ; l'ordre de l'organisation ; l'organisation du tragique ; un ordre plus profond. Singulière contrariété. Lui-même le sentait bien, l'analyste implacable. Croyons qu'il le sentait, qu'il le voyait, qu'il le savait plus que nous. Lui le cruel analyste, le maître de cruauté il sentit mieux que personne cette cruauté suprême, la seule irréparable peut-être, la cruauté du don. Une interruption, un silence de douze et quatorze ans, une diète, un jeûne de quatorze ans ne lui apporta aucun soulagement, s'il est vrai que le même désordre n'éclate jamais, n'éclate nulle part autant que dans *Esther* et *Athalie ;* avec cette aggravation qu'il y devient le pire de tous, un désordre de sacristie, le plus incohérent de tous. Car quand on nous parle de l'*ordonnance* d'*Athalie*, d'abord il ne faut pas confondre *somptueux* avec *grand*, et alors on a le droit de parler de somptueuse ordonnance, à condition qu'il soit bien entendu et qu'il demeure entendu que l'on sait

que ordonnance ne veut point dire ordre. Ordre profond, ordre organique.

§ **30**. — L'appareil n'est point l'ordre. Ou plutôt tantôt il peut être un vêtement du désordre, intérieur, tantôt un appareil, un mécanisme extérieur, un mécanisme de levier, un simple outil, une traduction extérieure fidèle, pieuse, déférente, obéissante, de l'ordre, d'un profond ordre intérieur. Une manifestation, une représentation de l'ordre. Il peut être un pardessus jeté sur du désordre. Il peut être un vêtement fidèle qui porte au dehors le secret des articulations, de l'articulation d'un ordre intérieur.

§ **31**. — Ainsi une fois de plus ce que l'on croit communément, ce que l'on croit d'abord est tout simplement diamétralement le contraire de ce que recèle une réalité plus profonde. L'ordonnance est dans Racine, une ordonnance presque à ce point impeccable qu'elle nous pince au cœur et nous fait nous récrier. Qu'elle nous ferait crier. Mais un ordre profond, un ordre de race, un ordre de chair même est dans Corneille. Non seulement les tragédies de Racine ne sont pas toujours organisées dans le secret de leur corps, (mais *au contraire* machinées), mais généralement elles ne sont point organisées *entre elles*. Je dirais volontiers qu'elles sont comme en série numérique. Je veux dire qu'en un certain sens l'une recommence l'autre, comme un nombre recommence un nombre. Ce sont des nombres ordinaux qui se succè-

dent, et par suite des nombres cardinaux. Lui-même le sentait bien et quand il rompit la série, on n'eut pas d'autre impression que celle d'une série linéaire qui s'arrête, qui s'interrompt, que l'on interrompt, d'une série arithmétique qui fortuitement s'arrêterait ; que l'on rompt ; d'une série homogène et unilinéaire en un certain sens ; on n'a que l'impression d'une interruption ; on n'a nullement l'impression d'un découronnement ou d'un incouronnement, d'un inachèvement ou d'un désachèvement, d'un organisme qui ne parviendrait point à son achèvement, à son couronnement ; d'un manque ; ou si l'on veut d'un manque en quantité seulement ; nullement d'un manque en qualité, en forme, en achèvement, en chef et en couronne,

Ils ont tous le même mérite. Il eût fait une tragédie comme tant d'autres (tragédies), comme tant d'autres des siennes, après tant d'autres, un chef d'œuvre incontestablement; comme tant de chefs d'œuvre, après tant de chefs d'œuvre. Une *Iphigénie en Tauride.* Quoi encore, quel chef d'œuvre, voué d'avance à être un chef d'œuvre. Mais un chef d'œuvre pour ainsi dire en série linéaire homogène de chefs d'œuvre. Un chef d'œuvre sans étonnement. Au fond il faisait toujours la même tragédie, qui était toujours un pur chef d'œuvre, en en variant, en en faisant varier constamment les données (presque arbitrairement et comme intellectuellement, comme on fait varier, à titre d'exercice, les données, d'un problème de géométrie ou d'arithmétique, généralement d'un problème de mathématiques). Une tragédie racinienne est en un sens toujours la même tragédie. Qui est proprement *la* tragédie racinienne. Ainsi la série de ses tragédies est en un sens comme une

série mathématique, comme une série arithmétique, comme une série linéaire de chefs d'œuvre. Nullement une construction, une structure organique. Lui-même le sentait bien et pour ne pas faire la même il faisait varier constamment les données, comme pour faire à chaque fois un autre problème ; mais nullement les données intérieures, la race et le sang, les racines charnelles de la race et le cœur ; cela, nul homme, fût-il un homme du plus grand génie, et du plus rare, nul homme ne peut les faire varier ; nul homme ne les peut reviser ; car c'est plus profond que le génie même, c'est la source même, la souche et l'origine du génie ; et de tout ; nul homme ne les peut faire varier quand il veut ; quand il lui est commode ; à son gré ; nul homme ne les peut commodément faire varier intellectuellement et arbitrairement. C'était tout de même une répétition. Lui faisait des répétitions, ou plutôt il continuait, il répétait une profonde répétition intérieure. Il manifestait, il représentait une sorte d'incurable répétition intérieure. Pour y échapper, pour s'en évader il faisait constamment jouer les personnages, il faisait varier les conditions. Mais il ne pouvait que les faire varier extérieurement, il ne pouvait que faire varier les conditions extérieures et pour ainsi dire géographiques ; topographiques, chronographiques. Historiques. L'événement. Et encore au fond l'événement était toujours le même. D'une première part, moins extérieure, il faisait constamment varier les situations tragiques mêmes de ses personnages, (et les situations scéniques), les situations passionnelles réciproques de ses amants et de ses maîtresses ; (mais tout cela était déjà donné, indiqué, limité, mesuré dans *Andromaque*, une fois

pour toutes, une fois pour toutes ses tragédies, une fois pour toute sa carrière, le jeu *maximum* était donné dans *Andromaque*, le jeu à quatre, avec *maximum* d'irréversibilité (dans la passion, chacun des quatre, (ou des cinq, exactement, car il faut y mettre Hector), chacun des cinq aimant qui aime un(e) autre, (et le circuit ne s'arrêtant que parce qu'Hector est mort), (et (ainsi) (ou peut-être même non ainsi, non pour cela) parce qu'Andromaque et lui, (seuls), forment un couple clos), (et ce couple clos seul peut arrêter le circuit, un tel circuit, y mettre un terme). Et ce n'est point par hasard que nous sommes conduits à parler de *maximum* et par *maximum*. Ce n'est point fortuitement que nous sommes contraints à faire intervenir cette expression venue des mathématiques. Il est certain que toute tragédie de Racine repose sur une sorte de jeu arithmétique, de combinaison arithmétique. Sur une combinaison de nombres, d'un certain nombre pour chaque. *Andromaque* par exemple au départ est une combinaison à quatre (ou cinq) ; elle donne sensiblement le *maximum* de nombre, le nombre *maximum*. Des formules arithmétiques très simples donnent (aussitôt) le nombre d'événements qui peuvent surgir de ces quatre (ou de ces cinq), le nombre *maximum* d'événements qui peuvent surgir d'un nombre déterminé de personnages interférant *au maximum* entre eux. C'est un nombre lui-même limité. Sous toute tragédie de Racine il y a, on distingue cette trame arithmétique. *Bérénice* même n'est point purement, uniquement une tragédie à deux. Elle est même elle aussi une tragédie à quatre, si l'on compte, comme on le doit, la raison d'État, personnage assurément plus important, personnage

moins pâle, personnage plus personnage que ce pauvre Antiochus.

Toute tragédie racinienne ou plutôt la tragédie racinienne se présente toujours comme ayant une trame arithmétique. Et pour faire une tragédie par an, nouvelle, la même, pour renouveler sa même perpétuelle tragédie, son même chef d'œuvre, Racine est forcé, Racine en est réduit à faire varier arithmétiquement les données, les conditions arithmétiques de cette trame arithmétique, le nombre et la situation, les situations réciproques (arithmétiques et comme géométriques) de ses personnages, de ses passionnels.

§ **32**. — *Réparation à Racine et rectification pour le même.* — Vous m'entendez bien, Halévy, heureusement vous me pardonnez à mesure que j'avance. Vous sentez combien moi-même je me sens grossier, combien je me fais l'effet d'un barbare, combien je me demande pardon quand je pousse dans l'œuvre de Racine une analyse aussi grossière. Des centaines, des milliers de vers m'assaillent de toutes parts, si purs, si beaux, si harmonieux ; plus que virgiliens ; si mélodieux même ; d'une telle ligne, d'une telle plénitude, d'une telle beauté ; d'une telle courbe ; si parfaits ; d'un tel accomplissement ; si parfaitement purs, si parfaitement beaux, si parfaitement harmonieux ; d'une telle ligne, d'une telle coupe ; d'un tel couronnement ; si plastiques ; si statuaires ; d'une telle évocation ; d'un tel marbre ; tant de vers inimitables, d'une beauté, d'une pureté parfaite ; aux profondeurs, aux reculées d'humanité infinies. Et entre tous assurément quand ce ne serait que ces quatre

vers, les quatre vers culminants, les quatre vers de *Bérénice* font entendre une protestation éternelle ; ils sont même sept :

Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-[même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un an dans un mois comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?

Mais nous avons quarante ans, je crois l'avoir dit. Nous savons de la vie, nous connaissons, nous avons éprouvé de la vie. Nous sommes plus exigeants. Il ne nous suffit plus qu'un marbre soit impeccable. Il ne nous suffit plus qu'un vêtement de marbre. Nous voulons, nous devons rechercher plus avant. Plus outre. Sous le grain parfaitement fin, parfaitement pur de ce marbre, sous les plis impeccables, parfaitement harmonieux de ce vêtement, de ce revêtement, sous les plis antiques, inimitables, sous la draperie antique nous voulons savoir si un cœur bat pur, ou si ce ne serait pas un cœur cruel ; sous cette patine invinciblement dorée nous voulons savoir quel sang coule dans ces veines ; et si ce sont des veines pécheresses, au moins de quel péché ; tâche ingrate, proposition ingrate, propos ingrat ; exigence ingrate ; exigence virile ; requête ingrate, réquisition ingrate ; exigence quarantenaire nous voulons savoir comment sont articulés ces muscles de marbre, comment ils sont insérés dans l'épaule et dans la hanche, comment on leur a mis le bras dans

l'épaule. Pour parler assez grossièrement. Sous ces plis harmonieux, sous ces plis de vêtement incomparables, il faut, nous voulons savoir si la construction organique est correcte, s'il y a une construction organique, si l'être est correct, s'il est organisé, organique.

Et nous sommes conduits à nous demander s'il n'y a pas une tout autre sévérité, une tout autre organisation dans la rude pierre de Corneille.

§ **33**. — Ce que nous demandons seulement ici, ce que nous constatons précisément en ce moment, ce n'est point ce que vaut *la* tragédie racinienne, ce que nous étudions, ce que nous voulons un peu considérer, c'est la relation que soutiennent entre elles les successives tragédies de Racine. Cette relation est qu'elles constituent, qu'elles sont la même, qu'elles sont toutes ensemble, à leur tour, année par année, *la* tragédie racinienne, déplacée seulement, comme glissant sur un registre annuel, sur un registre annuaire, je veux dire sur un registre par années ; ou, si l'on veut, que la tragédie racinienne passe d'année en année par (toutes) les tragédies de Racine. Que vaut ensuite la tragédie racinienne, ce qu'elle est, quelle elle est, comme elle est, cela, mes enfants, il y faudra un peu plus que des notes. Ce qu'elle est elle-même en elle-même précisément sous ces transformations, à travers ces déplacements. Dans tous ces cas, sous tous ces revêtements.

§ **34**. — *Note sur note*. — Les querelles elles-mêmes de Racine avec ses maîtres jansénistes, si âcres, si *cruelles* elles-mêmes, les ingratitudes de ce cœur ingrat ne prouvent nullement qu'il ne fût point janséniste,

qu'il ne l'eût pas été originairement, qu'il ne le fût point demeuré, qu'il ne le fût point naturellement. C'est un des cas les plus fréquents, les plus connus non pas seulement de l'histoire littéraire mais de toutes les histoires. De toute histoire. On ne qnerelle souvent aussi bien, à ce point d'âcreté, à ce point de cruauté, à ce point de volonté, et en même temps d'instinct, à ce point de pénétration, à ce point de sûreté, à ce point de pointe, que ce que l'on est (demeuré) soi-même.

§ **35**. — Nous savons très bien ce que nous voulons dire quand nous parlons d'un païen, d'un infidèle, d'un Juif à qui la grâce a manqué.

§ **36**. — Sur les gracieux et les disgracieux, il faut évidemment quelque résolution pour avouer, pour convenir, pour voir que Bérénice même est un être *dis*gracieux. Il faut évidemment rompre pour cela avec beaucoup d'habitudes mentales. Il faut refaire beaucoup de faux plis. Mais lorsqu'on va, lorsqu'on atteint à l'organisation même il faut bien reconnaître qu'elle n'est pas un être *gracieux*. Au sens de la grâce elle n'est pas un être heureux. Elle est, il faut le dire, *une malheureuse.*

§ **37**. — Le labeur de Corneille au contraire pour ne pas arriver à faire des êtres malheureux, c'est-à-dire, au fond, des êtres disgracieux, disgraciés, est admirable. Au fond il n'y a pas une femme de Corneille dont on puisse dire : *C'est une malheureuse ;* et il n'y a tout de même pas un homme de Corneille dont on puisse dire : *C'est un malheureux.*

VICTOR-MARIE, COMTE HUGO

§ **38**. — Dans le dialogue racinien il n'y a pas un mot qui ne porte. Non pas seulement pas un mot, mais pas un oubli, pas un silence qui ne vaille, qui ne soit habile, voulu, fait. Qui ne porte, c'est-à-dire qui ne porte un coup. Qui ne fasse mal, qui ne serve à faire du mal à quelqu'un. Les personnages de Corneille n'offensent pas. Ils ne savent pas, offenser, même et surtout quand ils se le proposent solennellement, quand ils sont venus exprès pour ça de derrière les portants. Don Gomès, comte de Gormas, fait tout ce qu'il peut pour offenser don Diègue. Il est venu exprès pour lui chercher une grande querelle. Il accumule les mots blessants, (preuve de son impuissance), les parodies, les imitations de mots, les allusions blessantes, les rappels, les reprises de mots, les traits, les pointes et les coups de marteau (d'armes). Tout cet appareil (lui) réussit si peu que pour en finir il est forcé de lui donner un soufflet. Alors c'est rituel. Il se reconnaît. Don Diègue aussi se reconnaît. Tout le monde se reconnaît. Tout le monde est content. Don Diègue. Rodrigue se reconnaîtra. Chimène. Le comte est bien content d'être enfin entré dans la règle. Il est à son affaire. Il est dans son état, dans son habitude, dans sa sûreté. Dans ses plis. Il est sûr de son affaire. Tout le monde est sûr (avec lui, et avec don Diègue) qu'il y a eu une offense. Elle est commise. On a eu assez de mal à l'obtenir. Elle est déclarée. Décrétée. Elle est officielle. Elle est accomplie. Enfin. Il était temps. Au fond tout le monde en reçoit un grand soulagement. Enfin on voit où l'on va. Les personnages de Racine n'ont pas besoin d'une cérémonie rituelle, d'un rite et d'une grossièreté pour offenser. Ils offensent tout le temps. Ils n'ont pas besoin de donner un soufflet

pour trouver des mots qui percent le cœur. Les personnages de Racine offensent constamment, et au fond même ils ne font que cela. Ce n'est point ce soudard innocent qui offense, mais c'est l'innocente, c'est la douce, c'est la tendre Iphigénie qui sait offenser, c'est la fine et malheureuse Bérénice elle-même :

Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous séparer ; et c'est lui qui l'ordonne.
Ah ! cruel, est-il temps de me le déclarer ?
Hé bien ! régnez, cruel ; contentez votre gloire :
Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.
Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !

§ **39**. — C'est là qu'on le voit, combien la grossièreté, surtout cette grossièreté voulue et comme innocente, est autre que l'offense et que la cruauté. Autre que la disgrâce et que l'ingratitude.

§ **40**. — On voit aussi, on sait assez combien ce mot de *cruel(le)* et même de cruauté revient dans Racine. Combien de fois il y figure. C'est là un véritable mot conducteur, motif conducteur, c'est-à-dire non pas un appareil, une applique extérieure mais un mot, un mouvement réellement central, réellement, profondément intérieur qui revient toutes les fois qu'il est réellement nécessaire. Ce mot est partout dans Racine, toujours si juste, si central, si justement appliqué, si intérieur, si réellement nécessaire. Il est dans Racine presque un mot technique, certainement un mot rituel, le mot même de la révélation du cœur.

Aussi nos historiens de la littérature et nos critiques nous enseignaient-ils que c'était un mot emprunté au jargon du temps, au jargon amoureux. Les historiens sont bien précieux.

§ **41**. — Ce mot est à tel point un mot conducteur que dans les deux citations de *Bérénice* que nous avons données il commence, en même place, deux *couplets* qui se suivent, immédiatement. Ces deux emplois du mot, ces deux mots ne sont pas seulement dans la même scène, dans la même page ; ils donnent le ton à deux répliques qui se succèdent immédiatement. Ils sont parallèles, parallèlement employés. En couple. Ils repartent de l'un sur l'autre. Ils invoquent, ils sont comme deux invocations au seuil de deux couplets, une double invocation au seuil d'un double couplet.

§ **42**. — Tout est adversaire, tout est ennemi aux personnages de Racine ; les hommes et les dieux ; leur maîtresse, leur amant, leur propre cœur.

§ **43**. — Nulle part autant que dans Racine n'apparaît peut-être le poignant, le cruel problème de l'innocence ou de la prétendue innocence de l'enfant.

§ **44**. — La cruauté pardonne encore. La charité ne pardonne point. C'est elle qui est *impardonnable*.

§ **45**. — Le saint est infiniment plus la proie de la charité que le cruel de la cruauté.

§ **46**. — Ni l'ordonnance n'est l'ordre, ni la désordon-

nance n'est le désordre. Ni l'ordonnance ne fait l'ordre, ni le désordonnancement ne fait le désordre.

§ **47**. — L'ordonnance règne surtout dans le détail. L'ordre règne dans le corps même.

§ **48**. — L'ordonnance couvre. L'ordre règne.

§ **49**. — Il est plus naturel de mettre, il est plus commode de mettre de l'ordonnance dans le détail que dans l'œuvre même, dans l'œuvre que dans la vie. C'est une progression descendante du détail vers l'œuvre, de l'œuvre vers la vie. L'ordre au contraire suit la progression contraire. Il vient de la vie même. Il va, il descend de la vie vers l'œuvre, de l'œuvre vers tout le détail, du corps de l'œuvre vers tout le détail de l'œuvre. C'est dans la vie pour l'œuvre et dans l'œuvre pour le détail, dans le corps de l'œuvre pour le détail de l'œuvre que l'ordre prend sa forme et son origine, son point de force et son point d'origine.

§ **50**. — L'ordonnance est une apprêteuse. L'ordre est un souverain. Il peut y avoir une mode dans l'ordonnance. Dans l'ordre il ne peut y avoir qu'un ordre.

§ **51**. — Il faut dire aussi que cet éclatant désordre (organique) d'art de *Phèdre* traduit admirablement en art, sur le registre de l'art, cet incroyable désordre (organique) de vie.

§ **52**. — Une tragédie par an, excepté cette extraordinaire *Phèdre*, qui sortant déjà par trop de la série, prit une incubation de trois ans.

§ **53**. — Toutes les tragédies de Racine se couronnent chacune elle-même. Ce sont des reines séparées. Des sœurs jalouses? les sœurs de Cendrillon? Ignorant la grâce, il ignore, elles ignorent totalement la communion. Au contraire les trois tragédies de Corneille d'un seul et même et triple geste comme des cariatides se couronnent en *Polyeucte*.

§ **54**. — Sur le même modèle, sur le même plan, artificieusement, laborieusement varié, il eût fait une tragédie par an, toute sa vie, un chef d'œuvre par an. Comme un condamné. Rien n'est triste à cet égard et rien n'est un enseignement, rien n'est désolé, rien ne sent la condamnation, l'habitude, la résignation au travail, l'habitude du travail comme ce plan en prose que nous avons de sa main du premier acte d'*Iphigénie en Tauride*. Aussi il arrêta.

§ **55**. — Il eût fait une tragédie aussi bien qu'une autre, un chef d'œuvre aussi bien qu'un autre.

§ **56**. Toute la vie. Vingt chefs d'œuvre sans nouveauté, sans institution ; comme depuis *Andromaque*, une fois *Andromaque* donnée, il en avait fait cinq, six, il allait en faire sept sans nouveauté, sans institution nouvelle.

Rien ne donne une impression d'arbitraire, de gratuit, comme ce plan en prose d'*Iphigénie en Tauride ;* une impression pénible ; un devoir ; une tâche. Iphigénie fait ceci ; le prince fait ceci ; la confidente fait ceci ; le peuple fait ceci ; Iphigénie dit ceci ; le peuple fait ceci. Ils sont tous les uns au bout des autres. Il n'éprouva pas le besoin d'aller plus loin. Il n'avait pas une santé

comme un Hugo. Ce courage cynique dont nous avons parlé quelquefois. De faire n'importe quoi, pourvu qu'on en fasse. Il sentait bien que cette fois-ci il allait refaire tout à fait la même.

§ **57**. — Il faisait varier constamment les données, comme pour se donner à lui-même à chaque fois un autre problème. Mais c'était le même.

L'illusion d'un autre problème.

§ **58**. — Quand on lit ce plan *en prose* de son premier acte d'une *Iphigénie en Tauride*, on voit bien que pour lui cette expression de la *magie du vers*, quand on l'applique à lui, n'est plus du jargon littéraire ni du jargon de l'histoire littéraire, mais qu'elle exprime la réalité même. C'était vraiment, réellement, littéralement une magie, un charme; et plutôt une magie noire qu'une magie blanche.

Quand le vers manque, tout manque. Le charme.

§ **59**. — L'événement était toujours le même. Ça finissait toujours mal. Par des péripéties de même forme on était toujours conduit à des catastrophes de même forme ; aux mêmes désastres ; l'événement même était impur ; l'événement même était malheureux, était disgracié.

§ **60**. — La force de grâce de Corneille au contraire est telle qu'elle envahit l'événement même. Une tragédie de Corneille finit toujours bien. Héroïsme, clémence, pardon, martyre elle finit toujours par un couronnement. Les palmes temporelles croissantes dans les trois premières s'achèvent, se promeuvent, se

couronnent dans *Polyeucte* en palmes éternelles. L'événement même est pur dans une tragédie de Corneille, dans les tragédies de Corneille ; l'événement même est saint, l'événement même est heureux, l'événement même est plein de grâce.

§ **61**. — Il faisait varier non seulement le nombre (des personnages) et les situations réciproques, l'arithmétique et la géographie, l'arithmétique et la géométrie, mais il doublait son jeu, il doublait le nombre de ses combinaisons en faisant jouer, selon qu'il faisait jouer ce qu'il faut bien nommer l'irréversibilité ou la réversibilité. Il avait ainsi deux registres, un double registre. C'est-à-dire selon que deux termes, que deux personnages s'aiment entre eux ou que chacun aime qui ne l'aime pas et aime un(e) autre. Dans le premier cas on a, on obtient un couple clos. Dans le deuxième cas naissent ce qu'il faut bien nommer les circuits, qui lui sont si familiers, chaque terme reportant sur l'autre. Au départ, dès *Andromaque*, le poète nous présente le plus parfait exemple, le cas *maximum* du plus long circuit non clos (si ces deux mots peuvent aller ensemble), du circuit non clos du plus grand nombre de termes. Et en même temps du circuit pur, je veux dire du circuit sans couple clos, sinon au dernier terme, du circuit où aucun couple clos n'est intercalé. Dès lors il n'avait plus qu'à dégrader. Et dès lors il se produit par là même une sorte de balancement quadruple, ou quintuple, fatigant à suivre.

§ **62**. — Toute tragédie de Racine repose sur un plan, sur un *tracé ;* et cela aussi devient vite fatigant.

§ **63**. — Cette cruauté qu'il y a dans *les Plaideurs*. C'est dans la comédie que ça se voit bien. Justement parce qu'elle est moins sous les armes. Et cette grâce au contraire, cette noblesse qu'il y a dans *le Menteur* et dans la *Suite du Menteur*. Dans *les Plaideurs* la cruauté est même sarcastique et a déjà comme une résonance moderne.

§ **64**. — Le drapement n'est point l'ossature et l'articulation.

§ **65**. — La force de (la) grâce de Corneille est telle qu'elle n'effectue pas seulement cette célèbre *purgation* des passions que disaient, que voulaient les anciens; cette purgation des caractères et des mœurs. Mais elle va jusqu'à ce point qu'elle effectue la purgation de l'événement même.

§ **66**. — Ce retard de trois ans de *Phèdre*, cet espacement, ce premier espacement fut la première indication qu'il y avait quelque chose de changé, quelque chose de rompu, que le rythme, annuel, était rompu; et cet avertissement lui-même était numérique, chronologique. On put comprendre après qu'il avait marqué une première détente, l'avant-dernière détente, le commencement, le premier coup de la rupture du rythme ; qu'il avait signifié qu'après cet avertissement l'œuvre elle-même allait se rompre. Que la dernière détente serait la rupture même.

§ **67**. — Les tragédies de Racine sont des sœurs séparées alignées qui se ressemblent. Les quatre tragédies de Corneille sont une famille liée.

§ **68**. — D'une tragédie de Racine on peut faire une carte. D'une tragédie de Corneille on ne peut donner qu'un *schéma*, comme ceux que l'on voit dans les livres d'histoire naturelle.

§ **69**. — *Sur les vers de l'intercession dans* **Polyeucte**. — Tous les vers de l'intercession que nous avons marqués, que nous avons retenus dans *Polyeucte*, qui annoncent, qui introduisent, qui représentent, qui manifestent, qui déclarent, qui proclament publiquement, qui définissent pour ainsi dire techniquement l'intervention, l'intercession des saints ; intercession générale des saints pour les pécheurs ; applications pour ainsi dire, intercessions particulières de Néarque pour Polyeucte et de Polyeucte pour Félix et de Néarque et Polyeucte ensemble pour Pauline et les autres s'il y en a ne font qu'introduire, que présenter, quand même ils sont après, cette grande prière de Polyeucte pour Pauline en présence de Pauline qui est déjà proprement une prière d'intercession.

C'est une des plus grandes beautés de *Polyeucte* que cette figuration constante, partout présente, qui élargit, qui agrandit encore, si possible, qui pénètre perpétuellement, qui déborde incessamment le texte. La figuration, qui est un des mécanismes essentiels du sacré, est perpétuellement présente dans cette tragédie sacrée, elle en est aussi un des mécanismes essentiels.

§ **70**. — C'est un de ces merveilleux accords intérieurs, un de ces merveilleux accords essentiels dont cette tragédie est pleine, dont elle est comme nourrie.

§ **71**. — Un texte ferme et précis, parfaitement

(dé)limité, parfaitement dessiné, au contour ferme et net, sans un soupçon de fausse ombre, sans un soupçon de l'emploi de l'estompe, tout en hachures, un texte de toute première grandeur, parfaitement classique, et qui pourtant on ne sait comment sans aucune dégradation baigne dans un bain de dépassement de sa propre grandeur, dans on ne sait quelle expansion, quel débordement infini, en est tout pénétré, tout infiltré dans son tissu même, sans cependant y perdre la tenue d'un seul grain, sans s'y dissoudre d'un seul de ses grains, c'est un *sort*, pour parler comme lui, qui n'a peut-être été donné qu'à lui. Car il ne faut même pas dire que c'est un sort qui n'a été donné qu'à de très rares œuvres ; et à de très rares hommes, à de très rares poètes. C'est un sort qui sans doute n'a été donné qu'à lui, qui fait de *Polyeucte* une œuvre unique. Les autres penchent d'un côté ou de l'autre. Ou bien les agrandissements et les obscurs de l'extratexte avancent sur la pureté, sur la dureté du texte, gagnent, estompent, mordent, lui rongent quelque grain. Et ce sont, comme dirait Hugo, des conquêtes de la nuit. Ou bien la dureté du texte arrête, interdit, au moins sur quelque point, les agrandissement de l'extratexte. Ou bien le romantique (en quelque temps que ce soit), (qui est de tous les temps) envahit le classique, ou bien le classique est un peu pauvre. Ce qui fait, entre vingt causes, de *Polyeucte* une réussite unique, l'œuvre entre toutes éminente, c'est ce parfait équilibre. La netteté en est parfaite, et la grandeur, l'agrandissement n'en est pas moins infini. La grandeur du texte est parfaite et totale et la grandeur de l'extratexte n'en reçoit pourtant aucune limitation. Par le dedans. Aucun empêchement.

La pureté, la dureté du texte ne se laisse entamer en rien. Elle ne se laisse pas ronger d'un grain, dissoudre d'un grain. La ligne est aussi pure, la pierre est aussi nette, aussi dure, aussi exacte ; aussi dure sous l'ongle ; aussi parfaitement, aussi exactement dure. Et le texte et l'œuvre n'en baignent pas moins dans des obscurs, dans des ombres, dans des lumières infinies.

Tout ce classique, toute cette mesure, sans biaiser d'une ligne, sans reculer d'une ligne, sans se laisser entamer, ronger, atteindre d'une ligne, n'en baigne pas moins dans un océan de démesuré, de surmesure, d'extramesure.

Là est la réussite unique.

§ **72**. — Un contour aussi fin ; en même temps, ensemble aussi ferme ; sans un écrasement ; nullement dégradé.

§ **73**. — Mais il y faudra revenir, autrement, ailleurs que dans ces pauvres notes. Cette communion, cette communication de toutes parts du texte avec l'extra-texte sans que sur aucun point du contour elle apparaisse ou se trahisse par quelque flottement, par quelque déperdition. Et cette communion, cette communication qui n'en est que plus parfaite, que plus totale.

§ **74**. — Ceci dit, il est certain qu'aussitôt après *Phèdre* nous présente la deuxième réussite, (mais dans l'ordre du païen, et nous montrerons peut-être que c'est en particulier parce qu'elle est de l'ordre du païen qu'elle n'est que la deuxième), le prodige, (non plus le

miracle), de cet enveloppement, de cette pénétration du texte par un extratexte.

§ **75**. — Cette nourriture, qui chez Corneille n'est jamais une contamination (romantique) du texte par l'extratexte, par un extratexte.

§ **76**. — Si l'on voulait parler leur jargon, on dirait que la figuration est précisément un des facteurs, un facteur important de cette communion, de cette communication ; de cette nourriture ; de cet agrandissement sans déperdition ; de cette nourriture sans dissolution. Or elle ne peut jouer précisément que dans le chrétien ; dans le sacré. Or elle manque beaucoup dans *Athalie*, bien qu'évidemment elle n'en soit point complètement absente.

§ **77**. — Intercessions des saints pour les pécheurs et pour les saints (avant), communion des saints et des pécheurs, communion des saints et des saints, efficace des prières et des mérites, réversibilité des prières et des mérites, en un sens réversibilité des grâces les intercessions de *Polyeucte*, la théorie si je puis dire générale de l'intercession, plusieurs fois présentée, au moins une expressément et comme *ex professo*, et même plusieurs, toutes ces intercessions particulières ne sont elles-mêmes, ne sont encore que les degrés, que les préparations, que les introductions, (quand même elles sont après), que les escabeaux de cette grande intercession anticipée de Polyeucte pour Pauline présente ; celle-ci, cette intercession suprême ramasse toutes les autres ; toutes les autres l'annoncent, et

culminent en elle. Ce qui fait la valeur propre de cette intercession, sa valeur éminente, sa valeur propre et sa valeur de représentation, sa valeur propre et sa valeur de commandement, ce qui la dépasse elle-même, ce qui dépasse et agrandit le texte, c'est qu'elle est elle-même et qu'elle est plus qu'elle-même, elle est une prière ordinaire et en même temps, ensemble elle est déjà comme une prière extraordinaire; elle est une prière de la terre, une prière ordinaire de la terre et en même temps elle n'est déjà plus une prière de la terre, elle est une prière de la terre et déjà elle est une prière du ciel. Elle intervient, elle intercède au cœur même de ce tragique débat :

Je te suis odieuse après m'être donnée!

POLYEUCTE

Hélas!

PAULINE

Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverois de charmes!
Mais courage, il s'émeut; je vois couler des larmes.

POLYEUCTE

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et, si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs;
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,

S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE

Que plutôt.....

POLYEUCTE

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE

Quittez cette chimère, et m'aimez.

Il faut du courage, et beaucoup de barbarie, et de la décision, et prendre sur soi, et se faire à soi-même un rude refoulement, et être résolu à se faire, à se donner à soi-même une bien triste opinion de soi-même pour couper ici, pour ainsi rompre aussi arbitrairement cette scène la plus liée qu'il y ait au théâtre, s'il est permis de parler ici de théâtre ; (et pourquoi n'en parlerions-

nous pas, si ce fut l'art de Corneille, et s'il est vrai qu'un grand artiste, un grand écrivain ne méprise pas, ne néglige pas les conditions, organiques, et le métier de son art, mais leur donne au contraire la plus grande considération) ; d'une liaison intérieure tout à fait indissoluble. On nous pardonnera sur ce que ceci ne sont que des notes. Ce qui fait la grandeur de cette prière et de cette intercession, ce qui en fait la reculée, et en même temps l'exactitude, la sévère, la dure exactitude, c'est qu'au premier plan elle est d'abord littéralement une prière ordinaire, une prière de la terre, une prière d'homme, comme nous pouvons, comme nous en devons tous faire, la prière d'un mari chrétien pour sa femme infidèle. Et ensemble au deuxième plan, au deuxième degré c'est dedans, c'est déjà une prière de l'intercession proprement dite. Par une secrète, par une ardente anticipation intérieure, par une secrète prise de possession antérieure de ses palmes, humble, chrétienne, secrète, mais si évidente, pour tous, pour lui-même, par une secrète prise de commandement antérieure, par une secrète saisie antérieure de sa future, de sa prochaine autorité de béatitude il parle, il prie déjà pour sa femme comme un martyr dans le ciel prie pour sa femme qui est restée sur terre. Comme tous ceux qui sont partis, comme tous ceux qui sont arrivés prient pour tous ceux qui sont restés. Voilà ce qui donne à cette prière son plein, cette plénitude, cette avance, tant d'exactitude, une totale exactitude et ensemble cette éternelle avancée. C'est déjà, c'est dedans, c'est d'avance une prière, une intercession rituelle. C'est l'office de saint Polyeucte. C'est déjà l'Église triomphante. Comme toute l'Église triomphante prie pour

toute l'Église militante. Et pour l'Église souffrante. Et tant de force et tant de beauté vient de ce que c'est partout dedans, de ce que ce n'est dit nulle part. Quand Polyeucte parle de son sang.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

il est si secrètement sûr que c'est plus qu'une prière et plus qu'un vœu, (je ne dis pas seulement plus qu'un propos et plus qu'un rêve), (ce qui est hors de cause, car ce serait si grossier et si mince et si impie), que c'est un engagement, que c'est une promesse, que c'est déjà fait; que c'est une réalité; la saisie de la main d'une réalité éternelle; que son martyre est déjà une chose entendue; qu'il a un crédit ouvert, un crédit mystique ; (à peine) anticipé ; que son sang est disponible ; qu'il va commencer d'en user;

Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais **pour en disposer**, *ce sang est-il à vous?*

que c'est acquis; et comme il dit lui-même, que *c'est fait.*

§ **78**. — Un des grands vices, originels, de Racine, est ce point de départ qu'il prit généralement dans Euripide, qui ne le valait pas, qui lui était si notablement inférieur. Ce point d'appui, cette origine. Non seulement ce point d'origine des sujets, mais ce point d'origine d'un certain ton. Les finasseries, les avocasseries, les discussions d'Euripide, ses pauvres malices, ses impiétés déjà modernes sont très sensiblement inférieures à Racine. Il y a infiniment plus de religion, je dis grecque, païenne, dans *Phèdre*, plus d'antique

et de culte et de rite et de piété, grecque, antique, païenne, que dans les subtilités, dans les malices, dans les perpétuels procès d'Euripide. C'est en beaucoup de sens Euripide qui est le plus moderne.

§ **79**. — De la deuxième part, pour faire varier ses tragédies, Racine en faisait varier les conditions plus extérieures, les situations, les conditions historiques et géographiques. Il en avait fait d'antiques. La première était antique. Elle contenait, elle était toutes les autres. Il en fit de romaines, d'impériales romaines, il en fit d'asiatique, il en fit une turque; singulière inquiétude de changement, de variation; de renouvellement par le dehors, par les topographies historiques et géographiques, par les conditions climatériques; singulière inquiétude et qui trahit presque tragiquement, inquiétude tragique et qui trahit cette peur, en lui-même, cette impression, cette certitude de faire toujours la même. On pourrait même dire, on pourrait ajouter : il en fit deux hébraïques. Il était secrètement tourmenté de cette idée, de cette vue, de cette connaissance qu'il avait de lui-même. — *Quelques lecteurs pourront s'étonner* ([*seconde*] *préface*) — *qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente. Mais je n'ai rien vu dans les règles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auroient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un*

autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : major e longinquo reverentia.

Il y aurait tant à dire sur cette maxime. Mais il faut arrêter ces notes. Ce n'est par aucun éloignement, c'est par un rapprochement au contraire que les cornéliens reçoivent cette dignité.

L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

Il a raison et on est avec lui. Mais plus au fond, au deuxième degré, de profondeur, courent déjà, sous ces mots de *différentes*, d'*autres*, cette inquiétude, ce souci, cette préoccupation de différenciation.

C'étoit à peu près de cette manière que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui étoit peut-

être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse après la déroute de ce prince.

On voit de reste combien il y auroit à dire sur ce rapprochement généralement mal fondé de la tragédie française avec la tragédie grecque.

Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu. Et il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon. Car Eschyle étoit homme de guerre, et il étoit frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si courageusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse.

Cynégire t'eût dit : Nous sommes deux égaux ! Dans cette prose désarmante de Racine, si modeste, si à sa place, comme tout ce qui est de notre dix-septième siècle, si sourde on sent constamment courir, ou plutôt sous cette prose, une arrière, une sous-inquiétude d'obtenir des différenciations, d'obtenir, par un voyage annuel, une différenciation, une différence nouvelle annuelle. Du moins je sens cette constante, cette perpétuellement renaissante inquiétude.

§ **80.** — Ce texte comme tant de textes et sans qu'on s'en aperçoive court sur deux plans. Expressément, sur un premier plan, il ne parle d'éloignement que pour justifier de sa dignité, de la dignité de cette nouvelle tragédie. Au-dessous, sur un deuxième plan, ce texte

trahit une inquiétude de la nouveauté même, pour la différenciation.

C'est ce goût, ce besoin de nouveauté pour la différenciation, pour le renouvellement qui dans la stérilité d'un Voltaire lui fera faire les plus grands voyages, lui fera commettre les extrêmes divagations géographiques et chronographiques, l'emmènera en Chine, dans on ne sait quelle Perse et Babylonie, plus ou moins de convention, plutôt plus que moins, et toujours chez les Turcs. Dans tout cet Orient du dix-huitième siècle français. Dans cette pâteuse Musulmanie. Dans cette persistante Turquerie. Le goût du Turc est toujours très mauvais signe pour le classique français. Il n'est bon que dans Molière. Et le commencement du voyage (tragique) est tout de même dans *Bajazet*.

§ **81**. — Quand donc lui-même il arrêta l'entreprise, ce n'était jamais qu'une série qu'il arrêtait. Ce n'était point une œuvre, organique, un être, d'ensemble, qu'il décapitait ou qu'il découronnait, une œuvre qu'il incapitait ou qu'il incouronnait. C'étaient des chaînons qui manqueraient à une chaîne, non point, nullement une tête qui manquerait à un corps, une couronne à une tête. Le premier chaînon avait été *Andromaque*. Il était, il donnait déjà tous les autres. Le dernier chaînon serait celui-ci plutôt que celui-là ; et celui-ci ou celui-là de la fin, qui auraient pu être, qui pouvaient être, ne seraient pas, ne seraient jamais. Qu'importe, il n'y aurait jamais qu'une chaîne rompue. Et des chaînons de moins. Toute la valeur de l'œuvre est déjà, est incluse dans chacun des chaînons, était dans le premier, le ton, le goût, la résonance, le propre de l'œuvre.

Ce que vaut ensuite ce chaînon, ce qu'il est, de quel ton, de quel métal, de quelle valeur propre, de quel goût, de quelle résonance, de quel ordre de grandeur, c'est ce que je répète que nous ne pouvons pas examiner ici. Tout ce que nous y avons pu dire, et en bref, en préliminaire, c'est que tout est déjà dans chaque chaînon ; que toute l'œuvre est dans chaque chaînon ; que les *œuvres complètes* sont une chaine de ces chaînons.

§ **82**. — Chacune de ces tragédies est un être à part soi ; et l'ensemble de l'œuvre n'est point un être d'ensemble, un être supérieur. C'est un corps d'annelé, plus annelé même qu'un corps d'annelé, c'est un corps sans chef et sans couronne.

§ **83**. — Qu'importe au contraire pour Corneille les œuvres de toutes sortes de la deuxième moitié de sa carrière. (Où il y a encore tant et tant de beautés, partout, sans compter *Nicomède* et cette unique *Psyché*). (Et cette admirable *Tite et Bérénice* dont il faudra bien reviser quelque jour le procès). (Et tant d'autres). Mais pour aujourd'hui ne parlons pas de ces beautés. Une première carrière, la grande, la plus grande de toutes les carrières tragiques, la plus grande de toutes les carrières dramatiques, la plus grande assurément de toutes les carrières poétiques mêmes venait de s'achever, de se couronner en *Polyeucte*. Quatre ans, cinq ans avaient suffi pour fonder le plus grand royaume, le plus grand empire de tragique et du poème qu'il y ait jamais eu. *Cinq ans avaient suffi pour fonder cet empire.* Ce n'est plus ici un rythme annuel, une production annuelle. Il ne faisait point régulièrement (alors) sa

tragédie par an. Ce n'était point ce rythme régulier, arithmétique ; cette vitesse constante ; ce rythme régulièrement tenu, régulièrement arithmétique. Un rythme plus secret l'animait. Un rythme secret, moins aisément saisissable, moins comptable, un secret rythme organique, à détentes inégales, administrait sa production, un rythme faisait battre la fécondité de son génie. Non plus un rythme numérique ; un rythme (apparemment) (plus) irrégulier. Si l'on veut bien penser que ces quatre œuvres maîtresses s'organisent entre elles dans leur chronologie de telle sorte que dans les éditions, ou dans des éditions on peut dater *le Cid* de 1636, *Horace* et *Cinna* ensemble de 1639, et *Polyeucte* de 1640 on demeure saisi devant ce ramassement d'accélération finale qui partant, qui partie d'une large base dans une sorte de lenteur et de retardement, (mais c'était comme une lenteur calculée, une lenteur pour (mieux) prendre son élan), aboutit au plus prodigieux rythme de production, à la plus merveilleuse accélération de fécondité, et de la fécondité la plus utile, la plus rendante, de la fécondité la plus pleine, qui ait jamais été donnée au génie d'un homme. Cette accélération unique n'est pourtant que la traduction en rythme et en nombre d'une essentielle accélération, d'une secrète accélération, d'une accélération intérieure, d'une accélération organique. Nous montrerons, mon cher Pesloüan, nous montrerons ces trois départs, cette arrivée unique ; ces trois commencements, cette fin ; ces trois avancées, cette cime ; ces trois contreforts, ce faîte.

Polyeucte n'est point une quatrième œuvre qui vient après trois autres. Il ne faut point dire, il ne faut point

compter *le Cid*, un; *Horace*, deux; *Cinna*, trois; *Polyeucte*, quatre. Les trois premières sont entre elles et sur le même plan ; elles sont trois bases et toutes les trois ensemble et au même titre elles culminent en *Polyeucte*. Il fallait à ce faîte les avancées de ces trois contreforts, les soubassements de ces trois avancées. Et à ces trois avancées, à ces trois anticipations, à ces trois promesses il fallait ce faîte, il fallait ce chef et cette couronne. A ces commencements, à ces origines il fallait cette fin. *Polyeucte* ramasse en lui au même titre les trois premières grandes tragédies, et toutes les trois ensemble et au même titre elles culminent, elles s'achèvent, elles se couronnent en *Polyeucte*. Il est le bouquet d'épis de ces trois gerbes, de cette triple gerbe, il est la hache de ce triple faisceau. Ce système de quatre n'est plus seulement, n'est pas un système arithmétique, numérique. C'est un système organique, à base de trois, à un seul chef.

Nous montrerons le triple ramassement, le ramassement de ce triple faisceau, la culmination, l'achèvement, le couronnement, la triple promotion de ces trois œuvres en une. Nous la montrerons dans le détail même. Dans ce que l'on peut continuer à nommer le mécanisme. Nous la montrerons *traduite* dans le détail même et dans le mécanisme. Nous l'avons déjà montrée traduite, exprimée dans un système de vers et au bout du vers dans un système de rimes. Nous avons montré des rimes intéressantes, promues d'*Horace* à *Polyeucte*, formant, faisant un système lié.

Nous montrerons, nous suivrons partout cette triple

promotion. Trois œuvres avançant d'un même front, sur un seul front, apportant, offrant ensemble leur triple nourriture ; trois œuvres s'oubliant elles-mêmes, assez grandes pourtant, qui pouvaient être elles-mêmes des capitales et des maîtresses. Tout le jeune héroïsme du *Cid*, tout l'héroïsme chrétien, tout l'héroïsme chevaleresque, toute la jeunesse, tout l'héroïsme, toute la chevalerie du *Cid* promue dans Polyeucte, en jeunesse éternelle, en héroïsme et comme en chevalerie de sainteté. Toute cette jeunesse temporelle, toute cette jeunesse charnelle muée, promue en jeunesse éternelle. Tout cet héroïsme de guerre promu en héroïsme de martyre. Tout cet héroïsme temporel promu en héroïsme de sainteté, en héroïsme éternel, en héroïsme de martyre. Tout cet héroïsme de race (temporelle) promu en héroïsme de grâce, de race éternelle. Toute cette générosité jeune et chevalière promue, qui devient cette jeune générosité de sainteté. D'où cette race dans la grâce même, comme cette jeune race charnelle et temporelle dans l'éternel même, cette race à part de saints, si différente, si plus près de nous que tant d'autres races de saints ; cette race de grâce, cette race de sainteté si particulière, si chevalière, si généreuse, si libérale, si française.

Cet honneur de sainteté, venu, procédant par promotion de l'honneur chevaleresque. Que tant de saintetés étaient au contraire plutôt, naturellement, littéralement des saintetés sans honneur.

Et cette promotion du *Cid* à *Polyeucte* marquée dans le tissu même, dans la pierre même, dans la matière, dans le rythme, par la promotion des *stances* du *Cid* aux *stances* de *Polyeucte*. Les stances du *Cid* annoncent, préparent les stances de *Polyeucte*, les stances de

Polyeucte reprennent, raniment les stances du *Cid*, les font monter, les font parvenir au degré suprême. Cette promotion des unes aux autres, cette promotion dans la matière, dans la chair, cette promotion matérielle, cette promotion charnelle, cette promotion temporelle ne fait que représenter dans la matière et dans la chair la promotion même, la promotion propre, la promotion entière, totale, intégrale des deux œuvres. D'une œuvre à l'autre. Ou plutôt ce sont les mêmes stances qui sont promues, transférées, qui passent d'un registre à l'autre, du registre héroïque au registre sacré. Qui montent. Du temps à l'éternel.

D'autre part, de la deuxième, d'une deuxième part *Horace* prépare, *Horace* apporte, *Horace* annonce non plus l'héroïsme chevaleresque, (il s'en faut, et de beaucoup ; tout repose sur une ruse de guerre qui aboutit en deuxième au massacre d'un blessé ordinaire et en troisième au massacre d'un grand blessé ; toute la victoire, (et la victoire de Rome même), est fondée là-dessus ; et cette ruse de guerre est fort loin d'être du même ordre et de la même forme que celle qui soulève Rodrigue contre les Maures surpris.

Notre profond silence abusant leurs esprits,

car, entre autres (raisons), les Maures eux-mêmes,

Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;

c'est donc un tout autre honneur) ; non plus l'honneur chevaleresque et guerrier, mais déjà un honneur militaire, un héroïsme militaire, non plus guerrier, proprement un honneur, un héroïsme militaire civique, un honneur, un héroïsme de la guerre militaire civique et non plus du

tout de la guerre chevaleresque. Rodrigue serait déshonoré instantanément si *contre le comte*, dans un combat singulier, il usait d'une ruse de guerre ; s'il en usait autrement que contre les Maures et dans la grande guerre ; ce serait frauder le *combat de Dieu*. Cet héroïsme de la cité d'*Horace*, du jeune Horace et du vieil, sera promu dans *Polyeucte* en héroïsme de la cité céleste. C'est le même héroïsme qui est promu du registre de la patrie, de la cité terrestre au registre de la cité céleste. Cet amour, cette piété, cette religion de la terre, d'une terre devient l'amour, la piété, la religion du ciel. Tout ce qui est de la cité de Rome devient tout ce qui est de la cité de Dieu. Tout ce qui est de la cité terrienne, de la cité temporelle, de la cité charnelle devient tout ce qui est de la Cité intemporelle, de la Cité spirituelle, de la charnelle Cité éternelle. C'est toute une proposition, c'est tout un registre qui joue pour qu'un deuxième registre joue l'année suivante. Et par un choix unique, qui représente lui-même, dans ce triple faisceau, la plus grande vocation, la plus grande destination temporelle historique, politique temporelle, cette cité terrestre d'où ensuite nous partirons est en son origine la cité de Rome même, en un point, au balancement originel de sa fortune, la ville de Rome origine et germe et point de départ de l'Empire romain lui-même soubassement matériel, organisme matériel, charpente charnelle du monde chrétien. Charpente matérielle (pré)figurant le monde chrétien.

Et cette sorte de sainteté romaine, de sainteté sauvage qu'il faut bien voir qu'il y a déjà dans Horace. Dans le jeune. Dans le vieux.

Ainsi tout le romain de *Polyeucte* est déjà en germe, en origine dans *Horace*, et le chrétien y est déjà doublement, triplement annoncé, promis, par l'héroïsme, par le civique, par une sorte de sainteté antérieure, par une rigueur, par une rudesse (qui se retrouvera si tendre dans Polyeucte et qui est déjà si tendre en réalité dans Horace, et surtout dans le vieil Horace) ; par le romain, par le temporel romain, par la destination temporelle de Rome. Par le point d'origine de l'Empire.

Cette promotion d'*Horace* à *Polyeucte* étant marquée dans la matière, dans le détail notamment par cette promotion que nous avons rencontrée du système lié, des deux vers, des deux rimes en *ort*.

De la troisième part enfin non plus seulement tout le romain de *Polyeucte*, la force romaine, mais tout l'impérial romain, l'empire, la clémence romaine, la paix romaine, la majesté romaine impériale, *jus atque lex*, le droit et la loi, l'administration, le droit romain, la loi romaine, la force romaine, toute la grandeur temporelle, tout ce qui porte le spirituel et l'éternel de *Polyeucte*, la province romaine.

Gendre du gouverneur de toute la province ;

la province asiatique, (Achaïe), Arménie, Judée, le gouverneur, les intérêts romains, le procurateur de Judée, la préfecture, (donc bientôt l'évêque, l'évêque romain), et aussi tout le Romain philosophe, le paganisme philosophe et adouci, Sévère, qui fait une part si importante de *Polyeucte*, qu'on oublie généralement, qu'on méconnaît, Félix, Pauline même et surtout dans toute sa vie antérieure sont posés d'abord, sont préparés, sont

enfin posés une première fois dans *Cinna ou la clémence d'Auguste.* Tout prêts pour l'année prochaine. (Et même la mauvaise foi romaine, pour qu'il y en eût pour Félix.)

Une triple proposition était faite sur les tables de proposition, un triple pain de proposition était cuit.

Telles étaient, mon cher Pesloüan, nos propres, nos modestes anticipations ; à nous-mêmes ; nos longues et poussées méditations communes ; tels étaient quelques-uns des *travaux* que nous méditions. Ils sont heureux, ceux qui peuvent *travailler*, qui hors du souci, du tracas, du fatras temporels, dans le grand silence des lampes aux veillées d'hiver pourront travailler *les auteurs.*

Et à présent plus de notes. *Keine... mehr.* Plus de notes et plus de paragraphes. — Cette rupture, Halévy, aurait lieu dans des circonstances vraiment tragiques. Elle se produirait, vous le savez mieux que personne, au cœur d'une bataille malaisée. Si différents de caractère, si pareils de cœur, je veux l'espérer, je veux le croire, j'en suis sûr, d'un caractère, d'un tempérament, d'une société si différentes ; je veux le croire, d'un même cœur ; plus nous sommes différents, plus dans cette même armée, dans cette seule armée nous sommes indispensables l'un à l'autre. Nous sommes

(comme) dans une armée, nous sommes une armée où tout le monde a le même cœur, mais où l'un est la cavalerie, l'autre le génie, l'autre l'artillerie, l'autre enfin l'infanterie. Et comme c'est vous et moi ensemble l'infanterie. Nous sommes la *piétaille.* Mais le dernier carré aussi, c'était la piétaille. Il y a différentes armes. Une seule armée ; plusieurs armes. Et il faut, pour une seule armée, qu'il y ait plusieurs armes. Et encore vous et moi nous ne différons pas tant. Nous différons encore moins. Nous ne différons pas même d'arme à arme. Nous sommes même dans la même arme, de la même arme, nous servons dans la même arme, nous sommes tous les deux dans l'infanterie. Nous sommes, nous marchons seulement dans des infanteries un peu différentes. Vous vous êtes d'un régiment demi-briard. Moi je suis de cet excellent régiment républicain qui se nomme le Royal-Beauceron. Seulement il y a des jours où je donnerais beaucoup pour aller servir un peu seulement dans le Vert-Vendômois.

Le grenadier va-t-il quereller au voltigeur. Quelle bataille nous soutenons, ensemble, autant que personne vous le savez. Nous sommes des vaincus, c'est un point du moins où je pense que nous tomberions d'accord. Où je pense que nous pensons ensemble. Nous sommes des victorieux vaincus. Et qui ne veulent pas, qui ne peuvent pas rester sur leur défaite, sur leur victoire défaite, qui ne peuvent pas endurer leur défaite. Nous luttons dans les conditions les plus difficiles, dans des

conditions presque impossibles. Battus de toutes parts, éprouvés de toutes parts, nous sommes une petite troupe qui ne se rendra point. Nous cheminons comme une troupe battue de toutes parts, non vaincue, qui ne se rendra point. Est-ce le temps de nous diviser. Battus de tous les vents, pour nous deux est-ce le temps de nous séparer. Vais-je gratter sur ma copie votre nom, faire un faux en somme, puisqu'elle était faite pour vous, puisqu'elle était *inscrite* pour vous, puisqu'elle vous était adressée, puisqu'elle vous était *envoyée*. Vais-je mettre à la place, à votre place un faux-nom, en somme un nom feint, un *pseud*onyme. Ne serez-vous plus celui à qui je m'adresse. Et vous-même vous croyez peut-être que vous avez auprès de vous un deuxième lecteur comme moi. Ne vous y fiez pas. Vous n'aurez jamais un deuxième lecteur comme moi.

Battus de tous les vents, des mêmes vents, nous sommes, nous passons dans une crise, vous le savez, nous nous trouvons dans des circonstances tragiques. Tout ce qui était chargé, officiellement chargé de maintenir la culture, tout ce qui est constitué, tout ce qui a été institué pour maintenir la culture et les humanités trahit la culture et les humanités. Les trahit officiellement, formellement, et s'en fait gloire et honneur. Et profit. Les trahit avec une sorte d'ampleur. Et presque d'invention. Et la culture et les humanités ne sont plus défendues que par nous, qui n'en avons point reçu le mandat, je veux dire qui n'en tenons, qui n'en avons reçu le mandat que de nous-mêmes, je veux dire qui n'en tenons, qui (n')en avons reçu le mandat (que) de notre race et de nos grands ancêtres. Spectacle singulier. Spectacle tragique. Une fois de plus la Sorbonne est tombée dans

la scholastique. Et dans la scholastique du matérialisme, la pire de toutes. Ce n'est point trahir d'anciennes amitiés, ce n'est offenser personne que de dire que cette Sorbonne, que nous avons tant aimée, ayant absorbé l'École Normale, est devenue une maîtresse d'inculture, et qui s'en vante, est devenue une maîtresse d'erreur et de barbarie, cette Sorbonne où nous avons achevé nos études. Ces maîtres que nous avons tant aimés, si filialement, que sont-ils devenus. Phénomène singulier, et qui prouve que la barbarie toujours veille. Quand nous ferons nos confessions, nous n'aurons à présenter qu'une Sorbonne accueillante et encore cultivée, celle d'il y a bientôt vingt ans. alors ce sera celle d'il y aura quarante ans, une Sorbonne aimable, française, des maîtres que nous aimions filialement. Vingt ans passent, la barbarie veille. Qu'est-ce que tout cela est devenu. Autour de nous même, Halévy, dans notre entourage le plus proche, l'inculture a des tenants. Vous le savez. Je n'en suis tout de même pas cause. Je ne vous en veux pas, il ne faut pas m'en vouloir. En vingt ans une domination temporelle en matière intellectuelle si solidement établie, (temporellement, en puissance temporelle), que nulle chaire d'enseignement supérieur n'y échappe. Une domination temporelle d'un parti intellectuel. Une Sorbonne qui fait trop parler d'elle ; en dehors de l'enseignement, en dehors du travail. Une Sorbonne dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle fait trop parler d'elle, pour une honnête Sorbonne. Une domination temporelle d'un parti intellectuel qui sans doute n'a point les têtes et les cœurs, qui n'y tient point, (mais) qui a (toutes) les chaires, qui a les honneurs, qui a l'argent, qui fait les mariages,

comme les (anciens) jésuites, et comme les (anciens) rabbins, qui a les charges, qui a le gouvernement temporel, toutes les puissances temporelles. Qui a les concours et les examens. Une exigence, une tyrannie temporelle intellectuelle, je veux dire temporelle en matière intellectuelle comme jamais les Français d'aucun régime n'en eussent supporté une, ne l'eussent supportée. Les Français d'aucun ancien régime, d'aucun autre régime. Ni de l'ancien régime royaliste, ni de l'ancien régime républicain. Singulier phénomène, singulière contradiction. Situation singulière, situation tragique. Des hommes que nous payons quinze mille francs par an pour enseigner, c'est-à-dire, je pense, pour maintenir le grec, le latin, le français, ont trahi le grec, ont trahi le latin, ont trahi le français ; et ces trois grandes cultures ne sont plus défendues que par des pauvres et des misérables ; comme nous ; elles ne sont plus maintenues que par des gueux ; comme nous ; par des *individualités sans mandat*. Par de pauvres professeurs, je veux dire par des professeurs pauvres de collèges et de lycées. Et en dehors de l'Université, ou plutôt jointement à l'Université, par des journalistes, (car heureusement nous ne sommes pas les seuls), (et nous sommes de plus en plus nombreux tous les jours, et bientôt nous serons légion), dans des articles de journaux et de revues. Dans des fascicules, dans des brochures, dans des livres. Dans les cahiers. On peut dire que l'Université aujourd'hui reçoit beaucoup plus de véritable secours de son dehors que de son dedans. Et ce qu'il y a de plus fort peut-être dans tout ce débat, c'est que le pouvoir bureaucratique lui-même, les bureaux du Ministère de l'Instruction publique, le parti bureaucra-

tique, ou comme on dit dans les polémiques *les bureaux de la rue de Grenelle* ont en somme beaucoup plus défendu la culture que la Sorbonne et l'ont souvent défendue contre elle. Des hommes qui n'ont jamais fait de sciences, qui n'en savent pas un mot, qui n'en soupçonnent rien, qui n'ont jamais fait ni mathématiques, ni physique, ni chimie, ni biologie, (il faut dire aussi, à leur décharge, qu'ils n'ont fait non plus, qu'ils n'ont fait aussi ni lettres, ni art(s), ni philosophie, ni morale, ni religion, qu'ils n'y entendent rien, qu'ils n'en savent pas un mot, qu'ils n'en soupçonnent rien, puisqu'ils n'ont jamais fait, mis sur pied ni un roman, ni un conte, ni un poème, ni une nouvelle, ni un essai, ni une chronique, ni un pamphlet, ni un propos, ni une comédie, ni une féerie, ni une tragédie, ni un mystère, ni un sonnet, ni une farce, ni une sotie, ni une moralité, ni un cahier, ni des confessions, ni des mémoires, ni même une *revue*, et que d'autre part leur sécurité de fonctionnaires les met précisément à l'abri des terribles inquiétudes et problèmes moraux), (ni une *épître*), veulent nous faire prendre, à ce prix, les vessies pour des lanternes, et les lettres pour des sciences. Ils ne réussissent ainsi qu'à créer des confusions, une confusion générale, qui seraient joyeuses, si elles n'étaient aussi profondément tristes. Ils n'aboutissent qu'à faire un échafaudage, extérieur, non un monument, de simili-science, de semble-science, de fausse science, de prétendue, de soi-disant science, de feinte science, d'*imitation de science*, plus belle que nature, qui est la risée des (véritables) savants. Ainsi ils perdent les lettres et ne gagnent point la science. Ils perdent les lettres et ne gagnent point, n'acquièrent point une science. Ils ne gagnent

point les sciences. Ils perdent l'art, la philosophie, la morale, la religion, et n'acquièrent point une science, nulle science, aucune science. *Ils perdent*, je veux dire ils risquent de perdre elles-mêmes, en elles-mêmes, pour elles-mêmes et pour les autres, et ils sont sûrs de perdre eux-mêmes, de n'en plus avoir ; *perdunt atque amittunt ; periculo perdunt, re vera sane amittunt.* Ils prennent d'ailleurs bien leur temps pour cela. Ils prennent justement leur temps quand les véritables savants, les véritables mathématiciens, les véritables physiciens, les véritables chimistes et biologistes en viennent à reconnaître très heureusement la part capitale, la part originelle, la part primordiale que prennent dans le travail scientifique même, dans l'invention, dans la découverte de science les méthodes d'art, l'intuition, les intuitions, les souplesses d'art, les docilités d'art, les inventions d'art. Parlez-en seulement à un vrai mathématicien, je veux dire à un mathématicien qui ait fait des mathématiques. Au moment même que par un extraordinaire mouvement parallèle toutes les sciences et tous les savants, toutes les quatre grosses sciences, toutes les quatre grosses branches, tous les quatre gros troncs en viennent aux souplesses, aux docilités d'art, aux réalités d'art, ce sont justement ces littéraires qui s'en veulent dispenser, qui s'en veulent priver. Ajoutons qu'ils prétendent, sous le nom de scientifique, à une rigueur que les savants eux-mêmes, que les vrais savants ne connaissent point, qu'ils ne recherchent point, à laquelle ils ne prétendent point. Tout cela pour édifier une science qui n'en est pas une. Pour édifier une science qui n'en est pas une, on a outrepassé. On a outragé. Tenez, en voilà un, un

outrage. On a voulu en faire une comme il n'y en a jamais eu une. Moyennant quoi, pour tenir le coup à cette merveilleuse invention, tout le mouvement, tout l'immense mouvement de la Renaissance, notamment de la Renaissance française, cette conquête, cette énorme conquête, cette énorme acquisition de culture est témérairement, d'un cœur léger, joyeusement exposée. Sans nous, perdue. Et l'on perdait à la fois la culture antique et la culture chrétienne, le mystère et les humanités, la cité et la chrétienté. Singulière science, surscience, suprascientifique. Chercher des renseignements sur un monument, sur une œuvre, sur un texte, pour un texte, pour l'intelligence d'un texte partout ailleurs que dans le texte même, (et ce sont les mêmes qui font semblant d'avoir inventé de recourir au texte, d'*aller aux textes*), (vous savez, les célèbres *sources*), chercher des lumières sur un texte, pour l'intelligence d'un texte, partout, pourvu, à cette seule condition que ce ne soit pas dans le texte ; même. Vous savez, Halévy, qu'ils tiennent tout, toutes les chaires, tout le pouvoir temporel ; et qu'un homme qui défend le français, le latin, ou le grec, ou simplement l'intelligence, est un homme perdu ; qu'il ne se fait pas actuellement une seule nomination dans l'enseignement supérieur sans que le candidat ait fait sa soumission, à ces messieurs, sans qu'il ait donné des gages, signé le revers, signé la capitulation et de la pensée, et de la liberté de la pensée.

Sans qu'il ait fait ses dévotions à la sociologie.

Disons le mot, c'est une église, laïque, radicale, qui s'est instaurée parmi nous, sur nous. C'est un pouvoir temporel spirituel, temporel intellectuel, temporel en

matière spirituelle, temporel en matière intellectuelle. *La maison m'appartient, je le ferai connaître.* C'est un pouvoir temporel clérical scholastique comme il y en a eu d'aussi mauvais, comme il n'y en a jamais eu de pire. Ils sont, ils forment, vous le savez, une bande bien organisée. Tout l'énorme accroissement, toute l'énorme acquisition de culture de la Renaissance, notamment de la Renaissance française, cette acquisition que l'on croyait acquise, tout ce trésor, toute cette deffense et illustration, toute cette éminente dignité, toute cette énorme acquisition non acquise, mal acquise, (que l'on croyait acquise pour toujours, tellement le contraire, il y a seulement vingt ans, eût semblé scandaleux), toute cette énorme acquisition remise en cause, mise en péril (sans nous, perdue) par la plus basse démagogie, toutes les études libérales, toutes les études, toutes les cultures d'humanité, pour la satisfaction du caprice, du délire, de la démence, de la brutalité de quelques despotes. Et même quelquefois de leur bestialité même. Une méthode (historique (?), scientifique (!) (?) qui revient, qui consiste à dire, et à s'en vanter, que pour aborder une étude *voluptueuse* des *Lettres philosophiques*, il faut avoir établi vingt livres de notes, (c'est-à-dire de commentaires non pas sans doute étrangers au texte, mais soigneusement extérieurs au texte. Une lecture *voluptueuse* des *Lettres philosophiques*, par la *volupté* de vingt volumes de notes, le mot est de M. Rudler. Il paraît qu'il dit aussi une étude qui *plane*, ou une étude où l'on *plane*. Je ne sais plus. Lui non plus. Il veut peut-être dire une étude, une lecture en aéroplane. Qui eût cru, quand nous connaissions l'honnête Rudler à l'École Normale, qu'une vie généralement ingrate lui réserverait des vingt

volumes de voluptés sourdes. (Elles ne sont malheureusement pas muettes.) Il y a bien des surprises, dans les promotions. Des analyses totales, des analyses intégrales, des analyses métaphysiques, des analyses (métaphysiquement) épuisantes (de la réalité) dont les savants, dont les véritables savants ne se soucient point, dont ils n'ont que faire, dont ils n'ont cure, dont ils n'ont pas besoin pour poursuivre, pour acheminer leur travail, pour effectuer leur progrès, le véritable progrès scientifique, je dis des vrais savants, des savants qui ont fait des sciences (des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la biologie), ce sont nos nouveaux littéraires qui les veulent effectuer, obtenir, conduire à une sorte de plein achèvement ; ce sont (donc) ces hommes qui ne sont aucunement des savants. Des analyses (métaphysiquement) épuisantes que les vrais savants ne réclament pas, dont ils ne parlent pas, dont ils ne se réclament pas, ce sont eux (aussi) qui en parlent, qui en veulent, *qui en font*. Des analyses intégrales, des analyses (métaphysiquement) épuisantes que les vrais savants ne recherchent même pas en matière scientifique, dont ils ne se soucient pas, eux, plus malins, ils vous les obtiennent en matière humaine, en matière d'homme. Ces analyses épuisantes que les véritables savants ne recherchent même pas, ne se proposent même pas d'effectuer, sachant qu'il y a des synthèses, eux, ils vous les enlèvent en un tour de main (de vingt volumes). Car il ne faut pas que l'on nous veuille, il ne faut pas que l'on nous vienne effrayer, que l'on vienne nous en imposer avec l'établissement, avec le maniement de ces vingt volumes. Vingt volumes, c'est beaucoup pour le travail, c'est lourd à mettre à bout de bras. Mais pour

une analyse intégrale (de matière d'homme, en matière humaine), c'est peu ; pour une analyse infinie c'est infiniment peu. Pour une analyse épuisante c'est rien.

C'est dire que tous les trucs, tous les échafaudages, tous les mouvements d'approche, toutes les *approches*, toutes les *approximations* que les savants ont inventés, ont imaginés, ont été forcés, ont été contraints d'inventer pour faire le tour de la réalité parce qu'ils n'étaient pas dedans, pour trianguler de loin (de moins loin) la matière, leur matière propre, parce qu'ils n'étaient pas, comme esprits, la matière, parce qu'ils n'étaient pas, comme esprits, leur matière, parce qu'ils n'étaient pas même, comme esprits, *dans* la matière, *dans* leur matière, eux qui au contraire jouissaient dans leurs études et pour leurs études de ce privilège unique d'être du même ordre que leur matière, que leur propre matière, d'être (mis), d'être nés, d'être situés au cœur de leur propre matière, *pour faire comme les autres*, serviles imitateurs, singes imitateurs, sots imitateurs, fiers, orgueilleux imitateurs, fiers, orgueilleux de soi et de leur imitation, fiers, orgueilleux de leurs modèles, (les vrais savants), de leurs prétendus modèles, de leurs patrons où ils n'entendent rien, singes glorieux imitateurs ils prennent tout ce fatras sur leurs épaules, sur leurs pauvres reins, maigres, sur leurs épaules voûtées, (ce fatras qui n'est un fatras que pour eux, qui n'est pas un fatras pour les véritables savants, ou plutôt qui ne leur est qu'un fatras nécessaire, inévitable, indispensable, congruent), ils chargent sur leur dos toutes ces échelles et tous ces micromètres et sortant de leur maison, déménageant, de leur propre maison, sans esprit de retour ils vont dans la maison d'en face, ou, autant

que possible, dans une maison beaucoup plus éloignée, dans la maison la plus éloignée, pour voir s'il n'y aurait pas dans cette maison, la plus éloignée, un semblant de lucarne, un coin perdu, qui donnerait, mais de très loin, sur leur maison, (abandonnée, sur leur *propre* maison abandonnée), d'où on pourrait peut-être, en braquant beaucoup d'instruments, et ensuite en faisant beaucoup de calculs, voir, entre apercevoir quelque peu de ce qui se passait chez eux.

Singuliers savants, singulière science. Au lieu de faire appel au moins à quelques sciences, à quelque science qui ait au moins quelque parenté avec eux, ou plutôt dont la matière ait au moins quelque parenté avec la leur, au lieu de s'appuyer, de s'adosser par exemple à la botanique, à l'anatomie et à la physiologie végétales, comme faisait par exemple au moins ce pauvre et grand Brunetière, à qui d'ailleurs il faut avouer que ça réussissait généralement mal ; ou encore au lieu de s'appuyer, de s'adosser à la zoologie, à l'anatomie et à la physiologie animales, qui est tout de même un peu voisine en un certain sens, en beaucoup de sens, dont les matières sont tout de même voisines, enfin au lieu de s'appuyer, de s'adosser à la biologie, qu'ils ne savent pas, (dont ils se méfient tout de même, d'instinct, le seul instinct qu'ils aient, l'instinct de méfiance, qu'ils soupçonnent trop souple, trop complaisante, trop vivante, trop art), (trop ce qu'*ils* devraient être), les gars ils vont d'emblée aux chimies, qu'ils ne savent pas non plus, aux physiques, qu'ils ne savent pas, aux mathématiques

qu'alors ils ne savent pas. Il est très remarquable que les ignorants vont toujours aux mathématiques, comme à une science merveilleuse, comme à une science plus que science, comme à tout ce qu'il y a de plus savant, monsieur. Ils ont cette secrète assurance, et ils en tiennent compte dans leur conduite, pour être les plus savants, savants au suprême, au dernier degré, pour être (les) plus savants que tout le monde, ils ont cette sourde, cette officielle conviction que les mathématiques sont plus scientifiques que la physique, les physiques plus scientifiques que la chimie, les chimies plus scientifiques que la biologie. Ayant entendu parler vaguement de ce classement, de cette classification des sciences, de cette (célèbre) classification d'Auguste Comte. Si justement célèbre au baccalauréat. C'est tout ce qu'ils ont retenu, tout ce qu'ils ont appris, tout ce qu'ils ont compris de la classification d'Auguste Comte. Ils sont convaincus que ça forme ainsi une série (purement) linéaire, et confondant, (car cette classification même d'Auguste Comte, dont ils ont entendu parler, qu'ils connaissent par ouï-dire, eux les amateurs de sources, les buveurs d'eau de source, cette classification même il n'y entendent rien, ils ne la connaissent, ils ne l'interprètent qu'à contre sens), et confondant donc *l'abstrait* dans cette classification même, pris dans cette classification même, confondant *l'abstrait* avec *le scientifique* ils sont convaincus que ça veut dire, que cette linéarité consiste à être une linéarité de *scientifique*, qu'en remontant la ligne, la série, la série linéaire chaque étape, chaque degré est, fait un progrès de *scientifique*, que la série, que la progression

d'*abstraction croissante* est en réalité (si je puis dire) une série, une progression de science croissante, de *scientifique* croissant, (je ne serais pas surpris que dans leur pauvre tête *scientifique* ne soit encore quelque chose de plus considérable que *science*, de plus grand, de plus marqué, de plus honorable, de plus *avancé*, de plus noble, de plus scientifique, de plus rituel, de plus *tabou*, de plus *totem*), (enfin quelque chose de plus), et ils sont convaincus que la série, que la progression de *complexité croissante* est en réalité inversement, contrairement, une dégression, une série de *scientifique décroissant*. C'est-à-dire que plus en descendant les sciences s'emplissent de réalité, plus ils les méprisent. C'est ainsi qu'ils interprètent à contre sens la classification de Comte. Ou plus exactement, plutôt à faux sens, à sens tout à fait à côté. Tout à fait autre. Tout à fait étranger. Non pas seulement à contre sens. Mais à sens diminué. A sens grossier, grossiérisé. Aussi vous ne les arrêterez pas. Ils ne seront pas seulement biologistes, na. Ça ne serait rien. Ils ne seront plus scientifiques, ils seront chimistes et physiciens. Ils ne seront pas seulement chimistes et physiciens, na. Ça ne serait pas encore assez scientifiques. Ils seront encore plus scientifiques, suprême scientifiques. Ils ne seront pas moins que mathématiciens. Je vous le dis, toute la rigueur mathématique.

Mais mon ami, (c'est à ce littéraire que je parle), tous ces gens-là voudraient bien être comme vous. Comme vous étiez nés, naturellement, nativement,

comme vous étiez nés natifs. Ils voudraient bien être dedans, comme vous êtes, comme vous étiez, avant que de sortir. Comme vous étiez avant que d'en sortir ils voudraient bien y être. Ou y être nés, ou y être introduits. Y avoir été introduits. C'est pour s'y introduire qu'ils ont (inventé, dressé) tant d'appareil(s). Ce n'est pas pour autre chose que pour s'y introduire, petitement, pauvrement, prudemment, patiemment, comme ils peuvent. Ils voudraient bien être à votre place. Croyez-moi, mon ami, ils donneraient tous leurs compas pour pouvoir se passer de compas, pour des mesures plus ténues, pour des exactitudes plus entières, plus déliées, plus fin coupées.

Ils voudraient bien y être. Ils voudraient bien être comme vous. Ils voudraient bien, comme esprits, les mêmes qu'esprits, être la matière. Ils voudraient bien être, comme esprit(s), leur (propre) matière. Alors ils n'en demanderaient pas si long. Ils n'en demanderaient pas tant. Ils ne demanderaient pas leur compte. Ils ne demanderaient pas leur reste. Ils n'échafauderaient pas tous ces béliers et toutes ces catapultes. Ils n'armeraient pas ces inventions mêmes, ces mécanismes mêmes, ces machines mêmes qu'ensuite vous leur empruntez.

Vous avez eu raison, (c'est toujours à ce littéraire), de vous défier des biologies. Elles vous eussent au moins enseigné la prudence, une certaine prudence. Elles en ont encore plus que les autres, quand elles sont vraies, à défaut d'être réelles, quand elles sont

(vraiment, véritablement) scientifiques. Elles vous eussent enseigné des prudences ; mais c'est bien ce que vous redoutez le plus. La botanique par exemple, où est le botaniste qui dirait, et n'enfermerait-on pas incontinent le botaniste qui dirait : Mesdames et messieurs je vais vous pousser non pas une romance mais une analyse épuisante de ces vingt mètres cubes de terre, une analyse si parfaitement épuisante qu'écoutez-moi bien : il ne s'agira plus après, il ne sera plus aucunement intéressant, absolument aucunement, il ne sera plus question, pour savoir l'histoire, l'événement de l'arbre qui poussera dedans, de savoir ensuite si ensuite on y mettra, si on y laissera tomber un marron ou un gland. Cela n'aura plus aucune importance, aucune espèce d'importance, une importance mathématiquement égale à zéro. On l'enfermerait, le botaniste. C'est pourtant exactement ce que veulent, ce que nous veulent nos nouveaux littéraires. Ils font en vingt volumes une analyse épuisante. Censément épuisante. Épuisante de quoi. De tout ce qui n'est pas le texte. (Naturellement). De tout ce qui est extérieur au texte. Si on le pouvait de tout ce qui est étranger au texte. Ensuite ils professent. Je veux dire à la fois qu'ensemble ils enseignent et ensemble ils font profession. Nous avons fait, disent-ils, nous avons fait en vingt volumes cette analyse épuisante. Nous connaissons parfaitement tout ce qui n'est pas le texte, tout l'extrinsèque, tout l'extratexte ; totalement, intégralement, absolument ; *scientifiquement ;* ils veulent dire *métaphysiquement*, mais il n'en ont pas le courage ; et puis ils ne sont pas forcés de parler français ; c'est l'écrivain qui est forcé de parler français. Qu'importe, disent-ils

ensuite, qu'importe que dans ces vingt volumes, pour savoir l'histoire, pour savoir l'événement de l'homme qui croîtra, qu'importe ensuite que dans ces vingt mètres cubes se soit trouvé (mis) (ensuite) un Molière ou un Beaumarchais.

Un botaniste, un biologiste n'ose pas, ne parlera jamais (de) mathématique, de (la) certitude mathématique, de (la) connaissance mathématique, de méthode, d'exactitude mathématique, il ne parle, il ne pense jamais d'épuisement. Un mathématicien, pour beaucoup de raisons, d'autres raisons, des raisons contraires, des mêmes raisons, un mathématicien en parle avec prudence. En parle peu. Nos fiers gars de littérateurs en parlent hardiment, ils ne parlent que d'exactitude. Ils ne pensent, s'ils savaient le français ils ne parleraient que d'épuisement. Ils parlent, ils parlent, ils écrivent. Ils parlent d'exactitude inlassablement. Ils parlent d'exactitude impitoyablement. Ils parlent d'exactitude imperturbablement.

Ainsi Halévy nous avons échangé une paire de témoins. Mais pour faire des économies nous avons échangé la même. Où en eussions-nous d'ailleurs

trouvé des (tout) pareils, une deuxième paire. Julien Benda, Robert Dreyfus, deux aigus. Quand je dis que nous les avons échangés je suis bien bon. Je me flatte. Ils se sont très bien échangés sans nous. Allons, avouons, disons aujourd'hui la vérité. Nous avons autour de nous des dévouements tels que ces dévouements iraient, n'hésiteraient pas, jusqu'à nous empêcher, *par la force*, de faire des sottises. Nous avons des amis qui ne nous laisseraient pas faire. Ils se sont très bien échangés tout seuls. Il est devenu si évident pour un certain nombre de personnes, et cette année même pour l'opinion, en général, pour la grande opinion, que nos *cahiers* sont (devenus), constituent plus qu'une entreprise unique, une institution unique, d'un prix unique, et en un certain sens une réussite unique que je sais bien qu'il y a une conspiration constante, un complot permanent, non pas peut-être pour nous nourrir, mais pour nous empêcher de tomber, et même pour nous empêcher de nous exposer. Nos amis, je sens que nos amis n'hésiteraient pas à aller jusqu'à se porter aux dernières extrémités. Un complot, un tracé de complot court là-dessous, un réseau de complot court tout autour de nous. Ne faisons pas la bête. Nous marchons sur un terrain dangereux. Tous nos amis conspirent pour nous. Les vôtres, les miens, qui sont quelquefois les mêmes. Du moins les miens sont toujours les vôtres. Je voudrais avoir la certitude que les vôtres sont toujours les miens. Avouons-le. A peine le bruit se répandit-il, comme un léger murmure, qu'il fallait deviner, soupçonner, plutôt qu'on ne pouvait l'entendre, que peut-être il y avait, qu'il allait y avoir quelque chose entre nous, qu'aussitôt, qu'instantanément nous

nous sentîmes enveloppés des innombrables cheminements de cette conspiration sourde. Jamais je n'ai eu autant de plaisir à me sentir les mains liées. Dans ce Paris pourtant désert, (c'était au commencement des vacances et tout le monde était parti ou partait), de mille liens souples et fragiles, imbrisables, nous nous sentîmes saisi. De mon côté Pesloüan était prêt, comme une immense réserve. J'ai vu l'heure que Pierre Marcel revenait comme un télégramme de la Vallée Saint-Briac. J'ai vu l'heure que l'on allait mobiliser Taco. Dans un besoin ils mobilisaient Marianne. C'est bon signe pour la République, Halévy, quand les conseils du Prince sont aussi résolus à lui lier les bras. Il faut qu'il soit bien entendu, officiellement, et rédigé en forme de protocole que je n'ai voulu dans mon cahier ni attenter à votre courage, personnel, ni vous offenser, ni à plus forte raison vous outrager, ni porter atteinte à l'idée que nous avons de votre courage, ni *comparer*, ni *juger* votre courage. Quand je veux outrager, je m'y prends d'une autre encre. Quand je veux offenser, je sais m'y prendre. Je n'ai jamais voulu ni vous outrager, ni vous offenser même, et ne l'ayant pas voulu il faut admettre que je ne l'ai pas fait, car autrement je serais un mauvais écrivain, et cela m'étonnerait beaucoup. Je serais alors) un écrivain impropre. Je sais que je puis être, et souvent que je veux être un écrivain qui déplaît. Je sais que je ne suis point un écrivain impropre. Il ne m'est jamais venu à la pensée, (et par suite j'ai l'assurance qu'il ne peut pas m'être venu à la plume, qu'il ne peut pas être venu sur ma page), ni de juger votre courage, ni de comparer votre courage au mien.

Je n'ai jamais eu l'intention de *juger* votre courage, de *juger* votre cœur. Où en aurais-je pris, de qui en aurais-je reçu le mandat. De qui tiendrais-je mon pouvoir. Qui m'aurait signé mes pouvoirs. Où en aurais-je pris, de qui en aurais-je le droit. Je suis trop chrétien, Halévy vous le savez mieux que personne, pour n'avoir pas une horreur invincible du *jugement*, une peur, une horreur de *juger*, une sorte d'horreur pour ainsi dire physique insurmontable. *Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés*, c'est l'une des paroles les plus redoutables qui aient été prononcées, l'une de celles qui me sont partout présentes. A vrai dire elle ne me quitte pas. Le *judicium*, c'est mon ennemi, mon aversion, mon horreur. J'ai une telle horreur du *jugement* que j'aimerais mieux condamner un homme que de le juger. Je n'ai jamais eu l'intention de comparer votre courage et le mien. Je veux croire que nous avons sensiblement le même, appartenant sensiblement à la même classe de mobilisation de la même armée française. Comparer votre courage, comparer le mien, où serait ma norme, où ma règle, où le niveau de nos vies. Nous parlons toujours de la guerre, qui est la grande mesure du courage ; j'entends la grande mesure temporelle, peut-être la seule, mais ni vous ni moi ne l'avons jamais faite. Nous avons failli la faire. Plusieurs fois. Dans ces alertes nous faisions la même contenance. Nous levions la même tête. Dans cette alerte notamment, dans cette alarme de 1905 nous partions du même pied. Déjà nous n'étions plus l'un et l'autre des jeunes hommes dans des vieux régiments, nous étions des vieux hommes dans des jeunes régiments. Pourtant. Avec notre air de ne pas y toucher, vous savez que c'était le cri unanime du

camp de Cercottes : *Si une fois les réservistes marchaient, ça serait pour de bon.* Pendant toute cette alarme, tant que dura la tension, quand l'Allemagne n'entra pas, parce qu'elle n'osa pas, tout le temps qu'elle n'entra pas du même pas nous allions les mêmes routes ; nous nous maintenions ensemble magnifiquement entraînés; dans le besoin nous abattions côte à côte, aussi longtemps que dura la tension, nous abattions l'un et l'autre, nous abattions nos quarante kilomètres comme un jeune homme. Nous serions prêts à recommencer. Dans la mesure où la carcasse le veut. De telles compagnies, de tels accompagnements, de telles conserves; de telles routes; de tels souvenirs ne doivent-ils pas durer toute la vie. Ne doivent-ils pas marquer toute une vie. Ne doivent-ils pas compter, comme sacrés. Ne doivent-ils pas valoir pour toute une vie. De tels souvenirs communs, en commun, cueillis en commun, amassés, ramassés comme une moisson commune. Cette moisson de la route. Ces marches communes. De tels souvenirs ne doivent-ils pas engager, en un certain sens, (toute) une vie, marquer, engager nos deux vies, compter pour (tout) ce qui nous reste de ces deux vies, nos deux, déjà si entamées, si profondément diminuées déjà, qui plus est, si diminuantes. De tels souvenirs n'éclairent-ils pas toute une vie, ne valent-ils pas, ne comptent-ils pas pour une vie entière.

L'un par l'autre, Halévy, l'un vers l'autre nous avons

connu brusquement, tous deux ensemble nous avons connu le péché et l'état de péché. Les philosophes et les philosophies, ces grossiers, (les théologies et les casuistiques, ces autres grossiers, ces grossiers parallèles, et les scholastiques), les cléricaux de l'une et l'autre loi, ces grossiers ensemble, les docteurs de la loi cléricale et de la loi anticléricale, ces conjoints, les docteurs de la loi (cléricale) laïque et de la loi (laïque) cléricale, ces conjurés, tous ces intellectuels enseignent ensemble, professent qu'il y a des péchés, *peccata*, des actes que nous commettons, des actes, limités, que nous péchons. Que l'on commet. Qu'avec ces péchés naissent et meurent, commencent et finissent, se découpent nos responsabilités. Et tout ce qui dans les systèmes des intellectuels accompagne la et les responsabilités, se modèle sur les responsabilités, les suit aveuglément: le regret, le remords, le repentir, la pénitence, la contrition. Hélas, mon ami, si nous n'avions à nous garer que des péchés que nous commettons ; on pourrait voir encore. Mais il en est des péchés comme des automobiles. Ils circulent eux-mêmes. Ils nous attendent, ils nous guettent eux-mêmes. Et même ils s'arrangent pour qu'il y ait encore de notre faute. Vous partez tous les matins de chez vous. Ça va bien. Vous traversez trente, quarante fois par jour le boulevard Saint-Germain, *pour aller à Danton.* Prendre une leçon d'audace. Il n'y a jamais rien. Tout votre organisme est déjà dressé, fait, inconsciemment tendu, sans fatigue au moins apparente, au moins consciente, habitué à faire que les autos défilent devant vous et non pas dessus vous. C'est pourtant par un jour pareil, commencé de même, commencé le même, et qui

vous aura paru identique, c'est par un jour pareil que vous vous réveillerez dans les jambes de quelque *cinquante/quatre-vingt-dix* et que vous serez *bu* par quelque Michelin. Et ce qu'il y a de plus fort c'est que le chauffeur vous démontrera clair comme le jour qu'il allait son chemin et que c'est vous qui vous êtes mis si je puis dire dans ses moyeux. Gratuitement. Et ce qu'il y a de plus fort c'est qu'il aura raison. C'est que ce sera vrai. Qu'y avait-il donc ce jour-là qu'il n'y avait pas eu les autres jours. Ainsi, *haud secus ac*, totalement ainsi, non autrement du péché. Un matin comme tous les matins vous partez de chez vous. Du même pied. La journée sera donc comme toutes les journées. Dure et pure. Mauvaise, mais pure. Un matin comme tous les matins vous partez de votre (pure) maison. Un matin comme tous les matins vous partez innocent. Le cœur pur. Et quand vous rentrez le soir dans votre maison. Inconscient, innocent vous vous ramassez le soir, dans la journée vous vous ramassez ayant offensé, ayant blessé, ayant altéré une amitié qui vous était chère, une amitié ancienne. Une amitié entre toutes. Vous vous ramassez, vous vous *recevez* par terre. Vous avez fait une cassure. Une fêlure dans le cristal. Une lézarde, une crevasse, dans le mur. Une fissure dans la pierre et dans le ciment. L'homme baigne dans l'accident et dans le péché. Qu'y avait-il ce jour qu'il n'y avait pas eu les autres jours. Et ce qu'il y a de plus fort c'est que votre ami vous ferait voir, qu'il vous (dé)montrerait clair comme le jour, (mais il ne le fera point, puisqu'il est votre ami), (c'est surtout ce jour-là qu'il s'en gardera, de le faire, puisque vous êtes malheureux, puisque vous avez tort, et de rien ajouter; de rien faire qui puisse

aggraver un malheur, un accident irréparable), (que tout le monde sent, que l'un et l'autre vous sentez irréparable), (de rien faire qui puisse accroître), à défaut de votre ami un témoin, le célèbre témoin impartial, témoignerait, (le célèbre témoin historique), un juge, *le* juge jugerait que c'est vous qui avez tort, que cette amitié allait son droit chemin, et que c'est vous, on ne sait par quelle aberration soudaine, par un coup de tête, par quelle sourde remontée d'instinct, qui vous êtes mis en travers, qui vous êtes comme un étourdi jeté à la traverse. Mais comme un étourdi préparé de longue main. C'est vous qui vous êtes fait écraser. Et ce qu'il y a de plus fort c'est qu'ils ont raison. C'est que c'est vrai. Et vous savez bien qu'il y aura toujours dans le cristal un fil, qui sera le fil de cette fêlure. Et que dans la pierre et que dans le mur il y aura toujours un crépi, que l'on aura refait, qui recouvrira cette fissure et cette crevasse. Votre ami aussi le sait, ensemble avec vous, puisqu'il est votre ami. Et puisqu'il est la victime. Tout le monde le sait. Votre ami sait (aussi) que vous le savez. Il sait que vous savez qu'il le sait. Vous savez qu'il le sait; et qu'il sait que vous le savez. Vous êtes, c'est pour cela que désormais le même regard n'habitera plus vos yeux. Vous êtes comme deux bêtes blessées, qui savent, qui ne regardent plus de même. Et une tendresse inconnue, inquiète, vous vient, une liaison nouvelle, si inquiète, une compromission, une complicité, d'avoir été victimes ensemble. D'avoir souffert ensemble. De la même blessure. L'un par l'autre. D'avoir été pris dans le même piège. Dans le piège éternel. Alors on n'est plus brave. On est comme deux prisonniers de guerre, qui eussent capitulé ensemble,

qui eussent été pris le même jour et qui ensemble eussent subi cette commune humiliation, qui la tête basse reviendraient ensemble des pontons anglais ou des casemates allemandes, ayant beaucoup souffert, sachant ce que les autres ne savent pas, qui ensemble rentreraient dans le commun pays. On est comme deux prisonniers qui se fussent un peu déshonorés ensemble. Ainsi nous sommes devenus compagnons de chaîne. C'est l'état d'humiliation, c'est l'état chrétien même, c'est proprement l'état de péché. Qui sait dans cet état, dans cet accident de cet état, qui est le plus coupable, celui qui pèche, ou si ce ne serait pas celui contre qui on pèche, *uter gravius peccet, qui peccet, an qui peccatum patiatur; (scilicet is adversus quem, contra quem peccetur)*; qui des deux est le plus victime, le plus malheureux, le plus *offensé*. Tel est l'état de péché. C'est un état qui dépasse de beaucoup, qui dépasse infiniment le péché même, *peccatum*, qui le déborde de toutes parts. Qui est même autre, au fond, infiniment autre, on peut le dire, qui est tout autre chose. Il est certain que dans une prière que vous ignorez, Halévy, quand nous disons *Ora pro nobis peccatoribus* nous donnons à ce mot *peccatoribus*, ou plutôt ce n'est pas nous qui le lui donnons, ce mot *pécheurs* a un tout autre sens, infiniment plus profond, infiniment plus grave, et plus constitutionnel pour ainsi dire que le mot *peccatum*, techniquement *un* péché ; que l'idée, que le fait, que le concept d'un péché. Ce n'est pas du tout la même chose. C'est tout autre. Ce n'est pas du tout ce sens intellectuel, historique, découpé. Ici c'est l'état même et la condition de l'homme, la bassesse et la misère, l'infirmité. Et il est extrêmement remarquable, Halévy,

puisque nous parlons d'offenses, que dans une prière que vous connaissez, ce dont nous demandons la rémission, et que dans le français nous nommons *nos offenses*, dans le latin ce ne sont pas proprement nos péchés, *peccata nostra*, mais exactement ce sont nos dettes, *debita nostra.*

§ **84**. — Ne peuvent pas mener une vie chrétienne, c'est-à-dire ne peuvent pas être chrétiens ceux qui sont assurés du pain quotidien. Je veux dire temporellement assurés. Et ce sont les rentiers, les fonctionnaires, les moines.

Peuvent seuls mener une vie chrétienne, c'est-à-dire peuvent seuls être chrétiens: ceux qui ne sont pas assurés du pain quotidien. Je veux dire temporellement assurés. Et ce sont les joueurs (petits et gros), les aventuriers; les pauvres et les misérables ; les industriels; les commerçants; (petits et gros) ; les hommes mariés, les pères de famille, ces grands aventuriers du monde moderne.

Cinquante ans est un âge moins terrible. On nous le dit de toutes parts et je crois que ce n'est pas seulement pour nous rassurer. Quarante ans est le commencement du devers, le commencement de l'autre versant. Quand je vois la solidité assise d'un Millerand, ce buste carré, ces épaules carrées, ce front carré, cette volonté carrée, ce jugement carré, assis comme une lourde table de

chêne, cette énergie presque rude et presque comme sommaire, ces yeux plantés, sous une énorme arcade, sous cette broussaille de poils gris, ce regard bleu, gros, plein de force, je me laisse aller à croire, je crois volontiers que ce n'est qu'un temps, qu'il y a une deuxième jeunesse. Et quand je vois notre grand Laurens, le plus jeune de nous tous, je me laisse aller à compter que peut-être il peut être donné à un homme de conduire son œuvre peut-être pour ainsi dire presque jusqu'à son plein achèvement.

Un matin comme tous les matins vous partez innocent de votre innocente maison. Dans la journée vous ne faites rien. Rien de plus. Rien d'autre. Et le soir c'est fait. Un irréparable a été commis. C'est fini. Tout s'est fait sans vous. Le péché connaît très bien son affaire. Il s'est commis sous votre nom, sous votre responsabilité réelle, sans rien vous demander. Vous êtes inopiné.

Nous savons ce que c'est que d'avoir du regret, du remords, du souvenir, de la honte ; du repentir, de la pénitence ; de la contrition sans avoir failli et sans rien avoir à se reprocher ; du péché sans avoir péché ; et que ce sont les plus profonds et les plus ineffaçables.

Des autres mesures, des autres courages, des autres mémoires vous me permettrez, Halévy, de ne point

rompre ce sceau et de ne point parler publiquement. Depuis que je vous connais je vous connais dans des épreuves sans nombre, dans des épreuves de toutes sortes. Depuis que vous me connaissez vous me connaissez battu des vents, comme vous, sinon des mêmes, battu d'épreuves, comme vous, souvent des mêmes, assailli de misères de toutes sortes. Vous aviez certainement (beaucoup) plus d'épreuves que je ne vous en connaissais, vous étiez constamment dans beaucoup plus d'épreuves que je ne le soupçonnais. C'est toujours ainsi. Et moi permettez-moi de vous le dire, moi aussi j'en ai eu plus que pour mon grade, j'en ai, au moment même où ce débat imprévu éclatait, j'en ai dont vous n'avez même, dont vous ne pouvez avoir aucune idée, aucune image, aucune représentation. J'en ai que vous ne soupçonnez pas. Allons-nous misérablement quereller qui de nous deux subit les plus dures épreuves. Je vous accorderais, hélas, immédiatement, que vous avez été infiniment plus éprouvé que moi. Je vous accorderais malheureusement tout. De telles épreuves, vous le savez, ne se mesurent point par des mesures temporelles. Vous les supportez d'un cœur stoïcien, que j'admire, que j'aime. Je les supporte, autant que je le puis, vous le savez, mieux que personne vous le savez, tant mal que bien, tant bien que mal, plutôt mal que bien, certainement plus mal que vous, peut-être beaucoup plus mal autant que je le puis je les supporte d'un cœur chrétien. Allons-nous quereller qui de nous deux supporte le plus courageusement les épreuves. Je suis si mécontent de moi que je vous accorderai tout. Ces mesures, ces grandeurs, vous le savez, ces épreuves, ces résistances ne se mesurent, ne se pèsent point par des balances

temporelles. J'ai souvent admiré votre courage dans l'épreuve. Je n'y ai jamais admiré le mien. Voilà tout ce que je puis publiquement vous en dire. Et c'est déjà peut-être trop.

Je compte, Halévy, que vous ne réglerez point ces débats par les méthodes kantiennes, par la philosophie kantienne, par la morale kantienne. *Le kantisme a les mains pures*, **mais il n'a pas de mains**. Et nous nos mains calleuses, nos mains noueuses, nos mains pécheresses nous avons quelquefois les mains pleines. — *Agis*, dit Fouillée, *comme si tu étais législateur en même temps que sujet dans la république des volontés libres et raisonnables*. C'était une fois un fonctionnaire qui a eu du génie, du plus grand. Mais il était fonctionnaire, une fois fonctionnaire ; il était célibataire, deux fois fonctionnaire ; il était professeur, trois fois fonctionnaire ; il était professeur de philosophie, quatre fois fonctionnaire ; il était fonctionnaire prussien, cinq et septante fois fonctionnaire. Il n'a pu avoir qu'un (très grand) génie de fonctionnaire. (Et de célibataire). Hélas *législateur en même temps que sujet*. Hélas *la république des volontés libres et raisonnables*. — *Agis de telle sorte*, continue Fouillée, *agis de telle sorte que la raison de ton action puisse être érigée en une loi universelle*. Agis de telle sorte que l'action de Fouillée puisse être érigée en une loi universelle. Et même l'action de

Kant. Alors, pour commencer, il n'y aurait plus d'enfants. Ça ferait un beau commencement. Tout devient si simple, dès qu'il n'y a plus d'enfants. **Sich zur allgemeinen Gesetzgebung schicken.** Hélas combien de nos actions pourront être érigées en une loi universelle. Et combien de raison de nos actions. *Zur allgemeinen Gesetzgebung.* Et cela ne nous est-il pas tellement égal. Cela ne nous est-il pas tellement étranger. N'avons-nous point d'autres inquiétudes, d'infiniment autres profondeurs. D'infiniment autres soucis. D'infiniment autres détresses. Combien de nos actions ne pourraient point être érigées, *geschickt*, en loi universelle, pour qui cet *envoi* ne présente même aucun sens ; et ce sont celles à qui nous tenons le plus, les seules à qui nous tenions sans doute ; actions de tremblement, actions de fièvre et de frémissement, nullement kantiennes, actions d'une mortelle inquiétude ; nos seules bonnes actions peut-être ; nullement planes, nullement quiètes, nullement calmes, nullement horizontales ; nullement législatives ; nullement tranquilles, sûres de soi ; nullement dans la sécurité ; nullement sans remords, nullement sans regrets ; des actions sans cesse combattues, sans cesse intérieurement rongées, nos seules bonnes actions, les moins mauvaises enfin, les seules qui compteront peut-être pour notre salut. Nos pauvres bonnes actions. Les seules, et ce sera si petit, que nous pourrons présenter dans le creux de la main. *Also kann ein vernünftiges Wesen sich* seine *subjectiv-praktischen Principien, d. i. Maximen, entweder gar nicht zugleich als allgemeine Gesetze denken, oder es muss annehmen, dass die blosse Form derselben, nach der jene* sich zur allgemeinen Gesetzgebung schicken, *sie für sich allein*

zum praktischen Gesetze mache. Elle est loin, l'*allgemeine Geseztgebung.*

Il faut, Halévy, que nous soyons bien ensemble. Votre intérêt vous y pousserait, si vous étiez sensible à l'intérêt. Vous savez que je vais devenir très puissant. C'est entendu. C'est une affaire entendue avec Benda. Et tout ce qui est entendu avec Benda arrive toujours. Je vais enfin organiser mon parti. Depuis le temps que l'on me le demande. Ça ne sera plus seulement cet odieux parti *péguyste* que le parti intellectuel avait feint, avait fondé il y a quelque dix ans pour me dispenser de le fonder, (la seule fondation qu'il ait jamais faite), pour m'embêter, pour me le jeter dans les jambes. (Ça n'avait pas pris, d'ailleurs; sont-ils capables seulement de lancer un nom, un surnom ; *cognomen*, un sobriquet ; nous nous leur avons bien imposé ce nom de parti intellectuel, qu'ils portent avec un orgueil mélangé (d'amertume). Ce sera (proprement) le *parti Péguy* (même). Ou plutôt *les partis Péguy*. Car il y en aura deux, un seul ne suffit pas à ma grandeur.

Du premier des deux, Halévy, vous ne serez peut-être pas facilement. Rassurez-vous, c'est le petit. Mais M. Sorel en est depuis dix ans et plus et moi depuis toujours et nous nous en trouvons fort bien. M. Benda

fait quelquefois semblant de n'en être point. Il va, il voyage jusqu'à Versailles pour n'en être point. Mais il se cache à Paris pour en être. C'est, ce sera *le parti des gens qui ne quittent pas Paris pendant les mois d'été.* Ce sera un peu long à mettre dans nos programmes. Mais les grands partis à présent ne se désignent plus que par leurs initiales. *L. P. D. G. Q. N. Q. P. P. P, L. M. D. E.* Un rêve. C'est un peu moins court que le S. F. I. O. Mais aussi ce sera plus puissant. Daviot même ne pourra pas en être. A cause des Sables d'Olonne. Paris n'appartient pas seulement à ceux qui se lèvent matin. (Et qui ainsi préparent, avant qu'on soit levé, la campagne, la bataille, la victoire de la journée, *la journée* même, comme on disait : *la journée* a été bonne, *la journée* a été mauvaise ; la *journée* a été gagnée, la *journée* a été perdue ; heureux temps où les batailles étaient des *journées*), à ceux qui *montent* la *journée* devant soleil levé. Cela c'est le vieux jeu, toujours bon, le premier jeu, l'ancien jeu, le (vieux) Balzac. (Toujours jeune). Voici le perfectionnement, le deuxième degré, le deuxième jeu. Paris appartient à ceux qui pendant les mois d'été préparent la campagne d'hiver.

§ **85**. — Paris n'appartient à personne.

C'est sur le deuxième parti que je compte. C'est le grand parti. De ce deuxième parti vous serez, non

plus seulement vous, Halévy, mais vous aussi, non point tout à fait aujourd'hui, j'y consens, mais de ce deuxième parti quelque jour vous aussi vous serez, ami lointain, cher entre tous, par l'amitié même, et comme en outre par l'éloignement ; vous en serez, homme jeune, plein de sang ; qui naguère maréchal-des-logis d'artillerie coloniale vous enivriez de la vitesse et de la force des batteries à cheval ; qui avez un sabre, *et c'est pour vous en servir ;* qui dans une maison glorieuse, (dans le siècle), de tant de gloire avez réintroduit l'antique gloire militaire ; et aussi l'antique gloire navale, l'antique gloire coloniale ; qui dans une maison glorieuse des travaux de la paix avez réintroduit la guerre et l'antique gloire guerrière ; vous en serez, homme jeune, jeune de sang, homme au cœur pur ; qui dans une maison laïque avez réintroduit la gloire antique, la première gloire, la gloire de la guerre ; grand enfant, grand ami, homme au grand cœur ; vous qui fondez des camps et qui fondez des villes ; artilleur ; colonial ; vous qui réveillant votre vieux sang breton, et votre vieux sang méditerranéen, et votre vieux sang de patience hollandaise nous restituez la vaillance antique aux héroïsmes des guerres mauritaniennes ; vous en serez ; Latin, Romain, Français vous qui de tous ces sangs nous faites un sang français et un héroïsme à la française ; Romain héritier des guerres numidiennes ; Français héritier des guerres jugurthiniennes ; artilleur héritier des antiques artilleries ; des balistiques romaines ; cavalier héritier des cavaleries antiques, des antiques Numides ; artilleur héritier des frondeurs baléares ; colonial héritier des colonies romaines ; et des autres colonies grecques ; fondateur

VICTOR-MARIE, COMTE HUGO

héritier des fondateurs latins ; *sous-lieutenant d'artillerie coloniale hors cadre, à Moudjéria, Mauritanie, par Saint-Louis, Afrique Occidentale* **Française**, Grec héritier des colonies grecques ; gardien de notre culture, héritier, décuple héritier, héritier de toutes parts, vous qui savez ce que c'est que de fonder une ville ; ce qui était le métier d'Alexandre et le métier de César, fonder une ville où il n'y a rien; grand ami ; qui avez voyagé comme Ulysse, et connu les mœurs de beaucoup d'hommes ; homme de grand soleil, homme aux yeux frais, au cœur émerveillé ; vous qui connaissez le désert, et l'oasis dans le désert; et ce que c'est qu'un pays où il n'y a personne; et ce que c'est qu'un pays où il n'y a rien ; et je ne peux plus revoir sans penser à vous cette esplanade des Invalides, d'heureuse mémoire, et le dôme; et j'irai revoir la cour intérieure, la tour carrée, ce cloître militaire, si sévère et si juste ; aux arcades alignées, si régulièrement austères; officier à la Courier, cet autre artilleur, qui dans votre cantine emportez du français ; car votre bibliothèque de campagne ne comprend que les *Pensées* de Pascal, les *Sermons* de Bossuet, le *Règlement d'artillerie de montagne*, la *table des logarithmes* de Dupuy, et un exemplaire de *Servitude et Grandeur militaires* auquel vous tenez, *parce qu'il composait l'unique bagage littéraire du sous-lieutenant de cavalerie Violet*, mort à l'ennemi ; *qui sut si bien mourir à Ksar Teurchane en Adrar*, l'an dernier; il était je pense votre ami, l'un de vous, l'un de vos camarades, braves comme vous êtes tant, et vous étiez dignes l'un de l'autre; et cinq autres petits livres que je n'ai pas le droit de nommer ; vous en serez de mon grand parti ami aux yeux clairs, au parler militaire,

plus près du cœur encore et plus près de la pensée par cet éloignement constant, par cet éloignement qui recommence tous les deux ou trois ans ; gardé (intact) par cet éloignement même, par cette occlusion, par cette réclusion à distance, par cette réclusion libre; qui dans un court séjour à Paris, un an, deux ans, passés comme un jour, demeuriez comme un roi, vous et vos canons, sous-officier demeuriez comme un roi dans notre grand palais de l'École Militaire, à deux pas de nos grandes Invalides ; et quand vous alliez à la manœuvre, par les clairs matins de Paris, levés bien de bonne heure pour des Parisiens, et quand vous en reveniez, à l'heure où nous autres civils ne sommes pas encore descendus du train, quand il y a un train, vos canons de 75, nos grêles canons modernes, si pertinents, un peu trop lourds toutefois pour vos batteries à cheval, pour vos batteries de cavalerie, pour vos batteries volantes, et comme nous le disons familièrement entre nous pour *les* **volantes**, vos canons de 75, si grêles, (d'aspect), réellement si solides et si incassables, défilaient respectueusement devant *les canons monstrueux;* tous les matins, avant la soupe, dans la fraîcheur de l'aube, ces petits jeunes gens de canons modernes, ces gringalets de canons modernes au corps d'insecte, aux roues comme des pattes d'araignée, serrés à la taille, défilaient sous la gueule des canons monstrueux ; nos gringalets, nos freluquets ; et ces vieux anciens *les canons monstrueux à la porte accroupis*, assis sur leur derrière, en rang de canons, alignés encore tout au long du beau terre-plein, derrière le fossé, comme pour une parade éternelle, avaient l'air de commander le défilé. Ils passaient l'inspection.

Ces vieux canons invalides, non blessés toutefois généralement, ces invalides de canons, tout neufs, (d'aspect), tout reluisants, tout astiqués. Les canons qui avaient du ventre, qui osaient avoir du ventre. Sinon peut-être les canons de Fontenoy et de Denain et de Malplaquet du moins les canons et les mortiers de Vauban, des places et des camps, (*au camp sous Maëstricht*), (des obusiers peut-être), le parc d'une artillerie ancien régime, les canons du roi, l'artillerie du roi, le maître de l'artillerie, *bellum enim regum ultima ratio ;* les vieux canons de bronze, beaux comme des cloches, pansus et rebondis comme des cloches, dorés comme des cuivres et des airains qu'ils étaient; dorés comme des vieux soleils un peu ombrés; bronzes à la voix puissante, à la voix musicale; à la voix retentissante, à la voix redondante ; à la voix grave; et dont les flots de voix coulaient sur les plaines et sur les ravins, sur l'escarpe et dans le fossé comme des inondations ; monstres à la voix puissante ; qui dans les batailles sonniez comme des cloches; comme d'énormes cloches; monstres qui retentissiez comme le bourdon de Notre-Dame. Tous les matins dans l'aube naissante ou née ou à naître vous regardiez passer ces conscrits ; nos canons mathématiques, nos canons précis, nos canons à la voix grêle, nos canons à la voix aigrelette ; fins et maigres comme tous les adolescents ; élancés ; ces insectes gris bleu ; ces grandes sauterelles bleu gris ; ces durs aciers modernes ; ces jantes grêles; ces aciers gris bleu ; ces grandes pattes d'araignées ; ces grandes pattes de faucheuses ; dans le fin brouillard bleu qui montait de la Seine vous regardiez passer ces tubes gris de fer. Ces corselets. Et vous ne grondiez pas trop, vous ne

paraissiez point trop mécontents de ces canons respubliquains.

Un fin brouillard bleu de fleuve, une buée seulement monte des rives de Seine, gagne la vallée, occupe l'Esplanade. Et la vieille artillerie regardait passer la jeune, l'artillerie royale regardait passer notre artillerie de la troisième République. Les Français, mon ami, ont repoussé deux grandes fois les barbares. Vous vous en souvenez certainement. Une première fois, habilement dissimulés sous le nom de Grecs, ils repoussèrent, ils refoulèrent l'Orient perse, la barbarie perse, la barbarie persane, la barbarie orientale dans un petit chemin de montagne qui se nommait *les Portes-Chaudes ;* ce devait être quelque station thermale ; et dans une sorte de plaine en pente qui se nommait *la plaine de Marathon,* où il y avait un coureur ; et par leurs vaisseaux auprès d'une petite île grande comme un mouchoir de poche, peu *conséquente*, qui se nomme l'île de Salamine, et pourtant cette île sera célèbre et célébrée entre toutes les îles. La deuxième fois, revêtus du nom de Romains, ils arrêtèrent, ils repoussèrent, ils refoulèrent l'Orient punique, le même Orient, la même invasion orientale, qui pour mieux nous tourner s'était faite méridionale, le même Orient qui pour mieux nous tourner s'était fait le Midi. Et ils allèrent le chercher jusque chez lui. C'est cet antique repoussement, mon ami, *antiquam illam repulsam*, c'est ce refoulement, cette refoulée, cette repoussée, (et c'est cette reculée), notamment la deuxième, reprise par les mêmes Français aux environs de 1830, que vous continuez, que vous ramassez, que vous acheminez, que vous poursuivez aux héroïsmes des guerres mauritaniennes. Grec, héri-

tier de la sagesse antique. Soldat qui dans le défaut de nos professeurs maintenez, défendez la culture. Français héritier de la culture antique et de la même culture française. Latin, Romain héritier de la paix romaine, héritier de toutes parts, héritier de toutes mains, Romain héritier de la force romaine, Romain héritier de la loi romaine, Romain héritier du droit romain ; *jus atque lex*, le droit et la loi, l'administration, le droit romain, la loi romaine ; la province romaine ; Pacificateur, Édificateur, Organisateur ; Codificateur, Justificateur ; héritier des courbes nautiques et des circumnavigations, dur héritier des souples périples, Pacificateur, qui faites la paix à coups de sabre, la seule qui tienne, la seule qui dure, la seule enfin qui soit digne ; la seule au fond qui soit loyale et d'un métal avéré ; vous qui savez ce que c'est qu'une paix imposée, et d'imposer une paix, et *le règne de la paix ;* vous qui maintenez la paix par la force ; vous qui imposez la paix par la guerre ; *bello pacem qui imposuisti ;* et qui savez que nulle paix n'est solide, n'est digne qu'imposée ; que gardée par la guerre ; l'arme au pied ; vous qui faites la paix par les armes, imposée, maintenue par la force des armes. Latin, Romain, Français héritier de la voie romaine, castramétateur, vous qui savez ce que c'est que de frayer une route et d'asseoir un camp. De *bâtir* une route et de *bâtir* un camp. Vous qui savez ce que c'est que le désert, et une route à dos de chameau. Vous qui seul de nous avez entendu le silence. Dans des solitudes de trois et de quatre mois. Et qui ainsi avez gardé la pureté de votre âme. Vous qui avez encore votre première âme. Vous qui au besoin maintiendrez la culture par la force. Et au besoin, comme il faut, par la force

des armes. Vous qui seul aujourd'hui savez, seul dans ces temps modernes, ce que c'est que le silence enfin et d'écouter, de longs mois, le silence. Vous qui savez ce que c'est que la solitude de l'âme et qui seul de nous en avez mesuré, en avez pu mesurer la profondeur; vous qui seul de nous avez pu méditer dans des solitudes réelles, dans des créations solitaires ; vous qui contemplez des peuples enfants, des créations premières ; des natures premières; nullement émoussées, nullement fatiguées ; vous qui avez entendu le silence de l'âme et qui ainsi avez gardé votre âme première ; nullement émoussée, nullement fatiguée ; Grec, fils de Grec, Breton, grand Français pour qui l'Iliade est vraiment un récit de guerres *comme il y en a*, et l'Odyssée un récit de voyages, *comme il y en a ;* Français qui selon le rite antique, selon le rite grec, (hébraïque), (français) êtes nommé de votre père, et prénommé de votre grand-père ; vous par qui la culture et les lettres françaises figurent temporellement et aux confins géographiques et aux confins des héroïsmes militaires; vous qui faites les seules *inscriptions* historiques dont nous sommes sûrs qu'elles se font en ce moment ; vous m'écriviez récemment, (mais il faut près de cinq semaines pour que ça vienne), (ici, de là-bas), homme au regard pur; et au moins vous ne m'en voudrez pas, vous, mon grand ami, de penser à vous dans ces confessions. *Vous êtes venu, vous, dans une des dernières contrées du monde, où l'on ait un peu pensé à l'* « *histoire* ». Vous êtes un exemple éclatant de ce que disait Barrès dans son *Adieu à Moréas*, le 2 avril de cette année 1910, au Cimetière du Père-Lachaise, que le romantique et le classique ne *sont* point forcément, ne sont point toujours des étran-

gers l'un à l'autre, mais que le romantique peut, sous certaines conditions de culture, s'effectuer, s'achever, se couronner en classique.

Vous ne me pardonnez pas seulement, mon ami, de vous citer du Barrès ; vous vous en réjouissez dans votre cœur. *La séparation*, dit admirablement Halévy dans ce si beau morceau d'histoire qu'est son *apologie pour notre passé*, — *la séparation se fit en un instant.* **A l'intérieur de la bourgeoisie parisienne,** — (de la *bourgeoisie* parisienne, mon cher Halévy, tout notre débat est là), — *seule capable de saisir promptement une affaire si nombreuse en ses détails, subtile en ses nuances, chaque famille fut en peu de jours à son poste, sûre de ses manœuvres et retranchée derrière ses portes closes.* **Car Paris a ses familles comme Florence eut les siennes, et ses maisons non couronnées de tours n'en abritent pas moins des factions guerrières.** Votre maison, mon enfant, était contre la maison de Barrès. Violemment contre. Mais dix ans plus tard dans ce court séjour que vous fîtes à Paris je sais combien vous l'aimez et admirez comme écrivain, combien vous aimez et admirez son œuvre ; et pendant ce court séjour que vous fîtes vous avez éprouvé par un acte, par le décernement d'un acte, combien il aimait votre livre. *Je crois*, disait Barrès le 2 avril de cette année, dans cette sorte de cérémonie antique païenne qu'il y eut, *je crois que j'ai recueilli le testament littéraire de Moréas. C'était il y a peu de jours, dans cette chambre où nous venons pieusement de lever son corps. Il avait demandé qu'on nous laissât tout seuls, et la garde elle-même s'éloigna. Nous avons causé de ce qui lui tenait le plus au cœur, de littérature, et il m'a dit : « Il n'y a*

pas de classiques et de romantiques... C'est des bêtises... Je regrette de n'être pas mieux portant pour t'expliquer... » *Nous ne saurons jamais quels arguments se réservait de me donner Moréas, mais je suis de son avis ; je crois qu'un sentiment dit romantique, s'il est mené à un degré supérieur de culture, prend un caractère classique. J'ai vu Moréas passer de l'une à l'autre esthétique, à mesure qu'il s'ennoblissait moralement, et je me rends compte qu'il a trouvé ses perfectionnements d'art dans son cœur assagi.*

Vous entendrez parler souvent, mon ami, non point de cette esthétique nouvelle ; c'est plus qu'une esthétique nouvelle ; c'est simplement une reconnaissance poussée par un grand écrivain dans les profondeurs de l'esthétique éternelle. Sans aucun appareil dogmatique, sans aucun grossissement professoral vous avez reconnu là une de ces reconnaissances modestes profondes, une de ces propositions cardinales que l'on trouve dans un écrivain, et tout s'éclaire ; les débats s'éclairent ; soudain ; les difficultés tombent ; on les trouve, on trouve ces propositions, et on est tout saisi de les avoir trouvées. On les avait en dedans, depuis toujours, on les avait bien, on s'en servait, on vivait dessus, mais on ne se les était pas formulées. C'est une de ces quelques propositions cardinales autour de qui les positions tournent.

Ce bon ordre, continuait Barrès, *cette économie souveraine qui règne dans ses poèmes*, *c'est la simplicité qu'il mettait dans sa vie si digne et si claire ; son lyrisme concentré*, *c'est une mâle pudeur ; ses raccourcis*, *son*

style énergique, ses belles inversions, c'est de la bravoure ; sa grâce fière, c'est la loyauté que nous aimions dans toutes ses mœurs.

Vous rencontrerez souvent, mon ami, cette proposition, cette distinction, cette reconnaissance. Vous pensez bien que je ne dis pas seulement que vous la retrouverez dans ma propre pensée, que vous voulez bien suivre; vous la retrouverez dans la vòtre, vous serez tout surpris, tout saisi de la retrouver dans la vôtre. Vous le verrez, elle ne vous quittera plus. Que la différence, que la distance du classique au romantique est telle que par de la culture du romantique peut devenir du classique, s'acheminer, s'œuvrer, s'opérer en classique, culminer, s'achever, se couronner en classique. Vous la retrouverez partout dans la pensée commune. C'est une de ces propositions qui une fois posées, c'est une de ces découvertes qui une fois faites ne se perdent plus. On ne peut plus y revenir. Revenir sur elles, sur cet accroissement, sur cet acquêt. On ne peut plus les retirer. C'est une de ces quelques propositions simples, une de ces quelques découvertes simples que l'on peut nommer proprement des acquisitions. On ne peut plus s'en passer. Elles entrent dans la pensée commune, dans une sorte de trésor commun sur lequel tous nous veillons jalousement, dans cette *perennis quaedam philosophia*. Elles entrent, elles demeurent, sous la garde de tous, dans ce domaine commun de la pensée. Elles n'en sortent plus. Et on est tout surpris de les trouver à toutes les articulations. C'est une de ces propositions dont on ne peut pas se défaire.

Devenir classiques, messieurs, continuait Barrès,

c'est décidément détester toute surcharge, c'est atteindre à une délicatesse d'âme qui rejetant les mensonges, si aimables qu'ils se fassent, ne peut goûter que le vrai ; c'est, en un mot, devenir plus honnête.

Quand vous nous reviendrez, mon enfant, vous me demanderez cette petite brochure jaune où l'on a publié cet *adieu*. Il m'est impossible de vous représenter l'impression qu'elle nous fit ici. C'est une sorte de poème d'une pureté, d'une puissance (d'évocation) sans doute inimitable. Et aussi d'une puissance de réalisation. Un très court poème. Une sorte d'élixir de poème. Un poème en prose d'anthologie d'une pureté parfaite, d'une fidélité, d'une piété, d'un classique, d'une rareté, d'une beauté parfaite, et non pas seulement d'une ordonnance parfaitement harmonieuse, mais d'un ordre même et d'une organisation, d'une régulation parfaite. Un chef d'œuvre, et une œuvre parfaitement harmonieuse. En ces quelques pages une réussite unique. Il est dans les carrières des jours fortunés. Je me le rappelle comme si ce fût d'hier soir. Je n'avais point assisté à la cérémonie. Je n'étais point, vous le savez, un ami de Moréas. Les hommes de ma génération, hélas, le connaissaient déjà peu. Je rentrais le soir. Dans le coin de mon compartiment je commençais de lire *le Temps*. Quelque respect que nous ayons pour *le Temps*, vous savez qu'une colonne de journal n'est point toujours ce qui met le mieux en valeur un poème, un discours ; une oraison, un adieu. On ne peut donc pas dire que j'étais surpris, disposé par la typographie, par quelque charme de typographie. Mes yeux couraient. Je tombai sur ces funérailles, sur ce discours. Les jours croissaient, on

était en avril. Instantanément tout disparut. Et il n'y eut plus que cette pureté antique, ce poème antique, tout l'antique, tout le païen, tout le tragique, toute l'harmonie évoquée, présente, dans peut-être pas même une colonne de ce journal; d'aujourd'hui; mouillé des presses; que l'on vient d'acheter pour trois sous. Toute une élégie. Cœur de Français, écoutez encore cette phrase : *J'ai vu Moréas marcher au côté de Verlaine. Mais déjà il se mettait en mesure de rejoindre Ronsard, Villon et Rutebeuf.* Tout Homère était là, et l'ensevelissement et les funérailles des héros, et la mort des héros, tout Sophocle, et la mort des hommes mortels et les travaux et les jours.

Dans ces deux cents lignes, de prose, autant et plus qu'en un volume, autant et plus qu'en un livre, autant qu'en des vers, autant et plus qu'en un long poème.

Par quelle merveilleuse rencontre, mon enfant, c'est cela même que vous m'écrivez des confins de Mauritanie. C'est cela, c'est cet écho qui nous revient de si loin. Mais un écho si je puis dire lui-même originaire, un écho non parti, non lancé d'ici, un écho autonome. Un écho sans voix originaire, sans voix initiale. Que dans une matière romantique une pensée classique peut se mouvoir, vivre une vie classique, opérer une œuvre classique. Par une sorte de nucléation, de polarisation organique. Vous m'écriviez naguère et je recevais au commencement de cette semaine : *Il m'apparaît que par exemple la mort de Violet (que je vous raconterai un jour) vaut celle de Baudin et qu'elle remplit les conditions que vous assignez très justement à l'événement particulièrement historique. — Voici une terre qui est*

parfaitement romantique et triplement romantique : par sa nature, son aspect physique, par le caractère de ses habitants et par l'action que nous y exerçons encore. Histoires de brigands, assassinats, combats épiques, pillages, sombres intrigues, tout cela fleurit ici comme dans son terrain naturel. Ainsi c'est en pleine nature romantique, en pleine vie romantique, dans une terre romantique, sous un climat romantique que vous poussez, que vous vivez, que vous concentrez, que vous conduisez une pensée classique, que vous acheminez, que vous achevez, que vous couronnez une pensée classique, une œuvre classique, cette œuvre classique qu'est une vie et une pensée. C'est dans une matière romantique qu'une pensée classique vient et s'effectue, qu'une œuvre s'opère. *Et tout conspire à cette impression. Les aspects du pays, qui ne sont guère « jolis », ont cependant une beauté qui leur vient d'un tragique puissant, une beauté sans grâce, mais bizarre et monstrueuse comme un décor du second Faust. Des plaines sans eau de l'Agan, écrasées de soleil, du montueux Tagant et de ses cirques de rochers noirs, des dunes sans fin de l'Aouker, du noir Assaba, toute vie s'est retirée aujourd'hui et il reste un rude squelette minéral où errent de pauvres tentes en poil de chameau et des troupeaux nomades. Les Maures de ces contrées désolées sont parmi les plus rudes guerriers qui soient au monde. Ils nous l'ont fait sentir plus d'une fois, et nous le feront encore sentir, vraisemblablement. Cette noble et antique race qui se rattache à l'Orient mystique (il y a ici des « Chiites » que les guerres du premier siècle de l'Islam avaient pourtant rejetés et confinés en Perse sur les bords de l'Euphrate) et qui se ramifie vers l'Est*

jusqu'au delà de Timbouctou (les Kounta du Tagant s'échelonnent ainsi jusqu'au Nord de la boucle du Niger) présente un échantillon d'humanité extrêmement évolué et où pourtant la simplicité des mœurs est restée grande, où l'ardeur du sang primitif est restée vierge. Ces gens, d'esprit très cultivé généralement, retors en politique, habiles dans la discussion, et qui, en religion, vont jusqu'au mysticisme le plus ardent (Cheickh el Ghaswâni dévore en ce moment un traité de mystique arabe sur la « prédestination » que lui a prêté le Capitaine commandant le Cercle), (n'est-ce point admirable, mon enfant, ce Capitaine français commandant le Cercle prêtant à Cheickh el Ghaswâni, qui le dévore, un traité de mystique arabe sur la « prédestination ». La France est une grande puissance musulmane, en Afrique. Quelle grande puissance elle serait, absolument, si elle était dans le monde, *subsidiairement*, une certaine puissance chrétienne. Mais voilà, que ferait-on au Capitaine commandant un Cercle qui prêterait aux peuples *la Consolation internelle.* Cela ne l'aiderait peut-être pas à passer chef de bataillon.) *ces gens, tout en même temps, sont des gueux, vivent de guerres et de rapines, sont fiers comme des mendiants, ardents à l'action, braves et rusés. Jeunesse de cœur et vieillesse d'esprit, voilà la caractéristique générale.*

C'est dans ce rude pays que nous avons essayé de nous installer par la force de nos armes, et c'est un des derniers où l'on fasse encore œuvre de soldat, (nous venons justement d'en découvrir un autre, mon ami, un nouveau, un deuxième, et il était temps; il était situé originairement entre Versailles et notre Lozère,

au cœur de notre Hurepoix. Mais très rapidement il a gagné. Il s'est étendu un peu partout. Aujourd'hui il est situé un peu partout, *pourvu* qu'on prenne la précaution de s'élever d'abord d'au moins quelques mètres au-dessus de terre, c'est le pays de l'*Aéroplanie*, ce nouveau territoire (si je puis dire) militaire) *où l'on vive militairement. Enfin, c'est une terre héroïque, pleine pour nous de nobles souvenirs, encore d'hier, toute chaude encore du sang français. Combien il est évident, et surabondamment prouvé, que la France*, (ici, mon ami, permettez-moi d'achever votre phrase), que la France, même dans son âge moderne, ne laissera peut-être pas perdre cette gloire guerrière, ne l'empêchera peut-être pas de devenir *réalité historique.*

Vous m'écriviez encore : *Même ici, on a généralement peur de l'Éternité. Pourtant moins qu'ailleurs.*

Vous m'écriviez encore : *J'ai eu la chance, au début de mon séjour, de mener la vie errante qui plaît à mes goûts et est adaptée au pays. Depuis deux mois, je fais de la détention dans une Tériba* (vous me répondrez si c'est bien une Tériba) *de 100 mètres carrés. Et pourtant la seule politique utile dans ce pays-ci est celle qui se fait dans la brousse, avec, comme auxiliaires, quelques bons mousquetons 92.*

Vous qui connaissez la brousse et le *bled*, allons vous êtes bon. Vous en serez. Un jour vous serez mûr. Militaire je vous prends. Ernest Psichari, mon enfant, vous

aussi vous serez de mon parti. C'est le grand parti. Ce n'est point encore ce grand parti des *mécontemporains*,

Dont Pesloüan fonda les premières assises.

C'est un parti plus proprement politique. Benda m'a bien opposé que nous serions mis, que ce parti serait « mis en quarantaine ». Il fait toujours des objections. Il oppose tout le temps. J'ai résolu une fois pour toutes de ne point m'arrêter à des considérations de cette nature. *Je vais fonder le grand parti des hommes de quarante ans*. Quelqu'un récemment m'a reconduit durement dans la catégorie, m'a ramené vivement dans la *classe* des hommes de quarante ans. J'en profite. Le vieux politicien profite de tout. Je fonde le parti des hommes de quarante ans. Le premier point de notre programme, et qui restera certainement le meilleur, sera que nous n'aurons plus jamais des matins triomphants.

Je fonde le parti des hommes de quarante ans. Vous en serez, Halévy. On m'annonce de toutes parts des inscriptions.

Je suis, je reste votre dévoué

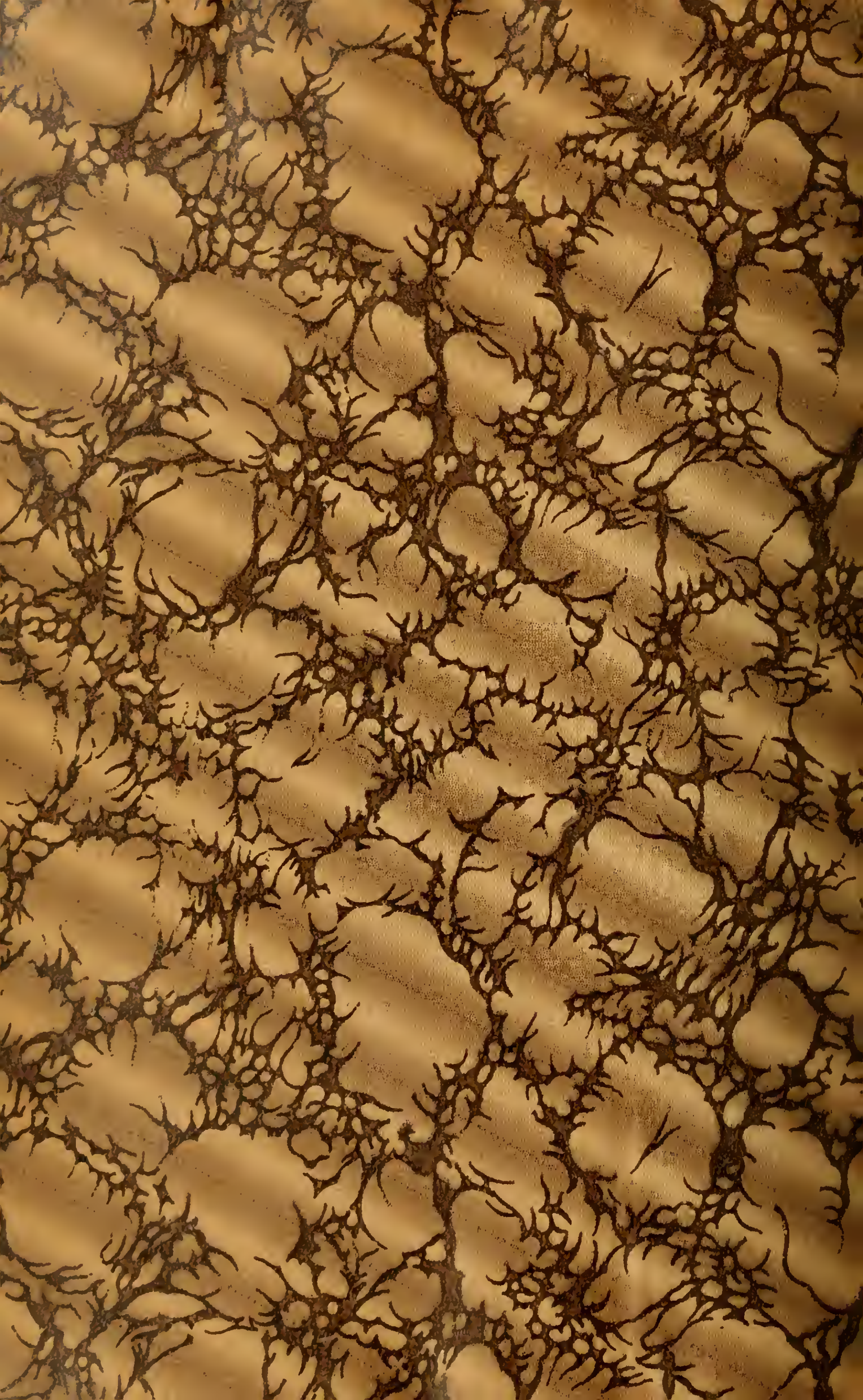
Péguy

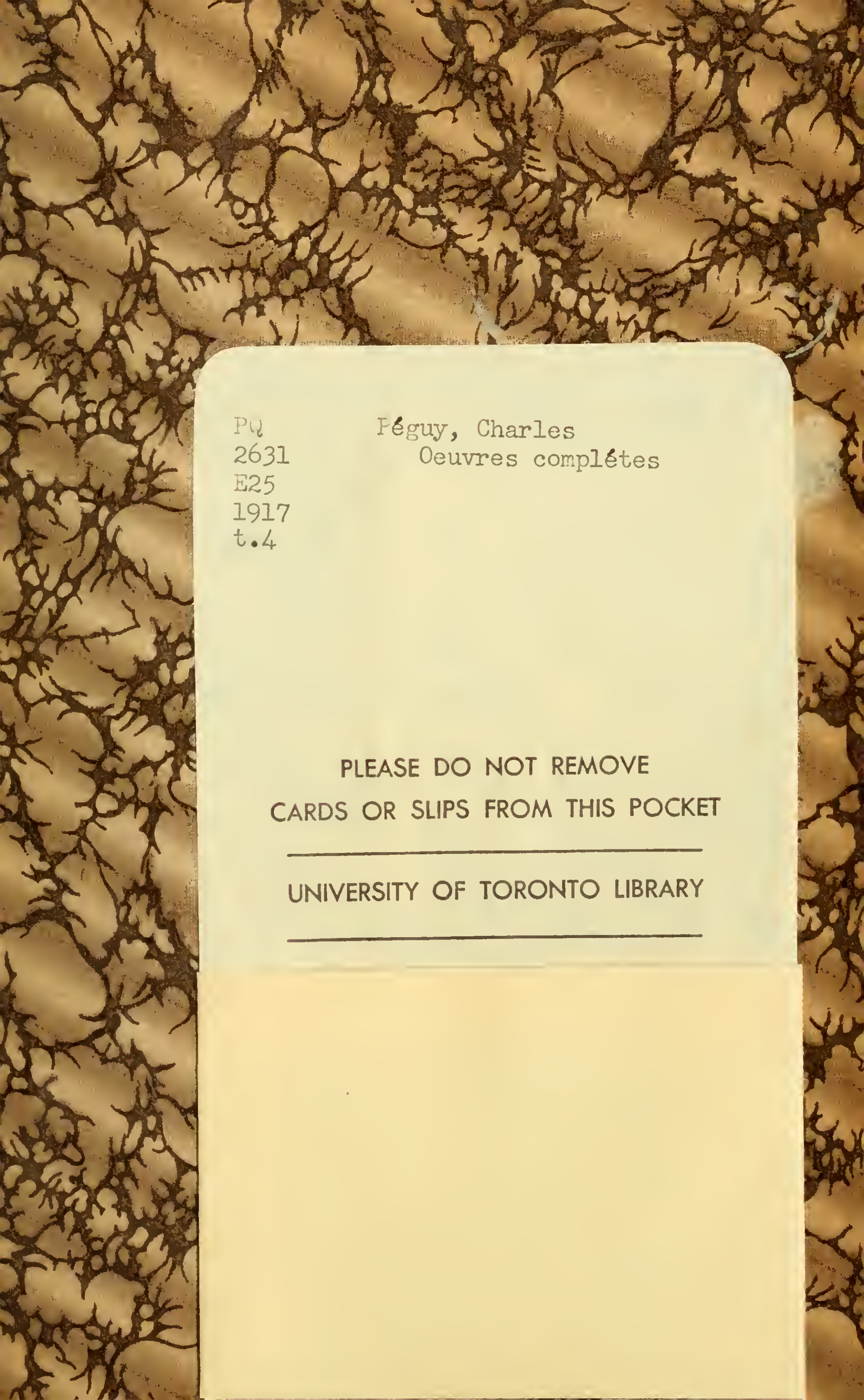
TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE NEUF
SEPTEMBRE MIL NEUF CENT
SEIZE, PAR L'IMPRIMERIE
PROTAT FRÈRES, MACON.

nrf




PQ
2631
E25
1917
t.4
Péguy, Charles
Oeuvres complétes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

